

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JANVIER 1774.

TOME XLI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1774.

EXTRAIT.

Tableau chronologique des Ouvrages & des principales découvertes d'anatomie & de chirurgie par ordre des matieres, pour servir de Table & de Supplément à l'histoire de ces deux sciences, avec un index de tous les auteurs qui y sont cités; par M. PORTAL, lecteur du roi, & professeur de médecine au collège royal de France, professeur d'anatomie de Monseigneur le Dauphin, membre de l'Académie royale des Sciences, Tome VI. Paris, chez Didot le jeune, 1773, in-8°, 2 vol.

EN faisant, dans les Journaux de Novembre & de Décembre 1770, Tome XXXIII, l'analyse de l'histoire de

4 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

L'anatomie & de la chirurgie, publiée par M. Portal, j'eus soin d'avertir que cet auteur, pour rendre son ouvrage plus utile, se proposoit de publier une Table chronologique des découvertes qui ont été faites jusqu'à nos jours dans l'une & l'autre de ces sciences. Cette Table vient enfin de paroître ; j'espère que le lecteur me sçaura quelque gré de lui faire connoître plus particulièrement cette production qui me paroît très-propre à accélérer les progrès de l'anatomie, en mettant tous ceux qui la cultivent à portée de s'assurer de la maniere la plus simple & la plus commode de l'état des connoissances qu'on a sur chacune de ses différentes branches. Elle est distribuée en deux parties qui forment deux volumes. On trouve dans le premier le tableau chronologique des travaux des anatomistes ; le second comprend celui des ouvrages de chirurgie, un second supplément à l'histoire de l'anatomie & de la chirurgie, une Table des auteurs dont on a donné l'histoire, ou qui sont cités dans l'ouvrage de M. Portal ; enfin une Table des auteurs cités dans les deux parties du sixieme volume, & dont il n'avoit point été fait mention dans l'histoire de l'anatomie & de la chirurgie, ou auxquels on a attribué des ouvrages qui avoient été omis.

Le tableau chronologique de l'anatomie

DES OUVRAGES D'ANATOMIE, &c. 5

est distribué en douze chapitres qui comprennent les ouvrages généraux sur l'anatomie, les ouvrages qui traitent de l'ostéologie, ceux qui ont la myologie pour objet; les figures d'anatomie, les injections & la transfusion; les ouvrages sur le cœur & les vaisseaux, ceux dont le cerveau fait le sujet, les traités des nerfs, ceux des sens, ceux qui traitent de la poitrine, ceux où l'on trouve décrits les différens viscères du bas-ventre, enfin ceux où l'on décrit le fœtus.

Dans chacun de ces chapitres, M. Portal indique d'abord les auteurs qui ont donné des traités généraux de la matière qui en fait l'objet, ensuite il fait connoître en autant d'articles séparés tous les traités particuliers qui existent sur ses différentes branches; chaque article est terminé par des remarques où il expose les découvertes particulières qui sont dûes à chaque auteur, d'où résulte un tableau des connoissances actuelles sur chacun de ces objets particuliers. En parlant de chaque auteur, il donne le titre de son ouvrage, il en indique la meilleure édition, & renvoie au volume de son histoire où il en a parlé. Il indique également la page & le volume de cette même histoire, où il est fait mention de chaque découverte dont il donne le précis. Par ce moyen, après avoir donné dans

6 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

les cinq premiers volumes l'histoire particulière des auteurs & de leurs travaux, il expose dans ces deux derniers l'histoire de l'art, séparée de celle des artistes, d'où il résulte un corps précieux de doctrine & d'instruction, tiré des divers matériaux disposés dans les volumes précédens.

Le tableau des découvertes & des ouvrages de chirurgie n'est divisé qu'en trois chapitres. Le premier comprend les ouvrages sur l'Histoire de la chirurgie, les Pièces concernant les contestations qui se sont élevées entre les médecins & les chirurgiens, les Dictionnaires de chirurgie, les Traités généraux de chirurgie, les Observations de chirurgie, les Instrumens de chirurgie, la Jurisprudence de la chirurgie, les Traités généraux & particuliers sur l'Art des Accouchemens, & tout ce qui y est relatif; enfin les Traités généraux & particuliers des Maladies chirurgicales qui attaquent indistinctement toutes les parties du corps. Le chapitre deux, comprend les Traités généraux & particuliers des Maladies chirurgicales qui attaquent la tête & ses différentes parties, le tronc & les différens organes qu'il renferme; enfin le chapitre trois a pour objet les ouvrages de chirurgie faits sur les maladies des extrémités. Dans cette partie, l'auteur s'est contenté de donner un catalogue des ouvrages, sans détailler, comme

DES OUVRAGES D'ANATOMIE, &c. 7

dans le tableau de l'anatomie, les découvertes successives qui ont été faites dans cet art; mais, à chaque article, il renvoie fort exactement aux volumes précédens où il a parlé de chaque auteur, & indique l'année de l'édition de leurs ouvrages.

Quelque soins que M. Portal se fût donné en composant son histoire de l'anatomie & de la chirurgie pour qu'il ne lui échappât aucun ouvrage relatif à ces sciences, de nouvelles recherches lui en ont cependant fait trouver cinq ou six cents qui paroissent avoir été inconnus aux bibliographes de la médecine, de la chirurgie, &c. Il les a découverts en consultant les histoires particulieres des royaumes, des provinces, des villes, des universités; en consultant plus de six cents catalogues de livres, soit dans la bibliothèque du roi, soit dans celle de M. le marquis d'Aubais.

Pour faire connoître la maniere dont M. Portal expose le tableau des différentes découvertes sur chaque objet particulier d'anatomie, je vais transcrire ici ce qu'on trouve dans son ouvrage sur les glandes en général. Après avoir donné le titre de vingt-neuf traités, dissertations ou thèses sur cet article, « il fait remarquer que les
» anciens n'ont eu qu'une idée très-vague,
» & souvent peu conforme à la nature de
» la structure des glandes; qu'Hippocrate

8 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

» paroît seulement avoir entreyu des glandes
» des du méfentere , qu'il dit être dans l'é-
» piploon , comme l'observe M. de Haller;
» qu'Hippocrate a auffi connu les glandes
» placées dans les jointures des articula-
» tions, » & il cite son livre de, *Locis in*
homine.

Il ajoute , « Celse dit que dans le gosier
» font situées des glandes qui se gonflent
» quelquefois avec douleur ; mais jusques-là
» les auteurs se sont souvent servis du nom
» de glandes pour désigner les chairs en
» général.

» Marinus, suivant Galien, est le pre-
» mier qui ait eu quelques notions sur les
» glandes ; il disoit que les unes servent à
» contenir les vaisseaux , & les autres à
» l'excrétion d'un liquide , &c. L'opinion
» de cet anatomiste a été adoptée par Ga-
» lien, Oribase, Catti, Vesale , &c. Ce
» dernier auteur admettoit plusieurs especes
» de glandes dont la structure varie ; il y
» en a de plus fermes , de plus rouges , de
» plus grosses les unes que les autres.

» Sylvius de le Boé est le premier qui
» ait divisé les glandes en conglobées &
» en conglomerées , division qui a été
» adoptée par presque tous les anatomistes ;
» Sylvius est encore un des premiers qui
» ait recouru à la fermentation pour ex-
» pliquer les sécrétions.

DES OUVRAGES D'ANATOMIE, &c. 9

» Warton a le premier avancé que les
» glandes étoient composées de veines, de
» nerfs, d'arteres & de vaisseaux lymphatiques : cet auteur a exposé fort au long
» les usages des glandes ; il a parlé aussi des
» diverses altérations des glandes. M. Portal
» renvoie à l'article de cet anatomiste.

» Charleton a donné une idée vague de
» la structure des glandes, & a indiqué les
» nerfs & les vaisseaux sanguins qui entrent
» dans leur composition.

» Toutes les glandes, suivant Malpighi,
» sont arrosées d'un grand nombre de vaisseaux : elles sont placées à l'extrémité des
» arteres & des veines ; leurs canaux ex-
» créteurs ne sont que des filamens blancs
» châtres qui ont une cavité : ces fibres blanches
» châtres produisent dans le cerveau différens
» cordons médullaires qu'on y observe, &c. Malpighi a admis des glandes
» dans tous les viscères : le cerveau, le foie,
» la rate & les reins, &c. en sont pourvus.
» Cet anatomiste a donné des glandes conglobées une longue description que M.
» Portal a rapportée, (p. 141 du Tome III;) il ne croyoit pas qu'elles fussent un simple
» amas de vaisseaux sanguins, mais il
» pensoit qu'au milieu il y avoit un follicule
» membraneux pourvu des fibres musculaires, &c. &c.

» Stenon a travaillé avec succès à déve-

10 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

» lopper la structure des glandes , princi-
 » palement celle des glandes de la bou-
 » che , &c. Il a été un des premiers qui ait
 » admis la distinction que Sylvius avoit
 » faite des glandes conglobées & conglo-
 » mérées , &c. Graaf a fait diverses injec-
 » tions dans les canaux excréteurs des glan-
 » des ; il croyoit que les conglobées ont
 » une cavité au milieu de leur substance ,
 » ce qu'il n'a pu observer dans les glandes
 » conglomerées.

Wepfer a parlé avec assez d'exactitude
 » des glandes ; il est le premier qui en ait
 » entrevu dans le foie , &c. Lofs admet
 » des glandes conglobées , des conglomé-
 » rées , d'autres qu'il nomme *congregatas*
 » & *conglutinatas* ; il place les glandes lym-
 » phatiques parmi les conglomerées ; il dit
 » que toutes ces especes de glandes sont
 » formées d'un amas de vaisseaux , joints
 » entre eux par une certaine quantité de
 » matiere visqueuse , &c. Cole dit avoir
 » observé dans les glandes une quantité
 » prodigieuse de nerfs , &c. Grew a décrit
 » les glandes conglomerées ; il dit qu'elles
 » sont formées de fibres & de vaisseaux
 » sanguins , &c.

» Ruysch a nié qu'il y ait des glandes
 » dans le corps humain , telles que Mal-
 » pighi les avoit décrites : on peut , dit-il ,
 » aussi-bien expliquer les secrétions en re-

DES OUVRAGES D'ANATOMIE, &c. 11

» gardant les glandes comme un composé
» de vaisseaux , qu'en y admettant un folli-
» cule , &c.

» Plusieurs auteurs ont embrassé l'opinion
» de Ruysch , tels sont Berger, Albinus, &c.
» Harder est entré dans quelques détails
» sur la structure des glandes lymphati-
» ques , &c.

» Lancisi regardoit les glandes comme
» de petits cœurs qui se contractent & se
» dilateat alternativement ; il a attribué di-
» vers usages aux glandes , &c. Bidloo a
» parlé des glandes conglobées & des vais-
» seaux lymphatiques qui les pénètrent.
» Mylius a donné un catalogue des glan-
» des conglobées , & a décrit leur struc-
» ture ; il y admet des fibres musculieu-
» ses , dont les unes sont propres à les di-
» later , & les autres à les resserrer ; il pré-
» tend qu'au milieu de chaque glande se
» trouve un follicule de vaisseaux lymphati-
» ques , &c.

» Nuck a donné une ample description
» des glandes , & en a indiqué le nombre ;
» il a découvert sur les glandes conglobées
» une membrane externe lâche qui couvre
» plusieurs petites glandes , dont chaque
» glande conglobée est composée ; les grains
» glanduleux sont pourvus chacun d'une
» membrane particuliere , &c.

» Bedevole a dit , après Ruysch & Chi-

12 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

» rac, que les glandes ne sont qu'un com-
» posé de vaisseaux sanguins, &c. M. Por-
» tal cite également Wainwright & Mor-
» gen, renvoyant aux articles de son His-
» toire où il a parlé de ces deux ana-
» tomistes. Clopton Havers a admis des
» glandes dans presque toutes les parties
» du corps, &c. Cowper a fait quelques
» remarques curieuses sur les glandes, &c.

» Boerhaave a adopté l'opinion de Mal-
» pighi sur la structure des glandes ; il parle
» des glandes composées qui ne sont for-
» mées que de glandes simples ; il a fait
» une sçavante énumération des glandes du
» corps humain.

» Santorini a traité des glandes & leur a
» accordé un mouvement péristaltique, &c.
» M. Morgagni a admis dans les glandes
» l'existence du follicule & des vaisseaux
» sanguins, l'un n'exclut point l'autre ; il
» dit qu'on s'est plus occupé à démontrer
» dans les glandes des vaisseaux que Malpi-
» ghi n'a point niés, qu'à prouver que les
» vésicules qu'il a admises n'existoient point.
» Morgagni ne croit pas que les extrémi-
» tés vasculaires puissent se distendre & for-
» mer le follicule, &c.

» Terraneus a donné une description des
» glandes, mais particulièrement des glan-
» des de l'urètre, &c. Heister a tâché de
» concilier l'opinion de Malpighi & de

DES OUVRAGES D'ANATOMIE, &c. 13

» Ruysch sur la structure des glandes; il
» croit qu'elles ont un follicule auquel abou-
» tissent un grand nombre de vaisseaux, &c.
» Cheselden a adopté une opinion bien
» différente de celle de Mylius; il n'a pu
» découvrir dans les glandes rien de mus-
» culeux. Mauchard prétend que les des-
» criptions que les auteurs ont données des
» glandes ne sont point exactes, c'est ce
» qui l'a engagé à en donner une nouvelle;
» il suit de fort près l'opinion d'Heister.

» Les glandes, suivant Michelotti, sont
» placées aux extrémités des artères dont
» elles font partie; elles ont un follicule,
» lequel est entouré de ramifications vas-
» culeuses, & c'est ce qui lui fait soupçon-
» ner que la structure des glandes est vas-
» culeuse, &c. Mazini croit qu'il y a des
» glandes qui ont la figure angulaire, d'au-
» tres ovalaires, &c; & il leur attribue des
» usages différens. Morgan regarde les
» glandes comme un composé de vais-
» seaux, &c. A. F. Hoffmann a dit que les
» glandes ont différens sphincters qui per-
» mettent ou qui défendent l'entrée au li-
» quide, suivant sa nature.

» Nanni ne veut pas qu'on divise les
» glandes en conglobées & en conglomé-
» rées, parce qu'il leur trouve la même
» structure, &c. Lobb croit que la glande

14 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

» conglobée est formée d'un vaisseaux tor-
 » tueux qui tire son origine des vaisseaux
 » sanguins, & duquel partent les vaisseaux
 » lymphatiques, &c. M. Ferrein n'adopte
 » pas l'opinion de Boerhaave, qui croyoit
 » qu'on pouvoit réunir le système de Mal-
 » pighi & de Ruysch sur la structure des
 » glandes. M. Ferrein croyoit que les vis-
 » ceres qu'on nomme glanduleux sont un
 » assemblage de tuyaux blancs cylindri-
 » ques différemment repliés, il dit les avoir
 » démontrés dans les reins, dans le foie, &c.

» Ludwing a séparé les glandes simples des
 » glandes conglobées que Boerhaave avoit
 » réunies sous une seule espece, &c. M. de
 » Bordeu a examiné avec attention la vé-
 » ritable position des glandes; il a vu
 » qu'elles ne sont nullement comprimées
 » par les muscles voisins comme Boerhaave
 » l'avoit avancé, mais qu'elles séparent par
 » une espece de sensibilité une liqueur
 » quelconque, &c. » M. Portal termine
 cet exposé des connoissances anatomiques
 sur les glandes, en renvoyant pour la des-
 cription de ces organes à l'Exposition Ana-
 tomique de M. Winslow, & aux Elemens
 de Physiologie de M. de Haller.

En voilà assez pour donner aux lecteurs
 une idée de cette nouvelle production de
 M. Portal, & combien il étoit nécessaire

DES OUVRAGES D'ANATOMIE, &c. 15
pour completer l'histoire de l'anatomie,
de réunir ainsi sous un seul point de vue
l'ensemble des connoissances que nous four-
nissent sur chacune de ses branches les dif-
férens auteurs qui s'en sont occupés.

E X T R A I T.

*Anatomie des Parties de la Génération de
l'homme & de la femme, représentées avec
leurs couleurs naturelles, selon le nouvel
art, jointe à l'angéologie de tout le corps
humain, & à ce qui concerne la grossesse
& les accouchemens ; par M. GAUTIER
DAGOTY, pere, anatomiste pensionné
du roi. A Paris, chez Brunet, Demon-
ville, pere, libraires, & chez l'auteur, rue
des Martyrs Montmartre 1773, in-fol.*

Il y a long-tems que le public connoît
la maniere dont M. Gautier Dagoty rend
les différentes préparations anatomiques né-
cessaires pour connoître la structure de nos
parties : les couleurs qui dessinent ses plan-
ches sont plus propres que des hachures
& de simples traits à faire distinguer la
forme & la position de chaque organe qu'il
représente. Le nouvel œuvre qu'il vient de
mettre au jour est composé de huit plan-
ches, qui peuvent s'assembler en quatre.

La premiere & la seconde représentent

une angéologie complète, c'est-à-dire qu'elles présentent les vaisseaux artériels & veineux qui se distribuent aux parties extérieures de la tête, aux viscères de la poitrine & du bas-ventre, & aux extrémités, tant supérieures qu'inférieures : on y voit aussi quelques-uns des principaux viscères des deux cavités du tronc & les parties de la génération de l'homme ; outre cela, on trouve dans la planche première une figure particulière pour les veines cutanées du bras ; dans la planche deuxième, une figure particulière du bassin de l'homme où l'on voit les principaux vaisseaux du bas-ventre & les parties de la génération. Une autre figure présente un rein ouvert ; une autre la vessie & le canal de l'urètre ouvert ; une autre un embryon représenté nageant dans un verre d'eau ; une sixième, les vésicules séminales, la prostate & les muscles de la verge ; une autre enfin, fait voir la distribution des vaisseaux artériels de la vessie, & l'urètre dégagée des corps caverneux pour en faire voir la direction, relativement à la vessie.

Les planches trois & quatre qui sont faites pour s'assembler ensemble, représentent une femme, à laquelle on a enlevé la peau pour faire voir les principaux muscles, quelques vaisseaux superficiels des extrémités supérieures & inférieures, la

structure

DES PARTIES DE LA GÉNÉRAT. &c. 17
structure des mamelles, & on a ouvert le
bas-ventre pour qu'on pût appercevoir les
principaux viscères de cette cavité, & la
matrice dans le commencement de la gros-
sesse. On apperçoit dans une figure parti-
culiere une verge tronconée & les muscles
de l'anüs. Le bassin de la femme est repré-
senté dans une autre figure, & on y voit
la matrice dilatée.

Les planches cinq & six présentent deux
figures de femme. La premiere qu'on voit
de côté est debout; on l'a représentée sans
peau pour faire voir les muscles. La ma-
trice est ouverte, & on y voit un fœtus
dans la situation qu'il garde pendant la
plus grande partie de la grossesse. La se-
conde a le ventre & la matrice ouverts
pour faire voir la position du fœtus lorsque
sa tête franchit le détroit du bassin. On
trouve dans la sixieme planche une figure
particuliere des parties extérieures de la gé-
nération d'une fille vierge; dans une autre,
la figure de la matrice vue postérieurement,
& une coupe du bassin dans une autre;
enfin, la matrice d'une jeune fille vue de
côté.

Les planches sept & huit renferment
également deux grandes figures; la pre-
miere a la tête renversée pour faire voir
les muscles du col & la carotide, la plèvre

paroît à découvert, ainsi que les arteres mammaires, les muscles du bas-ventre & les arteres épigastriques. La vulve paroît dilatée, & on apperçoit la tête du fœtus qui est prête à déboucher & qui appuye sur la fourchette.

La seconde a la matrice ouverte après l'accouchement, pour faire voir le placenta en situation; le cordon ombilical sortant par la vulve, tient encore au fœtus dont on a représenté le bas-ventre & la poitrine ouverts pour faire voir de quelle maniere le sang y circule. Cette circulation est représentée d'une maniere plus particuliere dans les figures quatre & cinq de la planche huitieme. La figure deux présente la partie postérieure d'une matrice détachée dont le vagin est ouvert, pour faire voir son orifice après l'accouchement.

Outre l'explication de ses planches, M. Gautier y a joint des descriptions succinctes des différentes parties qu'elles représentent, & une exposition abrégée de la fonction de chaque viscere en particulier; il s'est étendu sur-tout sur le mécanisme de l'accouchement; ce qui ne peut que rendre son travail beaucoup plus utile aux élèves en anatomie & en chirurgie.



E X T R A I T.

Exposition anatomique des Maux vénériens sur les Parties de l'homme & de la femme, & les remèdes les plus usités dans ces sortes de maladies; par le même, aux mêmes adresses.

On trouve dans cette exposition une histoire succincte de l'origine du mal vénérien que M. Gautier fait remonter à la plus haute antiquité, des recherches sur la nature du virus vénérien, la description des symptômes ou accidens de la vérole; enfin l'exposition des différentes méthodes usitées à Montpellier & à Paris, pour le traitement de cette maladie & de ses divers accidens. Nous ne croyons par devoir entrer dans aucun détail sur ces différens objets traités trop succinctement pour que l'art puisse en retirer aucun avantage. Il n'en est pas de même de la représentation de différens accidens vénériens que M. Gautier a eu l'art d'exposer aux yeux dans quatre planches en couleur.

La première n'est composée que de deux figures. On voit dans la première une verge dont le gland est couvert de chancres & de porreaux, imitant assez bien un chou-fleur. Le prépuce qu'un phymosis avoit.

20. EXPOSITION ANATOMIQUE

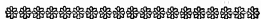
obligé de débrider, est renversé, & formé un paraphymosis; cette même verge, outre cela, est rongée par des chancres: on aperçoit sur le scrotum des dartres. Chaque aine présente un poulain; celui de la gauche est en suppuration, celui de la droite est ouvert. La figure seconde représente une verge ouverte par sa partie inférieure pour faire voir les carnosités qui se forment dans le canal de l'urètre.

La seconde planche présente encore deux figures; dans la première on voit un gland rongé & excavé par des chancres, au point de rendre l'extirpation indispensable; le scrotum est couvert de pustules; le testicule est gonflé par le reflux de la matière d'une gonorrhée. La figure seconde représente la verge ouverte par sa partie supérieure, pour faire voir l'écoulement qui sort du verumontanum, & les chancres qui se forment quelquefois dans l'intérieur du canal.

La figure première de la planche troisième représente les parties extérieures de la génération d'une femme: on y voit les grandes lèvres chargées de verrues qui forment le chapelet; les nymphes sont garnies de chancres; le tour de l'anus est rempli de crêtes de coq, de condylomes & de fics. La seconde figure de la même planche représente la matrice & le vagin.

ouverts. La troisieme représente le gland de la verge où l'on apperçoit une chrystalline, des porreaux qui entourent le couronnement; enfin un paraphymosis.

La planche quatre comprend également trois figures. La premiere représente le même sujet que dans la figure premiere de la planche précédente, mais vu postérieurement. On voit dans la troisieme une verge avec un phymosis, une crystalline sur le gland & un écoulement: la seconde représente le développement des organes de la génération de l'homme.



OBSERVATION

Sur une Démence, occasionnée par la répercussion subite d'une gale invétérée; par M. LANDAIS, médecin aux Effars en bas Poitou.

Il n'est point de médecin qui ne connoisse les dangers de guérir certaines maladies, sans, au préalable, avoir corrigé les vices du sang & des humeurs qui les produisent: il n'en est point qui n'ait été témoin plus d'une fois des effets funestes d'une pratique contraire; mais la classe de ceux qui s'arrogent le droit de guérir est grande; le nombre des médecins est petit. De tout tems la médecine a été partagée entre une

foule d'empiriques & de charlatans, d'ignorans de toute espece, dont l'imprudencce & le témérité sont toujours en raison composée du non-sçavoir & de l'impéritie. Le pays que j'habite est plein de cette sorte de gens. On y voit avec indignation des femmes, des rustres remplis d'effronterie & de grossièreté, s'annoncer pour enfans d'Esculape, se dire inspirés du dieu de la médecine, & en débiter hautement les oracles avec une indécence punissable. On les voit, au mépris de toutes les loix, se jouer de ce qu'il y a de plus sacré, trafiquer impunément de nos vies, *animas nostras negotiari*. L'affreuse prostitution que font journellement de la médecine de pareils brigands, l'auroit jettée depuis long-tems dans le déshonneur & l'avilissement, si cet art plein de noblesse & de dignité ne se soutenoit par son excellence même. Tout l'opprobe rejaillit sur l'artiste : plut à Dieu que, de même, ses fautes ne retombassent que sur lui seul ! mais c'est toujours un peuple simple & crédule qui en est constamment & la duppe & la victime.

Un jeune homme, pauvre, de dix-huit à vingt ans, d'une assez bonne constitution, vint me trouver il y a quinze mois, & me pria de lui faire passer la gale. Je l'examinai : je le trouvai en effet couvert de pustules galeuses, croûteuses & suppuran-

tes. Je lui demandai le tems qu'il portoit cette maladie, & la maniere dont il l'avoit contractée; je jugeai par ses réponses qu'il y avoit deux ans au moins qu'il en étoit infecté, & que la misere, la mauvaise nourriture & la malpropreté y avoient donné naissance, n'ayant pu citer aucune époque qui pût raisonnablement faire soupçonner qu'il l'eût prise par contagion. Je voulus lui prescrire ce qui me parut le plus convenable à son état; une tisane dépurative, la saignée, la purgation, &c; &, comme je ne lui parlois point de topique, d'onguent, il me quitta assez peu satisfait, & alla sur l'heure même s'adresser à un de ces distributeurs de secrets, qui ont toujours pour chaque mal, ou plutôt pour tous les maux une recette toute prête, infailible, inmanquable. Il en fut reçu avec complaisance, & servi selon son goût. Le médecin donna un onguent qui opéra à souhait. Le malade se frotta, & en peu de jours la démangeaison cessa, les croûtes sécherent, tomberent, & notre homme parut radicalement guéri. Malheureusement ce beau succès ne dura pas long-tems, & bientôt l'humeur galeuse répercutée, par une funeste métastase, se déposa sur le cerveau, & produisit les plus grands ravages. Une pesanteur accablante à la tête se fit sentir pendant deux jours, & fut l'avant-coureur d'une

fièvre violente que le délire suivit bientôt. Le malade étoit furieux & se plaignoit, ou plutôt hurloit d'une manière effrayante. On ne manqua pas d'attribuer ces symptômes à quelque sortilège, à quelque maléfice. On croit encore aux forciers, & des gens, d'ailleurs sages, sont assez foibles, assez duppes des vieux préjugés, pour se repaître avec le peuple d'une erreur si ridicule. Tout étonne le vulgaire, tout est pour lui extraordinaire, surnaturel :

..... &

*Quorum operum causas nullâ ratione videre
Possunt, hæc fieri divino numine rentur.*

LUCR.

Il ne me fut pas difficile de remonter à la source du mal. La cause de tant de défordres étoit palpable; je me hatai de mettre en œuvre ce que je crus le plus propre à y remédier. Trois saignées copieuses du bras & du pied faites brusquement, ramenerent un peu le calme qui se maintint par l'effet abondant de quatre grains d'émétique; que je jugeai doublement indiqué, & que je réitérai dès le lendemain avec avantage; enfin l'écoulement soutenu d'un large vésicatoire à la nuque, aidé d'une ample boisson nitrée, procurerent au malade de la tranquillité. La fièvre tomba, mais le délire se soutint toujours, non pas avec force,

comme il étoit d'abord : ce ne fut plus qu'un délire léger, une aliénation de la raison, une vraie démence. Je voulus rappeler à ses couloirs l'humeur dévoyée, & détourner du cerveau la matière étrangère qui en engorgeoit les vaisseaux, comprimoit le principe des nerfs destinés à l'exécution des fonctions animales, & en pervertissoit les opérations. J'insistai sur les moyens qui me parurent les plus propres à ramener la gale, & à lui r'ouvrir les issues qu'on lui avoit bouchées trop brusquement, les fomentations sur les endroits qu'elle affecte de préférence, les phénigmes, le soufre à l'intérieur, le diaphorétique minéral, l'æthiops minéral, &c. Ce fut inutilement, rien ne parut au-dehors, & mon malade déraisonnoit toujours. J'aurois voulu le faire cohabiter avec un galeux, l'occasion ne s'en présenta point; l'indocilité du malade d'une part, & son indigence de l'autre, me firent abandonner plusieurs tentatives que j'aurois désiré de faire. S'opiniâtrant à ne rien prendre de ce qu'on lui présentait, il ne suivit plus que ses caprices, & mena un très-mauvais régime ; cependant il s'occupoit de mille choses puériles, chantoit, rioit, pleuroit sans sujet, & ses discours, sans ordre & sans liaison, ne laissoient appercevoir que des disparates choquantes. Comme il étoit altéré & qu'il buvoit souvent, pourvu que

ce fût de l'eau froide ; j'essayai par cette voie une sorte d'évacuation que je n'avois pu procurer qu'imparfaitement par les purgatifs ordinaires. J'émétifai son eau, & j'eus soin qu'il ne but que de celle que je lui faisois préparer. Il s'établit un dévoiement qui se soutint constamment pendant quinze jours que dura ce stratagème. J'eus la satisfaction de voir le malade revenir à lui peu à peu : il recouvra enfin sa raison & sa santé, se conforma avec régularité à tout ce que je jugeai à propos de lui prescrire, & , après plus de trois mois, à compter du moment de son attaque jusqu'au terme où nous finîmes tout remède , il reprit son travail & le continue aujourd'hui comme il faisoit précédemment, aussi sain de corps & d'esprit que le comportent son tempérament & son éducation.

. *Mentem sanari, corpus ut ægrum
Cernimus, & flecti medicinâ posse videmus.*
LUCR.

O B S E R V A T I O N

Sur une Répercussion pédiculaire métamorphosée ou changée en éruption psorique ou galeuse ; par M. ROCHARD, médecin de l'université de Douay, ancien chirurgien major, &c.

C'est envain que les physiciens veulent

assigner à la nature une marche uniforme, quelques profondes que soient leurs connoissances, il est des labyrintes desquels il nous est impossible de sortir, & l'expérience des autres est un fil, dont le tissu est trop fin pour nous tirer du dédale au milieu duquel elle nous enferme; pour un secret que nous lui arrachons, il en est mille qui sont pour jamais renfermés dans le sanctuaire de son temple, Bononio est un des premiers qui ait dit qu'il étoit des especes de gales causées par des animalcules que le microscope démontre, la découverte de ces animaux a été regardée comme fabuleuse (a); elle favorise, & prouve le phé-

(a) Je demandai à une personne qui étoit malade de la gale, de me dire l'endroit où elle sentoit les demangeaisons les plus grandes & les plus aiguës, & elle me montra un grand nombre de pustules qui n'étoient point ouvertes: j'en piquai une avec la pointe d'une petite aiguille, & j'en fis sortir une eau très-claire, dont je pris un très-petit globule blanc que l'on discernoit à peine; je découvris, en l'examinant avec un microscope, qu'il contenoit un petit animal vivant, semblable à une tortue, d'une couleur blanche, tant soit peu noire sur le dos, avec des poils longs & déliés, il étoit fort agile, avoit six pieds, la tête pointue & deux petites cornes au bout du museau.

N'étant point encore satisfait de cette découverte, je fis la même recherche sur plusieurs personnes galeuses, d'âges, de complexions & de

nomène ou la métamorphose détaillée ci-après dans cette observation. A l'occasion d'une fistule complète, (que j'ai guérie par le plomb,) j'ai vu quelque chose qui me semble favoriser le système des animalcules, & qui est aussi curieuse que l'autre est intéressante; il est des personnes attachées aux anciennes méthodes, & qui par

sexes différens, & dans différentes saisons de l'année, & je trouvais dans toutes les mêmes animaux dans la plupart des pustules aqueuses, car il me fut impossible d'en découvrir de tems à autres dans quelques-unes.

Et quoiqu'il soit très-difficile de distinguer ces animaux sur la surface de la peau à cause de leur petitesse & de leur couleur qui est la même, néanmoins j'en ai quelquefois découvert aux jointures des doigts, dans les petits creux de l'épiderme où ils commencent d'enfoncer leurs museaux, & causent en rongant & en s'agitant des démangeaisons très-incommodes, jusqu'à ce qu'ils soient parvenues sous l'épiderme, & alors il est aisé de s'appercevoir du chemin qu'ils font en mordant & en rongant, car chacun d'eux font quelquefois plusieurs pustules; j'en ai souvent trouvé deux ou trois ensemble, &, pour la plupart, très-près les uns des autres.

J'examinai si ces animaux ne laissent point d'œufs, & enfin je découvris dans la partie la plus enfoncée un petit œuf blanc qu'on pouvoit à peine distinguer, presque transparent & oblong, semblable à la semence d'une pomme de pin; je trouvais dans la suite plusieurs de ces œufs, & je ne doute point que ce ne soit d'eux que s'engendrent ces animaux.

entêtement croiroient se déshonorer s'ils adoptoient les nouvelles découvertes, quelque utiles qu'elles soient, une nouveauté est un titre d'exclusion pour elles; sans m'arrêter aux inconvéniens qui résultent d'une pareille conduite, je crois qu'il est d'un honnête citoyen qui exerce un art aussi utile que le nôtre, de préférer les derniers moyens de guérison quand ils sont plus sûrs, & d'encourager une méthode & de nouvelles découvertes par des observations qui enhardissent à les mettre en pratique, & par cet aveu public de rendre hommage à ceux qui les ont produites, digne récompense de leurs travaux.

Le nommé Jean-Baptiste Guérin, du village de Mareuil-les-Maux, entra au mois de Janvier dernier à l'Hôtel-Dieu de cette ville; ce jeune homme, âgé de dix-sept ans ou environ, d'un tempérament délicat, avoit la peau fort blanche, étoit paresseux, lâche, ce qui sans doute le rendoit peu attentif aux soins qu'exigent la propreté; il étoit couvert de poux (a) de la tête aux pieds, que l'humanité & le zèle des religieuses de cette maison firent disparaître en le frottant d'une liqueur composée de vinaigre, de poivre & autres médicamens

(a) Dans l'espace de vingt-quatre heures, un poux devient non-seulement trisaïeul, mais encore grand-pere du trisaïeul.

actifs ; quelques jours après cette espèce de purification , ce jeune homme sentit une démangeaison violente qui fut suivie d'une éruption très-prompte de pustules miliaires dont le corps étoit couvert , entre les doigts , aux poignets , aux jarrets , enfin toute l'habitude en étoit couverte. Je n'eus garde de le traiter dans cet instant : ni d'y apporter d'autres remèdes que des délayans , d'autant que dans ce tems je travaillois à la guérison d'une fistule complète , dont le sinus s'étendoit depuis la pointe de la fesse jusqu'après de deux pouces dans le rectum au-dessus du sphincter ; cette gale qui survint dans ce tems , dût favoriser la cure de la fistule , qui s'opéra peu de temps après ; je le laissai plus d'un mois , après la guérison de la fistule , sans me servir de topique ou pommade pour le frotter ; après quoi je le fis avec des jus de plantes indiquées , qui , avec des fondans absorbans & des purgatifs répétés fréquemment , acheverent cette cure. Les frictions de vinaigre n'auroient-elles pas fait rentrer ou répercuté les œufs des poux sous l'épiderme , ou refoulé l'humour progressive pédiculaire prêt à sortir à la surface de la peau ? & les pustules galeuses n'auroient-elles pas été le produit des petits poux éclos dans les œufs ? ou le sang qui s'épuroit par la métamorphose ou l'excrétion de cette vermine , quoique

contrariée par une autre excrétion ou vermineuse, ou animalculaire, n'y a-t-il pas suppléé sous la forme psorique, dans les pustules desquelles *Bononio* prétend avoir découvert des animacules?

Il n'est pas difficile, après cette découverte, d'expliquer la cause de la gale beaucoup mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent : il paroîtroit probable que cette maladie contagieuse ne provient que de la morsure continue que ces animalcules font dans la peau, & qui, donnant passage à une partie de la sérosité, occasionne de petites vessies dans lesquelles ces insectes continuant à travailler, ils obligent le malade à se gratter, & à augmenter par-là le mal, en déchirant non-seulement les petites pustules, mais encore la peau. & quelques petits vaisseaux sanguins ; ce qui occasionne la gale, les croûtes & les autres symptômes désagréables dont cette maladie est accompagnée.

On voit par-là d'où vient que la gale se communique si aisément, car ces animaux peuvent passer d'un corps à un autre avec beaucoup de facilité, par le simple attouchement : comme leur mouvement est extrêmement rapide, & qu'ils se glissent aussi bien sous la surface de tous les corps, que sous l'épiderme, ils sont très-propres à s'attacher à tout ce qui les touche, & il suffit qu'il y en ait un petit nombre de

logés, pour se multiplier en peu de tems au moyen des œufs qu'ils déposent.

OBSERVATION

*Sur une Pierre de la Matrice ; par M.
BOUVET, cadet, maître en chirurgie à
Sirod en Franche-Comté.*

La nature est bisarre dans ses productions ; aussi donne-t-elle souvent lieu à des phénomènes qui surprennent les observateurs les plus habiles. Le fait suivant en est la preuve, & peut, sans être unique en ce genre, piquer la curiosité des physiciens les mieux instruits.

Magdeleine Verjus, de la paroisse de Sirod, d'un tempérament sanguin, d'une excellente constitution & d'un caractère enjoué, étoit parvenue à l'âge de cinquante ans, sans avoir bien sçu ce que c'étoit que maladies ; mais en 1769, elle se trouva tout-à-coup saisie de douleurs considérables au vagin, de difficulté d'uriner, de maux de reins, & d'une tension qui occupoit tout l'hypogastre. A ces accidens se joignirent bientôt des frissons irréguliers, beaucoup de fièvre, une constipation opiniâtre, mal de tête violent, le dégoût, l'amertume de la bouche ; & par intervalles des envies de vomir.

Appelés

Appelé pour la soulager, je me mis sur le champ en devoir de combattre la fièvre & de mitiger les douleurs.

En conséquence j'eus recours aux saignées du bras que je répétois autant de fois que le pouls & la gravité des symptômes l'indiquèrent ; je nettoyai les premières voies, je me dépêchai d'employer les adoucissans & les mucilagineux en boisson ; je m'en servis même en lavemens & en fomentations ; j'ajoutai les bains. Cette méthode fut insuffisante, je n'obtins pas le moindre soulagement. Cependant la difficulté de rendre les urines devenoit de plus en plus forte ; celles-ci ne couloient que goutte à goutte, & brûloient les parties qui en étoient arrosées ; cette considération, & celle d'entendre dire constamment qu'il y avoit au bas-ventre un poids incommode qui s'opposoit à leur passage, m'inspira le desir d'introduire une sonde dans la vessie. J'y travaillai sans néanmoins en retirer le plus petit avantage. Je ne pus donc qu'insister sur les délayans, les diurétiques légers, les antispasmodiques & les calmans ; au bout de quelques jours de cet usage, en questionnant ma malade sur son état, elle me dit que pour uriner il lui falloit toujours faire des efforts terribles, & qu'alors elle s'appercevoit que le poids qu'elle sentoit ci-devant dans l'abdomen, s'avançoit ju-

qués sur les grandes lèvres ; ce qui la soulageoit en favorisant l'écoulement des urines ; elle m'observa en même tems que lorsque les efforts cessoient , ce même poids sentroit subitement d'où il étoit parti , & renouvelloit ses douleurs.

Cet exposé ne me permit plus de douter qu'il n'y eût un corps étranger quelconque dans la matrice ou la vessie du sujet. Il me vint d'abord dans l'idée que ce pouvoit être un polype utérin ; en conséquence , j'invitai M. Brun , l'un de mes confrères , à voir la malade avec moi ; & , comme d'après un mur examen , il eut le même soupçon que moi , voici de quelle manière nous dévoilâmes le mystère.

Après avoir bien humecté les parties & les avoir bien lubrifiées , au moyen des injections , des fumigations , des lotions & des fomentations émollientes , nous plaçâmes notre malade sur une couverture en double , étendue sur le plancher. Nous l'engageâmes à imiter les efforts qui sont ordinaires dans l'accouchement ; notre intention par ce moyen étoit d'occasionner la chute du corps étranger , & d'avoir plus d'aisance à le saisir avec les doigts ou la main ; tout arriva comme nous l'avions prévu ; mon confrère avoit la charge de le saisir du prétendu polype , & moi de l'entourer d'une ligature que j'avois préparée ; déjà M. Brun

SUR UNE PIERRE DE LA MATRICE. 35

avoit glissé sa main bien avant dans le vagin, avoit senti un corps dur, & l'avoit repoussé plusieurs fois, lorsque redoublant d'adresse & de courage, il le pinça, & me fit signe d'opérer. Je portois donc mon fil quand M. Brun, par la crainte de laisser échapper ce qu'il tenoit, voulut le serrer davantage; pour le coup, il se détacha une pierre qu'il jugea être renfermée dans un kyste soutenu par un pédicule fort allongé qu'il croit naître, sans désigner proprement l'endroit, de l'orifice de l'utérus.

Notre surprise fut vive, & notre satisfaction fut complète. Nous nous attendions à une suppuration fournie par la dilacération des membranes qui étoient restées; nous comptions même voir tomber quelque portion du kyste & du ligament en question; point du tout, nous avons été trompés en cela comme dans notre pronostic; notre malade dès ce moment a été guérie; elle n'a éprouvé par après aucun des symptômes mentionnés ci-dessus. Elle en a été quitte pour quelques jours de diète; depuis ce tems-là, elle jouit d'une parfaite santé.

P. S. Cette pierre pesoit, lors de son extraction, trois gros & douze grains; son bout que j'ai écaillé par curiosité étoit mouffe & pointu: c'est précisément par celui-là qu'elle se présentoit, ce qui lui a fourni l'ai-

fance nécessaire de rompre & de percer le kyste à mesure qu'il étoit comprimé par les doigts de l'opérateur.

L E T T R E

De M. d'OLIGNON, maître en chirurgie à Croissi-sur-Serre, à M. DUFOT, médecin pensionnaire du roi, & démonstrateur de l'art des accouchemens, à Soissons.

Je ne puis mieux m'adresser qu'à vous, Monsieur, pour défabufer les trop crédules, dupes de l'impudente effronterie d'une fille du comté de Marle, généralité de Soissons. Cette malheureuse prétend être accouchée avant hier de quatre grenouilles, qui sont autant de diables; elle a trouvé créance dans son village, & cette absurdité passe pour une vérité démontrée chez des personnes bien faites pour être raisonnables. C'est bien actuellement que vous direz, Monsieur, *qu'il est de la nature des gens de la campagne d'être dupes, & qu'ils aiment à l'être...* Voici le fait, *quod vidi testor*. Cent autres l'ont vu, l'ont cru, & le croient encore.

Catherine Berna, dite Cambronne, du village d'Erlon, près la ville de Marle, âgée d'environ trente ans, d'un tempérament vigoureux, aimoit Nicolas Simon, qui ne l'aimoit pas. Il y a six mois qu'elle

avoua publiquement qu'il lui étoit arrivé un accident avec Nicolas Simon... Vous sçavez, Monsieur, la valeur de cet *accident*... La déclaration en a été faite au juge du lieu, & maître Nicolas Simon y est déclaré le suborneur.

Simon se défend juridiquement, & ne veut point épouser Catherine. Simon est bientôt accusé d'être forcier, & forcier en diable. Des témoins déposent pardevant M. le juge que Nicolas Simon avoit nié cet *accident* pour être de ses œuvres, mais qu'il avoit avoué que l'accident de Catherine étoit du fait du diable, & que pour preuve de cela, Catherine Berna accoucheroit au terme dit dans sa déclaration, non d'un garçon, ni d'une fille, mais bien de quatre démons sous la figure de grenouilles.

Des comperes & commeres ont aussi déposé qu'ils avoient entendu croasser dans le ventre de Catherine des grenouilles; c'est tout ce qu'ils ont ouï : or vous, Monsieur, entendez le reste.

Au terme de neuf mois de la prétendue grossesse déclarée juridiquement, l'enforcée, par *accident* diabolique, s'est mise au lit; elle a poussé des cris, & fait des hurlemens si terribles, que les voisins & voisines, & tout le village est accouru. Le maire & syndic du lieu, la sage-femme, des chirurgiens ont aussi bientôt rempli la

maison de Catherine. J'étois présent à tout, & j'étois le seul mécréant.

La possédée, après mille contorsions, grimaces, gambades & virevoltes requises en fait de diableries, a dit ces mots d'une voix effroyable... « Je suis enforcélée, & » enforcélée par Nicolas Simon; je vais » accoucher des démons qu'il m'a mis au » corps, ils auront, comme il l'a dit, la » figure de grenouilles. »

Le sieur Begé, maire du village, aussi crédule, non moins épouvanté, mais plus avisé que les autres, a ordonné, & ordonne que Catherine Berna accoucherait à la vue de tous les assistans sans qu'aucun vêtement, drap ou linge pût nous empêcher d'être témoins oculaires de la sortie prochaine de ces démons.

Les grimaces, les contorsions, les gambades ont annoncé la venue du diable. Catherine a hurlé comme hurlent les possédés. Tous les assistans sont saisis de frayeur. On a aspergé d'eau bénite la possédée, ainsi qu'il se pratique en pareille scène comico-diabolique. La sage-femme s'étant signée plusieurs fois, est allée à l'opération; elle a tiré du vagin de la bonne Catherine, qui étoit pâmée, d'abord une grenouille, puis une autre grenouille: aussitôt ces diables amphibies ont été inondés d'eau bénite: ainsi que leur trop humaine mere qui a repris ses sens; mais nouvelles

Cabrioles, nouveaux hurlemens, comme de raison en telles œuvres.

La matrone est revenue à l'opération, & après bien des recherches, elle a retiré hors de leur enfer deux autres diables grenouilles, même cérémonie sur ces nouveaux démons. Nouvelles ablutions d'eau bénite sur Catherine; mais cette énergumène a tellement effrayé la timide assistance par ses cris affreux, que tous les assistans se sont sauvés précipitamment hors de la chambre. Je suis resté seul en compagnie avec les quatre diables & leur effroyable mere... Bientôt j'ai vu nos curieux revenir pas à pas, avançant & reculant.... Enfin ils sont rentrés.

La coquine de Catherine a eu beau supplier la matrone de la déposséder des autres diables qu'elle sentoît cabrioler dans sa matrice; ses prières & ses larmes ont été inutiles; elle a encore, la pauvre Catherine, le diable au corps.

J'ai examiné ces grenouilles; elles sont grenouilles comme celles que nous mangeons. J'ai visité bien attentivement cette mere de démons. L'ouverture du vagin & la vulve sont très-distendues. Le museau de la matrice n'est nullement ouvert; il est petit, ferré, & dans l'état de virginité. Aucune goutte de sang n'a été répandue dans ce diabolique accouchement.

40 LETTRE DE M. D'OLIGNON, &c.

Hier matin on a apporté toutes les pièces du procès, & le procès-verbal de cet inoui accouchement à MM. les juges de Marle. Nicolas Simon y étant duement atteint & convaincu d'être un vrai Simon le magicien, à l'encontre de Catherine Berna; m^e Simon a pris la fuite.

Je suis le seul qui lutte ici contre l'imbécillité de ces gens aveuglés & trompés par une coquine amoureuse d'un beau garçon qui ne l'aime pas. On m'exorcisera bientôt si vous n'arrivez pour défendriabler cette malheureuse, & détromper ces infensés. Vous aimez à faire le bien, & c'en est un bien grand que de faire ouvrir les yeux sur les faits de diablerie. Ils ont déjà tant d'autres moyens pour être fripons quand ils sont ignorans & méchans.

Agréez l'assurance du respectueux attachement avec lequel je suis, Monsieur, &c.

L E T T R E

De M. A. FIGUET, gradué, & maître en chirurgie de la ville de Lyon, à M. ROUS-TAGNENT, maître-ès-arts, & chirurgien principal de l'hôpital général de la Charité de Paris, sur l'Arrachement d'une Matrice.

La nommée Philipe, femme de Marc Monffier, soldat du guet de cette ville, se

Maria à l'âge de vingt-neuf ans. Neuf mois six jours après son mariage, elle accoucha heureusement d'une fille qu'elle allaita jusqu'à l'âge de six mois qu'elle la perdit; deux mois après la mort de son enfant, elle devint enceinte; la grossesse & son accouchement furent des plus heureux.

Jouissant d'une assez bonne santé, de plus ayant toute la tendresse d'une mere, elle voulut nourrir l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde, malgré tout ce qu'on pût lui dire pour l'en détourner. Le chagrin de la mort de son premier ne fit qu'augmenter en elle le desir de conserver le second; &, pour remplir son objet, elle ne voulut pas le confier en des mains étrangères: aussi eut-elle la douce & agréable satisfaction de voir que son enfant profitoit & croissoit chaque jour. Cet enfant, qui est un garçon, a maintenant quatorze ans; il a joué, & jouit d'une bonne santé.

Ayant sevré son enfant, ses règles reparurent, revinrent périodiquement & sans la fatiguer. Elle jouit de cette santé pendant près de trois ans; mais une émotion vint troubler cet ordre & cette disposition si favorable. Cette émotion lui causa une perte considérable qui a duré plusieurs années, pendant lequel tems elle a semblé, par trois différentes fois, vouloir cesser; deux mois, trois mois après, elle recom-

mençoit avec tant d'abondance, que la femme croyoit que c'étoit des fausses-couches ; cependant on n'a jamais rien trouvé dans les caillots de sang qui eut figure d'un enfant, ni même forme organique. Au moyen de quelques remèdes, elle guérit de ces pertes qui l'avoient considérablement épuisée. Ses règles reparurent & lui revenoient exactement tous les mois, comme si jamais elles n'eussent été dérangées. Elles continuèrent ainsi pendant cinq mois, au bout du quel tems (a) elles lui manquèrent sans aucune cause accidentelle, ce qui lui fit croire qu'elle étoit devenue enceinte, & ce qui la fortifioit dans cette croyance, étoient des lassitudes, des maux de reins, des dégoûts, &c. qu'elle éprouvoit. A la vérité, ces symptômes étoient, à ce qu'elle a dit, très-légers.

Comme ses précédentes grossesses avoient été sans accident, que ses deux accouchemens avoient été très-heureux, & qu'elle ne sentoit que de bien légères incommodités, elle vivoit dans la plus grande sécurité sur l'avenir. Elle demeura ainsi tranquille sur son sort pendant près de cinq mois, au bout desquels il lui prit subitement des douleurs de reins, même assez vives &

(a) Au mois de Mai 1768, il y avoit dix ans qu'elle étoit accouchée de son dernier enfant, & elle étoit alors âgée de quarante-trois.

soutenues, qui se faisoient plus particulièrement sentir du côté gauche (a). Comme les douleurs ne diminuoient point, qu'au contraire elles augmentoient, elle envoya chercher une sage-femme qui l'avoit déjà accouchée les deux premières fois : à son arrivée, la malade lui dit qu'elle sentoit quelque chose qui vouloit sortir, que les douleurs étant continuelles, elles craignoit une fausse-couche, quoiqu'elle ne pût se rappeler avoir rien fait qui eût occasionné cet accident. La sage-femme la touche & assure qu'elle alloit accoucher. Elle l'exhorte à prendre courage, lui disant que bientôt elle seroit délivrée, puisque l'enfant commençoit à se présenter, c'étoit le samedi au matin, 30 Septembre 1768.

L'accoucheuse demeura jusqu'au soir, assurant toujours la malade d'une prompte délivrance, l'invitant de prendre du courage & de la patience ; pendant tout ce tems, la malade éprouvoit les plus vives douleurs qui étoient encore augmentées par la mauvaise manœuvre de la sage-femme. Lorsque les douleurs la tenoient, elle les sentoit plus vivement du côté gauche, & il lui sembloit que ce côté-là se déchiroit. Sur les cinq heures du soir, on

(a) Aussitôt que les douleurs commencèrent, la femme eut des envies d'uriner sans le pouvoir, ce qui a duré jusqu'après l'extraction.

fit monter un accoucheur, qui, après avoir touché la femme, fut du sentiment de la sage-femme, & assura également que dans peu elle accoucherait : on se dépêcha de tout préparer, disant que l'enfant est au passage, qu'il ne faut plus qu'une douleur & un peu d'aide pour l'amener ; quoique les douleurs fussent fortes & longues, rien n'avançoit : on encourage la pauvre malade, lui assurant que la tête de l'enfant se présente, que tout va bien, & qu'elle touche au dernier moment de ses souffrances.

Pendant qu'on l'amusoit de ces espérances flatteuses, les douleurs, les tiraillemens augmentoient ; le tems s'écouloit & les forces se perdoient : ainsi se passa la nuit du samedi au dimanche. Quoiqu'on lui eut fait prendre quelque chose pour la soutenir, la longueur des souffrances l'avoit jetée dans un abattement extrême. Le jour étant venu, on conseilla à cette pauvre infortunée de prendre patience, & d'attendre que ses forces fussent revenues, parce que sa foiblesse empêchoit, disoit-on, qu'on ne pût la délivrer, mais que tout alloit bien, & qu'on la reviendrait voir, elle demeura cependant tout le jour sans revoir personne. Peut-on croire qu'ayant amusé inutilement cette femme, voyant que leurs manœuvres avoient été infructueuses, ne sachant de quel côté se retourner, tromp

pés dans leur pronostic , ils n'osèrent repa-
roître , craignant de la trouver morte.

Une dame fut prier , le mardi au soir ,
M. Garnier, docteur en médecine , de vou-
loir bien venir chez la nommée Monffier,
qui étoit dans un état pitoyable. Ce mé-
decin , dont le zèle charitable est reconnu,
s'y transporta aussitôt ; la voyant dans une
foiblesse extrême , il lui ordonna une po-
tion cordiale qui rappela un peu ses forces
affoiblies. Ce même jour, 3 Octobre, après
la visite du médecin , un nouvel accoucheur
fut appelé pour la venir secourir ; celui-ci ,
non moins ignorant que ses prédécesseurs,
mais plus téméraire , dit qu'il n'y avoit pas
de tems à perdre , que l'enfant ne pouvoit
sortir sans secours , & que dans la minute
elle seroit délivrée ; la femme étant très-
mal , on avoit déjà fait venir le vicaire de
Saint-George pour lui administrer les sa-
cremens

La nécessité de délivrer (a) cette femme
étant donc bien reconnue par l'accoucheur,
il se disposa à mettre la main à l'œuvre ;
pour cet effet :

La malade fut mise en travers , & sur le
bord du lit , les genoux écartés , les jam-
bes fléchies & soutenues par deux femmes,
une de chaque côté. Le nommé Gyraud
beau-frere de la Monffier , servoit de troi-

(a) Il vouloit certainement dire de l'accoucher.

sieme aide, la soutenant & la retenant par derrière. La femme ainsi située, il introduisit son instrument; quel instrument! un crochet. Parvenu dans le vagin, il accroche le prétendu enfant, l'ayant saisi, il le tire avec force, il l'ébranle avec violence au point que les aides ne purent contrebalancer ses efforts qui furent si redoublés & si violens, que la griffe de son instrument se cassa. Il en introduisit un second, qui, plus solide que le premier, répondit à la force de l'opérateur, & coopéra à la réussite de l'entreprise, qui étoit d'avoir absolument l'enfant. Je me tais sur tout ce qu'on m'a dit s'être passé pendant cette cruelle opération, & je finis par dire qu'il arracha un corps étranger avec la matrice.

L'opération finie, il y eut une hémorragie des plus abondantes, mais sa durée ne fut pas longue; le mercredi au matin elle s'arrêta presque entièrement, il n'y avoit qu'un très-léger écoulement. A chaque instant la malade s'évanouissoit, aussi lui administra-t-on dans le moment (a) les derniers sacremens; elle eut cependant assez de présence d'esprit pour dire, lorsqu'elle se sentit délivrée, qu'elle en remercioit Dieu, & que ce seroit une grande grace si son enfant pouvoit recevoir le baptême.

Quelle surprise lorsque les assistans eurent

(a) Il étoit neuf heures du soir.

vu que le prétendu enfant n'étoit qu'une masse de chair informe; ils ne purent savoir ce que c'étoit, & l'accoucheur lui-même ne la connoissoit pas : quand on lui demanda ce que c'étoit, il répondit qu'il n'avoit jamais fait un accouchement comme celui-là, que la femme étoit en grand danger, &c. &c. Il se retira & emporta le sanglant trophée de sa fatale victoire. Le mercredi il envoya la nommée Bergeot, voisine de la malade, pour sçavoir si cette infortunée victime étoit morte. Lorsqu'il eut appris qu'elle vivoit encore, il fut la voir. Après quelques demandes particulières sur son état, il lui dit qu'elle devoit se trouver fort heureuse de ce qu'il l'avoit débarrassée d'une chose extraordinaire, & qu'après Dieu, elle lui devoit la vie. Quelle étoit cette chose extraordinaire ? *Non res præclara, sed monstrosa.*

M. Garnier ayant laissé la malade dans un état dangereux, fut la revoir le lendemain au matin, se proposant de faire appeler un chirurgien expérimenté pour sçavoir ce qui pouvoit tant faire souffrir cette femme; mais il la trouva dans le plus déplorable état. Son ame humaine & sensible frémit au récit de ce qui s'étoit passé la veille. Hélas le mal étoit fait, l'accoucheur avoit devancé la visite du médecin.

Le même jour mercredi, sur les trois

heures après midi, l'accoucheur apporta lui-même à l'Hôtel-Dieu où j'étois alors élevé, cette pièce qu'il regardoit comme une merveille; il la montra telle qu'il l'avoit arrachée la veille. Nous l'examinâmes, & au premier coup d'œil, elle nous parut seulement être une masse charnue recouverte dans sa partie supérieure d'une espèce de poche membraneuse, déchirée irrégulièrement, ayant plusieurs lambeaux; elle formoit inférieurement une tumeur de la grosseur du poing environ & d'une dureté assez considérable.

Comme cette pièce me fut confiée, je l'examinai avec attention, & je n'eus pas de peine à reconnoître ce qu'elle étoit: en voici la description.

La matrice dans son entier, du volume qu'elle a naturellement, vuide & dans le meilleur état possible: les ligamens larges & ronds, déchirés près de leur attache à la matrice: les lambeaux du côté gauche plus longs que ceux du côté droit: le vagin déchiré circulairement & à franges, retourné supérieurement, & formant la poche dans laquelle la matrice étoit cachée; inférieurement, & un peu à gauche du museau de la matrice, pendoit une tumeur d'une figure pyriforme, dont le pédicule étoit de la grosseur du pouce, le corps comme un gros œuf d'oie d'une dureté singulière, & déchiré

déchiré dans près de deux pouces de son étendue de haut en bas, & un pouce & demi de profondeur à sa partie latérale gauche; l'attache du pédicule au côté gauche du museau de la matrice avoit déjeté celui-ci du côté droit; l'orifice externe du col de la matrice étoit situé obliquement au point qu'il étoit à peine sensible; & comme oblitéré: aussi eus-je beaucoup de difficulté à y introduire un stilet. J'incisai le col & le corps de la matrice, qui n'offrirent rien de remarquable (a).

Ayant donc bien reconnu ce que c'étoit que ce prétendu monstre, car on l'appelloit ainsi, je le fis voir à M. Dufieu, chirurgien-major & à mes collègues; & surtout à l'accoucheur qui l'avoit si pompeusement apporté. Je lui demandai si la personne étoit vivante ou morte dans le tems qu'il lui arracha la matrice; il nous dit avec un air de satisfaction qu'elle vivoit encore, mais qu'à la vérité elle étoit bien malade. Nous ne pûmes lui cacher notre indignation; il s'en apperçut facilement, aussi prit-il le parti de s'en aller & d'emporter avec lui le témoin de son impéritie. J'aurois désiré garder cette pièce pour la singularité d'un fait qui est à ma connoissance, & qui sera, je l'espère, l'unique de son espece. Je ne

(a) Je notai tout cela dans le tems.

desirois pas moins de voir la victime de l'impéritie, pour m'assurer par moi-même de la vérité.

Je vous invitai, Monsieur, d'aller voir cette pauvre martyre ; nous passâmes chez l'accoucheur pour revoir la pièce, il nous témoigna combien il étoit fâché de ne pouvoir nous la montrer, l'ayant oubliée sur sa table, le chat la lui avoit gâtée ; mais aussi nous montra-t-il l'instrument dont il s'étoit servi pour l'opération.

Nous le priâmes de vouloir bien nous mener chez sa malade. Pour l'y engager, nous lui dîmes que si elle pouvoit guérir, ce seroit le sujet d'une observation intéressante, dans laquelle il ne seroit point oublié : aussi me crois-je obligé de tenir ma parole. Malgré nos instances, il fit quelques difficultés de nous accorder notre demande ; cependant il se laissa gagner, & nous y fûmes tous les trois ensemble.

Remettez-vous, Monsieur, dans quelle situation désespérée nous trouvâmes cette femme ; je ne vous dirai rien de sa foiblesse, &c. &c ; mais je vous rappellerai que l'ayant touchée, nous trouvâmes les grandes lèvres & la vulve boursoufflées, d'une grande sensibilité, qu'ayant porté le doigt dans le vagin, nous ne reconnûmes qu'un grand vuide sans fond. La malade nous permit de faire ces recherches que

SUR L'ARRACHEM. DE LA MATRICE. 51
Nous bornâmes-là , attendu que , ne voulant pas la fatiguer davantage , nous étions assez convaincus du fait , tant par le rapport de l'accoucheur & des assistans , que par notre visite. Nous nous retirâmes , gémissant sur le sort malheureux de cette femme.

Son état m'intéressoit trop pour que je ne desirasse pas sçavoir ce qu'elle deviendrait : aussi peu de jours après me transportai-je chez elle pour la voir , ce qui me fut impossible , on avoit défendu de la laisser voir à personne ; enfin , elle passa pour morte ; elle demeura néanmoins quinze jours dans son lit , au bout de ce tems son accoucheur la fit transporter chez lui où elle en a demeuré autant. Il ne m'a pas été possible de sçavoir quelle a été la conduite qu'on a tenue pendant ce mois. Indépendamment des attentions qu'exigeoit cette femme dans sa foiblesse , il falloit encore des soins relatifs à la déchirure du vagin ; il auroit été essentiel de sçavoir ce qui a été mis en usage pour le traitement de cette maladie ; les accidens qu'elle a éprouvés pendant ce tems , ont été des douleurs , des coliques , des tranchées , ardeur d'urine , constipation , &c.

Après avoir demeuré quinze jours chez l'accoucheur , il la fit reconduire chez elle , où elle a demeuré jusqu'à ce jour , éprouvant encore les mêmes accidens énoncés

ci-dessus. M. Garnier la vit, & lui ordonna des lavemens, des boissons rafraîchissantes, &c. Au moyen de ces légers remèdes, aidés d'un bon régime, les accidens diminuèrent & se dissipèrent en peu de tems.

Depuis l'opération, il lui est resté une incontenance d'urine si considérable & si incommode, qu'elle la rend aussitôt qu'elle est parvenue à la vessie. Cette femme est toujours mouillée, & ne sçauroit s'asseoir à plat sur quoi que ce soit ; elle ne peut demeurer assise que de côté, ou sur un siège percé, ou debout ; dans cette dernière position les urines tombent goutte à goutte ; sa situation est des plus tristes.

Aussitôt que la malade eut un peu repris ses forces, elle éprouvoit périodiquement des douleurs de reins pareilles à celles qu'elle ressentait lorsque ses règles vouloient paroître. Ces douleurs la tenoient une couple de jours, & puis se dissipoient ; elles sont ainsi revenues pendant deux ans environ, & elles se sont insensiblement dissipées : ces douleurs la prenoient par un grand mal aux reins, un tiraillement de chaque côté des hanches & par une espee de barre, on passera le terme, qui lui ceignoit le ventre vers la région hypogastrique : dans ce tems, il lui sembloit que toutes les parties contenues dans cette région alloient se détacher.

Elle éprouve maintenant mois par mois, sur-tout quand le vent du midi souffle & que le tems est humide, des grimpemens au bas des reins du côté gauche & au pli de l'aine du même côté; lorsque ces grimpemens la tiennent, il lui semble que ce sont des araignées qui la piquent. Il faut observer que c'est du côté où étoit la tumeur, & que les ligamens, de ce côté de la matrice, ont le plus souffert; elle croit encore éprouver par intervalle les mêmes sentimens de plaisir & de volupté qu'elle ressentoit lorsqu'elle en avoit les organes, assurant qu'elle reçoit les mêmes impressions que si en effet elle avoit commerce avec un homme. Ces impressions sont bien promptes; & passent comme un éclair.

J'ai été dans le cas de voir & de visiter cette femme, le 27 Mars 1773 : voici ce que j'ai observé; le haut & l'intérieur des cuisses sont rouges & enflammés, un peu scoriés & d'une grande sensibilité, toujours mouillés par les urines qui coulent continuellement; les grandes lèvres allongées & pendantes; la vulve d'une couleur blafarde, légèrement tuméfiée, mais très-sensible: le méat urinaire dans sa situation, mais plus ouvert qu'il ne doit être naturellement. Les grandes lèvres écartées, on apperçoit une excavation d'un pouce & demi de profondeur, ressemblant à un panier de jeu.

de quadrille qui feroit partagé en deux parties inégales. Le côté gauche un peu plus enfoncé que le côté droit, séparés l'un de l'autre par une éminence dentelée & aplatie en forme de crête de coq; cette éminence est formée par la réunion des bords déchirés du vagin. La réunion en est très-ferme & solide.

Cette pauvre femme souffrant continuellement, ne pouvant travailler par son incontinence d'urine, sans faculté, mérite bien qu'on s'intéresse à son sort digne de compassion.

P. S. Quand je visitai ladite Philippe Monffier, au mois de Mars de la présente année, les urines ne sortoient que par le méat urinaire. Ayant eu occasion de la revoir & visiter pour un relâchement de la membrane intérieure du rectum, je m'aperçus que les urines couloient par la partie inférieure de la vulve : j'examinai cette partie, & je trouvai qu'il y avoit un petit trou fistuleux & imperceptible au haut de l'enfoncement du côté gauche : lorsque je faisois mettre la femme à plat & sur le dos, que je pressois le bas-ventre, les urines sortoient par la fistule; mais, lorsqu'elle étoit debout, elles sortoient par le méat urinaire.

J'introduisis par la fistule un très-petit fillet qui entra environ de deux pouces de

SUR L'ARRACHÉMENT DE LA MATRICE. § §
profondeur, & qui par sa direction, m'a fait croire que c'est la partie latérale gauche & postérieure du corps de la vessie qui est percée.

Le trou fistuleux de la vessie est supérieur à la terminaison des uretères à cet organe, ce qui fait que, selon la position de la malade, les urines passent ou par le méat urinaire ou par la fistule; par celle-ci, si la femme est couchée; par celui-là, si elle est debout.

La femme étant debout, l'orifice de l'uretère est inférieur à ceux des uretères, mais étant couchée, le fond de la vessie, surtout à sa partie postérieure, leur est inférieur. Comme les urines par leur propre poids se portent toujours à la partie la plus déclive, il est facile de comprendre pourquoi elles sortent, tantôt par la fistule, tantôt par l'uretère, la vessie & son col étant dans un état de paralysie.

L'on ne voit que trop d'observations de matrice déchirée, crevée dans certains accouchemens laborieux; ce qui peut venir ou de la nature des douleurs jointe à la texture délicate & mince de la matrice, ou de l'obstacle invincible que l'enfant trouve à sortir, soit par sa mauvaise position, soit par la vicieuse conformation des détroits, ou de la mauvaise manœuvre de la personne qui accouche.

Les auteurs qui ont écrit sur cette matière, nous en fournissent quantité d'exemples : quoique j'en aie parcouru un certain nombre, je n'ai trouvé dans leurs écrits aucun fait semblable à celui que je communique ; il y en a seulement deux qui paroissent en approcher, l'un par la méprise des sages-femmes, l'autre par celle d'un accoucheur.

Le premier se trouve dans les Ephémérides des curieux de la nature Décur. II. Ann. II. Observ. 186, page 413. On peut les consulter ; son étendue nous permet seulement de le citer dans cette Lettre.

M. ***, un des auteurs de l'Encyclopédie, rapporte « avoir connu un C. . . qui, en accouchant une dame, emporta la matrice, & la faisoit voir comme une pièce curieuse, bien éloigné de penser que ce fût effectivement elle : il finit par dire que cet accident coûta cependant la vie à la malade. »

Il sera facile de voir la différence qu'il y a entre ces deux observations & celle que je vous communique. Les femmes qui d'ailleurs en font le sujet, sont mortes des suites de l'impéritie, & la nommée Philippe vit encore, quoiqu'elle mène une vie infirme & misérable, comme on en conviendra aisément par le détail que j'ai donné de sa situation.

DESCRIPTION

*D'un Tourniquet nouveau ; par M. LAS-
SAUZÉE, chirurgien-élève de l'hôpital
de la Charité.*

Le tourniquet que nous présentons au public, est un composé du garot de Morel, chirurgien Francontois, qui, le premier, en fit la découverte au siège de Befançon, en 1674, & de celui de M. Petit, auquel la chirurgie françoise est redevable d'une multitude de découvertes des plus intéressantes, & qui le mettent, à juste titre, au rang des hommes illustres de ce siècle. Il a la simplicité du premier, les avantages du dernier, & se trouve exempt des inconvéniens annexés tant à l'un qu'à l'autre. La connoissance que l'on a de ces deux instrumens nous dispense d'en donner la description ; il nous suffira seulement de dire deux mots sur le mécanisme par lequel ils agissent, les effets qu'ils produisent sur les parties auxquelles ils sont appliqués, & nous finirons par faire le parallèle des uns & des autres.

Les inconvéniens du garot de Morel sont aussi connus que l'instrument même, il comprime circulairement les parties sur lesquelles il est appliqué ; conséquemment,

s'oppose en partie à la rétraction des muscles dans les amputations, sur-tout dans celles de la cuisse; il fait des pincemens à la peau, produit des crampes, des contusions, la gangrène, si son application est long-tems continuée. Il faut un aide intelligent pour assujettir le garot, &c; ce sont tous ces défauts, & l'invention ingénieuse du tourniquet de M. Petit qui en ont fait abandonner l'usage, sur-tout lorsqu'on est à portée d'avoir ce dernier. M. Petit le fit construire en bois, mais cette matiere sujette à se casser, à se gonfler dans les tems humides, à se dessécher dans des tems secs, rendoit son application souvent difficile & même impossible : cependant il seroit préférable à celui de cuivre par l'étendue de ses plaques. Celui-ci a été construit afin d'éviter les inconvéniens de celui de bois, mais l'un & l'autre ont des défauts essentiels dépendans de leurs constructions particulières, & de leurs manières d'agir sur les parties auxquelles ils sont appliqués.

Les plaques, tant mobiles que fixes du tourniquet de cuivre, n'ont pas assez d'étendue, ce qui fait que les membres sur lesquels elles sont appliquées, sont comprimés circulairement comme celui sur lequel le garot est appliqué; 2^o les pas de la vis, de même que ceux de son écrou, qui servent à écarter les plaques l'une de l'autre, se

D'UN TOURNIQUET NOUVEAU. 59

caissent, ou s'usent en plus ou moins de tems par la rouille, le verd-de-gris, ou par quelques corps étrangers introduits entre la vis & l'écrou, ce qui permet le rapprochement des deux plaques l'une contre l'autre, sans que l'on soit obligé de tourner la vis; c'est accident est arrivé à l'hôpital de la Charité de Paris, à un homme sur qui on avoit appliqué le tourniquet pour arrêter une hémorragie survenue cinq à six jours après l'amputation d'une cuisse.

C'est cette observation qui m'a fait naître l'idée de celui que j'ai l'honneur de présenter; c'est une plaque de cuivre (Fig. 1, A B) de cinq pouces & demie de longueur sur quatre pouces, & cinq à six lignes de largeur (a), arrondie par ses quatre angles, convexe d'un côté & concave de l'autre, pour s'accommoder à la convexité des parties sur lesquelles elle est appliquée. Sur la convexité de cette plaque est soudé un cercle (C C C) de quatre pouces ou à peu près de circonférence, de la hauteur de trois à quatre lignes, percé tout autour de trous peu éloignés les uns des autres, & à égale distance, servant à fixer le garot par le moyen du

(a) On ne peut point déterminer au juste la grandeur de cette plaque, ce sera la grosseur des parties & le tems que l'on voudra l'y laisser appliquée qui feront varier son étendue, mais il vaut mieux la faire plus grande que trop petite,

crochet & de l'aiguillette. Ce cercle a deux échancrures (D D) pratiquées sur le bord qui est soudé à la plaque & dans le milieu qui répond au petit diamètre, destinées à laisser passer un ruban de fil. Cette plaque est aussi percée, tout près de ses bords, de trous pour attacher un matelas mollet sur sa concavité.

La seconde partie de cet instrument est une pelote (E F, Fig. 2,) à peu près carrée, plus ou moins grande, convexe, concave, &c. suivant l'indication que l'on se propose de remplir, plus dure que molle, dont l'usage est de comprimer les vaisseaux dilatés, blessés ou coupés. Sur une des faces de cette pelote sont attachées deux petites bandellettes de charmois en forme de tenon (G G) pour passer & fixer le ruban sur elle.

Un ruban de fil (Fig. 3, H I) fait au boisseau, large d'un pouce & quelques lignes, long d'une demi-aune ou environ, percé dans son milieu, & sur toute la longueur de petites boutonnières, (K K K K) distantes les unes des autres d'un pouce & demi, propres à recevoir un petit pivot fixé dans le milieu d'un petit cylindre de bois, en fait la troisième partie.

Enfin, la quatrième partie (Fig. 4,) est un petit morceau de bois de buis plein, long de trois pouces & demi à quatre pouces, de

la grosseur d'un doigt ordinaire, (L M) ayant un pivot (N) fixé dans son milieu, deux pitons à vis, (O) pareillement fixés, à chacune de ses extrémités, & servant à donner attache, l'un à une aiguillette, (P) & l'autre à une petite chaîne, (Q,) munie d'un crochet (R) à son extrémité flottante, & destinées à fixer avec sûreté le garot après le cercle.

La maniere d'appliquer ce tourniquet est facile à concevoir, d'après ce qui vient d'être dit; il faut que la plaque soit à l'opposite de la pelote qui doit être appliquée sur le vaisseau que l'on a dessein de comprimer; le ruban étant passé sous les deux petites bandelettes de chamois qui se trouvent sur une des faces de la pelote, & à travers les fentes en formes d'échancrures, qui se remarquent sous le cercle soudé sur la plaque, l'on engage le pivot fixé au milieu du garot dans deux petites boutonnières, une de chaque extrémité du ruban, ensuite l'on tourne le garot, le ruban se tortille dessous, c'est-à-dire entre lui & la convexité de la plaque, l'on serre à volonté, & on le fixe de même, au moyen du crochet & de l'aiguillette aux trous pratiqués à la circonférence du cercle.

Ce tourniquet a des avantages sur tous ceux dont on se sert aujourd'hui. Il est plus simple & plus sûr que celui de M. Petit,

par les raisons rapportées ci-dessus. La plaque est plus étendue que celle qui forme celui de cet illustre chirurgien, conséquemment elle éloigne le ruban des parties latérales des membres sur lesquels elle est appliquée, & empêche que la compression circulaire n'aye lieu. Cette plaque est aussi plus concave pour s'accommoder à la convexité des parties, & est garnie d'un matelas mollet, plus ou moins épais, & qui tend à garantir en absorbant pour ainsi dire tout l'effet de la pression qui se passe sur la plaque sous laquelle il est : au lieu que dans celui de M. Petit, les plaques sont très-courtes, presque droites ; le matelas est convexe du côté qui porte sur la partie & très-dur, ce qui produit des contusions, des escares gangreneux, si son application est permanente.

La pression que fait la vis sur la plaque fixe du tourniquet de M. Petit dans le tems que l'on éloigne celle qui est mobile, de celle qui est fixe, est comme une ligne qui tend à traverser le membre de part en part, & cette pression est d'autant plus forte que la plaque sera plus petite, plus droite, & son matelas plus convexe & plus dur.

La pression que forme notre tourniquet est latérale, tend à rendre la plaque plus convexe, & l'effet de la pression distribué en plus grande partie dans son étendue & dans

son matelas mollet & un peu élastique, qui est entre elle & la partie. Ce dernier avantage de ne comprimer, pour ainsi dire, que sur un seul point, qui est celui sous lequel est appliquée la pelote, n'existe dans aucune des machines comprimantes, imaginées jusqu'à présent; par conséquent il sera préférable à celui de M. Petit, & conviendra dans tous les cas, & particulièrement dans ceux où la compression doit être longtemps continuée, comme par exemple dans les amputations où l'on n'a pas voulu, ou pu se servir de la ligature, dans l'ouverture de quelques vaisseaux plus ou moins considérables & hors des secours chirurgicaux, tel que dans l'ouverture d'une des artères tibiales, tant antérieures que postérieures, péronière, &c. dans leur passage sous les jumeaux, plantaire, grêle, &c.

Ce tourniquet pourra être aussi d'un très-grand secours dans les anévrismes qui arrivent aux extrémités, soit vrais, soit faux; ayant la précaution, si c'est au pli du bras ou sur le jarret, de faire pratiquer un enfoncement ou une ouverture dans le milieu de la plaque, pour loger le coude ou la rotule: dans ces deux cas, le ruban doit être fendu suivant la largeur à ses deux extrémités, & il faut se servir de deux garots. Il faut aussi que la pelote soit convexe, concave, &c. & garnie d'une petite plaque de

cuivre, semblable à celle de la petite pelote de celui de M. Petit, & cela afin de rendre la compression plus égale & plus sûre.

L'on se servira aussi, avec beaucoup de succès de notre tourniquet, après l'opération de l'anévrisme faux, lorsqu'on ne se sert point de la ligature, & dans celui qui est vrai, soit pour empêcher l'augmentation de la tumeur anévrismale, sa crevasse, &c. soit pour préparer le malade à l'opération. Il faut observer que dans cette espèce d'anévrisme le point de compression ne doit point être appliqué sur la tumeur, parce que le tube artériel étant dilaté dans tous les points, la compression ne feroit qu'aplatir la tumeur; sa parité antérieure s'approcheroit de la postérieure, & les latérales s'écarteroient, se déchireroient, &c. Il faut donc que le point de compression porte immédiatement au-dessus de la tumeur, afin de diminuer la vélocité de la colonne de sang qui se portoit dans la tumeur, de la déterminer à se porter par les artères collatérales, les dilater par degrés, & à un tel point qu'il puisse y passer assez de sang pour nourrir & vivifier la partie après l'opération.

Enfin ce tourniquet est moins dispendieux que celui de M. Petit, & les gens de l'art qui l'examineront sans partialité seront,

à ce que nous espérons, de notre avis, & nous les supplions de croire que notre unique objet est la perfection, l'avancement de l'art de guérir, & celui de nous rendre utiles à nos semblables.

D I S S E R T A T I O N.

Sur l'Opération de la Fistule à l'anus, pratiquée avec le fil de plomb; par M. MAJAVULT, docteur, professeur en médecine, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de Douay.

Les premiers maîtres de l'art de guérir ont imaginé, pour la cure des maladies extérieures, des moyens qu'ils ont nommés opérations; chaque maladie avoit la sienne, & aucune partie n'en étoit exempte.

Ceux qui leur ont succédé, les ont rendues moins nombreuses & moins cruelles. Cet objet intéressant a fixé l'attention des praticiens de toutes les nations qui ont contribué chacun pour leur part aux précieuses découvertes qui rendront le siècle présent recommandable à la postérité.

L'opération qui fait le sujet de cette dissertation, a essuyé un sort contraire. Les modernes ont substitué aux méthodes simples & aisées des anciens une opération sanglante, douloureuse, suivie quelquefois

d'accidens, & toujours d'un pansement long & pénible pour la malade & le chirurgien. Ces motifs ont engagé M. Foubert d'imaginer une méthode qui ne diffère de celle des anciens que par le moyen qu'il emploie, qui est pour beaucoup dans la cure de cette maladie : c'est la fistule à l'anüs opérée pour la ligature, pratiquée avec un fil de plomb (a). Les accidens & les douleurs qu'on évite, & les succès constants doivent lui donner la préférence sur l'opération sanglante avec d'autant plus de raison, qu'elle n'assujettit qu'à un régime commode, & qu'elle ne prive pas les malades, ni de la société, ni d'un exercice modéré.

Avant d'exposer la nouvelle méthode, il est nécessaire de donner les divisions des fistules, & de faire connoître le système de l'auteur sur leur formation.

De tous les tems, on a reconnu trois especes de fistules; quand l'intestin étoit percé sans ouverture à l'extérieur, on la

(a) Cette découverte est due à M. Foubert, car la ligature que pratiquoient les anciens, se faisoit avec du fil, de la soie ou du crin; cette ligature n'avoit d'autre effet que de couper par gradation ce qui étoit compris dans l'anse, le fil de plomb remplit le même objet; il est entre fondant, résolutif & desiccatif : on augmente ses propriétés en développant, par le moyen du feu chaud, les parties qu'il contient.

monnoit borgne interne; quand l'ouverture étoit à l'extérieur, borgne externe; & complète, quand l'intérieur & l'extérieur étoient percés.

M. Foubert n'en connoît que de deux especes, l'une interne, & l'autre complète; en conséquence, il prétend que dans les tumeurs qui se font appercevoir à la marge de l'anüs, qui sont suivies de fistule; il prétend, dis-je, que les fibres de l'intestin sont divisées avant que la tumeur paroisse: voilà l'interne; quand la tumeur est ouverte ou naturellement, ou par l'instrument, ou le caustique, elle est complète. On peut, dit-il, se convaincre de ce que j'avance; en portant le doigt dans le rectum, on trouve toujours, plus ou moins sensiblement, une crevasse à l'intestin, qui a plus ou moins d'étendue, dont les bords sont plus ou moins durs, selon l'ancienneté de la maladie. Il assure que ce n'est que d'après les recherches les plus scrupuleuses qu'il s'est persuadé de cette vérité, & qu'il a fondé le succès de son opération.

M. Foubert imagine que les fibres du rectum s'écartant par une cause quelconque, permettent un passage libre aux humidités stercorales, qui, en s'accumulant, détruisent en différens sens le tissu cellulaire, & s'épanchent jusqu'à ce qu'elles aient atteint

la peau qui les arrête pour le moment ; de-là naissent ces dépôts qu'il faut ouvrir promptement pour éviter un plus grand délabrement. Si cette crevasse ou l'écartement des fibres droites du rectum a assez d'étendue pour permettre la libre sortie de cette matière , elle s'échappe par l'intestin , la fistule reste incurable jusqu'à ce qu'on la rende complète , ou par l'application d'un morceau de pierre à cautere , ou une simple ponction avec la lancette ou le bistouri dans le centre de la tumeur. Cela établi , il faut y introduire le stylet pour rencontrer l'ouverture interne , (toujours sûr que l'intestin est percé ,) ce qui ne se fait pas sans trouver des obstacles qu'il faut bien se garder de rompre , dit M. Foubert. A cet effet , il prescrit des injections qu'il fait dans le trajet fistuleux , & qu'il continue constamment jusqu'à ce que la liqueur injectée sorte par le rectum ; pour-lors , sûr de la méthode , on procède à l'opération.

Je ne combattrai pas le système de M. Foubert sur la formation de la fistule , & sur l'existence constante de la crevasse , ou division des fibres du rectum ; (ce qui ne fait rien pour l'opération ,) quoique tout ce que j'ai pu faire à ce sujet , ne me l'ait fait appercevoir que dans certaines occasions : aussi me suis je bien gardé d'employer les injections que l'auteur prescrit comme indispen-

SUR L'OPÉRATION DE LA FISTULE. 69

nablement nécessaires pour rencontrer l'ouverture interne ; je suis persuadé que les injections, sur-tout continuées long-tems, détruisent le tissu cellulaire, dénuent & amaïncissent l'intestin, séparent ses fibres, & procurent à la longue une issue qui n'existoit pas avant ce moyen, ce qui a pu en imposer au célèbre chirurgien qui a renouvelé cette méthode. Mes observations & mes recherches m'autorisent à regarder comme inutiles & préjudiciables celles qu'on fait par les injections. L'opération jugée nécessaire, l'auteur y procède de cette manière ; il prend une aiguille ou une sonde d'argent de cinq pouces de long, mouffe par son extrémité la plus grêle, & de l'autre en forme de lardoire (a), c'est dans cette extrémité qu'on engage un fil de plomb bien pur & bien net, d'une ligne & demie de circonférence. L'extrémité grêle est souple pour qu'on puisse, lorsqu'elle est

(a) J'ai remarqué que le plomb n'étoit pas fermement assujetti dans la lardoire imaginée par M. Foubert ; il m'est arrivé plusieurs fois de retirer l'aiguille seule, & laisser le plomb dans le trajet fistuleux : pour éviter cet inconvénient, j'ai fait faire une aiguille, dont l'extrémité qui reçoit le fil de plomb, ressemble à celle d'un portepierre infernale ; j'y engage le plomb, & l'y assujettis par une petite olive très-platte qui ne blesse pas, & ne peut former aucun obstacle quand on perce l'intestin ; ce moyen m'a toujours réussi.

arrivée dans le rectum, la retirer sans rien forcer; on passe cette sonde ainsi armée, de l'ouverture extérieure à l'intérieure, ayant auparavant introduit le doigt trempé d'huile d'amandes douces dans le rectum; on saisit l'extrémité de la sonde, & en la repliant on la retire par l'intestin; on embrasse par cette manœuvre tout ce qui se trouve entre les deux ouvertures. On dégage le plomb de la sonde, on le tord de façon à procurer une légère douleur au malade, on laisse un bon pouce de plomb ainsi tord, on le matelasse pour qu'il ne blesse pas les environs. Les pansements consistent dans un peu de vin chaud, avec lequel on humecte le tout; à mesure que le plomb coupe, on voit gagner la cicatrice; on tord de tems en tems, on continue jusqu'à ce que le plomb tombe; il reste une petite plaie que l'on guérit avec le vin chaud. J'ai suivi exactement cette méthode, quant au manuel de l'opération; mais, comme je ne crois pas que l'intestin soit toujours percé, je n'ai jamais fait les injections que je regarde comme très-nuisibles. En conséquence, dans les opérations que j'ai faites, j'ai toujours, sans rien forcer dans le trajet, percé l'intestin avec l'aiguille au-dessus de l'ouverture interne quand je la trouvois; & quand je ne la rencontrais pas, je perçois l'intestin assez haut pour m'assurer que

toute la maladie étoit comprise dans la ligature. Mes opérations, dans lesquelles il s'en est trouvé de pénibles, ont été couronnées de succès.

M. Foubert dit qu'il reste quelquefois plus ou moins profondément, après la cicatrisation extérieure de la fistule, un suintement entretenu par un petit ulcère qui exige un traitement particulier. J'ai observé comme lui cette ulcère à la suite de deux opérations de fistules complètes, qui font le sujet de la cinquième & neuvième observations; j'avois passé le filet d'une ouverture à l'autre, & m'étois conduit comme l'auteur le prescrit. Ces deux faits m'ont persuadé que, ne pinçant dans la ligature que la partie inférieure de l'ouverture interne, j'en laissois la plus grande partie, dont les bords calleux abreuvés depuis longtemps d'humeur infecte, entretenus dans cet état par le passage continuel des excréments, pouvoient faire naître une seconde fistule, ou au moins laisseroient un ulcère qui exigeroit un second & prompt traitement; mais toutes les fois que j'ai percé plus haut que l'ouverture interne, la cicatrice a été générale & la cure radicale.

On voit par ce détail que, par la méthode de M. Foubert, il doit toujours rester une division à l'intestin plus ou moins étendue, dont les bords souvent calleux ne

peuvent se réunir ; ce qui n'arrive pas dans celle que je propose, dont les observations que je vais rapporter assurent la bonté.

1^{re}. OBSERVATION. Le nommé Join, cavalier au régiment de Noailles, compagnie de Clédier, est entré à l'hôpital militaire de Douay, le 11 Juillet 1765, pour y être traité de la maladie vénérienne. Il eut cinq semaines avant de venir à l'hôpital un dépôt à la marge de l'an us du côté droit, qui s'étoit ouvert sans le secours de l'art. Le séjour de la suppuration avoit mis l'intestin à nud, & il en étoit résulté une fistule qui avoit deux pouces de profondeur : quoique le malade fut dans le marasme, je le traitai de sa maladie primitive, en observant de le mettre au lait & aux farineux pour toute nourriture : ces moyens réussirent, & je le jugeai en état d'être opéré, le 10 Septembre de la même année. Comme je ne reconnus pas la fistule complète, malgré les recherches les plus scrupuleuses, je perçai l'intestin au dessus de la callosité, je fis l'anse avec le fil de plomb de la manière que j'ai dit plus haut, & ferrai assez pour faire sentir une légère douleur ; les pansemens ont été faits avec le vin chaud, je ferrai tous les trois ou quatre jours, & continuai jusqu'au premier Octobre que le plomb tomba ; il restoit un petit ulcère qui fut entièrement cicatrisé le dix du même mois.

30 II^e OBS. Le nommé Gaillard, dit Saint-George, ouvrier de la brigade de Beau-fire, compagnie d'Emerick, est entré à l'hôpital militaire de Douay le 14 Septembre 1765; il avoit une disposition prochaine à la phthisie, produite sans doute par une fistule qu'il portoit depuis quinze mois, qui s'étendoit depuis le coccx jusqu'à la profondeur de deux pouces dans le rectum : elle étoit calleuse dans toute son étendue. Je ne reconnus pas plus qu'à la précédente d'ouverture interne; je le mis à un régime adoucissant après l'avoir purgé deux fois. Je l'opérai le 20 du même mois, & perçai comme à l'autre au-dessus de la maladie; je me conduisis pour les torsions comme au précédent. Les choses étoient dans le meilleur état possible, lorsqu'une indisposition m'empêcha pour quelques jours de suivre ce malade. Pendant mon absence, on ferra la ligature un peu trop fort, il survint de l'inflammation qui fut suivie d'une suppuration assez abondante, qui hâta sa chute du plomb, qui arriva le 6 Octobre suivant. On ne parvint à la cicatrisation de l'ulcere, qu'en appliquant des trochisques de minium à plusieurs reprises; la cure fut longue, & ne fut parfaite que deux mois après la chute du plomb.

III^e OBS. Le nommé l'Assurance, grenadier de France, compagnie de Foucault,

est entré à l'hôpital militaire de Douay dans les derniers jours de Janvier 1766, pour y être traité d'une maladie qu'il avoit à la marge de l'anüs. Il avoit eu trois ans auparavant un dépôt considérable, qui s'étoit ouvert naturellement par deux issues à deux pouces du sphincter, il en résulta deux fistules très-calleuses dans leur trajet, aboutissant toutes deux au même fond : je ne reconnus point d'ouverture interne. Je l'opérai le 2 Février de la même année ; je passai le stilet par l'ouverture la plus éloignée. Je le portai le long du canal calleux qui s'étendoit à trois pouces au moins de profondeur : je perçai l'intestin au-dessus, & j'eus toute la peine possible, à ramener le bout de la sonde que je tirai pourtant : je tâchai de comprendre dans l'anse une partie des callosités de la seconde ; je mis quatre ou cinq jours d'intervalle d'une torsion à l'autre ; j'observai que le suintement léger fondoit sensiblement les callosités de l'une & de l'autre : la ligature tomba le 2 Avril, la cicatrice fut parfaite, & les deux fistules guéries le 20 du même mois.

IV^e OBS. Le nommé, Leblond, cavalier au régiment de Berri, compagnie du lieutenant colonel, est entré à l'hôpital militaire de Douay, le 25 Mai 1766, pour y être traité de la vérole, dont les symptômes principaux étoient des pustules au scrotum & à la marge de l'anüs ; on reconnut

SUR L'OPÉRATION DE LA FISTULE. 73

dans cette partie du côté droit deux fistules assez profondes & éloignées l'une de l'autre, suite d'un dépôt qui avoit suppuré deux mois auparavant. Le 14 Août même année, j'opérai la première fistule à la méthode décrite en perçant l'intestin, le plomb tomba le 10 Octobre. Le 14 du même mois, j'opérai la seconde comme la précédente, la ligature tomba le 29 Novembre; tout ce qui fut coupé de l'intestin par le plomb se cicatrisa de suite: le petit ulcère de la première fut guéri en peu de tems, mais celui de la seconde n'eut pas une terminaison si heureuse; la suppuration qui en sortoit, fusa sous l'épiderme, & forma en dehors un canal assez long qu'on a détruit avec les trochisques de *minium* appliqués à plusieurs reprises. Le traitement fut long; le malade ne guérit que dans les premiers jours de Janvier 1767, & sortit de l'hôpital le 25 du même mois.

Ve OBS. M. Roche, officier au régiment de Roth Irlandois, est entré à l'hôpital militaire de Douay, le 19 Juin 1767; il portoit depuis cinq ans une fistule complète qui s'étendoit le long de l'intestin, & pouvoit avoir deux pouces d'une ouverture à l'autre. Le 22 du même mois, j'en fis la ligature en passant le plomb d'un orifice à l'autre. Le plomb tomba le 13 Août, le petit ulcère extérieur se cicatrisa en peu de tems; j'observai intérieurement une légère suppuration qui pro-

venoit de l'ouverture interne que je n'avois pas comprise dans l'anse ; un trochisque de *minium* que j'appliquai pour détruire la callosité, déterminâ la cure qui fut parfaite dans les premiers jours de Septembre. Le malade sortit guéri le 14 du même mois.

VI^e OBS. Le nommé Charles le Cerf, ouvrier employé aux travaux du roi de cette ville, fut blessé le 1^{er} Octobre 1766 ; un mois après, il lui survint un dépôt à la marge de l'anüs, qui fut ouvert & suivi d'une fistule, que j'opérai le 20 Décembre 1766. Je perçai l'intestin, & me conduisis comme aux précédens ; le plomb tomba le 20 Janvier 1766 ; la guérison fut terminée le 30 du même mois. Cet homme ne resta que dix jours chez lui, le reste de la cure se fit en allant au travail.

VII^e OBS. Je fus mandé dans le même tems pour voir un avocat au parlement de cette ville, qui avoit depuis long-tems un dévoiement colliquatif, & qui portoit, depuis cinq à six ans, une fistule borgne externe. Pour assurer la tranquillité du malade, je me rendis aux sollicitations de sa famille ; je l'opérai par notre méthode, & malgré la continuation du dévoiement, j'obtins la cicatrisation des parties coupées par le plomb. Je les mettois à l'abri des impressions des matieres stercorales par l'application d'un emplâtre de stîrax qu'on renouvelloit chaque fois que le malade alloit

à la selle. La cure de cette fistule fut parfaite en moins d'un mois ; mais le devoiement ne put s'arrêter , & le malade mourut cinq à six mois après. Cette observation assure la supériorité de cette méthode sur l'opération que personne n'auroit osé tenter en pareil cas.

VIII^e OBS. Le nommé Charles-François Warlop , natif de Varneton , juridiction d'Ypres en Flandre , soldat au régiment de Roscommont , compagnie de Segrat , est entré à l'hôpital militaire de Douay , le 8 Février 1767 , ayant une fistule complète à l'anüs , de la profondeur d'un pouce & demi ; après la préparation ordinaire , je l'opérai le 16 du même mois , le plomb tomba le 28 du mois de Mars ; il resta un petit ulcere que rien ne pût cicatrifer , à raison d'un vice scorbutique qui se développa. Les alcalis volatils sous la forme de sirop , le lait & les farineux furent administrés avec succès. Ce malade sortit guéri de la fistule & du scorbut , le 13 Juillet 1767.

IX^e OBS. Le nommé Pinard , porteur de charbon de cette ville , étoit attaqué depuis un an d'une fistule complète , de laquelle je l'opérai avec la ligature , le 10 Janvier 1768. Le 20 Février même année , le plomb tomba & laissa un petit ulcere interne que j'attribuai , comme chez celui qui fait le sujet de la cinquieme observation , à ce que je

n'avois pas compris l'ouverture interne dans l'anse. J'appliquai à plusieurs reprises un trochisme de *minium* qui déterminâ la cicatrisation parfaite, qui arriva le 20 Avril même année. Cet ulcère a été plus long à guérir, parce que le malade n'a cessé de travailler pendant que je le traitois.

X^e OBS. M. Duez, fermier d'Hennin-Liétard, d'une mauvaise constitution, fût, pendant près d'un an, tourmenté d'hémorroïdes qui s'enflammerent, il s'ensuivit un dépôt qui s'ouvrit seul, & forma à la longue une fistule complète assez profonde; après les purgatifs, & quelques jours de régime, je l'opérai le 3 mars 1768, en perçant au-dessus de l'ouverture interne de la fistule. Je ne pus suivre cette opération qui fut confiée à un chirurgien de la campagne, qui ne ménagea pas les torsions dans le principe : la section fut si prompte, que les parties coupées n'eurent pas le tems de se réunir. Le plomb tomba un mois après, j'espérois pouvoir déterger & faire cicatriser l'ulcère par le moyen des injections avec l'eau végeto-minérale. Je reconnus, quinze jours après, la maladie dans le même état, à peu de chose près. Je repassai un nouveau plomb, & je conduisis moi-même la cure qui fut parfaite en moins d'un mois; on continua l'usage de l'extrait de Saturne : le malade a observé le régime le plus exact

pendant son traitement, & sa santé s'est parfaitement rétablie.

XI^e OBS. Dom Thomas, religieux des Bénédictins Anglois de cette ville, portoit depuis six ans une fistule, de laquelle on n'avoit pu le guérir à Londres, il revint dans son couvent pour se faire opérer. Je fus mandé comme consultant avec M. Rigaudeau, chirurgien aide-major de l'hôpital, & chirurgien ordinaire de la maison; je trouvai une fistule complète, calleuse dans tout le trajet, dont l'ouverture externe étoit éloignée de deux pouces, & s'étendoit encore d'un pouce dans le rectum. Le 7 Septembre 1769, je passai un fil de plomb en prenant au-dessus de l'ouverture interne. M. de Rigaudeau continua à voir le malade, & le conduisit comme ceux qu'il m'a vu opérer à l'hôpital. Nous eûmes la satisfaction devoir fondre les callosités, & tomber le plomb le 17 Décembre même année, ce qui fait trois mois & dix jours après l'opération. Le petit ulcère restant fut parfaitement cicatrisé huit jours après.

XII^e OBS. Je fus mandé à Condé, pour y voir M. Bernard, major de la place, qui avoit depuis long-tems une fistule pour la guérison de laquelle on avoit tenté sans succès plusieurs opérations. Je trouvai à l'extérieur une ouverture éloignée de l'anus d'un pouce & demi, quant à l'intestin, la

maladie, s'étendoit si loin, que je ne pus en sentir le fond, à cause d'un resserrement considérable produit par un bourlet hémorrhoidal ; nous conseillâmes MM. Eustache, pere & fils, médecins de l'hôpital militaire, M. Lebrun, chirurgien-major dudit hôpital, & moi, des bains de vapeur de décoction émolliente pour dégorgier les hémorrhoides & relâcher le sphincter ; on fit usage dans les mêmes vues d'une pommade faite avec l'huile des quatre semences froides & le blanc de baleine, & on remit à un autre tems l'opération. J'y retournai le 8 Mars 1770, je trouvai un peu moins de difficulté pour introduire le doigt dans le rectum, en conséquence je passai avec beaucoup de peine, (vu l'étendue de la fistule,) un fil de plomb, que je serrai à l'ordinaire. Je conseillai à M. Lebrun de ne faire les torsions que tous les huit jours, à cause de la quantité d'hémorrhoides. Peu de tems après l'opération, M. Bernard fut pris d'un rhumatisme qui le fatigua beaucoup ; il ne voulut pas permettre qu'on fit la moindre torsion ; les hémorrhoides devinrent douloureuses, ce qui les éloigna encore ; enfin, malgré nos instances, on ne put faire qu'à des distances fort éloignées, les plus légères torsions ; à la fin, il n'en voulut plus ; il se borna aux lotions, tantôt avec le vin tiède, & tantôt avec l'eau végéto-minérale, &

aban-

SUR L'OPÉRATION DE LA FISTULE. 81

abandonna à la nature la chute du plomb, qui arriva le 7 Mai 1772, ce qui fait deux ans & deux mois après l'opération. M. Bernard m'a fait l'honneur de m'écrire, le 12 Juin de la même année, pour m'annoncer sa parfaite guérison, & m'en réitérer ses remerciemens.

XIII^e OBS. M. Parent, fermier à Cantin, eut un dépôt énorme à la marge de l'anüs. Malgré l'ouverture faite selon l'art & les pansemens les plus méthodiques, il en résulta une fistule incomplète qui avoit au moins deux pouces d'étendue. Je l'opérai avec le plomb; conduit comme les précédens, la terminaison fut aussi heureuse.

XIV^e OBS. M. Dernoncour, fermier près de Marchiennes, avoit une fistule fort ancienne & incomplète, j'employai les mêmes moyens avec le même succès.

Je pourrois ajouter à ces observations une grande quantité d'opérations faites depuis à l'hôpital, en présence de M. Dagés, chirurgien-major de Bourbonnois, qui, d'après moi, a opéré à Besançon avec succès, MM. Marchand, de Picardie, & Durosier, du régiment de Royal-Navarre cavalerie, & d'autres encore opérées par MM. Rigaudeau & Houffroy, maîtres en chirurgie. Ces faits multipliés assurent la supériorité de cette méthode.

OBSERVATION

D'une Blessure à la Tête, faite par une flèche dont le dard est resté dans le cerveau pendant onze ans ; par M. MAJAULT, docteur professeur en médecine en l'université de Douay, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de la même ville.

Antoine Monchau, natif de Pont-à-Vendin sur Lille, reçut, le 16 Août 1756, une flèche à la partie latérale moyenne de la tête, un peu au-dessus de l'oreille gauche. Le coup fut porté avec tant de violence, que le dard de la flèche perça dans cet endroit la partie écailleuse du temporal, traversa la dure-mère, & resta implanté dans le crâne & le cerveau. Le chirurgien, mandé pour voir le blessé, cassa la flèche en la tirant, & y laissa le dard, comme je viens de le dire ; il fit sans succès de légères tentatives pour extraire le corps étranger, il pansa simplement & constamment la plaie, qui resta fistuleuse pendant deux ans ; on obtint au bout de ce tems une cicatrice ferme & solide qui en eût imposé aux plus grands maîtres sur l'existence du corps étranger dans le cerveau, si le chirurgien & le blessé ne l'eussent assuré particulièrement. Ce dernier éprouvoit d'instans à

autres des éblouissemens & des absences qui le plongeient dans un état d'imbécillité ; dans d'autres momens, il tomboit dans des convulsions qui faisoient craindre pour sa vie, & en tout tems il ressentoit une douleur de tête qu'il avoit peine à exprimer. Tous ces fâcheux accidens ne l'empêcherent pas pendant l'espace de neuf ans, (à dater de la cicatrisation de l'ulcère,) de faire ses affaires, & notamment d'aller presque tous les jours à la chasse ; malgré tous les maux qu'il éprouvoit dans ces différens exercices. Ennuyé cependant d'en voir les récidives si fréquentes, il se décida à prendre des conseils ; il vint me consulter le 20 Août 1767. Après l'exposé fidèle du blessé, suivi d'un scrupuleux examen de la partie, & appuyé de l'observation d'une pareille maladie guérie par mon pere en 1716, rapportée par M. Brisseau à la suite de l'Anatomie chirurgicale de Palfin ; je me flattai de pouvoir lui procurer du soulagement, soit que ses douleurs dépendissent de la cicatrice, ou de la présence du corps étranger ; en effet, elles pouvoient être occasionnées ou par le tiraillement du péricrâne qui communique dans cet endroit avec la dure-mère par la future écailleuse, & entretenues dans cet état de tiraillement par les brides d'une cicatrice en rayon, qui sembloit faire corps

avec l'os, ou par la présence du corps étranger dans le cerveau : pour remplir la première indication, il falloit inciser en différens sens la cicatrice jusqu'à l'os ; si cette opération ne procuroit pas de soulagement, elle étoit nécessaire pour satisfaire à la seconde indication, qui étoit d'employer les moyens d'extraire le corps étranger.

Toutes ces considérations mûrement examinées dans une consultation pour laquelle j'avois mandé MM. Delannoy & Mellez, docteurs & professeurs en médecine, Rigaudeaux & Poullez ; maîtres en chirurgie, qui avoient vu le malade en différens tems, on résolut d'inciser sur l'ancienne cicatrice, & de mettre l'os à découvert. En conséquence, le 30 Août 1767, je fis une incision cruciale ; je levai toutes les brides pour mettre la partie de l'os à découvert ; je n'apperçus en tout qu'un trou presque imperceptible, que je crus d'abord faire partie de la future écailleuse. Pour satisfaire à la première indication curative, je m'en tins à cette opération ; la plaie nouvellement faite fut pansée avec des balsamiques spiritueux, dont on continua l'usage pendant quelques jours. Comme il ne résulta de cette opération aucun soulagement, je portai un stilet pour m'assurer de la profondeur de la petite ouverture, dont j'ai parlé plus haut ; le stilet entra sans résistance

D'UNE BLESSURE A LA TÊTE. 85

assez profondément, ce qui me fit craindre une maladie beaucoup plus grave qu'on n'auroit pu le croire. Je proposai, pour satisfaire à la seconde indication, (vu la difficulté d'appliquer une couronne de trépan, à raison du peu d'épaisseur de l'os dans cet endroit,) d'en enlever une assez grande portion pour découvrir toute la maladie; à cet effet, j'aggrandis la plaie, & mis une assez grande surface d'os à découvert; je m'apperçus que le tour de la fistule osseuse étoit prodigieusement aminci, & je crus que la rugine suffiroit pour enlever autant d'os que je l'estimerois nécessaire, ce que je fis avec toute l'aisance possible; en peu de tems je découvris la dure-mere de la largeur d'une grande couronne de trépan; cette membrane se trouva très-épaisse, sensible, & résistante à l'instrument; j'y reconnus le trou par lequel étoit entré le dard; j'incisai crucialement cette membrane, & je fis des recherches pour trouver le corps étranger sans pouvoir le rencontrer; je pansai la plaie avec un linceul trempé dans un mélange de miel rosat & de baume de Fioraventi; je couvris l'os de charpie sèche, & les lèvres de la plaie avec des plumaceaux chargés d'un digestif simple, le tout recouvert de compresses trempées dans une décoction vulnéraire. A la levée du premier appareil, il sortit du cerveau

une assez grande quantité de suppuration fétide & noire, ce qui ne laissa plus de doute sur la présence du corps étranger : je fis ce jour-là sans succès, & avec toutes les précautions possibles pour ne pas fatiguer le cerveau, de nouvelles tentatives pour le tirer ; je pansai la plaie du cerveau avec une tente mollette, liée & soutenue par un fil, & imbibée du mélange de miel rosat & de baume de Fioraventi, le sindon à l'ordinaire, & le reste de l'appareil comme la veille ; on s'aperçut dans le courant de la journée que tout le côté droit étoit sans mouvement. Je continuai chaque jour les mêmes recherches & le même pansement sans plus de succès. Il survint de la fièvre, du délire, & le malade tomba dans une affection soporeuse, dont il parut ne sortir qu'un instant, le 27 Septembre au soir, lorsque je lui montrai le dard que je venois d'extraire du fond du cerveau. L'extraction fut suivie d'une grande quantité de matiere fétide & noire que les battemens du cerveau chassöient. La lueur d'espérance que donna la sortie du corps étranger ne fut que momentanée, & s'évanouit, pour ainsi dire, dès sa naissance ; car le malade tomba dans un affaïssement qui fut suivi de la mort, qui arriva le premier Octobre 1767.

L'ouverture du crane frappa les assistans.

La partie du lobe moyen du cerveau située dans la fosse temporale du côté affecté, étoit presque détruite par la suppuration. Ce vuide formoit une poche qui se portoit à côté & au bas de l'échancrure de la selle turque, partie sur laquelle le dard étoit couché. La partie écailleuse du temporal qui regarde le cerveau étoit très-concave & fort amincie, ce qui pouvoit être attribué aux battemens réitérés de la dure-mère pendant le séjour du corps étranger.

Ne doit-on pas mettre au rang des phénomènes l'existence d'un corps étranger de cette nature, dans une partie aussi délicate, & pendant un aussi long-tems ? Pouvoit-on imaginer que le malade eût pu survivre à tant de maux ? Et peut-on blâmer le zèle qu'on a eu en employant les ressources de l'art pour procurer à ce malheureux un soulagement qu'il ne pouvoit attendre que de l'opération que nous avons tentée, ou de la mort ? N'est-ce pas dans cette circonstance qu'on devoit se rappeler les paroles de Celse : *Melius est anceps experiri remedium quam nullum.*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

N O V E M B R E 1773.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. l'g.	A midi. pouc. l'g.	Le soir. pouc. l'g.
1	5	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$	28
2	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	28	28
3	7	10	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8
4	7	10	8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$
5	6 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	28
6	6 $\frac{1}{4}$	10	8 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10
7	10	11 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{1}{4}$
8	7 $\frac{1}{2}$	10	9	27 6	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$
9	9	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{3}{4}$	27 4	27 5	27 5 $\frac{1}{2}$
10	5 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{1}{2}$
11	5 $\frac{1}{2}$	10	8 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 4	27 2
12	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27	27	27 3 $\frac{1}{2}$
13	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	6	27 4 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$
14	4 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28
15	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	5	27 10	27 6	27 7
16	3 $\frac{1}{2}$	7	3 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
17	1	5 $\frac{1}{4}$	3	28	28 1	28 1
18	2	6 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
19	3 $\frac{1}{2}$	6	4	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 3 $\frac{1}{4}$
20	3 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28
21	3 $\frac{1}{2}$	5	3 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
22	2	5	4	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
23	2 $\frac{1}{2}$	5	4	27 9	27 9	27 9
24	3	4	1 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{3}{4}$
25	1	3 $\frac{1}{4}$	1	27 7	27 8	27 9
26	0	3 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 2 $\frac{1}{2}$
27	1	4 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
28	2	6 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$
29	5	6	5	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$
30	3	6 $\frac{1}{4}$	2	28 5 $\frac{1}{4}$	28 6	28 6 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. b. nuages.	N-O. nua. pl.	Nuages.
2	O. b. nuages.	S-S-O. nuag.	Couvert.
3	S-S-O. pluie.	S-S-O. pl. v.	Nuages.
4	O b. nuages.	O. nua. pluie.	Couvert.
5	O. nua, pluie.	N-O. nuages.	Nuages.
6	S. pluie.	S-S-O. pl. cou.	Couvert.
7	S. couvert.	S-S-O. n. pl.	Couvert.
8	S-S-O. nuag.	S-S-O. n. pl. vent.	Pluie.
9	S. nuages.	S. couv, vent.	Couvert.
10	S-O. b. nuag.	S-O. nua. pl.	Pluie.
11	S-O. nuages.	S-O. c. pl. v.	Pluie, Vent.
12	S. b. gr. vent.	S-O. nuages.	Nuages.
13	O-S-O nuag.	O. nua. pluie.	Beau.
14	O. pl. n. vent,	O. nua. pluie.	Nuages.
15	S. pluie.	S. pluie, vent,	Nuages.
16	O-S-O. n. pl,	N-O. nuages.	Beau.
17	O. n. brouill.	O-N-O. nuag.	Beau.
18	S. n. brouill,	S. nuag. pluie,	Couvert.
19	E. brouillard.	E. couvert,	Couvert.
20	N. pluie.	N. couvert.	Couvert.
21	N. brouillard.	N. brouillard.	Couvert.
22	N. lég. brouil. nuages.	N. nuages.	Couvert.
23	N-O. couvert,	N-O. couvert.	Pluie.
24	S. nua. couv.	O. pet. pl. n.	Nuages.
25	S-O. n. brouil.	S-O. c. nuag.	Nuages.
26	N. nua. neige, brouillard,	N. couvert,	Nuages.
27	N-O. brouill.	N-O. pl. br.	Brouillard.
28	S-O. brouill.	S-O. couvert.	Couvert.
29	O. brouillard.	O. couvert.	Couvert.
30	O. nua, beau.	N. nuages.	Nuages.

90 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $11 \frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été 0 ou ce terme même. La différence entre ces deux points est de $11 \frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $6 \frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne. La différence entre ces deux termes est d'un pouce $5 \frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
 1 fois de l'Esf.
 7 fois du S.
 5 fois du S-S-O.
 5 fois du S-O.
 2 fois de l'O-S-O.
 9 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 5 fois du N-O.

Il a fait 8 jours, beau.
 22 jours, des nuages.
 17 jours, couvert.
 10 jours, du brouillard.
 18 jours, de la pluie.
 1 jour, de la neige.
 7 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1773.

Les toux opiniâtres qu'on avoit observées pendant le mois dernier, ont continué tout ce mois-ci. Plusieurs personnes qui avoient la poitrine délicate, en ont été affectées au point de cracher le sang.

Il a régné aussi un grand nombre de fièvres intermittentes & remittentes qui ont conservé le même caractère qu'elles avoient pris le mois dernier. On a observé en outre quelques fièvres putrides du plus mauvais caractère; les malades paroissent d'abord dans un état d'affaiblissement alarmant; leur respiration étoit pénible, laborieuse & entrecoupée de profonds soupirs; les déjections étoient crues & très-fétides; le pouls étoit concentré & comme effacé, la peau froide & couverte d'une sueur gluante; il survenoit des syncopes fréquentes; enfin le délire se mettoit de la partie, & le malade mouroit comme assommé: on en a vu qui ont péri de cette manière le troisieme & le quatrieme jour, d'autres ont été jusqu'au sept. On a trouvé dans ceux dont on a pu ouvrir le cadavre, les principaux viscères de la poitrine & du bas-ventre dans un état de gangrene.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Octobre 1773;
par M. BOUCHER, médecin.*

Les vents du sud, qui ont soufflé presque tout le mois, ont entretenu la douce température de l'atmosphère, dont nous avons joui le mois précédent. La liqueur du thermomètre a été observée plusieurs jours à la fin du mois, à la hauteur de 14, & même 15 degrés au-dessus du terme de la congélation.

Le tems a été aussi favorable qu'il pouvoit l'être au gré du laboureur pour la préparation des terres aux nouvelles semailles & pour la plan-

92. OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

tation des colfats. Les pluies survenues à la fin du mois ont mis le fœau à ses vœux pour la fécondation des terres ensemencées.

La hauteur du mercure dans le baromètre a varié, mais il a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces. Le 4 il est descendu au terme de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

21 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'Octobre 1773.

La fièvre continue putride, quoique moins répandue que ci-devant, étoit toujours en vigueur, sur-tout parmi les indigens; elle étoit très-vermineuse dans les enfans & les jeunes gens. Dans les adultes, la fièvre étoit plus inflam-

matore que putride, & elle portoit principalement à la tête, dont la douleur vive & permanente, la rougeur des yeux, les élancemens dans l'intérieur du crâne, &c. étoient les signes. Ces symptômes, joints à l'état du sang tiré des veines, ne laissoient aucun doute sur le caractère de la maladie. Dans plusieurs sujets, elle a pris le type de la fièvre hémitritée ou double-tierce continue.

Malgré la douce température de l'air, il y a eu beaucoup de rhumes & des fluxions de poitrine, qui néanmoins ont été presque bornés à la classe des citoyens peu attentifs à se précautionner contre l'invasion de ces maladies.

LIVRE NOUVEAU.

Traité des Maladies chirurgicales & des Opérations qui leur conviennent, ouvrage posthume de M. J. L. *Petit*, de l'Académie royale des Sciences, & de la Société royale de Londres, ancien directeur de l'Académie royale de Chirurgie, censeur & professeur royal aux écoles, &c. &c. mis au jour par M. *Lefne*, ancien prévôt du collège, & conseiller du comité de l'Académie royale de chirurgie. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, in-8^e, 3 vol. avec 90 planches, prix 16 l. 4 s. broché.

COURS ÉLÉMENTAIRE DE CHIMIE,

Aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris.

Je commencerai ce Cours le samedi, 8 Janvier 1774, à onze heures précises du matin, & le

94. COURS ÉLÉMENT. DE CHIMIE.

continuerai les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure ;

Dans l'amphithéâtre des Ecoles de la Faculté de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

CONCOURS

A la Faculté de Médecine de Paris.

La Faculté de Médecine de Paris s'étant engagée par l'acceptation du legs qui lui a été fait par feu M. de Dieft, l'un de ses membres, à recevoir gratuitement un Bachelier en Médecine, & à lui faire subir sans frais toutes les épreuves auxquelles sont soumis ceux qui aspirent à être admis dans son corps, à la charge néanmoins de préférer à mérite égal, les personnes des familles de MM. de Dieft & Helvétius ; s'il s'en trouvoit quelqu'une qui se destinât à la médecine, avertit les candidats en médecine, François, ou étrangers naturalisés, qui voudront être admis au Concours, qu'ils aient à se présenter dans ses écoles supérieures, le lundi 21 Février 1774, & à y apporter, 1^o leur extrait-baptistaire par lequel il conste qu'ils ont vingt-deux ans révolus ; 2^o des certificats de gens connus & de probité, qui attestent qu'ils sont de bonnes mœurs, que leur conduite a été irréprochable depuis qu'ils ont commencé leurs études, jusqu'au moment présent, & qu'ils professent la religion Catholique, Apostolique & Romaine ; 3^o des attestations d'étude en médecine, & des Lettres de maître-ès-arts en l'université de Paris, ou de docteur en médecine dans une université quelconque.

Ceux qui auront rempli ces conditions, seront

tendus de subir, en présence de la Faculté assemblée, quatre jours d'épreuve : les trois premiers, ils répondront aux questions qu'on pourra leur faire sur l'Anatomie, la Physiologie, l'Hygiène, la Matière médicale, la Chimie médicinale, la Pathologie générale & particulière, ainsi que sur les signes & la curation des maladies, & sur la diète & la chirurgie ; le quatrième jour, ils tireront au sort, des questions de médecine, qu'ils discuteront par écrit ; & leurs Mémoires lus, ils se feront réciproquement des objections qu'ils seront tenus de résoudre.

La Faculté, dans une assemblée qui se tiendra à cet effet deux jours après, déclarera celui qu'elle aura jugé le plus digne du prix.





T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T. Tableau chronologique des Ouvrages & des principales découvertes d'anatomie & de chirurgie. Par M. Pottal, méd.	Page 3
Extrait. Anatomie des Parties de la Génération de l'homme & de la femme. Par M. Gautier Dagoty, pere	17
Extrait. Exposition anatomique des Maux vénériens. Par le même.	19
Observation sur une Démence. Par M. Landais, méd.	21
Observation sur une Répercussion pédiculaire. Par M. Rochard, chir.	26
Observation sur une Pierre de la Matrice. Par M. Bouvet, chir.	32
Lettre de M. d'Olignon, chir. à M. Dufot, méd.	36
Lettre de M. A. Fiquet, chir. à M. Roussagnet, chir. sur l'Arrachement d'une Matrice.	40
Description d'un Tourniquet nouveau. Par M. Laffautée, chirurgien.	47
Dissertation sur l'Opération de la Fistule à l'anus. Par M. Majault, chir.	65
Observation d'une Blessure à la Tête. Par le même.	82
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Novembre 1773.	88
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1773.	90
Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Octobre 1773. Par M. Boucher, médecin.	92
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre 1773. Par le même.	92
Livre nouveau.	93
Cours élémentaire de Chimie.	Ibid.
Concours	94

A P P R O B A T I O N.

J'I lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1774. A Paris, ce 24 Décembre 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

Fig. 1.

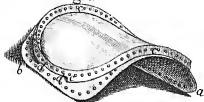


Fig. 2.

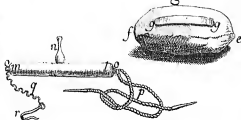
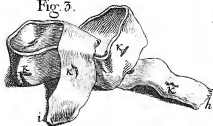


Fig. 3.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

FÉVRIER 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{se} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1774.

Recueil d'Observations de Médecine des Hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. Richard de Hautesfierck, écuyer, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, ancien premier médecin des camps & armées du Roi, inspecteur général des hôpitaux militaires de France, ayant la correspondance de ces mêmes hôpitaux, & des autres du royaume où l'on reçoit des soldats malades; médecin consultant du Roi, & ordinaire des grande & petite écuries; de l'université de médecine de Montpellier, & des Académies de Gottingue & de Bésiers. Tome II, Paris, de l'Imprimerie royale, 1772, in-4°.

PREMIER EXTRAIT.

LE premier volume de ce Recueil précieux parut en 1766; je me contentai de l'annoncer alors, me réservant de le

faire connoître plus particulièrement dans la suite ; mais l'abondance des matieres qu'on ne cesse de m'adresser, ne m'avoit pas permis jusqu'ici de m'en occuper comme je l'aurois désiré. Je saisis l'occasion du nouveau volume qui paroît depuis quelque tems, pour réparer cette omission, & pour donner à mes lecteurs une idée d'un des établissemens les plus utiles qui aient été faits dans ce siècle.

Il y avoit long-tems que la sagesse de nos rois, & les vues éclairées de leurs ministres avoient pourvu d'une maniere efficace à la santé & à la conservation des défenseurs du trône, par l'établissement des hôpitaux militaires dans toutes les villes où il y a une garnison un peu nombreuse, & par l'attention avec laquelle on choissoit les ministres de santé auxquels on les confioit. Dans la suite, pour assurer l'exécution des réglemens les plus sages, & surveiller les ministres de santé, on établit des inspecteurs choisis parmi les médecins & les chirurgiens les plus éclairés de la capitale, sur-tout parmi ceux qui avoient été employés dans les hôpitaux militaires à la suite des armées dans les tems de guerre.

Il ne manquoit à cette institution, pour la rendre aussi utile qu'elle pouvoit l'être, que d'établir un commerce de lumieres entre les médecins des hôpitaux militaires,

propre à perfectionner leurs connoissances, & à accélérer les progrès, non-seulement de la médecine militaire; mais encore de la médecine en général. C'est ce à quoi il a été pourvu par un règlement par lequel il a été enjoint à tous les médecins & chirurgiens de ces hôpitaux d'adresser au ministre qui a le département de la guerre, des Mémoires sur la nature de l'air, des eaux, du sol, & des autres circonstances des lieux où sont situés les hôpitaux, qui peuvent influencer sur la santé des soldats; & tous les mois des Observations sur les maladies régnantes, sur les épidémies, sur les cas particuliers & nouveaux qui se présenteront dans leur pratique, en marquant le rapport que toutes ces maladies pourront avoir avec l'état de l'atmosphère. Ces différens Mémoires ont été remis jusqu'ici entre les mains de M. Richard, qui a choisi les plus solides & les plus utiles pour les donner à l'impression.

Le premier volume, qui parut, comme je l'ai déjà dit, en 1766; comprend, outre une préface où sont exposées les vues que les médecins & chirurgiens des hôpitaux militaires doivent se proposer dans la rédaction de leurs Mémoires, un plan de la correspondance à laquelle ils sont assujettis.

Le Recueil d'observations comprend six Mémoires sur l'air, les eaux, les lieux de

fix contrées du royaume prises dans des points très-éloignés, telles que Montpellier, Châlons-sur-Saône, Toulon, Lille, Bitche & Strasbourg. Parmi les maladies épidémiques qui y sont décrites, on y trouve l'histoire d'une maladie qui a régné à Buxy & dans quelques villages voisins, dans l'année 1763, par M. de Loisy; celle d'une petite-vérole qui a régné à Châlons-sur-Saône, par le même; des Observations sur des rhumes & des fièvres catarrhales qui ont régné dans l'hôpital militaire de Toulon, pendant les mois de Janvier & de Février 1763, par M. de la Berthonye; l'histoire d'une épidémie qui a attaqué la volaille pendant le mois de Mai 1763, du même; des Observations de M. Desmilleville sur différentes especes de pleurésies qui ont régné, pendant les mois de Janvier & Février 1763, dans l'hôpital de Lille; enfin, l'histoire d'une rougeole épidémique qui a régné à Bordeaux, dans l'année 1765. Ce volume contient outre cela un grand nombre d'observations particulieres très-intéressantes, & plusieurs ouvertures de cadavres, capables de jeter du jour sur la nature de différentes maladies. Il est terminé par le Recueil de formules que M. Richard avoit composées pour les hôpitaux de l'armée, dont il étoit le premier médecin.

Ces différens morceaux sont entremêlés

dans ce premier volume. M. Richard a cru devoir disposer ceux qui composent le second dans un ordre plus méthodique. Il a rassemblé dans un premier chapitre les Mémoires topographiques médicaux, qui sont au nombre de quatre. Le premier est un Mémoire sur le sol, les habitans & les maladies de la province d'Alsace, par M. Renaudin; le second, sur la situation, l'air & les eaux de la ville de Perpignan & de la province de Roussillon, par M. Bonafos; le troisieme, sur le sol, l'air & les eaux de Calais & du Calaisis, par M. Daignan; le quatrieme enfin est une histoire médico-topographique de la ville de Montelimart en Dauphiné, par M. Menuret.

Le second chapitre ne contient que les Observations météorologiques faites à Arras, par M. de Larfé.

Le troisieme est composé de cinq Mémoires sur des maladies épidémiques. La premiere avoit affligé, en 1764, le bourg d'Angerville, près d'Étampes; elle a été décrite par M. Boncerf. La seconde étoit une fièvre putride vermineuse qui affligéoit le peuple d'Arbois en Franche-Comté; par M. Bonnevault. La troisieme avoit été observée à l'hôpital de Montelimart, par M. Menuret. La quatrieme avoit régné à Châlons-sur-Saône, & avoit été observée par M. de Loisy. La cinquieme enfin régnoit

104 RECUEIL D'OBS. DE MÉDECINE

depuis cinq ans dans le pays Laonnois , par
M. Dufot.

Le quatrieme chapitre contient un Recueil d'observations précieuses sur des crises & des métastases particulieres.

Le cinquieme comprend l'histoire de plusieurs maladies survenues à la suite de dartres & de gale répercutées.

Le fixieme, l'histoire de différentes maladies du foie.

Le septieme est consacré aux hydropiques ; & on y rapporte les effets qu'ont produits les pilules toniques de M. Bacher, & leur composition.

Le huitieme a pour objet quelques maladies convulsives & vermineuses.

Le neuvieme, quelques maladies de l'œsophage, de l'estomac & du canal intestinal.

Le dixieme traite de la véritable & sûre administration du quinquina dans les fièvres intermittentes, & de sa qualité anti-septique.

Le onzieme est consacré aux maladies chirurgicales.

Le douzieme est composé des observations anatomiques qu'on a faites à l'ouverture des cadavres de personnes mortes de différentes maladies.

Le treizieme & dernier contient l'analyse des eaux de Bagneres & de Luchon.

Le volume est terminé par la recette

des fameuses dragées anti-vénériennes du sieur Keyser.

Je voudrois pouvoir donner un précis de chacun des morceaux qui composent ce recueil intéressant ; mais leur multitude, & les bornes étroites dans lesquelles je suis obligé de me renfermer, ne me permettent que de choisir dans chaque ordre des matieres qui y sont traitées, un exemple dont je vais tâcher de présenter une idée suffisante pour que les lecteurs puissent juger des avantages qu'un établissement si utile est capable de procurer, & des progrès qu'il peut faire faire à la médecine.

Si, comme Hippocrate l'a observé depuis plus de deux mille ans, la nature du sol, son exposition, les eaux dont il est arrosé, l'air qui y circule sans cesse, influent sur le caractère, les mœurs, le tempérament & la santé des hommes qui l'habitent ; le premier soin d'un médecin, lorsqu'il est destiné à exercer la médecine dans un pays, doit être de bien reconnoître l'influence de toutes ces causes sur la santé des hommes qui sont confiés à ses soins. Aussi, comme je l'ai déjà observé, un des premiers objets dont le Ministère a voulu que les médecins des hôpitaux militaires s'occupassent, a été la description topographique des lieux de leurs départemens. J'ai déjà donné plus haut le catalogue des

morceaux de cette espece, qu'on trouve dans les deux volumes du Recueil de M. Richard.

Parmi ces différens morceaux, j'ai cru devoir choisir celui de M. Renaudin, qui a pour objet l'Alsace. Il est divisé en deux parties. La premiere, qui se trouve dans le premier volume, est purement théorique : ce sont de bonnes dissertations physiques sur les eaux, l'air, les vents & les principaux météores aqueux & aériens, qu'on n'a inférées dans le Recueil qu'afin de procurer aux médecins & aux chirurgiens des hôpitaux, pour lesquels cet ouvrage est principalement destiné, des connoissances utiles à la pratique de la médecine, répandues dans un grand nombre de volumes qu'ils ne pourroient se procurer qu'à grands frais, & avec beaucoup d'embarras ; ce qui me dispense de m'y arrêter plus long-tems.

La seconde partie, qui a été inférée dans le second volume, n'est qu'une application des principes contenus dans la premiere à la province d'Alsace, dont il donne d'abord la position, l'étendue & les limites : ensuite il décrit les montagnes qu'on y rencontre ou qui l'avoisinent, les minéraux qu'on y trouve ; les rivières & les ruisseaux qui la parcourent, les poissons que ces rivières nourrissent ; les forêts qui couvrent ses campagnes, les arbres qui les

composent, les plantes qu'on y trouve; les animaux, soit quadrupedes, soit volatils, qui les habitent; la situation de ses différens cantons, leur position à l'égard du soleil, & leurs différens degrés de pente: de-là il passe à l'exposition des différentes cultures en vigueur dans cette province, & des productions qu'on leur doit; &, après une courte récapitulation d'où il déduit l'influence que le soleil & les vents doivent avoir, non-seulement sur les productions du sol, mais encore sur les habitans, il passe aux mœurs & à la maniere de vivre de ces mêmes habitans, qu'il distribue en trois classes. La premiere comprend les nobles & les magistrats, les bons bourgeois, les artistes; les artisans composent la seconde; & la troisieme est formée par les payfans.

Les nobles & les magistrats, qui composent la premiere classe, ont les mêmes mœurs & vivent de la même maniere que dans les meilleures villes du royaume. Parmi ceux qui forment la seconde, les négocians & les marchands du premier ordre sont économes, laborieux, attachés à leur commerce & à leurs intérêts; sérieux & froids avec ceux qu'ils ne connoissent pas, mais se laissant aller avec leurs amis à une gaieté douce & tranquille; susceptibles de sombres chagrins qui leur occasionnent des

maladies longues , n'éprouvant d'ailleurs que des passions modérées. Ils sont sédentaires pendant l'hiver , & renfermés dans leur famille ; mais ils se promènent beaucoup l'été , & prennent l'air de la campagne. Ils se nourrissent bien , & ont adopté depuis long-tems une partie de la cuisine françoise : quelquefois ils usent de mets particuliers à la province. Ils sont plus usage de vins blancs que de vins rouges.

Les artistes sont ingénieux , industrieux , inventifs , attachés à leur travail , constans & sédentaires , ne sortant guères que les dimanches pour se promener hors des villes. Les plus riches d'entr'eux sont assez sobres & frugals , se nourrissant de bon pain , de viande de boucherie , de porc frais , ou fumé & salé ; de volaille , de poisson , & sur-tout de beaucoup de légumes frais & fermentés , tels que les choux qu'on appelle *sauerkraut* ; de pommes de terre , de plusieurs sortes de pâtes seulement bouillies dans l'eau & arrosées de beurre , &c. Il règne une grande propreté dans leurs maisons , & sont peu d'usage du cuivre dans leurs cuisines.

Ceux qui exercent des professions inférieures , que leur état ne force pas à sortir de leurs maisons , sont très-sédentaires , n'usent que d'alimens médiocres , mangeant un pain composé de plus de farine de seigle

que de froment, peu de viande, mais beaucoup de légumes de toute espece, avec lesquels ils font cuire du bœuf, du mouton, & le plus souvent du porc frais ou fumé. Ils composent souvent des soupes maigres à la farine, ou avec le beurre ou la crème : ils font dans l'usage de manger à leur souper, pendant les trois quarts de l'année, des salades souvent assaisonnées avec du lard fondu & du vinaigre, ou des salades de pommes de terre & de choux rouges coupés menu : tous font une consommation journaliere de fromage & de fruits en automne. L'intérieur de leurs maisons est plus ou moins propre, eu égard au nombre d'ouvriers, & souvent d'enfans réunis dans le même logement.

Les paysans sont forts, robustes, exercés, propres à la guerre, mieux constitués que les gens de la ville, soutenant mieux les intempéries de l'air, les fatigues & les travaux. Leurs alimens les plus ordinaires sont le pain de seigle, ou un pain composé de deux tiers ou moitié de farine de seigle, & un tiers ou moitié de farine d'orge ou de blé de Turquie : quelquefois les plus pauvres ne mangent qu'un pain fait de farine de blé de Turquie ou de pommes de terre. Ils joignent à ce pain des légumes de toute espece, apprêtés avec de la graisse ou du lard, différentes pâtes bouillies dans l'eau

& assaisonnées de beurre, beaucoup de fromage pendant toute l'année, & de fruits en automne : ils préparent des bouillies avec des gruaux, le millet, la farine ; des soupes avec le lait ou le lait caillé, la crème, le beurre, l'huile de noix. Il n'y a que les payfans plus aisés qui mangent souvent des viandes de boucherie, des chèvres, des oies, du poisson : la plupart composent pour leur boisson une espece de cidre, avec des pommes, des poires, des prunelles, & autres fruits sauvages. Les payfans des vignobles boivent de petits vins blancs préparés en faisant fermenter le marc des raisins avec de l'eau, & le pressurant ensuite.

Il résulte de ce qu'on vient de lire, que les Alsaciens se nourrissent plus de végétaux que d'animaux ; ce qui, joint à l'humidité & à la température du climat qu'ils habitent, produit en eux, sur-tout dans la plaine, une espece de tempérament qui approche plus du sanguin que de tout autre. Le tempérament des habitans de la montagne, de la haute Alsace, du Sundgau, approche davantage du sanguin-bilieux, celui qui prédomine vers les bords du Rhin & la basse Alsace, tient plus du sanguin-pituiteux. Cette variété de tempérament se trouve plus réunie, plus mélangée dans les villes, où il est plus souvent joint au tempérament mélancolique. Je ne suivrai pas l'auteur dans les détails

ultérieurs où il entre sur la constitution des habitans de cette province.

Le rachitis, la bouffissure & les engorgemens du ventre sont assez ordinaires parmi les enfans qui habitent le voisinage du Rhin; ils sont plus communs parmi les enfans des villes, plus délicats & moins robustes, que l'on met en nourrice dans les villages. Les enfans de cette province sont peu sujets au calcul de la vessie.

Comme la position particulière des différentes parties de l'Alsace influe sur les tempéramens des peuples qui les habitent, qu'elle peut déterminer différentes maladies, & produire dans celles qui sont essentiellement les mêmes des modifications particulières, qui doivent présenter des vues de pratique & des moyens de guérison différens, M. Renaudin a cru devoir examiner en particulier l'influence de chacune des trois positions générales qu'on observe dans cette province.

La partie de la haute Alsace environnée de montagnes, présente les mêmes dispositions physiques que les montagnes mêmes : l'air y est également vif, sec & actif; l'eau des fontaines limpide, légère, savonneuse. Les vents & l'air y étant ordinairement plus froids, doivent communiquer aux fibres plus de sécheresse & de rigidité, rendre les humeurs plus compactes & plus tenaces;

mais les eaux temperent ces effets, en maintenant les humeurs dans un état de fluidité, & en conservant la souplesse dans toutes les parties. Il naît de ces actions combinées une complexion vigoureuse, plus propre aux travaux, moins susceptible d'être altérée par l'action du climat, mais plus disposée à la tenacité inflammatoire. On remarque parmi les habitans de cette partie de la province des maladies plus aiguës, qui exigent des saignées, des délayans, des remèdes acides & nitreux.

Le plus grand nombre des payfans des montagnes & des collines sont vigoureux, & par leur état assujettis à des travaux pénibles pendant tout l'été, auxquels d'autres succèdent pendant l'hiver. Ils ont la facilité de se procurer de petits vins dont ils abusent quelquefois; ce qui les prédispose aux maladies inflammatoires, qu'ils déterminent souvent par l'imprudence avec laquelle, lorsqu'ils sont bien échauffés, ils boivent de l'eau froide, ou s'exposent en chemise aux vents frais, sur-tout du soir; & pendant l'hiver, en se tenant dans des chambres très-échauffées par des poêles, d'où ils sortent en sueur, & s'exposent sans précautions à l'air froid du dehors.

La position intermédiaire des plaines participe plus à la qualité humide des rives du Rhin, qu'à la sécheresse des montagnes: le
sol

sol limoneux & argileux retient les eaux, qui deviennent bourbeuses, & répandent des exhalaisons humides & putrides : les vents y agitent moins l'air que dans les montagnes, & même que sur les bords du Rhin. Ces circonstances donnent naissance à des indispositions moins inflammatoires, mais plus putrides ; elles se développent & augmentent par la quantité de mares d'eau que l'on rencontre dans la plupart des rues des villages. L'eau des puits en général est visqueuse & d'un mauvais goût, par le limon qui s'y amasse, & les immondices que les enfans y jettent & qu'on en retire rarement. A ces causes de putridité s'en joignent un grand nombre d'autres ; la mal-propreté des écuries, la multitude des bestiaux qu'on entasse dans de petits emplacements qui communiquent presque toujours avec les logemens des payfans, la mal-propreté de ces logemens, où le plus souvent toute une famille plus ou moins nombreuse se rassemble dans la même chambre échauffée pendant l'hiver par la chaleur trop forte des poêles, & presque inaccessible à l'air, par les précautions pernicieuses qu'on prend pour la tenir fermée ; la mauvaise habitude où sont les payfans de coucher sur des lits de plume, & de se couvrir de pareils lits de plume très-pesans, qui les épuisent de sueur pendant l'hiver

comme l'été : ces lits de plume retiennent en outre la sueur qui s'y corrompt , & infecte l'air qu'ils respirent. On peut ajouter à ces causes le peu d'exercice pendant l'hiver , & la privation de l'air pur des campagnes, auquel ils sont accoutumés. Toutes ces causes réunies produisent de mauvaises digestions ; d'où résulte un amas de levains visqueux fermentans dans les premières voies , l'engorgement des couloirs , l'épaississement des humeurs , & une disposition putride que l'on ne remarque presque jamais dans les villages que l'hiver.

Quoiqu'il s'évapore de la surface des eaux du Rhin une humidité abondante, qui se communique à l'air pendant toute l'année ; cette humidité ne manifeste cependant guères ses effets que pendant les mois d'Août & de Septembre : l'atmosphère alors se trouve chargée d'une évaporation d'autant plus forte, que les chaleurs ont été plus continuées pendant les mois précédens ; les nuits devenant froides à mesure que la saison avance , quoique les jours soient encore chauds, elles condensent les vapeurs aqueuses & les précipitent sous la forme de rosée d'une puanteur marécageuse , & contribuent à la suppression de la transpiration. Cette cause, jointe à plusieurs autres, rend les fièvres intermittentes vraiment endémiques dans toute l'étendue des rives du

Rhin. Les lieux voisins du fleuve ont d'ailleurs l'avantage d'être salubres pendant l'hiver, le printemps & l'été ; ils sont communément exempts des maladies répandues dans les autres parties de l'Alsace ; ce qu'on doit attribuer au mouvement des eaux du Rhin, qui renouvelle sans cesse l'air des environs, &c.

Les remèdes qui réussissent le mieux dans cette partie de la province, sont moins les saignées que les émétiques & les purgatifs, même les purgatifs résineux, mais préparés & adoucis ; les incisifs, les fondans, tels que les sels neutres, les sels alcalis fixes & volatils, les anti-scorbutiques, les stomachiques, les toniques. Le régime doit être sec, fortifiant, un peu épicé & salé : le bon vin rouge, les boissons spiritueuses & le café conviennent à cette constitution : le mouvement, l'exercice, l'air de la montagne rétabliront le ton des solides & la fluidité des humeurs : il faut y joindre l'attention, aux approches de l'automne, de s'habiller plus chaudement, de se retirer avant le soleil couché dans des appartemens secs, & de n'en sortir le matin qu'un peu tard ; d'éviter les alimens froids, cruds, indigestes, &c.

Non content d'avoir indiqué les causes locales & particulières qui produisent, dans les différentes parties de la province, diffé-

rentes maladies, M. Renaudin a cru devoir suivre les effets des variations de l'atmosphère dans les différentes saisons. Il expose donc le rapport que l'on observe en Alsace entre les maladies & les saisons ; il y joint le traitement qui leur convient le mieux. Dans l'impossibilité de le suivre dans ces détails, je me contenterai de rapporter les conclusions générales qu'il tire de ses observations.

1^o Il remarque que l'hiver & l'été ont chacun un caractère dominant, duquel résultent des maladies qui y sont relatives ; que le froid paroît agir plus immédiatement sur la lymphe, & par son épaisissement produire les engorgemens inflammatoires ; que la chaleur a plus d'action sur la partie globuleuse du sang & sur la bile.

2^o Qu'un froid fixe & une chaleur longtemps continuée, non-seulement produisent les maladies de l'hiver & de l'été, mais influent encore sur celles du printems & de l'automne.

3^o Que lorsque l'hiver & l'été sont variables, les maladies sont moins aiguës & moins mortelles ; elles approchent davantage de celles du printems & de l'automne, & les maladies de ces deux dernières saisons ont un caractère plus distinct.

4^o Que les fièvres intermittentes, qui sont endémiques le long du Rhin, dans toute la

province, & les autres maladies qui dépendent du relâchement des solides, sont plus nombreuses en automne, quand l'hiver précédent a été humide & tempéré; & qu'au contraire elles le sont d'autant moins que l'hiver a été plus froid & plus sec : on remarque alors plus de fièvres quartes, peu de fièvres tierces.

5^o Que souvent on observe que les maladies ne dépendent point des constitutions actuelles ou précédentes des tems, & sont produites par des causes étrangères.

6^o Que les alimens & les boissons concourent fréquemment, par leurs mauvaises qualités, à la production de différentes maladies.

7^o Que les différens sols, bas ou élevés, secs ou humides, & les divers aspects du soleil contribuent, certaines années, aux maladies populaires : elles regnent quelquefois dans plusieurs communautés pendant une saison entière, sans se manifester dans les lieux voisins & même intermédiaires.

8^o Que les principes qui s'exhalent abondamment des différentes substances, & sont soutenues dans l'air, étant susceptibles d'une infinité de combinaisons, doivent produire des résultats également variés, capables d'affecter diversement les animaux qui y sont exposés.

9^o Que la diversité des tempéramens,

L'âge, le sexe, la manière de vivre, les circonstances de la vie, modifient les causes de maladie de façon qu'elles les rendent quelquefois plus actives, & que d'autres fois elles énervent & détournent leur action.

10° Qu'il peut se faire un concours de plusieurs de ces causes qui changent tellement les dispositions que telle constitution feroit naître, qu'elles en produisent de bien différentes auxquelles on n'avoit pas lieu de s'attendre, & que souvent on connoît très-peu.

11° Que ces causes agissant seules, ou plusieurs ensemble, avec plus ou moins de force, dans les différentes saisons & sur différens individus, éprouvent des combinaisons qui modifient diversement les nuances & les aspects des maladies identiques; ce qui oblige les médecins d'en varier le traitement d'une saison à l'autre.

12° Qu'enfin on impute quelquefois à des causes éloignées & extraordinaires, des maladies qui, bénignes dans leurs principes, ne contractent un caractère dangereux que par les fautes du régime & du traitement.

Tels sont les objets dont M. Renaudin s'est occupé dans son exposition du sol, de l'air & des eaux de l'Alsace; telles sont les vues qu'il y propose: j'espère que le peu

que j'en rapporte justifiera le choix que j'ai fait de ce morceau, pour donner un exemple des Mémoires de ce genre, qu'on trouve dans le Recueil de M. Richard. Je me réserve à donner quelques exemples des autres matières qui y sont traitées dans un second extrait qu'on trouvera dans le Journal suivant.



L E T T R E

*De M. BALME, médecin au Puy en Velay,
à M. PIETSCH, médecin à Altkirch en
Alsace, avec un Mémoire sur les Mala-
dies chroniques.*

M O N S I E U R ,

Toute assertion en médecine devient gratuite, ou tout au moins suspecte, dès qu'elle n'est point autorisée ou déduite de l'observation & de l'expérience. Mon Mémoire sur l'utilité des vomitifs dans les maladies aiguës, étoit appuyé de la saine pratique des anciens & des heureux succès des modernes (a) : il ne lui manquoit qu'une autorité directe, ou un témoignage authentique & non suspect; j'ai trouvé tous ces avantages dans la Lettre que vous m'avez

(a) Voyez Journal de Médecine, mois d'Août & Septembre 1769.

fait l'honneur de m'adresser (a). Vos observations, faites d'après l'heureuse pratique de M. Quarini, médecin des armées de Sa Majesté l'impératrice-reine, ne laissent plus rien à désirer pour preuve de l'utilité des vomitifs dans les maladies aiguës. Les continuelles oppositions de M. de Haën à l'usage de ces remèdes, ne peuvent avoir aucun effet; & , quelle que soit ou puisse être son autorité en médecine, je ne puis me persuader qu'il se trouve des partisans d'une opinion aussi fautive, j'ose dire aussi dangereuse (b).

Il me paroît que vous n'avez pas redouté la censure d'un chirurgien de Pélissane, lorsqu'en appuyant mes doutes sur le préjugé qui exclut les vomitifs dans les maladies des femmes grosses, vous avez avancé que vous n'avez pas même pris la grossesse pour une contre-indication à donner le vomitif, lorsque de véritables indications se présentoient dans les maladies auxquelles cet état peut être exposé (c).

Vous devez sans doute avoir eu connoissance de la Lettre que M. Bonnaud, chirurgien de Pélissane, a adressée à M. Roux,

(a) Voyez Journal de Médecine, mois de Décembre 1772.

(b) Voyez de Haën; *Ratio medendi*, Pars 12, cap. 4, & Pars 13, cap. 1.

(c) Voyez la Lettre de M. Pietsch, déjà citée.

docteur-régent (a), dans laquelle il rapporte quelques observations pour prouver que les vomitifs sont dangereux & nuisibles dans la grossesse ; & que j'ai eu tort de conclure, d'après une observation particulière, que les vomitifs pouvoient & devoient être ordonnés hardiment dans toutes les maladies des femmes grosses.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis...

Cependant j'ai dit, page 242, Part. II, que « le cas que je rapporte peut nous faire » soupçonner conséquemment qu'il peut se » trouver des occasions, dans les maladies » des femmes grosses, où ces remèdes peuvent être employés avec fruit... » Et plus bas j'ai ajouté, pour prévenir ce semblable toute tracasserie : « Mais c'est dans un cas » particulier, dans une occasion nécessaire, » qu'on reclame l'usage des vomitifs. Aura-

(a) Voyez Journal de Médecine, Avril 1770, Supplément 2. Voyez aussi les Observations & les Réflexions de M. Emmanuel, maître chirurgien à Boissy, Journal de Médecine, Février 1773. Les observations de M. Emmanuel, au nombre de huit, opposées aux quatorze observations de M. Bonnaud, démontrent d'une manière solide que le sentiment & la pratique de M. Pietsch, ainsi que ce que j'ai avancé dans mon Mémoire sur l'utilité des vomitifs dans quelques maladies des femmes grosses, ne sont point des assertions un peu hardies & des dogmes nouveaux, ainsi que le dit M. Bonnaud dans sa Lettre déjà citée.

» t-on tort d'aider quelquefois la nature ,
 » qui s'explique si souvent avec succès par
 » cette voie?....»

Quid mihi celsus agit ? Monitus , multùmque monendus ,

*Privatas ut quærat opes , & tangere vitet ,
 Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo.*

(HOR. Lib. 1, Ep. 3.)

Le dessein de cette Lettre n'est pas de m'entretenir avec vous , Monsieur, sur le bon effet des vomitifs ; j'ai en vue de vous communiquer quelques réflexions sur les maladies chroniques, & sur leur traitement. Je les soumets à vos lumières & à celles de tous les médecins : vous jugez par-là de l'exclusion absolue que je donne aux avis de tous ceux qui ne peuvent être rien moins que des juges, ou des censeurs suspects, inhabiles & récusables....

..... *Si quid novisti rectius istis,
 Candidus imperti; si non, his utere mecum.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

M É M O I R E

Sur les Maladies chroniques.

P R E M I E R E P A R T I E.

L'exposition des divers systèmes qui se sont établis & détruits tour à tour dans la

médecine, depuis sa première époque jusqu'au moment que j'écris, n'occuperoit pas la plus petite place dans le code des erreurs ou des égaremens de l'esprit humain, si quelque sçavant hardi & exempt de préjugés oisoit entreprendre cet ouvrage, à l'avantage des sciences & au profit de ses contemporains : on verroit l'orgueil & l'amour-propre donner naissance à la plupart de ces systèmes ; l'indolence & la bonne-foi en soutenir quelqu'un ; l'envie ou la jalousie les créer, les protéger, les détruire ; & l'ignorance les accueillir & les adopter tous successivement. Jetons un coup d'œil rapide sur ces sortes de délires des médecins.

On a attribué d'abord les causes des maladies au doux, à l'amer, à l'acide & à l'âcre ; le froid, le chaud, le sec & l'humide leur ont succédé ; le sang, la bile, la pituite & la mélancolie sont venus après ; le resserrement & le relâchement prévalurent ensuite ; la fermentation & la coagulation prirent leur place ; les vents, les vers, les esprits furent encore accusés ; l'empirisme aveugle distribuoit sans honte & sans relâche ses recettes & ses secrets, & le pyrrhonisme entêté voyoit chaque jour augmenter le nombre de ses prosélytes.

Les travaux de quelques célèbres anatomistes, ensemble la découverte de la cir-

culatlon du sang , remuerent toutes les têtes ; on ne vit dans notre corps qu'une machine hydraulique , dans nos maladies que dérangemens purement mécaniques ; la chimie un peu perfectionnée acheva d'étourdir : on ne remarqua plus que les phénomènes de la fermentation & de l'effervescence ; aux humeurs acides il fallut des alcalis , aux alcalis on donna des acides , &c.

Boerhaave , génie étendu & profond , esprit meublé de toutes les connoissances physiques , ne put être satisfait des opinions accréditées de son tems : il reconnut le fort & le foible de tous les systêmes créés jusqu'à lui. Cet homme célèbre devoit à son tour produire nécessairement une révolution en médecine : aussi son systême , fruit de ses veilles & de son imagination , rassembla , comme sous un seul point de vue , l'essentiel de tous les systêmes antérieurs & accrédités. Un style serré & concis , une élocution claire & persuasive , des talens particuliers de toute espece , des disciples soumis & nombreux , la confiance absolue de ses concitoyens , une pratique heureuse & considérable , sur-tout parmi les grands , mirent le dernier sceau à sa célébrité. Le médecin attaché aux opinions anciennes reconnut , dans ce séduisant systême , les intempéries dont il craignoit la destruction :

le physicien moderne y trouva pleine & entière satisfaction ; elle fut un peu moindre pour le praticien : le théoricien fut au comble de ses vœux : le médecin studieux y trouva quelques sujets de recherches : le médecin indolent ne vit que des preuves en faveur de sa routine : l'ignorant empirique apperçut une condescendance en faveur de ses secrets, & le vrai médecin Hippocratique ne vit que le renouvellement de la révolution occasionnée par Galien.

Le médecin n'est que le ministre & l'interprète de la nature ; sitôt qu'il la perd de vue, ou qu'il empiète sur ses droits, il s'égare, il est dans l'erreur : aussi le système de Boerhaave, quelle que fût sa célébrité & son air séduisant & captieux, ne put étouffer ni donner aucune entrave à l'esprit systématique. Boerhaave fut comme Galien ; en voulant tout expliquer, & en favorisant toutes les opinions, il donna naissance à de nouvelles. Pour quelques-uns, les maladies n'eurent d'autres causes que les faiblesses ; pour d'autres, la pléthore ; pour ceux-là, les sels acides ; pour ceux-ci, les sels alcalis : plusieurs ne regarderent que l'acrimonie & l'épaississement des humeurs : certains attribuerent tout au spasme & à l'atonie ; quelques-uns, à la circulation viciée ; quelques autres, au dérangement des esprits animaux : quelques-uns encore n'en-

visagerent que la dégénération des liquides ; quelques autres , le dérangement des solides. Les différens virus sont venus ensuite : on ne vit & on ne voulut voir qu'érouelles , que scorbut , que vérole , que miasmes de différentes especes. Que sçai-je encore ? On vit tout , excepté la *nature* ; on observa tout , excepté *ses effets* ; on mesura tout , on calcula tout , au lieu de noter *ses mouvemens* ; & d'erreurs en erreurs , on a tout fait pour ne rien faire. *Medicina non ingenii humani partus est , sed temporis filia.* (Baglivi.)

Quelle que fût la diversité d'opinions sur les causes des maladies , on peut avancer cependant que les médecins s'accorderent presque tous à diviser les maladies en *aiguës* & en *chroniques* : quelques-uns ont bien voulu s'écarter de cette distinction ; mais , comme elle étoit prise dans la *nature* , qu'on en voyoit la vérité au lit du malade , elle a subsisté , comme elle subsistera toujours.

D'après une légère connoissance dans l'histoire de la médecine , on se rappelle aisément combien il y a eu de disputes sur le caractère des *maladies aiguës* , & sur leur traitement : on peut les réduire à deux sectes principales. Les uns prétendoient que le médecin devoit tout faire , & se charger seul de la guérison de la maladie , par l'em-

ploi de tous les secours que son art lui offre, en ne reconnoissant aucun *agent* dans le corps humain, qui pût l'aider ou le diriger, &c. Les autres ont démontré l'impuissance des seuls secours de l'art : ils ont établi & reconnu un *principe actif* dans le corps humain, capable lui seul de terminer les maladies aiguës ; ils ont exigé que ce principe actif fût écouté, observé, & favorisé par les secours de l'art, &c. De la première secte, il en reste peu, mais il en reste pourtant encore : pour la seconde, elle s'est accrue considérablement, elle fait chaque jour des prosélytes ; & elle aura dans peu l'empire absolu, parce qu'elle est la seule vraie, la seule utile.

Le caractère, les causes & le traitement des *maladies chroniques*, n'ont pas subi un examen aussi rigoureux de la part des artistes. Les discussions sur cette matière importante n'ont pas été fort multipliées ; elles ont été encore moins vives : on pourroit même avancer que cette classe des maladies a appartenu long-tems aux empiriques ; puisque nous sçavons qu'aucun écrivain, avant Thémison, ne s'étoit chargé de mettre un ordre ou d'établir des moyens curatifs pour les maladies chroniques (a). Ce n'est même que depuis fort peu de tems

(a) *Calius Aurel. Præfat. in Lib. V. Morb. chronic.*

que les esprits paroissent s'être tournés vers cet objet, quoiqu'encore imparfaitement. Quelques auteurs, à l'exemple de Trallien, se contentent de bien noter les signes qui caractérisent chaque maladie en particulier de cette classe, & s'empres sent surtout d'assigner une longue liste des différens remèdes qui leur ont réussi. D'autres, après avoir longuement disserté sur les causes, assignent les remèdes qu'ils jugent convenables, d'après l'opinion qu'ils se sont formée. Quelques-uns, lassés de reconnoître & d'observer l'inutilité & le nuisible de quelques remèdes accrédités, ont employé des remèdes directement contraires aux précédens, ainsi que Default, qui, courroucé contre l'usage des *adoucissans* & *relâchans* dans la phthisie, les bannit à perpétuité, & leur substitua *les toniques* entièrement opposés.

Quelques médecins se sont entièrement dévoués à un genre de maladies chroniques; ils ont employé toute espece de soins & de peines pour approfondir leur sujet qui leur paroissoit neuf, & avec raison: mais leur imagination n'est pas restée sans activité & sans produire des phantômes; la plupart se sont laissé aller au préjugé de croire que tous les autres genres de maladies chroniques ne dépendoient & ne dé-rivoient que de celui qu'ils traitoient: ils
en

en ont fait le point principal, duquel on devoit nécessairement partir pour connoître & pour établir solidement des moyens curatifs pour tous les autres genres de cette classe ; ce sont des ictériques qui soutiennent que tous les objets ont une empreinte jaune.

On voit d'autres médecins se contenter d'observer de près le caractère de la maladie, & chercher ensuite dans les combinaisons infinies que l'analogie peut suggérer, le moyen curatif, ou le remède déjà employé ou entièrement hors d'usage avant eux, pour ce genre de maladie ; on les voit encore recevoir & adopter les remèdes que le pur empirisme leur donne.

Les autres artistes sont dans le cas de suivre les routes battues ; je veux dire que le caractère de la maladie ne les occupe pas principalement : mais, étant généralement d'accord que les maladies chroniques dépendent des causes communes, les uns sont occupés à dépurer le sang, d'autres brisent la lymphe ; ceux-ci fortifient les solides, ceux-là les relâchent ; d'autres font des sels neutres ou des mélanges moins composés, corrigeant le doux par l'âcre, l'âcre par le doux ; & les derniers enfin, ne voyant par-tout qu'obstructions, délayent, atténuent, brisent, incisent, & chassent les humeurs auxquelles ils attribuent

la formation de ces obstructions qui les inquiètent si fort : c'est à quoi se réduisent à peu près les procédés de la plupart des médecins dans le traitement des maladies chroniques.

Je prevois déjà une foule d'objections qui paroissent d'abord plus difficiles à résoudre les unes que les autres. Possédez-vous, me dira-t-on, des règles aussi sûres pour les maladies chroniques, comme nous les avons pour les maladies aiguës ? Voyez-vous *la nature* d'aussi près dans les autres, comme dans celles-ci ? Etes-vous à même d'observer ses *mouvemens* & leurs *effets* dans une maladie longue & lente, comme dans une maladie courte & vive ? Avez-vous trouvé de nouveaux signes ? Avez-vous découvert de nouvelles causes ? Pouvez-vous assigner la marche & la terminaison d'une maladie chronique, comme d'une maladie aiguë ? Nous annoncez-vous encore la découverte de quelque nouveau remède, véritable spécifique, panacée universelle ? &c. J'aurois presque la force & la hardiesse d'avancer que tout cela est trouvé, & ne roule que sur deux points, *l'étude* & *l'observation*. J'ajouterai encore que nous avons un avantage de plus dans le traitement des maladies chroniques ; cet avantage précieux est *le tems*, qui nous manque dans les maladies aiguës. C'est donc

notre faute, c'est nous seuls qui sommes coupables; aveu bien humiliant, mais que je crois fondé & nécessaire.

Hippocrate, le pere de la médecine & le modèle unique de tous les médecins, ne parvint à ce degré de sublimité de science & d'honneur, que par l'étude pénible qu'il fit de *la nature*, par son attention scrupuleuse à connoître ses mouvemens, par son exactitude infatigable à en observer les effets, à les noter, à les comparer, à les assimiler, & à en faire un corps de doctrine inépuisable par ses richesses, inaltérable par aucun moyen quelconque que puisse inventer l'esprit humain dans tous ses travers. C'étoit véritablement à lui à dire: *Exegi monumentum ære perennius.*

Mais, il faut l'avouer avant qu'on nous prévienne, cet homme célèbre ne paroît jamais plus grand, plus profond, j'ose dire plus sublime, que dans ce qui concerne les *maladies aiguës*; c'est dans cette partie qu'il a déployé tout son sçavoir, toute sa pénétration, tout son génie, & qu'il nous a fait part de toutes ses richesses. Pour ce qui regarde les *maladies chroniques*, on voit le même génie, la même pénétration, le grand observateur, le même homme; mais moins de faits, moins d'observations, moins de cette expérience consommée, &

conséquemment moins de secours pré-servatifs , moins de moyens curatifs. Cependant quels traits de lumière ne pouvons-nous pas retirer de ses ouvrages pour le sujet que nous traitons ? Tout ce que nous savons sur les maladies aiguës lui appartient : nous pourrions démontrer que si nous possédons quelques bonnes connoissances pour le traitement des maladies chroniques, & pour leur caractère & leurs causes, c'est encore à lui que nous en sommes redevables.

Quelqu'un pourroit-il accuser ce grand homme d'avoir négligé par sa faute cette partie si essentielle de l'art ? *O médecins !* il me semble entendre ce divin vieillard , & en nous reprochant notre inaction & notre *manie systématique*, nous dire : « Lisez
» mes ouvrages, voyez mes travaux. Dans
» quel état pitoyable ai-je trouvé l'art de
» guérir ? Combien m'en a-t-il coûté pour
» le former ? Combien de préjugés à vain-
» cre , combien d'erreurs à dissiper , com-
» bien d'ennemis à combattre ? Combien
» de tems employé au lit des malades , à
» l'étude , à la réflexion , à la méditation ?
» Combien de maladies à connoître & à
» caractériser , combien de remèdes à trou-
» ver ? J'ai presque épuisé le sujet des ma-
» ladies aiguës ; j'ai découvert & travaillé
» celui des maladies chroniques : attendez-

» vous de moi encore le secret de l'art de
 » guérir ? Je vous l'ai donné ; ne le cher-
 » chez point dans votre imagination, ni
 » chez l'empirique : la nature vous l'indi-
 » que dans chaque maladie ; ne vous écar-
 » tez jamais d'elle ; découvrez-la à travers
 » l'obscurité dont elle s'enveloppe , par ses
 » mouvemens & par les effets qui en ré-
 » sultent : ils sont plus apparens dans les
 » maladies aiguës , ils le sont moins dans
 » les maladies chroniques ; mais la nature
 » est la même ; elle seule guérit les maladies,
 » quelque classe , quelque genre , quelque
 » espèce qu'on veuille leur assigner (a). »

En réfléchissant sur tout ce que nous venons de dire des différentes époques de la médecine , il seroit presque naturel de conclure que , depuis Hippocrate , il n'y a eu aucun artiste à qui l'art doive des obligations réelles , & qui ait bien mérité de ceux qui ont succédé. C'est ici le lieu de rendre hommage à la vérité , & d'augmenter , s'il est possible , le tribut de louanges dû aux grands médecins qui ont paru successivement dans tous les siècles. Je me dis-

(a) *Natura morborum curatrix.... Naturæ sunt morborum medicatrices.... Natura ipsa sibi per se, non ex consilio, motiones ad actiones obeundas invenit.... A nullo quidem edocta natura, citràque disciplinam, ea quæ conveniunt efficit.* (HIPPOCRATES, Lib. VI, de Morbor. vulg.)

penserai de les rappeler ici : leurs noms assez connus , & leurs ouvrages toujours consultés & applaudis par tous les bons praticiens , démontrent invinciblement le bien qu'ils ont fait , & celui que leurs successeurs ne cessent d'en retirer chaque jour. Mais ce qu'il faut spécialement remarquer, c'est que tous ces grands médecins , tous ces artistes si justement célèbres , n'ont dû leurs succès , leur grandeur , leur réputation durable , qu'à leur application & à leur constance à suivre les leçons & les traces du grand scrutateur de la nature , l'oracle de Cos , le divin Hippocrate.

Je ne puis me dispenser de faire remarquer ici l'injustice de la plûpart des médecins au sujet de Stahl & de sa doctrine. Cet homme illustre à tant de titres , & un des médecins les plus dignes de nos éloges , réunissoit les connoissances les plus étendues & les plus profondes de son art. Il ne tint point à lui que les médecins ne rentrassent dans la bonne voie , & ne se laissassent point subjuguier par des dogmes nouveaux : ses ouvrages nous présentent l'étude la plus pénible & la plus appliquée à connoître les mouvemens de *la nature*, l'attention la plus scrupuleuse à saisir les effets les-plus simples comme les plus compliqués , les vues curatives les plus grandes , les plus lumineuses , déduites & autorisées

par l'expérience & par des observations bien faites; en un mot, c'est le vrai disciple d'Hippocrate, c'est un autre grand interprète de *la nature*. Il est vrai qu'il ne suivit pas la route commune: comme Sydenham, il ne voulut pas répéter les observations d'Hippocrate; comme Fred. Hoffman, son contemporain un peu jaloux, il ne voulut pas tout expliquer; comme Boerhaave, il ne voulut pas réduire l'art de guérir en système: content des observations bien faites de ses prédécesseurs, auteur vraiment original, il partit du point où les autres s'étoient arrêtés & s'étoient réunis, & s'avança à grands pas dans la carrière pénible des découvertes. Son grand ouvrage *Theoria Medica vera*, est une preuve convaincante de ce que j'avance: c'est un fonds inépuisable de recherches & d'observations précieuses pour tous les artistes; mais l'étude en est pénible. Il en auroit trop coûté à ceux qui sont venus après, de suivre & d'imiter ce génie vaste & profond; il leur a été infiniment plus facile d'embrasser quelqu'un de ces systèmes ingénieux dont nous avons parlé, & de laisser de côté la doctrine féconde & lumineuse de ce grand homme, dont on croit avoir assez fait l'éloge, en lui donnant le nom de grand Chimiste. Mais ses ouvrages subsistent; & on commence, sur-tout depuis quelque tems, à s'apercevoir dans

plusieurs bons ouvrages modernes, que le *Stahlianisme* n'est point le fruit d'une imagination vaine & fausse, mais bien le résultat des observations & des réflexions d'un praticien sublime & consommé, &c. (a)

(a) Ce qui peut justifier ce que j'avance, est le Dictionnaire de M. Eloi, ainsi que les autres ouvrages de ce genre, qui contiennent l'éloge des grands hommes; dans lesquels on ne trouve jamais que l'énumération des ouvrages chimiques de Stahl, & une notice fort succincte de ses découvertes en chimie.... Mais ce que j'ai trouvé de plus extraordinaire, est une thèse soutenue à Montpellier, en 1764, ayant pour titre : *De Morbis atatum*. Elle me fut envoyée par un ami, parce qu'on applaudissoit d'une façon extraordinaire à l'ordre, & aux nombres de connoissances qui y étoient renfermées. Je ne diminuerai point le nombre des admirateurs; je me contenterai de dire qu'il n'est point décent ni honnête de n'avoir point cité Stahl, dans une thèse qui lui appartient en entier : le scrupule a obligé cependant de citer deux de ses disciples, & cela après bien d'autres auteurs qui n'y avoient aucune part.

Fin de la premiere Partie.

M É M O I R E

*Sur une Maladie contagieuse épidémique,
qui a régné dans la paroisse de Ramoulu,
diocèse de Sens, élection de Pithiviers,
généralité d'Orléans, depuis le mois de*

Juillet 1773, jusqu'au 5 Janvier suivant ; par M. DU PAS, maître en Chirurgie à Pithiviers, lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & chirurgien de l'Hôtel-Dieu de la même ville.

La pauvreté & le manque de secours rendent les maladies épidémiques qui se répandent dans les campagnes très-fâcheuses ; mais la calamité augmente lorsque ces maladies se montrent contagieuses.

La maladie qui a régné à Ramoulu étoit épidémique, puisque, dans cette paroisse où il y a deux cents communians, j'ai traité cent dix-huit malades depuis le 17 Avril que j'ai été appelé : elle étoit très-dangereuse, puisque dans une paroisse voisine où elle s'est étendue, & qui a manqué de secours, presque tous les malades sont morts : j'ajoute qu'elle étoit contagieuse, parce qu'elle se communiquoit à ceux qui soignoient les malades : hommes, femmes, adultes, enfans, aucun n'en étoit exempt ; de sorte que les parens & amis des paroisses voisines refusoient de venir donner des secours aux malades de Ramoulu ; on l'évitoit presque comme un lieu pestiféré.

Voilà la triste situation où se trouvoit la paroisse de Ramoulu, lorsque M. l'Intendant d'Orléans donna des ordres pour qu'on fournît aux malades du riz, de la viande,

du pain, & les remèdes que je jugerois nécessaires; car je fus chargé de traiter les malades de cette paroisse.

Je m'y transportai le 17 Avril dernier; & je fus conduit chez les malades par M. le Prieur, pasteur zélé & charitable, qui avoit fait beaucoup d'aumônes avant que les secours ordonnés par M. l'Intendant fussent arrivés; il se chargea même de faire administrer aux malades les remèdes que je conseillois. Malheureusement ce zélé pasteur fut attaqué de la même maladie, qui le mit dans le plus grand danger; ce qui occasionna une consternation générale dans cette paroisse, & me priva d'un secours qui m'étoit d'une grande utilité.

Je me propose de rapporter les principaux symptômes de cette fâcheuse maladie; mais je vais auparavant dire quelque chose d'une maladie accidentelle, & en quelque façon indépendante de la principale, à laquelle il étoit important de porter une singulière attention.

Je remarquai dans mes premières visites, que beaucoup de malades avoient les reins & les fesses gangrenés, & que plusieurs périssoient plutôt par la gangrène que par la maladie principale. Il étoit aisé de connoître ce qui occasionnoit cette gangrène qui faisoit des progrès très-rapides.

Outre que toutes les humeurs tendoient

à la putridité, comme je le prouverai dans la suite. ces malades, trop foibles pour sortir de leur lit, étoient couchés sur des lits de plume ou de paille d'avoine, avec très-peu de linge fort gros & très-rude, enforte qu'ils croupissoient dans les excréments infectés qu'ils rendoient involontairement.

En arrivant a Ramoulu, je trouvai une fille âgée de vingt-cinq ans, dont le pere étoit mort de la maladie épidémique, laissant une femme avec dix enfans. Cette pauvre fille, attaquée de la gangrène, avoit les os des îles totalement découverts, & les muscles desséchés : j'essayai inutilement de la secourir; elle mourut le cinquieme jour, à compter de celui où je l'avois vue pour la premiere fois.

Une autre fille, âgée de vingt-deux ans, d'un fort tempérament, étoit, quand je la vis pour la premiere fois, au vingt-cinquieme jour de sa maladie : elle avoit la peau des fesses entièrement emportée, comme si on l'eût enlevée avec un scalpel; il s'exhaloit de son lit une puanteur insupportable; & cette misérable étoit obligée de se tenir à genou dans son lit, se soutenant sur ses poings, & appuyant son front sur son traversin. J'en pris tous les soins possibles, & j'ai eu la satisfaction de la conduire à une parfaite guérison. Mais, comme j'avois

vu des malades qui périssoient de la gangrène, lorsque les accidens de la maladie principale paroissoient diminuer, je portai toute mon attention à prévenir les moindres excoriations, qui dégénéroient bientôt en gangrène: mais, manquant de linge, mes secours étoient presque inutiles; ce qui me détermina à faire ôter le lit de plume & de paille d'avoine, pour y substituer tout simplement de la paille fraîche qu'on couvroit d'un drap: les évacuations de toute espèce s'imbiboient dans la paille, que je faisois changer tous les deux jours. Ce moyen, tout simple qu'il est, & auquel je n'eus recours que faute de pouvoir leur procurer d'autres secours, a réussi au-delà de mes espérances; de sorte que depuis cette époque je n'ai pas perdu un malade de la gangrène.

Je vais maintenant rapporter les principaux symptômes de la maladie. Elle s'annonçoit ordinairement par une toux violente, des douleurs spontanées dans tous les membres, qui devenoient engourdis & comme tendans à la paralysie: des douleurs de tête des plus vives: les yeux étoient tantôt fixes, tantôt égarés; & dans la suite de la maladie plusieurs perdoient entièrement l'usage de la vue: ensuite les uns tomboient dans un affaissement stupide, d'autres devenoient furieux: il survenoit

des alternatives de chaud & de froid : le pouls n'avoit rien de régulier ; on sentoît des soubresauts dans les tendons , même des mouvemens convulsifs dans les membres , & des grincemens de dents.

Les urines très-puantes couloient involontairement ; & quand on'en conservoit dans un vase, il ne se formoit point de sédiment.

La langue étoit sèche & noire , le palais rouge & enflammé , le visage pâle , le ventre tendu & météorisé. Dans le cours de la maladie , il survenoit à presque tous une diarrhée séreuse , & les déjections étoient d'une puanteur insupportable.

Vers le seize de la maladie, tems où plusieurs mouroient , il survenoit aux uns des tremblemens dans tous les membres , & à d'autres des éruptions pourpreuses. Cette maladie s'étendoit ordinairement jusqu'à vingt, vingt-cinq ou trente jours.

Comme tous ceux qu'on avoit saignés avant mon arrivée étoient morts, je me suis abstenu de tirer du sang.

D'après l'exposé que je viens de faire des principaux symptômes de la maladie, on jugera sans doute que j'aurois dû faire usage des vésicatoires, comme ils me paroissent indiqués : je les ai appliqués aux jambes de deux malades ; mais les humeurs étoient tellement disposées à la gangrène ,

qu'elle s'y est établie, & que pour arrêter ses progrès, j'ai été obligé de faire de grandes scarifications qui ont été long-tems à guérir.

Je pris le parti de donner pour boisson à mes malades, aux uns du petit-lait, & aux autres de l'eau rendue légèrement acide avec du vinaigre ou quelques gouttes d'esprit de vitriol.

Mais il falloit soutenir les évacuations; & pour cela je m'étois proposé de leur donner de l'eau de casse, aiguisée avec du sel de Glauber & quelques grains d'émétique: mais les uns refusoient entièrement de la prendre; d'autres, s'étant fait violence pour l'avaler, la vomissoient aussitôt, & aucuns ne vouloient en prendre une seconde fois; d'où je conclus qu'il falloit renoncer aux minoratifs ordinaires. Cependant, comme je croyois qu'il étoit de la plus grande importance de soutenir les évacuations, je pris le parti de leur faire prendre plus ou moins d'émétique, suivant la circonstance, en le dissolvant dans une émulsion ou une espece d'orgeade qui le rendoit agréable, avec un peu de sucre & d'eau de fleur d'orange: tous mes malades, adultes & enfans, trouvoient cette potion agréable; &, bien loin de la refuser, ils demandoient continuellement la potion blanche. Profitant du moyen que j'avois trouvé de leur faire avaler sans répugnance

un remède que je croyois absolument nécessaire, je mettois, suivant les circonstances, quelquefois fort peu d'émétique, seulement ce qu'il en falloit pour entretenir les évacuations; d'autres fois j'en augmen-tois assez la dose pour exciter un peu de vo-missement.

Comme mes succès m'attiroient la confiance des malades, & qu'ils se montroient plus dociles; lorsque les mouvemens convulsifs devenoient plus considérables, je substituai aux émulsions des potions huileuses émétisées.

Lorsqu'il paroissoit des taches pourprées, je leur donnois par cuillerées une potion composée de cinq ou six grains de kermès minéral dans deux onces d'huile d'amandes douces, & pareille quantité de sirop de capillaire, pour, sans interrompre les évacuations, occasionner une légère transpiration, ayant grande attention que les malades ne fussent point chargés de hardes, comme ont coutume de faire presque tous les gens de la campagne.

Dans des cas d'affaïssement, j'essayois de soutenir les forces des malades par quelques potions cordiales, dans lesquelles je mettois un peu de camphre; d'autres fois je leur donnois comme anti-septique, & pour résister à la gangrène, une forte infusion de quinquina édulcoré avec du miel.

Lorsque les grands accidens paroissent calmés, je les purgeois avec les remèdes ordinaires : ils s'y prêtoient plus volontiers qu'au commencement de la maladie ; & , pour les engager à ne les pas refuser, je les menaçois de ne leur plus donner les secours que leur procuroit M. l'Intendant.

Quand ils entroient en convalescence, ils demandoient à manger ; mais, comme j'en avois vu plusieurs retomber pour avoir imprudemment mangé de la viande, même une trop grande quantité de soupe, je leur faisois prendre, pour disposer leur estomac à faire de bonnes digestions, de tems en tems quelques tasses d'une infusion de german-drée & de quinquina, que je rendois moins désagréable en y mêlant un peu de miel.

Au bout de quatre ou cinq jours, je leur permettois de manger du riz dans leur bouillon, & ensuite de la soupe, leur recommandant à tous expressément de ne se point abandonner à leur appétit, & leur faisant observer ceux de leurs parens qui étoient retombés pour avoir trop chargé leur estomac ou bu du vin.

Il étoit tems que les secours que leur a procurés M. l'Intendant arrivassent ; car, dans le commencement, il y en a eu trois qui sont morts manquant de tout, & n'ayant pas même de pain pour sustenter leur famille.

Dans

Dans quelques paroisses voisines, où cette même maladie a régné, & auxquelles on n'a donné aucun secours, presque tous ceux qui en ont été pris sont morts.

A l'égard de la paroisse de Ramoulu, la confiance & la reconnoissance que m'ont témoignée les habitans, m'a engagé à me livrer entièrement à leur porter tous les secours qui dépendoient de moi; &, faisant le meilleur usage qu'il m'étoit possible des charités que leur procuroit M. l'Intendant, j'ai eu la satisfaction, par un traitement tout simple, de réchapper presque tous mes malades, puisque, de cent dix-huit que j'ai traités successivement, il n'en est mort que quatre de la gangrène aux lombes, un d'intempérance, une femme qui avoit ses règles, & une autre de soixante-dix ans.

Cependant j'ai traité cinq femmes grosses depuis quatre jusqu'à sept mois: une seule est accouchée à six mois; l'enfant a été baptisé à l'église, & la mere est bien guérie.

M É M O I R E

Sur une Dégénération assez familière aux pannicules du Maïs, ou blé d'Inde; par M. PUJOL, médecin des hôpitaux de Castres.

Plus on étudie la nature, & plus on
Tome XLI, K

admire les moyens qu'elle sçait employer pour la reproduction des êtres organisés ; cette fécondité est sur-tout remarquable dans le règne végétal. Une plante, au premier aspect, ne semble qu'un composé de plusieurs organes très-différens entr'eux par la structure, la couleur, la position & la consistance : on seroit tenté de n'accorder à des instrumens si variés que des opérations individuelles, relatives à leur configuration particulière, & dont le concours peut tout au plus devenir nécessaire à la nutrition, à l'accroissement & à la fructification.

Cependant le même germe de vie qui anime tous les membres de l'individu, les rend tous propres à le reproduire : un esprit féminin circule pour ainsi dire dans tous les points ; & l'art du naturaliste parvient aisément à développer la faculté génératrice répandue dans toutes les parties du végétal.

La graine possède éminemment cette faculté : les linéamens de la plante future sont déjà tous tracés dans le germe de la fleur ; & ce germe, pour devenir fécond, n'a besoin que d'être vivifié par la poussière des étamines, qui lui parvient à travers le pistile. Mais l'usage des étamines a paru borné jusqu'ici à cette fonction intéressante, & je ne sçache aucun botaniste qui ait ja-

mais observé le jeu de la nature par lequel la partie sexuelle mâle & stérile de la fleur, se métamorphose quelquefois en partie génitale femelle & féconde, & acquiert toutes les propriétés essentielles à son nouveau sexe. Cette métamorphose singulière, que j'ai eu occasion de remarquer dans les étamines du maïs, est une nouvelle preuve des ressources infinies de la nature pour entretenir la perpétuité des espèces.

Le maïs est, comme l'on sçait, une plante arondinacée, dont les pannicules terminales sont composées de sept ou huit épis effilés, & longs chacun de près d'un pied. Ces épis sont garnis dans toute leur longueur de petites fleurs mâles, placées alternativement & soutenues par un pédicule : le calice est composé de plusieurs feuilles minces, étroites, & figurées en fer de lance : du centre du calice partent quatre filamens grêles, qui soutiennent chacun une anthere oblongue, bilobe, & fournie de beaucoup de poussière.

Les fleurs femelles viennent sur le même pied & naissent aux nœuds de la tige : ce sont des épis isolés, moelleux & étoffés, revêtus de plusieurs graines fortes & membraneuses. L'épi est chargé dans toute sa longueur de huit ou dix rangées de grains enchâssés chacun dans un calice très-adhérent, parenchimateux & fort peu saillant.

148 MÉM. SUR UNE DÉGÉNÉRAT.

Du milieu de chaque grain s'élève un stipe long & délié, semblable à un cheveu; ces cheveux, couchés le long de l'épi, vont tous aboutir à une ouverture pratiquée au sommet, pour y recevoir la poussière féconde des panicules.

Cette plante très-cultivée dans ce pays & d'un très-grand produit, est sujette, lorsqu'elle est bien nourrie, à beaucoup de monstruosités. Celle qui m'a le plus frappé, & que j'ai vue plusieurs fois, est, comme je l'ai dit, la dégénération des épis mâles en épis femelles. J'ai ramassé & je conserve plusieurs panicules dont quelques épis se trouvent chargés de beaux grains de maïs : ces grains sont rangés symétriquement & en file; leur nombril est muni d'un long pistile en forme de cheveu; ils sont enchâssés dans des calices formés exactement comme les calices des fleurs femelles, c'est-à-dire, courts, adhérens & parenchimateux : dans ces endroits, l'épi de la panicule s'est épaissi, & a pris de la consistance & de la moelle; en un mot, ces portions d'épi sont en tout semblables à l'épi femelle; tandis qu'en dessus & en dessous de la monstruosité, l'épi mâle n'a rien d'extraordinaire, ni dans sa grosseur, ni dans la disposition & la configuration de ses fleurs. J'ai, entr'autres, une panicule dont près de la moitié supérieure d'un épi

a subi la transformation parfaite. Cette partie est longue de plus de trois pouces, son diamètre est d'environ un pouce : les grains en sont bien formés, bien colorés, & garnis chacun de leur cheveu qui y est encore adhérent. Je ne doute pas que ce grain ne soit fécond ; il me reste pourtant à en faire l'épreuve.

Pour bien sentir toute la singularité de cette métamorphose, il faut faire attention aux considérations suivantes. Un épi maigre & exténué se boursouffle, acquiert de l'épaisseur & de la moelle, & devient la matrice où une semence grosse & farineuse trouve une substance facile. La fleur mâle perd son pédicule ; les feuilles aiguës & délicates du calice se joignent, se raccourcissent, prennent du corps, & forment un berceau commode à un nouvel embryon. Enfin quatre antheres poudreuses, pressées l'une vers l'autre par un souffle de reproduction, se réunissent ; & , confondues dans des embrassemens mystérieux, elles donnent l'être à cet embryon bizarre, auquel elles semblent fournir un long pistile, aux dépens de leurs filamens.

On ne trouve pas ces transformations monstrueuses dans les champs ordinaires ; ce n'est que dans les terrains gras & humides, & sur les pieds chargés, pour ainsi dire, d'embonpoint. Ce n'est donc pas dans

150 MÊM. SUR UNE DÉGÉNÉR. &c.

la graine & dans les rudimens primordiaux du germe, qu'étoit déjà tracé ce luxe vicieux de la fructification; si cela étoit, toute terre seroit propre à le développer: la surabondance & l'aberration de la matiere organique contribue sans doute beaucoup à la production de ce phénomène. Quoi qu'il en soit, on ne tentera pas d'en assigner les causes précises; il faudroit plutôt expliquer pourquoi l'on voit si souvent dans nos parterres les étamines des fleurs, & quelquefois les embrions eux-mêmes se métamorphoser en pétales brillans, & les plantes dépenser ainsi en vaines parures le fonds précieux de leur fécondité.

OBSERVATIONS,

EN FORME DE LETTRE,

Sur quelques Accouchemens; par M. LAUGIER, docteur en médecine & chirurgie de la faculté de Montpellier, médecin à Corp en Dauphiné.

MONSIEUR,

Les secours que nous nous empressons de donner à ceux qui se trouvent affligés de maladies, c'est un sentiment de compassion qui nous l'inspire, & que la ré-

compense fuit toujours de près, par la satisfaction que nous en ressentons, sur-tout lorsque nous avons le bonheur de réussir. Le devoir qu'imposent les lois sacrées de l'humanité, & que chacun devrait trouver gravées dans le fond de son cœur, est commun pour tous les hommes : mais tout médecin, par état, doit de plus compte au public de ses travaux heureux & malheureux, toutes les fois qu'ils peuvent lui être de quelque utilité. Or, en médecine, il est peu d'observations dont on ne puisse tirer quelque avantage : celles mêmes qui sembloient d'abord ne devoir intéresser que la curiosité, on les a vues très-souvent répandre tôt ou tard un rayon lumineux sur des nouveaux sentiers qui ont conduit heureusement à des découvertes de la plus grande importance pour la pratique, ouvrir la porte à des vérités nouvelles, & la fermer à des erreurs funestes. Votre Journal, Monsieur, est le dépôt précieux d'une infinité de ces faits rares & intéressans, & dont la plupart auroient été à jamais ignorés : aussi son utilité est si généralement reconnue, que tous les gens de l'art qui s'intéressent au bien de l'humanité & aux progrès de leur profession, s'empressent de vous fournir des matériaux.

L'art des accouchemens, dont il paroît

que les médecins avoient été, dans les premiers tems, en possession, fait aujourd'hui la partie de la chirurgie j'ose dire la plus essentielle & la moins connue dans les campagnes : il seroit cependant de la dernière conséquence que tout médecin & tout chirurgien la cultivât de son mieux, tant parce qu'il n'est pas toujours à portée de demander, dans l'occasion, le secours d'un chirurgien - accoucheur, que parce que souvent il n'en a pas le tems. Cet art, dis-je, est un de ceux qui fournissent le plus de cas d'autant plus embarrassans, qu'ils sont peu communs ou méconnus, & sur-tout lorsqu'ils sont nouveaux, soit absolument, soit respectivement. Les observations que j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, sont de cette nature.

Obs. I. Me trouvant à Saint-Eusèbe, village du Champsaure, je fus appelé dans une maison, pour y délivrer une femme accouchée depuis une heure & demie. Les eaux s'étoient écoulées long-tems avant la sortie de l'enfant; & la sage-femme, pour retirer le placenta, en avoit rompu le cordon. Je ne trouvai aucun corps dans la cavité de la matrice; & n'ayant pas, dans le moment, présent à l'esprit le chatonnement de l'arrière-faix dans le corps propre de ce viscere, observé par Simson, Peu,

Denys, Levret, &c. que Heister, d'après Meyseidius, attribue à une contraction spasmodique de l'utérus, & M. Levret à un simple resserrement de ce même viscere, excepté dans l'endroit où le placenta est greffé, & qui est occasionné par la sortie des eaux qui précède de long-tems celle de l'enfant; je me retirois, assurant que l'accouchée étoit délivrée : mais tant celle-ci que les autres femmes qui l'entouroient soutinrent qu'elle ne l'étoit pas, & me prièrent d'avoir la charité de ne pas l'abandonner. J'introduisis de nouveau la main dans la matrice; &, parcourant attentivement son fond, je rencontraï vers l'embouchure de la trompe droite une ouverture à y recevoir le bout du doigt indice, & dans laquelle se trouvoit le reste du cordon. Je ne crus pas, comme Denys (a), la matrice perforée, & toucher du doigt les boyaux; mais j'avois imaginé que cet orifice étoit celui de la trompe, dans laquelle le placenta étoit enfermé. Je dilatai par degrés cet orifice, jusqu'à ce que je pusse saisir avec trois doigts le placenta, que je vins à bout d'amener, au bout d'un quart d'heure de tems.

OBS. II. Une femme de la Salle en Beaumont, mere d'un seul enfant qui n'a-

(a) Van-Swieten, *Comment. in Boerhaave*, §. 1321.

voit pu voir le jour que lorsque sa tête eut pris la figure d'un fuseau applati, après des douleurs expulsives de cinq jours, étoit encore en travail, depuis quatre, d'un second enfant, dont elle ne sentoit plus aucun mouvement dès avant les douleurs: elle me fit requérir pour la secourir. Les eaux n'avoient pas percé; & l'orifice de la matrice se trouvant néanmoins suffisamment dilaté, j'y introduisis avec ménagement, d'abord les doigts, & successivement partie de la main, dans l'objet singulièrement de m'assurer de la conformation du bassin. L'os pubis étoit applati, & même légèrement enfoncé, & la partie supérieure de l'os sacrum faisoit une saillie considérable en dedans; ensorte que l'espace intermédiaire admettoit avec peine un doigt, & que la capacité du bassin se trouvoit extrêmement rétrécie dans son milieu, & partagée en deux cavités, dans la gauche desquelles l'enfant étoit amoncelé & comme pelotonné. Je déchirai d'abord les membranes, pour procurer la sortie des eaux, qui exhalerent une odeur putride & cadavéreuse. Cette odeur, & la couleur olivâtre des pieds & jambes de l'enfant que j'avois amenés au-dehors, ensemble le décollement de l'épiderme, ne me laissèrent aucun doute sur la mort de ce dernier. Afin d'opérer avec plus de facilité, je couvris les parties avec un linge fin,

& les attirai peu à peu à moi, jusques-là que les cuisses se trouvoient à moitié sorties. Pour lors je sentis une résistance considérable. Cependant, après avoir saisi les cuisses, le plus haut que je pus, avec une main, & tenant les jambes avec l'autre, je vins à bout, en tirant, à la faveur de quelques mouvemens ménagés à droite & à gauche, de faire franchir la vulve aux fesses, & de retourner en même tems l'enfant. J'essayai de continuer sa traction; mais je trouvai une résistance considérable, qui ne fut pas moindre lorsque je voulus refouler le corps de l'enfant; &, quoique celui-ci ne se trouvât pas sorti jusqu'au cou, je cherchai pourtant à dégager les bras. Je ne réussis que pour le droit: ma main, que je voulus plusieurs fois introduire à plat, ne put jamais aller assez loin pour atteindre des doigts la bouche de l'enfant, & faciliter sa sortie. Je saisis son corps par les lombes; & après plusieurs tentatives exécutées avec ménagement par des mouvemens en différens sens & à différentes reprises, pour terminer l'accouchement, il arriva néanmoins que la tête s'en sépara à la troisième vertèbre, & resta dans la matrice.

Je portai deux doigts dans la bouche pour la retirer, & la mâchoire se sépara à la symphise du menton. Je tentai ensuite, mais en vain, de détacher les vertèbres, afin de

l'arracher par le trou occipital. Un crochet que j'avois enfoncé efficacement dans un des orbites, & qui ne quitta jamais prise, malgré tous les efforts que je fis, fut encore un moyen inefficace pour lui faire franchir le détroit. La disproportion de ce dernier au volume de la tête étoit si considérable, que j'ai lieu de croire que je n'aurois pas été plus heureux avec le forceps courbe, dont à la vérité je n'étois pas alors pourvu. Un chirurgien accoucheur qui survint & moi, résolûmes de faire une incision à cette tête le long de la future sagittale, afin d'en extraire le cerveau & d'en diminuer le volume; mais toutes les peines que nous nous donnâmes l'un après l'autre pour y réussir, furent inutiles, par la difficulté qu'apporçoit à cette opération la situation de ce corps dans la partie tout-à-fait latérale du bassin; en sorte que les forces de la patiente se trouvant considérablement affoiblies, tant par les souffrances de quatre jours & même de cinq, que par la fatigue de toutes ces manœuvres, nous nous vîmes forcés à l'abandonner à son malheureux sort, & elle mourut quinze heures après.

Obs. III. Je fus appelé au Gleizil, en Champfaur, pour accoucher une femme. Un des bras de l'enfant étoit hors la vulve depuis trente-fix heures, étranglé à l'aisselle par l'orifice de la matrice, extrêmement

tuméfié , pâteux & livide. Le désordre étoit dû fingulièrement à la manœuvre imprudente de quelques femmes qui s'étoient lassées alternativement pour terminer l'accouchement , en attirant brutalement l'enfant par le bras. Je réussis, quoique non sans peine , à procurer à l'orifice de la matrice une dilatation suffisante pour y introduire les doigts , & successivement la main : je saisis les pieds de l'enfant ; le bras entra à proportion que je les amenai en dehors , & je terminai heureusement l'accouchement ; mais l'enfant étoit mort. Après avoir délivré l'accouchée , un corps rénitent & assez volumineux se fit sentir sous la main gauche , que j'avois portée sur le bas-ventre de cette femme , dans l'objet de m'assurer du moment favorable pour cette opération , & que j'avois tenu appliquée un moment après. Incertain si c'étoit une mole ou un autre enfant resté dans la cavité de la matrice , attendu qu'il y a des exemples de jumeaux dont les placenta se trouvent distincts & séparés , je portai de nouveau la main dans la matrice , & la dirigeai vers l'endroit où la main gauche m'indiquoit le corps ; je rencontrai l'embouchure de la trompe droite , dont l'orifice se trouvoit suffisamment dilatée pour y introduire un doigt , au moyen duquel je m'assurai de la présence d'une mole nichée dans la cavité de

la trompe : en promenant mon doigt tout autour, je la trouvai fort rénitente, lisse, quoique un peu inégale ; & elle me parut avoir près de deux pouces de diamètre. Malgré tout ce que je pus dire à cette femme pour la persuader, je ne pus obtenir d'elle de me permettre de faire l'extraction de ce lithopædia ; fondée sur ce que ce corps, à une pesanteur près, ne lui avoit jamais causé aucune incommodité ; & elle me raconta qu'il y avoit environ trois ans qu'étant mere de trois enfans, elle avoit eu les mêmes symptômes qu'elle avoit éprouvés dans les cinq premiers mois de ses grossesses, avec cette différence seulement que la grosseur de son ventre lui avoit paru être un peu plus du côté droit, où, après le quatrième mois, elle avoit senti bien distinctement, & pendant plus de trois semaines, le mouvement d'un enfant ; que le mouvement étant cessé, le volume de son ventre avoit ensuite diminué de moitié ; qu'elle ne s'étoit pas aperçue que cette tumeur eût fait d'autres progrès, & que c'étoit le second enfant dont elle étoit accouchée depuis.

RÉFLEXIONS. Cette Observation nous fournit un exemple non équivoque d'un fœtus niché dans la trompe, reconnu du vivant du sujet, & dont la présence n'a pas été un obstacle à deux autres conceptions, ni au développement des enfans :

elle est intéressante, si je ne me trompe, par les deux dernières circonstances, attendu que les auteurs gardent à cet égard le plus grand silence, par la raison, sans doute, qu'ils ne nous ont parlé des grossesses des trompes, que parce que l'ouverture des cadavres les leur avoit manifestées, sans les avoir même soupçonnées avant. Je passe à l'histoire d'une autre grossesse des trompes, encore plus singulière & tout-à-fait neuve, tant par ses suites que par sa terminaison.

• OBS. IV. Ma femme, âgée de trente ans & d'une taille assez médiocre, devint enceinte, pour la quatrième fois, sur la fin du mois de Septembre 1771. Son ventre, dans cette dernière grossesse, s'éleva plus sensiblement du côté droit, & se trouva, sur le dernier tems, presque entièrement porté dans l'ile droite. Au cinquième mois révolu, tems où les mouvemens de l'enfant commencèrent seulement à se faire sentir, il se déclara dans cette même région une douleur qui se propageoit jusques sous les fausses côtes de ce même côté; douleur fort incommode, & que les soubresauts de l'enfant, la moindre contorsion du corps de la mere, ou les altérations de la respiration, tels que la toux, les éternuemens, le rire, &c. rendoient très-aiguë. Le 17 Juin 1772, des douleurs qui partoient

des lombes & se perdoient vers le pubis ; nous avertirent du travail prochain. Le 18, les douleurs se rapprocherent un peu les unes des autres : l'orifice de la matrice étoit ouvert à recevoir le bout du doigt indice, quoique ses parois fussent très-peu amincies ; & ce jour-là il survint une perte de sang qui continua, de même que les douleurs, jusqu'au lendemain au soir 19. Les 20, 21 & 22 se passerent sans perte, & les douleurs furent peu sensibles. Les douleurs, qui ne furent jamais expulsives, recommencerent le 23 avec la perte ; & le 24 au soir cette dernière fut si considérable, que je me vis forcé de terminer l'accouchement.

Après une dilatation graduée de l'orifice de la matrice, j'introduisis les cinq doigts de la main droite dans la cavité de ce viscère, où je ne trouvai qu'un pied de l'enfant nageant dans un grand volume d'eau, retenu par les membranes : il étoit descendu de la trompe droite jusqu'au genou ; ce dont je m'assurai ensuite plus particulièrement, lorsque j'eus procuré la sortie des eaux, & que j'eus porté plus avant la main, que je ne pus néanmoins pas introduire entier, par rapport à l'étroitesse de la cavité de l'uterus. Ayant donné mon premier soin à dissimuler l'embarras où je me trouvois, j'essayai de dilater suffisamment l'embouchure

bouchure de la trompe, pour pouvoir arracher l'autre pied & l'amener dans la cavité de la matrice ; mais je ne pus y réussir, & ne vis d'autre parti que d'attirer au-dehors le pied & la jambe de l'enfant, que je pouvois saisir. Lorsque j'eus sorti cette dernière jusqu'à la cuisse, je glissai sur celle-ci ma main à plat, pour aller chercher l'autre qui se trouvoit ployée sur le ventre de l'enfant ; je la suivis du doigt, jusqu'à ce que je fusse parvenu au-delà du genou, sur la jambe que je ramenai à la fin, après un travail de cinq ou six minutes. Le corps de l'enfant étant sorti jusqu'aux fesses, je lui fis faire le demi-tour latéral, & néanmoins je trouvai ensuite une grande résistance à continuer mon opération. Soupçonnant avec raison que la tête de l'enfant enveloppée de la trompe, & par elle gênée, n'auroit pas eu assez de liberté pour suivre le mouvement que j'avois donné au corps, & qu'elle seroit arrêtée au pubis de la mere, je refoulai le corps dans le vagin ; & , après avoir glissé la main à plat, je vins à bout d'amener les bras l'un après l'autre. Je glissai une seconde fois la main sur le ventre de l'enfant, & reconnus effectivement que la face étoit tournée en-dessus, & que la trompe, dont l'embouchure étoit renversée sur le col de l'uterus, en enveloppoit la tête. Ayant fait remonter avec

les doigts, sur cette dernière cette capsule ; autant qu'il me fut possible, j'appuyai sur la partie latérale de la mâchoire, que je pouffai latéralement pour faire tourner la face de l'enfant vers le côté droit ; position dans laquelle je le soutins jusqu'à ce que j'eusse terminé l'accouchement avec l'autre main. Le sang qui continuoit à s'écouler abondamment, me détermina à délivrer incessamment la mere ; mais, craignant que le placenta ne résistât à son extraction, je portai la main dans la matrice, je saisis le cordon à l'embouchure de la trompe ; &, après quelques légères secousses en différens sens, je l'amenai au-dehors, sans beaucoup de difficulté. Cet accouchement n'eut aucune suite fâcheuse ; l'enfant n'étoit point défectueux ; il étoit même assez nourri, & d'un volume raisonnable : on l'ondoya, & il mourut une heure après.

RÉFLEXIONS. Un enfant arrêté & nourri dans la trompe jusqu'au terme du part, qu'on retire vivant par les voies naturelles, sans faire perdre la vie à la mere, c'est un fait auquel les fastes de la médecine ne nous ont encore présenté rien de pareil. Il mourut, il est vrai, une heure après, comme il vient d'être remarqué ; mais cette mort précipitée, je crois être fondé à l'attribuer à la torsion qu'éprouva le cou, lorsque je donnai au corps le demi-tour latéral, &

que la tête enveloppée par la partie inférieure de la trompe, & par elle gênée, ne put suivre. Je ne doute pas même qu'avec plus de précaution, je ne fusse parvenu à éviter cet inconvénient; mais dans la circonstance où je me trouvois, étois-je bien en état de prévoir celui-ci pour y parer? Hélas! j'étois pere, . . . j'étois mari, . . . la nouveauté du fait auroit été seule capable d'engourdir en moi les facultés & morales & physiques.

Qu'on ne dise pas que je me suis fait illusion; que la matrice étoit partagée en deux cavités, comme des auteurs prétendent en avoir vu, & que c'étoit dans l'une de ces deux cavités que l'enfant se trouvoit renfermé; ou bien, avec Mauriceau (a), dans une hernie, c'est-à-dire une expension herniaire du corps propre de la matrice. 1^o Cette double cavité, quelque réelle qu'elle ait été pour avoir été observée dans quelques sujets, ne sçauroit servir d'argument dans le cas présent, attendu qu'ayant toujours eu l'attention de purger, avec la main, la cavité de la matrice, après la sortie de l'arrière-faix, dans les trois accouchemens qui avoient précédé celui dont il est ici question, cette altération de la capacité de ce viscère ne m'auroit certainement pas échappé, si elle avoit existé. 2^o Il

(a) Liv. I, chap. 5.

est connu de tout le monde, que Mauriceau (a) s'est fatigué en vains raisonnemens pour rejeter les grossesses des trompes. D'ailleurs, le délivre étant extrait, je parvins, après une dilatation graduée de l'orifice de la trompe qui me parut tendineuse, à introduire la main dans la poche où l'enfant avoit été nourri; elle étoit comme étranglée, cette poche, dans sa partie supérieure, d'une figure ovale, & ne ressemblant pas mal à la dernière corne ou cellule de la matrice d'une lapine. Ses parois étoient très-lisses, excepté dans sa partie supérieure & un peu latérale externe, qui présentoit des inégalités, & où vraisemblablement le placenta s'étoit greffé : sa capacité étoit à peu près double de celle qu'avoit la matrice, & retenoit encore quelques petits caillots de sang, que je retirai.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) *Ibidem.*

OBSERVATION

Sur l'extraction de plusieurs Pierres de la vessie d'un enfant; par M. CHEMERY, ancien Chirurgien des camps & armées du Roi, & maître en Chirurgie à Sainte-Menehould.

Dans le mois de Mai 1770, je fus ap-

pelé à Vienne-la-Ville , village situé à deux lieues de cette ville , pour y voir le fils du nommé Charles Bertrand, manouvrier, âgé de neuf à dix ans, lequel, depuis environ cinq ans, ressentoit des douleurs presque continuelles dans la région de la vessie, accompagnées de tems à autre de rétention d'urine qui duroit plus ou moins de tems; enforte que, lorsque je le vis, je le trouvai dans un état affreux, fatigué d'une fièvre hectique, & y ayant au moins vingt-quatre heures qu'il n'avoit rendu une seule goutte d'urine.

J'interrogai les parens : ils me dirent qu'ils avoient consulté plusieurs médecins qui avoient prescrit différens remèdes dont le malade avoit fait usage, mais sans succès. J'examinai cet enfant; après quoi je n'eus aucun lieu de douter que tous les accidens qu'il éprouvoit ne fussent occasionnés par la présence d'une pierre dans la vessie. Pour m'en convaincre, je le sondai à l'instant : j'en trouvai effectivement une si grosse, & occupant si exactement le col de la vessie, qu'il ne m'eût pas été possible, quand je l'eusse voulu, de faire passer l'algalie au-delà, ni de la faire vaciller.

Le malade étoit dans un état désespérant; mais, persuadé qu'il vaut mieux employer un remède incertain, que d'abandonner un

malheureux à une mort certaine, son état critique ne me découragea pas: le désir de le soulager l'emporta sur toute autre considération; &, au risque même de ma réputation, qu'un succès peu favorable eût ternie à coup sûr, je me déterminai à opérer. J'annoncai en conséquence aux parens le besoin pressant de l'opération; &, sans aucune préparation, (le tems n'en admettoit pas) je la fis sur le champ.

J'introduisis le doigt indice de la main gauche dans l'anus, pour maintenir la pierre dans la place qu'elle occupoit: je fis une incision au périnée, & dans ce cas la pierre que je cherchois me servit de conducteur; mais à peine eus-je coupé les tégumens, que je vis sortir avec jet une quantité très-considérable de matiere purulente. Je fus extrêmement étonné de cet événement, auquel je ne m'attendois assurément pas. Après l'évacuation de cette matiere, je portai le doigt dans la plaie, & je sentis la pierre que j'avois reconnue. L'irritation qu'elle avoit causée, par son poids & ses inégalités, aux membranes du col de la vessie, s'étant communiquée aux tissu cellulaire qui avoisine ce viscère, avoit enflammé l'un & l'autre, & causé ce dépôt. Le tissu cellulaire étoit détruit en partie; la pierre étoit restée engagée, par l'une de ses extré-

mités, dans le détroit des os ischion ; d'où j'eus assez de peine de la tirer avec une tenette. Cette pierre pesoit près de deux onces. La vessie me parut très-affectée ; & la douleur continuant , je saignai cet enfant aussitôt après l'opération. Je fis faire usage de fomentations émollientes sur le ventre : je pansai la plaie suivant les règles de l'art , parce que le tissu cellulaire détruit avoit laissé un vuide qu'il falloit réparer en procurant la régénération des chairs. Huit à dix jours après l'opération , la fièvre & la douleur cessèrent absolument ; & à ce terme , la vessie s'étant exfoliée d'une portion de membrane que je trouvai dans la plaie , & cette plaie commençant à se déterger , je l'abandonnai alors entièrement à la nature. Cet enfant , à qui je mis seulement une jarretière au-dessus des genoux pour les maintenir serrés , alla tous les jours de mieux en mieux , reprit de l'embonpoint : ses urines reprirent aussi leur cours ordinaire ; en sorte que , trois semaines après l'opération , il se trouva radicalement guéri.

Il est certain que nulle marque extérieure n'annonçoit de dépôt au périnée , & que la peau étoit dans son état naturel ; cependant je ne doute pas que , si la pierre eût été d'un volume égal à l'extrémité engagée , qu'elle ne se fût fait une issue elle-

même, avant que les parens de cet enfant eussent pensé à demander mon secours.

Environ un an après cette opération, je fus appelé de nouveau pour voir cet enfant, que je trouvai fort maigre. Il avoit une petite fièvre lente, ressentoit encore des douleurs très-vives, & presque continuelles, dans la région de la vessie, & ne rendoit l'urine que goutte à goutte. Je ne doutai pas que ce désordre ne fût causé par un nouveau calcul : je voulus le sonder pour m'en assurer; mais il s'y refusa constamment, & ses parens ne voulurent pas non plus y consentir. Je ne pus donc que lui prescrire une tisane appropriée à son état, & quelques légers purgatifs à prendre dans les jours où la douleur suspendue lui laissoit quelques intervalles de repos.

Au bout de six semaines, je fus prié de retourner voir cet enfant : alors son état étoit encore bien changé; je le trouvai dans une maigreur presque incroyable, & dévoré par une fièvre ardente qui ne lui donnoit pas de relâche. La plaie du périnée, par laquelle j'avois extrait la première pierre, s'étant en partie rouverte, donnoit issue aux urines, qui ne passaient plus alors par le canal de l'urètre. J'aperçus dans cette plaie une petite pierre qui y étoit engagée de la grosseur d'une fève, laquelle, mal-

gré toute la précaution que je pris pour l'extraire, se trouva d'une si foible consistance, qu'elle se brisa, & que je ne pus la tirer qu'en trois portions. Après sa sortie, je portai le doigt dans la vessie; je fus effrayé de la quantité considérable de petites pierres que j'y trouvai. J'aggrandis cette plaie à l'aide du bistouri pour inciser les tégumens, & simplement du doigt indice pour l'intérieur qui se divisa avec une facilité singulière: je tirai encore trois pierres entières, l'une comme une fève, & les deux autres comme des pois, & beaucoup de portions d'autres pierres qui se briserent encore; en sorte que le tout réuni pesoit six gros. Je fis faire, comme après la première opération, des fomentations très-émollientes sur le ventre, des injections détersives dans la plaie, que j'abandonnai totalement à la nature. Le malade évacua beaucoup de sable par la plaie, avec les urines, qui ne reprirent leur cours ordinaire que deux mois après cette seconde opération. A ce terme, cet enfant se trouva guéri radicalement; & depuis ce tems j'ai eu plusieurs occasions de le voir; je l'ai trouvé toujours bien portant, fort & vigoureux, & n'ayant aucun symptôme de nouveau calcul,



OBSERVATION

Sur une Fracture compliquée de la partie supérieure du bras droit ; par M. BOURIENNE, chirurgien-major des armées du roi, des hôpitaux militaires de Corse & de Saint-Omer, &c.

Le nommé Joseph Mary, de Corté en Corse, fut blessé d'un coup de fusil à la partie supérieure du bras droit. Il fut conduit, deux heures après son accident, à l'hôpital militaire de Calvi : c'étoit le 15 Mai 1765. Il fut examiné dès l'instant de son arrivée : l'os étoit fracassé en plusieurs pièces près le col de l'humerus. Les dilata-tions furent faites pour mettre toute l'éten-due de la fracture à découvert : elles doivent être plus ou moins profondes, relativement au dégât : c'est des incisions, pour l'ordi-naire, d'où dépend le succès ; par elles, on met les parties à l'aise, on prévient le sé-jour du pus, les inflammations strangulan-tes. & la fièvre d'irritation ; d'ailleurs, on a l'aisance d'extraire les esquilles qui ne tiennent plus, & d'attendre la séparation de celles qui doivent tomber pendant le traitement. Le bras du blessé fut mis dans une position convenable ; l'intérieur des

plaies fut pansé à sec ; plusieurs compresses & le bandage à deux chefs continrent la fracture ; plusieurs saignées furent faites les premiers jours ; une diète sévère , des lavemens, &c. furent les moyens employés pour prévenir les accidens. Au second pansement , on obtint quatre esquilles très-considérables ; on en a rapproché d'autres , afin de pouvoir conserver la continuité de l'os. Malgré les tentatives qu'on a faites pour conserver plusieurs pièces d'os , on n'a pu y parvenir : dans différens pansemens, on a retiré neuf pièces d'os qui avoient deux pouces de longueur ; de sorte qu'il y a eu une déperdition de substance totale d'une pareille étendue. Une légère extension servit à rendre l'extrémité de la même longueur que l'autre ; les os furent pansés avec des plumaceaux imbus de baume de Fioraventi, l'appareil comme ci-dessus. Le blessé étant un banni de l'île, il fut enlevé de l'hôpital, pour être mis chez le consul Anglois. Alors un chirurgien de la ville en eut soin pendant quatre jours ; le cinquième il entra à l'hôpital : dans ce tems, la suppuration étoit très-abondante & d'une mauvaise qualité ; les pansemens n'ayant point été méthodiques, les plaies & toute l'extrémité se trouverent en mauvais état ; il s'étoit fait des fusées de ma-

tiere sous le muscle biceps & brachial interne ; la partie supérieure de ces muscles étoit renversée du côté de l'avant-bras. Les lambeaux ayant été remis en place , l'os a été pansé comme ci-dessus , & les plaies avec un digestif animé , le tout arrosé avec l'eau-de-vie camphrée & ammoniacée. Les pansemens ont été fréquens dans les premiers tems , relativement à la grande suppuration , ayant attention de ne point déranger l'extrémité ; le blessé étoit sans fièvre , & réduit à une grande foiblesse , prenant peu d'alimens , car on ne peut pas mettre les Corfes à une diète sévère , d'ailleurs ils sont très-sobres. En examinant avec attention ce qui se passoit du côté de l'os , on voyoit qu'il se formoit un épanchement d'un suc blanc qui acquéroit de la consistance chaque jour , & sembloit se confondre avec les chairs adjacentes. Il est bon d'observer que le sujet n'avoit que vingt-cinq ans. Les pansemens ont continué d'être faits avec soin : la suppuration est devenue moindre & d'une bonne qualité ; au bout de deux mois l'os étoit déjà solide. Les chairs croissoient trop promptement , ce qui a déterminé à les reprimer. Le troisième mois la cicatrice étoit fort avancée , de façon à faire espérer une guérison solide le quatrième mois ; mais le blessé fut enlevé de

l'hôpital, par ordre, pour être mis au cachot où il fut pansé tous les jours. Comme il étoit criminel, il chercha les moyens de fuir, & sauta par une fenêtre de dix pieds de haut. Ce malheureux détruisit dans une minute ce que la nature & l'art avoient fait dans quatre mois; la fracture fut renouvelée; une des plaies se rouvrit; par la suite il sortit une esquille. Le repos, la situation & les pansemens méthodiques ont réparé en six semaines ce qu'avoit détruit la chute; les cicatrices sont solides; le blessé fait les mouvemens du bras difficilement, ceux de l'avant-bras sont très-gênés; il y a apparence qu'avec le tems il pourra s'en servir.

Le grand fracas des os, les parties molles mutilées, ont souvent déterminé les plus grands chirurgiens à l'amputation. Nous ne manquons pas d'observations qui nous rassurent sur les événemens: des succès nous prouvent que c'est toujours une tentative louable, que de travailler à la conservation des membres, & qu'il ne faut jamais se presser d'en venir à l'amputation: on a vu, dans ce siècle, les plus grands praticiens d'une opinion contraire sur cette matière. En effet, peut-on raisonnablement prescrire des règles dont on ne puisse s'écarter? Les préceptes, dans ce cas, pourroient être en défaut & abusifs, étant mal saisis par des

personnes nouvellement initiées dans l'art de guérir : on ne peut donc trop accumuler les observations, afin de faire connoître qu'on ne peut être trop circonspect sur une matiere aussi importante.

O B S E R V A T I O N

Sur un Accouchement laborieux, causé par un ulcere vérolique, accompagné de duretés considérables, avec perte depuis deux jours, le placenta se présentant le premier; par M. MANGIN, chirurgien de M. le duc de la Vauguyon.

Au mois d'Août 1772, je fus appelé pour secourir une femme âgée de vingt-huit ans, grosse & à terme de son premier enfant, autant épuisée par la maladie vénérienne, que par une perte qui l'avoit réduite à un état de foiblesse qui faisoit craindre pour ses jours & la vie de son enfant.

Lorsque je vis la malade, je fus effrayé de l'état d'anéantissement dans lequel elle étoit : sa voix chancelante, son pouls petit; & ses forces épuisées n'étoient soutenues que par quelques cueillérées de vin d'Allicante qu'on lui faisoit prendre, ce qui reveilloit un peu les douleurs.

Tous ces accidens n'étoient point les

seuls qui pouvoient me donner de l'inquiétude : elle augmenta davantage, lorsqu'ayant porté mon doigt dans le vagin, pour reconnoître l'état de l'orifice dont la dilatation permettoit à peine l'introduction du doigt, je sentis un corps molaſſe qui, en le ſoulevant, augmentoit la perte ; ce qui me ſit connoître que c'étoit une portion du placenta qui ſe préſentoit le premier, & étoit attaché à la circonſérence de l'orifice interne de la matrice, avec décollement du côté droit d'où provenoit la perte. Ayant vuïdé les caillots amaffés dans le vagin, je tâchai de terminer promptement l'accouchement pour ſauver la vie de la mere, & celle de l'enfant ſ'il étoit poſſible ; mais le plus grand obſtacle étoit du côté de l'orifice, qui étoit dur & calleux, ne pouvant prêter aux efforts de la nature, ni aux moyens dont on ſe ſert pour procurer la dilatation. Je ne pouvois point faire uſage des émolliens ; un trop long délai auroit néceſſairement fait périr la mere & l'enfant.

J'aurois bien deſiré me munir d'un bon conſeil ; mais j'aimai mieux profiter du tems, qui me parut auſſi précieux que le danger étoit preſſant, & ſuivre la ſage réflexion de Celfé, qui dit : *In evidenti mortis periculo, ſatiùs eſt remedium adhibere incertum, quàm nullum.*

A cet effet, je portai entre mes deux doigts un bistouri dans le vagin, avec lequel j'incisai le bourrelet squirreux qui faisoit l'obstacle, non pas dans l'intention de procurer la dilatation de l'orifice, mais plutôt une dilacération au col de la matrice, qui suppléât aux dilatations que la nature produit dans les cas ordinaires.

Je n'ignorois point, en faisant cette opération, les suites fâcheuses qu'elle pouvoit avoir, telles que des suppurations dangereuses & difficiles à guérir, ou au moins une cicatrice qui pourroit nuire aux accouchemens futurs : enfin tous ces accidens ne m'arrêterent point, tant j'étois persuadé qu'ils n'étoient point comparables à une mort certaine de la mere & de l'enfant.

La perte qui existoit lorsque je fis l'incision, m'empêcha de m'appercevoir s'il en étoit sorti du sang : je pense que l'hémorragie doit être médiocre, & ne doit point empêcher de pratiquer l'opération, lorsque l'indication en sera bien marquée ; nous sçavons que les parties calleuses fournissent très-peu de sang ; enfin nous avons des moyens pour l'arrêter.

Le sçavant M. Louis, à qui la chirurgie est redevable de tant de découvertes, en a parlé dans un excellent Mémoire sur les concrétions calculeuses de la matrice.

Je n'ai point eu à me repentir de ma résolution,

volution , car à l'aide de cette incision j'introduisis, non sans difficulté, ma main bien graissée dans la matrice : j'achevai de décoller le placenta ; & , ayant déchiré les membranes, je fus chercher les pieds que j'amenai l'un après l'autre, & je terminai l'accouchement. L'enfant, sur la vie duquel il n'y avoit point à compter, donna encore assez de signes de vie pour recevoir le baptême , ayant eu la précaution de l'ondoyer avant , & mourut quelques momens après. Il sembloit que la mere , qui se voyoit exposée à tant de dangers , devoit y succomber , car les complications de ce fâcheux état ne laissoient guères d'espérance.

Les premiers jours de la couche, la perte continua avec moins de force ; mais elle éprouva des foiblesses auxquelles elle n'auroit point résisté , si le quatrieme jour cette effusion n'eût pas cédé aux remèdes & au régime. Enfin le dixieme , quoique d'une foiblesse extrême, elle étoit dans un état qui ne laissoit point de doute sur son rétablissement, quoiqu'elle ait éprouvé pendant un mois des douleurs assez vives au col de la matrice, où l'incision avoit été faite, lesquelles étoient causées autant par l'impresion de la matiere des vuidanges , que par la suppuration de l'ulcere ; car , à mesure qu'elles cessoient, les douleurs diminuoient aussi.

Je m'appliquai pendant ce tems à rétablir les forces de la malade par de bons consommés, pour lui administrer le mercure à petite dose, afin d'éviter la salivation. J'éprouvai d'abord quelques petits accidens de la part de ce remède : quoique les premières frictions n'aient été que d'un demi-gros, à deux jours de distance, il porta à la bouche ; & je fus obligé d'en interrompre l'usage pendant huit jours : j'y revins ensuite, en éloignant les frictions de quatre jours en quatre jours : avec ces attentions, le mercure produisit sensiblement les effets qu'on attend de ce spécifique ; les douleurs vagues qui tourmentoient la malade se dissipèrent ; les duretés du col de la matrice diminuerent aussi ; l'ulcère enfin se cicatrisa, au moyen des injections faites dans le vagin avec les eaux de Barèges, coupées avec l'eau d'orge & l'eau vulnéraire : la malade fut mise à l'usage du lait, & jouit d'une bonne santé.

Cette observation conduit nécessairement à prouver que la callosité & le rétrécissement du col de la matrice, après des anciens ulcères ou dilatations arrivées dans le tems de l'accouchement, ont paru à des auteurs des causes déterminantes de l'opération Césarienne (a).

(a) Voyez les Recherches sur l'Opération Césarienne, par M. Simon.

S'ils ont conseillé cette opération, on doit sans difficulté donner la préférence à l'incision du col de la matrice; c'est ce que Mauriceau conseille de faire (a); car il dit: « Si quelque cicatrice ne peut se ramollir, ou que ce soit une ruption faite par violent accouchement qui se seroit agglutinée, on en fera la séparation avec un instrument propre; ce qu'on fera au lieu que requerra la chose pour le mieux, prenant garde que ce ne soit pas vers la partie supérieure, à cause de la vessie. »

Quoique M. de Lamothe soit d'un avis contraire, en donnant pour précepte que la dureté & la callosité d'une vieille cicatrice n'est point un obstacle invincible à l'accouchement; mais que l'art peut bien abrégé, dans beaucoup de cas pressans, le travail de la nature.

Aussi voyons-nous que Fabrice de Hilden, ayant été appelé pour voir une femme qui étoit depuis six jours en travail, la trouva à l'extrémité; & elle mourut la nuit suivante. A l'ouverture du corps, on vit la matrice déchirée, & la tête de l'enfant qui avoit passé par l'ouverture dans la cavité de l'abdomen: la difficulté de l'accouchement venoit d'un squirre à l'orifice de la matrice.

(a) Deuxieme Livre de ses Accouchemens, page 264.

Joignons à cette observation, celle qu'un illustre accoucheur de nos jours nous a communiquée.

Une femme âgée de vingt-cinq ans, qui étoit déjà accouchée plusieurs fois assez facilement, avoit depuis long-tems un écoulement sanieux, causé par un ulcère carcinomateux au col de la matrice. Cette femme devint grosse, & accoucha au terme de huit mois; mais elle fut six jours en travail, parce qu'il ne pouvoit y avoir de dilatation à l'orifice de la matrice : elle accoucha d'un enfant mort, & ne survécut pas long-tems à cet accouchement. L'auteur de cette observation n'ayant point été appelé à tems, il ne lui fut pas possible de rien entreprendre pour hâter l'accouchement de cette malheureuse femme.

Enfin, pour appuyer cette pratique, je rapporterai cette dernière observation du docteur Simson (a), qui nous apprend qu'après avoir attendu inutilement la dilatation du col de la matrice dans un accouchement qui duroit depuis trois jours, il reconnut une adhérence des parois de la matrice; ce qui le déterminà à faire une incision qui avoit, dit-il, au moins un demi-pouce de profondeur : il ne put cependant, par ce moyen, obtenir une dilatation suffisante, quoique la tête se présentât; il fut

(a) Essais d'Edimbourg, page 384, Tome III.

obligé de faire plusieurs autres incisions à la circonférence qui formoit un anneau cartilagineux. Il assure que dans le tems qu'il fit ces incisions, il ne sortit pas une goutte de sang, & que la malade ne sentit aucune douleur, sinon celle que lui causa la dilatation du vagin faite avec un *speculum*. La malade mourut vingt-quatre heures après l'accouchement; mais l'auteur assure que la cause de cette mort a été une douleur de côté, & une fièvre aiguë produite principalement parce que cette femme avoit bu une grande quantité de liqueurs de toutes especes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES D É C E M B R E 1773.

THERMOMÈTRES.				BAROMÈTRES.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lg.	A midi. pouc. lg.	Le soir. pouc. lg.
1	4	6 $\frac{1}{2}$	6	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4
2	6	7 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
3	6	7 $\frac{3}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
4	6	7 $\frac{3}{4}$	7	28 2	28 7	27 11 $\frac{1}{4}$
5	5 $\frac{1}{2}$	7	5 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 7 $\frac{1}{2}$
6	5	7	2	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{3}{4}$	27 7
7	4	3	4	27 7	27 6	27 7
8	3	7	3	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9
9	3	6	3	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
10	1	4	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
11	2	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
12	2	5	2 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10
13	2 $\frac{1}{2}$	5	4 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 10
14	3 $\frac{1}{2}$	5	3 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
15	1	6 $\frac{3}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
16	6	7	7	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8
17	7	9 $\frac{1}{2}$	6	27 7	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
18	5	8	5	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 7
19	6	9 $\frac{1}{4}$	9	27 6	27 5	27 3
20	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8
21	6 $\frac{1}{2}$	9	7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{1}{2}$
22	8	11	8 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{3}{4}$	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$
23	8	8	7	27 6	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
24	5	6	4 $\frac{3}{4}$	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
25	4 $\frac{1}{4}$	5	4 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
26	4	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$
27	3 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
28	3	6 $\frac{1}{2}$	6	28 1 $\frac{1}{4}$	28	28
29	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	8	27 11	27 8 $\frac{1}{2}$	27 7
30	6	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6
31	0	1 $\frac{3}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 183

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-S-O. brouil. pluie.	O. couvert.	Couvert.
2	O-S-O. brouil.	O-S-O. broui. pluie.	Couvert.
3	O. pluie.	O. brouill. c.	Couvert.
4	S-O. couv. v.	S-O. couvert.	Couv. V. Pl.
5	S-O. pluie.	S-S-O. brouil.	Nuages.
6	O. pluie.	O. couvert.	Nuages.
7	O. couv. pl.	N. pluie.	Couvert.
8	N-E. br. pluie.	N-E. pluie.	Pluie.
9	N. pluie.	N. pluie.	Couvert.
10	N. brouillard.	N. couvert.	Couvert.
11	S. brouillard.	S. nuag. beau.	Nuages.
12	S. brouillard.	S. nuag. beau.	Nuages.
13	S. brouillard.	S-E. br. pluie.	Nuages.
14	S-E. brouill.	S-E. nuages.	Beau.
15	S-E. nuages.	S-E. nuag. pl.	Pluie.
16	S-E. brouil. pl.	S-E. pluie.	Pluie.
17	S-E. pluie.	S-E. nuages.	Nuages.
18	S. brouil. nua.	S. nuages.	Nuages.
19	S-E. broui. pl.	S-E. nuag. pl.	Pluie.
20	S-O. nuag. v.	S-O. nuages.	Nuages.
21	S-E. brouill.	S. brouillard.	Nuages.
22	S. nuages.	S. pluie, couv.	Pluie, Vent.
23	S. vent, nuag.	S-S-O. couv.	Nuages.
24	O-S-O. nuag.	O. pluie. nua.	Couvert.
25	O. brouill. pl.	O. pluie.	Couvert.
26	O-N-O. c. pl.	N-O. couvert.	Couvert.
27	O-S-O. br. n.	O-S-Q nuag.	Beau.
28	O-S-O. brouil.	S-O. br. pl.	Couvert.
29	S-O. pluie.	S. couv. pluie.	Nuages.
30	O. couvert.	O. cou. pluie.	Nuages.
31	O-N-O. nua.	N-N-O. neige, nuages.	Nuages.

184 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 0, ou du terme même de la congélation. La différence entre ces deux points est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5 \frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 14 lignes & demie

Le vent a soufflé 3 fois du N.
 1 fois du N-E.
 7 fois du S-E.
 8 fois du S.
 2 fois du S-S-O.
 5 fois du S-O.
 5 fois de l'O-S O.
 7 fois de l'O.
 2 fois de l'O-N-O.
 1 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 4 jours, beau.
 17 jours, du brouillard.
 19 jours, des nuages.
 15 jours, couvert.
 21 jours, de la pluie.
 1 jour, de la neige.
 4 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1773.

On a encore vu pendant ce mois quelques maladies de l'espece de celles qui ont été décrites le mois précédent : elles ont paru cependant un

peu moins malignes ; elles se sont prolongées dans quelques malades jusqu'au 14 : ceux qui n'en sont pas morts ont éprouvé une suppuration dans les poudons.

Il a régné sur la fin du mois des affections catarrhales , dont l'impression s'est portée principalement sur la poitrine : les malades étoient pris d'une toux violente, expectoroient avec peine, quelques-uns ont même été pris de fièvre, ce qui faisoit craindre que les poudons ne s'enflammaient ; mais une ou deux saignées, d'amples boissons légèrement incisives, prévenoient assez bien les accidens, en procurant une expectoration abondante

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Novembre 1773 ;
par M. BOUCHER, médecin.*

L'air est resté à un état de température moyenne jusqu'au 15 de ce mois, le thermomètre n'ayant été observé aucun jour au-dessous du terme de quatre à cinq degrés. Dans les jours qui ont suivi le 20, il a été observé presque tous les matins au terme de la congélation, ou très-près de ce terme.

Les pluies n'ont presque point cessé du 1^{er} au 20, & l'air a été toujours agité de tempêtes ou de vent forcé.

Depuis le 1^{er} jusqu'au 25, le mercure dans le baromètre ne s'est point porté au-dessus du terme de 27 pouces 9 lignes. Le 9 & le 15, il est descendu à celui de 27 pouces 1 ligne ; & le 11, à celui de 27 pouces précis.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée

186 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

par le thermomètre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été du terme même de la congélation. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces précis. La différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ouest.

9 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Novembre 1773.

La fièvre continue double-tierce a été, dans tout le cours de ce mois, la maladie aiguë dominante; ce qui est assez ordinaire ici dans l'automne: elle n'a point été cependant aussi répandue qu'elle l'est souvent, & elle n'a guères attaqué que les citoyens du bas étage. La violence des redoublemens & l'opiniâtreté de la maladie ont très-souvent obligé d'avoir recours au quinquina; mais on devoit s'attendre à la récurrence, ou à divers inconvéniens, si on employoit ce remède avant d'avoir obtenu des signes de coction: souvent elle avoit aussi lieu, quoique la fièvre eût cessé sans son secours, & sans que l'on dût s'y

attendre. De plus, nous avons encore vu, dans plusieurs personnes, les douleurs rhumatismales aux extrémités terminer la maladie. La convalescence étoit ordinairement longue, & il s'ensuivoit souvent de l'œdème dans les extrémités inférieures.

Les fièvres intermittentes n'ont pas été aussi communes cet automne, qu'elles le sont ordinairement : il y a eu des fièvres tierces, & très-peu de fièvres quartes. La grande humidité a causé, comme de coutume, des pesanteurs de tête, des fluxions de poitrine, des fièvres catarrheuses portant à la tête, & quelques morts subites.

DISTRIBUTION DE PRIX,

Et Sujets proposés par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

L'Académie de Lyon avoit proposé, en l'année 1768, pour sujet du Prix de Physique, fondé par M. Christin, *de déterminer quels sont les principes qui constituent la lymphe; quel est le véritable organe qui la prépare; si les vaisseaux qui la portent dans toutes les parties du corps, sont une continuation des dernières divisions des artères sanguines, ou si ce sont des canaux totalement différens & particuliers à ce fluide; enfin, quel est son usage dans l'économie animale?*

L'Académie se décida, en l'année 1770, à continuer ce sujet, & à doubler le Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, pour être distribué en l'année 1773. Parmi les Mémoires qu'elle a reçus, plusieurs lui ont donné lieu de se féliciter du renvoi qu'elle a fait, sans

que ses vues aient été néanmoins pleinement remplies.

Elle a procédé à la proclamation du Prix, dans sa séance publique du 7 Décembre dernier; la couronne a été décernée au Mémoire coté, suivant l'ordre de sa réception, n° 4, (par l'auteur n° 31,) avec ce titre: *Mémoire sur la Lymphe; & cette épigraphe: Non improbabilis est clarorum virorum, & ferè communis scholarum sententia, quæ serum coagulabile sanguinis pro alimento habet.* HALL. EL. PHYS. T. 8.

L'auteur est M. de Lassus, chirurgien de Mésdames de France, ancien professeur d'anatomie, & membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, à la cour.

En reconnoissant la supériorité de ce Mémoire sur ses concurrens, l'Académie auroit désiré que la partie chimique eût été traitée avec autant de soin que les autres parties qui composent l'Ouvrage. Elle a arrêté qu'il seroit fait mention avec éloge d'un autre Mémoire, coté n° 6, au Concours, ayant pour devise *Societate viget*, en ce qui concerne principalement les recherches chimiques, qui annoncent des vues intéressantes, que l'auteur est invité de suivre pour répandre encore plus de jour dans cette importante matière.

L'Académie avoit renvoyé à la même époque la distribution du Prix pour lequel M. Pouteau, l'un de ses membres, avoit anciennement déposé la somme de 600 livres, doublée dans la suite par un ami de l'humanité, qui a exigé qu'on ne le nommât pas. Le sujet proposé étoit, *des recherches sur les causes du vice cancéreux, qui conduisissent à déterminer sa nature, ses effets, & les meilleurs moyens de le combattre.*

Le Concours a été nombreux; il a fourni plusieurs Ouvrages considérables. Dans le nom-

bre, l'Académie a distingué le Mémoire latin, coté n° 8, intitulé, *de Cancro, Dissertatio Academica*, portant pour devise: *Prolem sine matre creatam*. Elle lui a adjugé le prix de 1200 livres.

L'auteur est M. Peyrile, docteur en Médecine, membre du College & de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, des Académies des Sciences de Toulouse & Montpellier : à Paris. Quoique le Mémoire soit élégamment écrit en latin, l'Académie invite l'Auteur à le publier avec une traduction, qui, en le mettant à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, le rende d'une utilité plus générale.

PRIX PROPOSÉ PAR M. POUTEAU, &c.

Pour l'année 1775.

Après l'adjudication du Prix sur le cancer, M. Pouteau, portant ses vues patriotiques sur la Phtisie pulmonaire, maladie aussi obscure & non moins cruelle, a pensé qu'un Concours Académique étoit la voie la plus sûre pour parvenir à en éclaircir la théorie, & à diriger sa curation. En conséquence, il a prié l'Académie de recevoir de nouveau un dépôt de 600 livres, pour distribuer ce Prix à l'auteur qu'elle jugeroit avoir le mieux traité le sujet dont il s'agit.

L'Académie a accepté la proposition de M. Pouteau avec reconnoissance; &, en applaudissant à son zèle, elle s'empresse de proposer aux sçavans le sujet suivant : *Donner la théorie & le traitement des maladies chroniques du poulmon, avec des recherches historiques & critiques sur les principaux moyens de guérison, employés contre ces maladies, par les médecins anciens & modernes, & même par les empiriques.*

Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon :

A M. de la Tourette, ancien conseiller à la Cour des Monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des Sciences, rue Boissac ;

Ou à M. Bollioud Mermet, secrétaire perpétuel pour la classe des Belles-Lettres, rue du Plat ;

Ou chez Aimé de la Roche, Imprimeur-Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne sera reçu au Concours, passé le 1^{er} Avril ; le terme est de rigueur. L'Académie distribuera le Prix dans l'assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis. La somme de 600 livres sera remise à l'auteur ou à son fondé de procuration.

PRIX FONDÉS PAR M. CHRISTIN.

Pour l'année 1775.

A la même époque & aux mêmes conditions que ci-dessus, l'Académie procédera à l'adjudication du Prix de Mathématiques, fondé par M. Christin. Ce Prix est double, consistant en deux médailles d'or, de la valeur chacune de 300 livres, pour le sujet continué, énoncé en ces termes :

Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau, & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses quartiers ?

On demande de déterminer la quantité d'eau nécessaire, & de joindre aux projets, les plans des machines, les calculs du produit & de l'entretien, & un devis général.

Pour l'année 1774.

L'Académie a proposé, pour le prix qui sera

distribué en 1774, le sujet suivant : *Quels sont les moyens les plus simples & les moins sujets à inconvéniens, d'occuper dans les Arts mécaniques, ou de quelqu'autre manière, les ouvriers d'une manufacture d'étoffe, dans les tems où elle éprouve une cessation du travail : l'expérience ayant appris que la plupart de ces artisans sont peu propres aux travaux de la Campagne.*

Les conditions sont les mêmes qu'aux annonces précédentes. Le Prix est une médaille d'or de la valeur de 300 liv. On n'admettra aucun Mémoire au Concours après le 1^{er} Avril 1774. La distribution se fera après la fête de S. Louis.

PRIX D'HISTOIRE NATURELLE ,
FONDÉS PAR M. ADAMOLI.

Pour l'année 1774.

L'Académie a proposé le sujet qui suit : *Trouver des plantes indigènes qui puissent remplacer exactement l'ipécacuanha, le quinquina & le séné.*

On a annoncé que l'on couronneroit ceux qui auront répondu aux vues du problème, au moins sur l'un des trois objets qu'il embrasse.

Les Prix consistent en deux médailles; la première en or, de la valeur de 300 livres; la seconde en argent, du prix de 25 livres. Les conditions comme ci-dessus. Aucun Mémoire ne sera admis à concourir passé le 1^{er} Avril 1774. La proclamation sera faite après la fête de S. Pierre.

LIVRE NOUVEAU.

Opuscules physiques & chimiques, par M. Lavoisier, de l'Académie royale des Sciences, Tome 1^{er}. A Paris, chez *Durand neveu, Didot le jeune, Esprit*, 1774, in-8°.

T A B L E.

<i>R</i> ECUEIL d'Observations de Médecine des Hôpitaux militaires. Par M. Richard , médecin. PREMIER EX-TRAIT.	Page 99
Lettre de M. Balme , médecin , à M. Pietsch , médecin , sur les Maladies chroniques.	119
Mémoire sur les Maladies chroniques. Première partie.	122
Mémoire sur une Maladie contagieuse épidémique. Par M. Du Pas , chir.	136
Mémoire sur une Dégénération des Pannicules du Maïs. Par M. Pujol. méd..	145
Observations, en forme de Lettre , sur quelques Accouchemens. Par M. Laugier , méd.	150
Observation sur l'Extraction de plusieurs Pierres de la vessie d'un enfant. Par M. Chemery, chir.	164
Observation sur une Fracture compliquée. Par M. Bourienné , chir.	170
Observation sur un Accouchement laborieux. Par M. Mangin , chir.	174
Observations météorologiques faites à Paris , pendant le mois de Décembre 1773.	182
Maladies qui ont régné à Paris , pendant le mois de Décembre 1773.	184
Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Novembre 1773. Par M. Boucher , médecin.	185
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre 1773. Par le même.	186
Prix proposés par l'Académie de Lyon.	187
Livre nouveau.	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1774. A Paris, ce 24 Janvier 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



L I V R E S

Qui se trouvent chez VINCENT, & chez tous
les Libraires qui vendent ce Journal.

Les Vapeurs & maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques, reconnues & traitées dans les deux sexes; traduction de l'anglois de M. Whytt. On y a joint, 1° une Exposition anatomique des Nerfs, avec figures, par M. Alexandre Monro; 2° l'extrait des principaux ouvrages sur la nature & les causes des maladies nerveuses; 3° des conseils sur le régime & la conduite qu'on doit observer pour se préserver tant de l'attaque que des retours de ces maladies: Ouvrages revus & publiés par M. le Bègue de Presle, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, professeur royal, in-12, 2 vol.....6 l.

Si une théorie lumineuse & une pratique sûre, peuvent rendre recommandable un ouvrage de médecine, le *Traité des Vapeurs* de M. *Whytt*, doit l'emporter sûrement sur tous ceux qui ont paru jusqu'ici, n'y en ayant point où l'on trouve ces deux avantages réunis au même degré. Pour le rendre encore plus utile, l'éditeur y a joint une *Exposition anatomique des Nerfs*, par M. *Monro*: ouvrage très-propre à jeter le plus grand jour sur la nature des maladies nerveuses, & sur les causes des accidens qui les accompagnent; il y a joint, en outre, un extrait de ce qu'on trouve dans les auteurs les plus accrédités, sur le même genre de maladies, & des conseils sur le régime & la conduite qu'on doit tenir pour s'en préserver: de sorte qu'on peut se flatter de trouver réuni en deux volumes, tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir pour distinguer & traiter sûrement ce genre de maladies si commun aujourd'hui.

Recherches sur les différens mouvemens de la matière électrique ; dédiées à M. l'abbé Nollet, de l'Académie royale des Sciences, &c. par M. Dutoir, correspondant de l'Académie royale des Sciences, in-12.....2 l. 10 s.

Les phénomènes électriques sont si variés, souvent si opposés, qu'il n'est guères possible de penser que la matière qui les produit soit toujours mue d'un mouvement uniforme ; ce qui fit imaginer à M. l'abbé *Nollet* qu'elle entroit & sortoit simultanément des mêmes corps dans lesquels on l'avoit mise en action. C'est cette doctrine des effluences & des affluences simultanées, que M. *Dutoir* a entrepris de développer dans les *Recherches*.

Recueil de Pièces concernant l'Inoculation de la Petite-Vérole, & propres à en prouver la sécurité & l'utilité, avec cette épitaphe :

Etiam ab hoste.

in-12.....2 l. 10 s.

L'Inoculation, qui triomphe aujourd'hui du préjugé qui en a si long-tems retardé les progrès, doit peut-être la perfection où elle a été portée dans ces derniers tems, aux contradictions qu'elle a essuyées dans les différens pays où on a voulu l'établir. L'histoire des efforts de ses partisans & de ses adversaires, est un des morceaux les plus intéressans de l'histoire de la médecine. Quand ce Recueil ne présenteroit que cet avantage, il seroit précieux par cela seul ; mais il l'est encore bien davantage par la description des différentes méthodes d'inoculer, qui ont été mises en usage dès les commencemens de son introduction : méthodes auxquelles, après quelques écarts, on est enfin revenu, convaincu par l'expérience, qu'elles étoient préférables par leur simplicité, & surtout par leur sûreté.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

M A R S 1774.

T O M E X L I.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1774.

Recueil d'Observations de Médecine des Hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. Richard de Hauteferck, écuyer, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, ancien premier médecin des camps & armées du Roi, inspecteur général des hôpitaux militaires de France, ayant la correspondance de ces mêmes hôpitaux, & des autres du royaume où l'on reçoit des soldats malades; médecin consultant du Roi, & ordinaire des grande & petite écuries; de l'université de médecine de Montpellier, & des Académies de Gottingue & de Bâstiers. Tome II, Paris, de l'Imprimerie royale, 1772, in-4°.

SECOND EXTRAIT.

LES morceaux les plus intéressans après ceux qui ont pour objet le tableau topographique de certains cantons; est l'hif-

toire des maladies épidémiques. Je choisirai pour exemple celle qui régna à Montelimart, en 1767, décrite par M. Menuret ; ce que je vais en extraire justifiera pleinement le jugement qu'en porte M. Richard, qui dit : « Elle est intéressante par les observations météorologiques qui la précèdent, & par tous les détails qui l'accompagnent. Rien, ajoute-t-il, n'est oublié de ce qui peut instruire & plaire. » Ce médecin suit pas à pas la nature, il connoît trop cette liaison des rapports, cette harmonie du mouvement qui la constitue, pour s'y méprendre. On peut présenter ce Mémoire comme un modèle en ce genre, qui doit encourager ceux qui suivent la même carrière. La méthode curative de M. Menuret est aussi sûre que ses principes sont lumineux ; & de deux cents quarante soldats qu'il a traités de cette épidémie, il ne lui en est mort aucun. Il fait hommage de ses succès à la nature, dont il n'a été, dit-il, que le ministre & l'interprète : c'est être aussi modeste que sçavant. »

A une constitution sèche & froide qui avoit régné pendant la dernière moitié du mois de Décembre & tout le mois de Janvier, succéda une alternative de chaud & de froid, de pluie & de beau tems, de vents de nord & de sud, qui dura tout le

mois de Février. Les fluxions de poitrine, entées sur des fièvres vermineuses, furent très-fréquentes & très-funestes dans les villages & bourgs des environs; rares, très-graves, mais point mortelles dans la ville.

Les vents de sud & de nord se succéderent alternativement pendant le mois de Mars, & amenèrent avec eux des alternatives de tems pluvieux & de froid: le sud domina pendant tout le mois d'Avril; aussi ce mois fut-il constamment pluvieux, la sérénité ne revint que sur la fin. Dès le mois de Mai de l'année précédente, on s'étoit apperçu qu'une rosée chaude, qu'on appelle *manne* dans le Dauphiné, étoit tombée abondamment sur les arbres, les vignes & les différens végétaux, qui en avoient reçu une altération considérable. Les vers à soie éprouverent les premiers les mauvais effets des feuilles de mûrier ainsi altérées. Depuis ce tems, les différentes especes de volailles furent affectées diversement jusqu'à la fin de l'hiver. Avant les grands froids, les chevaux payerent le tribut à l'épidémie: il en périt beaucoup par le *vertigo*, espece de frénésie contagieuse qui les emportoit en peu de jours, malgré les secours multipliés qu'on leur administroit. La contagion étoit telle, que, dès qu'un cheval étoit attaqué dans une écurie, non-seulement les

autres qui s'y trouvoient ne tarديوient pas à être attaqués des mêmes symptômes, si on ne les éloignoit promptement, mais encore l'infection subsistoit pendant plusieurs semaines. On vit aussi, dans le même tems, quelques chiens se ressentir du malheur commun; ils devenoient tristes, languissans, portoient les oreilles & la queue basses; leurs yeux étoient obscurcis, couverts de chassie & de taches, & perdoient ensuite leur mouvement & leurs fonctions; le dégoût, le vomissement, la toux & la gêne de la respiration étoient des symptômes constans de la maladie, qui se terminoit le plus souvent par la mort. On est parvenu à en guérir quelques-uns, en leur donnant l'émétique à différentes reprises, & leur faisant boire beaucoup d'huile avec du lait. Ils ont langui long-tems, & n'ont repris que par degrés l'éclat naturel & l'exercice de leurs yeux.

Les bêtes à laine ont été, dans tout le bas Dauphiné & dans le Vivarais, celles qui ont le plus souffert du fléau épidémique. On voyoit ces animaux maigres, desséchés, affoiblis, se soutenant à peine sur leurs pieds, devenir ensuite enflés, & finir dans les convulsions. En ouvrant leurs cadavres, on trouvoit le ventre plein d'eau, le foie durci, d'un gris blanc, parsemé d'ulcères & de duretés. Les poumons étoient

la partie la plus affectée ; on y trouvoit des suppurations plus ou moins avancées, des ulcères, des tubercules.

Il est aisé de juger que la chair de ces animaux déjà malades, qu'on devoit à une mort précipitée pour servir d'aliment aux hommes, ne pouvoit qu'être altérée, mal saine & pernicieuse. N'en pouvant empêcher le débit, M. Menuret recommanda expressement d'examiner avec attention, chez les bouchers, les organes intérieurs des animaux qui étoient mis en vente, de n'en prendre & de n'en user qu'autant qu'ils paroîtroient sains & inaltérés : aussi la consommation du mouton a-t-elle été très-petite à Montelimart pendant cet hiver ; & il est plus que vraisemblable qu'on dut à cette précaution l'avantage d'avoir été à l'abri de la contagion.

On tâcha de remédier aux progrès du mal & de la contagion, en parfumant les bergeries, en y brûlant de l'ail & du bois de genièvre, en faisant manger aux bestiaux beaucoup de sel avec de la rhue & des baies de genièvre, en leur faisant prendre quelques doses d'un électuaire chaud, tel que l'orviétan ; mais le retour du printems & des nouvelles herbes fut le remède le plus prompt & le plus efficace.

Ce fut dans ces deux mois que l'épidémie attaqua les habitans des bourgs & des vil-

lages des environs de Montelimart ; tandis que cette ville , située , pour ainsi dire , au centre de la contagion , en parut exempte. Ces maladies présentoient des signes non-équivoques d'une vraie inflammation de poitrine , compliquée avec la fièvre putride vermineuse : il falloit diriger contre cette double affection ses indications & les secours qu'on employoit pour les remplir , & ne jamais perdre de vue l'une en s'attachant trop à l'autre. Il falloit unir les saignées aux purgatifs & aux émétiques. Les malades qui ont guéri ont rendu beaucoup de vers qui paroissoient un accident essentiel dans cette maladie , & exiger des remèdes appropriés.

Un grand nombre de soldats du régiment de Conti , en garnison dans le Vivarais , où la mortalité des bestiaux a été la plus considérable & l'épidémie plus répandue parmi les hommes , furent atteints de cette maladie. M. Menuret expose les symptômes dont furent affectés plusieurs de ces soldats , & les remèdes auxquels on eut recours pour les guérir ; mais c'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir ces détails , qui perdroient trop à être abrégés.

Les vents d'ouest & de sud régnerent pendant les premiers jours du mois de Mai , & le tems fut couvert & pluvieux ; il y eut ensuite des alternatives de vent de sud & de

Vent de nord, qui amenerent alternativement de la pluie & du froid. Le sud-ouest, qui souffla sur la fin du mois, amena une pluie abondante ; ce qui dura pendant tout le commencement du mois de Juin : ensuite le vent de nord se fit sentir, & amena du beau tems. Le tems devint très-chaud ; mais cette chaleur fut bientôt tempérée par une pluie abondante, qui fut amenée par le vent de sud. Cette alternative de chaleur & de pluie dura jusqu'au vingt-cinq ; alors le sud & le sud-ouest reprirent le dessus.

L'épidémie sur les animaux paroissoit s'être ralentie, & les hommes cessèrent d'être en proie à la maladie qui avoit régné pendant les deux mois précédens : on en vit encore quelques-uns foiblement attaqués de ce fléau, qui parut évidemment sur son déclin, par la légèreté des symptômes qu'ils éprouverent.

Après avoir tracé le tableau de cette maladie épidémique, M. Menuret a cru, pour compléter son travail, devoir en donner l'éthiologie. Il pose d'abord pour principe, que toute maladie qui attaque de la même façon un certain nombre de personnes, est excitée par une cause commune & générale ; qu'il n'y en a point de plus universelle que l'air ; que les alimens fournissent un principe beaucoup moins fécond, quoiqu'ils ne doivent pas être exclus de la coo-

pération aux maladies générales, parce qu'ils participent plus ou moins à l'altération de l'air; qu'il y a d'ailleurs des circonstances où ils présentent des vices réels & observables.

Il pense que cette maladie épidémique qu'il a décrite, & dans laquelle on n'a observé rien de contagieux, peut avoir été excitée par les qualités physiques de l'air. Après une automne assez humide, l'hiver le plus rigoureux plongea toute la nature dans l'engourdissement. Le froid pénétrant qui régna avec tant de constance, dut nécessairement empêcher l'issue de l'humeur de la transpiration, & suspendre dans tous les petits vaisseaux le mouvement des liquides : les corps vivans, surchargés d'humeurs, ne purent s'en débarrasser. La rigidité, la force systaltique du système vasculaire augmentant avec le froid, le sang dut nécessairement devenir plus dense & plus disposé à l'état inflammatoire. Ainsi se formoit lentement ce principe hétérogène qui devoit troubler le mouvement & le mélange exact des parties du sang, par son séjour dans les extrémités insensibles ou non irritables des vaisseaux. Par un progrès naturel, l'engorgement des tuyaux excrétoires & des vaisseaux plus considérables succéda à celui des capillaires; déjà les sécrétions commencent à languir, l'appétit diminue,

le moindre exercice lasse & fatigue ; bientôt le sang est altéré , les vaisseaux sensibles sont agacés : à ce signal , la nature endormie s'éveille , toutes les parties irritables & mobiles sont mises en action & en mouvement , la fièvre s'excite , & la maladie existe.

C'est principalement au reflux de la matière de la transpiration qu'il attribue ces effets ; & cette matière lui paroît devoir d'autant plus être regardée comme hétérogène au sang , qu'elle a été plus altérée dans les couloirs de la peau ou des poumons. Il se croit fondé à regarder la couenne qui se forme dans le sang , comme formée par la matière même de la transpiration retenue , parce que cette couenne se remarque singulièrement & constamment dans toutes les maladies de fluxion , où la transpiration arrêtée joue un rôle considérable comme cause ou comme accident , & qu'on l'observe sur-tout dans la saison où les arrêts de la transpiration , & les maladies qui en sont la suite , sont plus généralement répandues.

Pour confirmer ces idées , il remarque que l'expérience prouve que la constitution froide & boréale de l'hiver devient nuisible quand elle passe certaines bornes , & qu'elle produit des effets assez semblables à ceux qu'il a exposés. On voit en effet que cette constitution immodérée est principalement

fertile en fièvres inflammatoires, putrides, en catarrhes, pleurésies & péripneumonies ; c'est ce que constatent les observations d'Hippocrate, de Baillou, de Sydenham, & de l'auteur auquel nous devons les observations des maladies épidémiques qui ont régné à Paris depuis 1707 jusqu'en 1747, observations que j'ai publiées dans ce Journal.

Quoique l'air paroisse avoir été la principale cause de cette épidémie par sa froideur & sa sécheresse, on ne peut cependant refuser un rang parmi les causes auxiliaires à l'altération sensible des alimens, & sur-tout des substances animales. On a déjà observé ci-dessus, que les bêtes à laine sur-tout étoient affligées d'une maladie qui ravageoit les troupeaux. Les hommes, en mangeant ces chairs infectées, avaloient nécessairement le poison avec la nourriture : les organes digestifs affoiblis n'ont pu dompter entièrement ces mauvaises qualités ; ils sont devenus le premier siège & le premier théâtre du mal. Ces digestions viciées ou imparfaites ont dû laisser des embarras dans les premières voies, former des matières propres au développement & à la nourriture des vers, fournir au sang un chyle impur, & préparer ce principe de l'altération du sang, mobile & cause de la fièvre putride : de-là ce caractère éminemment

putride, joint à la disposition inflammatoire ; de-là l'état vermineux , les symptômes abdominaux , l'affaïssement ; & de-là encore l'abondance & l'utilité de la crise intestinale. De cette cause se déduit aussi naturellement la multiplicité des maladies dans les endroits où la mortalité des bestiaux étoit le plus répandue.

J'extrairai peu de chose du quatrième chapitre, qui traite des crises & des métastases , parce qu'il faudroit le transcrire en entier , si je voulois rapporter tout ce qu'il contient d'utile & d'important pour les progrès de la médecine ; je préfère d'y renvoyer le lecteur, qui ne le lira pas sans fruit ; cependant, pour lui donner d'avance une idée des avantages qu'il peut en tirer, je vais transcrire ici la dixième observation dans laquelle on voit se succéder, le cinquième, le quatorzième & le vingt-unième jour de la maladie, des crises qui toutes furent imparfaites, de sorte que la maladie ne fut jugée complètement que le quarante-unième jour. Nous avons préféré cette observation qui est due à M. Lacroix , médecin de l'hôpital de Collioure , parce que, comme l'observe M. Richard , elle est exactement conforme à la doctrine d'Hippocrate, & qu'elle pourroit servir de preuve & d'appui à celle de l'influence du tissu cellulaire sur les crises, si cette doctrine, mise dans un si beau jour

206 RECUEIL D'OBS. DE MÉDECINE
par M. de Bordeu, avoit encore besoin de
preuves.

Un dragon du Colonel-général, nommé
l'Enfant, fut porté dans l'hôpital de Col-
lioure, le 6 Mai 1767 : dix jours aupara-
vant, il avoit reçu un coup d'épée dans le
bras qui avoit été assez promptement guéri ;
il lui étoit survenu une fièvre pour laquelle
le chirurgien-major de son régiment lui fit
prendre un vomitif qu'il alla rendre sur les
remparts, sans en aider l'effet par aucune
boisson.

Arrivé à l'hôpital de Collioure, sa fié-
vre parut être continue simple, mais son in-
continence & son indiscretion la rendirent
putride ; son pouls étoit petit, serré &
convulsif ; le visage étoit enflammé, la lan-
gue sèche & aride, & le ventre très-tendu.
Il fut mis alors à une diète sévère, & on
lui prescrivit une ample boisson d'eau de
tamarin nitrée, qui, aidée de deux lave-
mens, lui procura plusieurs selles bilieuses
d'une odeur infecte. Le lendemain le ma-
lade paroissoit moins mal ; la langue & la
peau étoient moins arides, mais le pouls
restoit toujours convulsif : on lui fit donner
une potion émétisée, qui procura une am-
ple évacuation de bile porracée, par le haut
& par le bas. Ces évacuations semblerent
soulager le malade ; mais le pouls étoit tou-
jours convulsif ; il continua le même remède,

qui produisit constamment les mêmes évacuations.

Le cinquieme de la maladie, le soldat parut assez tranquille; mais le soir les symptômes redoublerent, le pouls devint grand & rebondissant; ce qui pronostiquoit une hémorragie, qui arriva le soir même, sans que la fièvre eût paru diminuée: on ajouta les acides à sa boisson ordinaire; & le lendemain il parut une nouvelle hémorragie, moindre cependant que la premiere. Le huitieme jour, on appliqua les vésicatoires aux jambes: on continua la même potion & la même tisane les jours suivans. Le quatorzieme jour, il y eut un peu de moiteur: le pouls se relâcha, & il parut une légère suppuration aux vésicatoires, qui jusques-là étoient restés secs.

Comme la crise étoit imparfaite, & qu'on craignoit justement une matastase, on fit prendre le lendemain un minoratif aiguë: l'effet en fut prodigieux, & le malade évacua, par les selles & par le vomissement, une quantité d'humeur bilieuse & putride. Après une évacuation aussi abondante, on le mit à l'usage du quinquina, sans discontinuer les remèdes acidules. Il y persista jusqu'au vingt-unieme jour, que la nature parut annoncer une nouvelle crise; mais, loin d'être parfaite, l'humeur se porta sur la poitrine; elle rendit la respiration

courte & difficile, & elle excita une toux aussi fréquente qu'incommode, qu'on chercha à adoucir par les moyens connus : le pouls paroissoit alors un peu moins convulsif. Le vingt-septieme jour, le malade devint, en six heures de tems, bouffi de la tête aux pieds ; il continuoit à rejeter du pus dans ses crachats : une infusion d'hyssope, dans chaque pinte de laquelle on faisoit fondre demi-gros d'*arcanum duplicatum* & une once d'oxymel scillitique, continuée pendant trois jours, suffit pour faire disparoître la bouffissure ; mais le pouls restoit toujours convulsif, & les crachats étoient encore purulens & très-abondans. Enfin le trente-cinquieme jour de la maladie les crachats se supprimerent, la bouffissure reparut : les mêmes remèdes déjà employés la dissipèrent en aussi peu de tems que la premiere fois, & firent reparoître l'expectoration.

Sur le soir du quarantieme jour, le malade se plaignit d'une douleur assez vive à la cuisse : il fut exactement visité ; il n'y paroissoit ni rougeur, ni fluctuation. Le lendemain la douleur subsista toujours, & la fluctuation se fit sentir. On ne perdit pas de tems ; on ouvrit le *fascia lata* qui étoit le siége du dépôt ; & il en sortit une sanie abondante, semblable à de la lavure de chair, & d'une odeur infecte ; tout ce muscle étoit

étoit sphacélé, & tomba en lambeaux. Le soir même on apperçut que le pus avoit gagné jusqu'au pli de l'aine : on mit ces parties à découvert, & on pansa la plaie méthodiquement avec le stirax & le baume de *Fioraventi*, tandis qu'on employoit intérieurement les anti-septiques les plus agissans. A la levée du premier appareil, on trouva la plaie assez belle pour oser espérer ; le poulx, qui, jusqu'au tems du dépôt, avoit toujours été de mauvais caractère, devint naturel ; la fièvre & tous les accidens de la poitrine disparurent presque aussi promptement, & le malade reprit insensiblement des forces ; enfin il parvint bientôt à une guérison radicale.

Si l'on doutoit du danger de faire disparaître inconsidérément les dartres ou la gale, ou de la nécessité de faire reparoître ces éruptions dans les maladies qui résultent de leur répercussion, il suffiroit de lire le cinquieme chapitre, pour être convaincu combien il est essentiel de respecter cette espece d'éruption critique, & avec quel ménagement on doit la traiter.

Le foie est un des visceres dont la fonction est le plus immédiatement nécessaire à la conservation de la vie : on ne peut donc sçavoir trop de gré à M. Richard d'avoir recueilli un grand nombre d'observations sur les maladies auxquelles il est exposé. De ces

observations, les unes sont relatives aux maladies qui affectent ce viscere par sympathie, tels que les abcès qu'on y voit survenir à la suite des coups à la tête : les autres lui sont essentielles. Parmi ces dernières, les abcès & les blessures de ce viscere sont celles qui méritent le plus d'attention. Les pierres qui s'engendrent dans la vésicule du fiel étant la cause de différentes especes de jaunisses, de coliques hépatiques, &c. doivent également exciter les médecins observateurs à en constater l'existence, & à rechercher les moyens de les expulser. On trouve sur tous ces objets les observations les plus intéressantes, mais que les bornes d'un extrait ne permettent pas de faire connoître dans tout le détail nécessaire pour en rendre le précis utile aux lecteurs; ce qui m'engage à les exhorter de recourir à l'ouvrage même, dont aucun extrait ne pourroit leur tenir lieu.

J'ai rapporté dans ce Journal un si grand nombre d'observations qui constatent l'efficacité des pilules toniques de M. Bacher, médecin de Thann en Alsace, que je me crois dispensé de faire connoître plus particulièrement celles qu'on trouve dans le septieme chapitre du Recueil de M. Richard. J'en extrairai seulement la composition de ces pilules, qui a été déposée, en 1772, entre les mains du ministre de la guerre, par M. Bacher.

L'extrait des racines de l'*helleborus niger angustioribus foliis* de Tournefort, en fait la base. Il est essentiel de bien choisir ces racines ; celles qui sont cueillies en Septembre & en Octobre sont préférables , parce qu'elles contiennent plus de résine & de gomme. Pour en tirer l'extrait , on commence par pulvériser grossièrement la racine d'ellébore ; on verse dessus une quantité suffisante d'eau-de-vie alcalisée , pour qu'elle soit parfaitement humectée ; on répète cette irroration douze heures après : il faut un dixieme de nitre fixé par les charbons ; sur neuf parties d'eau-de-vie qu'on doit choisir excellente. Douze heures après avoir fait la seconde irroration d'eau-de-vie, on commence les infusions au vin ; on emploie à cet effet le meilleur vin du Rhin , ou , à son défaut, du vin de Grave de la première qualité : on jette sur la matière, qui doit être placée dans des terrines de grès, une suffisante quantité de l'une ou de l'autre espèce de ces vins , pendant l'espace de quarante-huit heures : on a soin de remplacer le vin qui s'évapore ou qui pénètre la racine & s'incorpore avec elle , de sorte qu'il surnage toujours de six travers de doigt ; on met alors le tout dans une grande bassine d'argent ; & on le fait bouillir pendant l'espace d'une demi-heure ; on passe ensuite à travers un linge la liqueur toute chaude avec

forte expression. On rejette dans la terrine le résidu de cette opération, & l'on verse dessus une nouvelle quantité de vin du Rhin ou de Grave, jusqu'à ce qu'il surnage de six travers de doigt : on remplace le vin, comme dans la première opération, à mesure qu'il pénètre la matière ; & , après une infusion de quarante-huit heures, on procède à la décoction & à l'expression comme ci-devant : on mêle ensemble les deux liqueurs extraites, & on jette le marc comme inutile.

Pour procéder à l'évaporation de cette liqueur, on fait bouillir dans une bassine d'argent deux parties d'eau très-pure ; & , lorsqu'elle est bouillante, on y mêle une partie de la décoction d'ellébore, qu'on aura troublée avec la spatule, pour que la résine, qui gagne aisément le fond, soit exactement mêlée avec les autres parties extractives. On aura attention que la bassine ne soit pas pleine ; & on modérera le feu, afin d'empêcher que la matière, qui est fort sujette à gonfler, ne s'extravase : on poussera l'évaporation jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance de sirop. On répètera ce travail, en soumettant pour la seconde fois cette liqueur extractive à une nouvelle ébullition avec de l'eau, & à une évaporation suffisante pour qu'elle reprenne la consistance de sirop. On suivra exactement le

même procédé que pour la première évaporation.

Lorsque toute la liqueur aura subi cette double opération, on procédera, par une évaporation lente, à la réduire en consistance d'extrait, ayant soin de l'agiter continuellement avec une spatule de bois : ensuite on retirera la bassine du feu, & on y versera peu à peu un neuvième d'excellente & forte eau-de-vie, qu'on mêlera exactement avec l'extrait : on fera sur le champ évaporer cette eau-de-vie à un degré de chaleur fort médiocre ; & par cette méthode, on obtiendra la matière résineuse & extractive d'ellébore noir, dépouillée de ses parties âcres & délétères, & mêlée de la manière la plus intime avec la partie extractive du vin.

On prend une once de cet extrait, & autant de myrrhe préparée comme nous l'allons indiquer ci-dessous ; trois gros & un scrupule de chardon-bénit réduit en poudre : on en fait, selon l'art, une masse qu'on laisse dessécher à l'air jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour être réduite en pilules.

La préparation de la myrrhe consiste à la pulvériser grossièrement, à la passer à travers un tamis de crin ; à la jeter ensuite dans une bassine où il y a une suffisante quantité d'eau : elle s'y dissout à une chaleur

214 RECUEIL D'OBS. DE MÉDEC. &c.
médiocre; alors on la passe toute chaude
à travers un linge, & on l'exprime forte-
ment: on expose à un feu léger la myrrhe
ainsi dissoute, & on l'agite sans cesse, jusqu'à
ce qu'elle ait acquis la consistance d'extrait.

C'est avec bien du regret que je suis
obligé de terminer ici l'Extrait du Recueil
de M. Richard; les autres matieres qui le
forment ne sont ni moins intéressantes, ni
moins dignes de l'attention des praticiens;
elles doivent donner les plus grandes es-
pérances d'un établissement qui, dans son
enfance, a produit des observations aussi
intéressantes que multipliées. Je pourrai
donner dans le prochain Journal la com-
position des dragées de Keyser, qu'on
trouve aussi dans ce volume.



SUITE DU MÉMOIRE

*Sur les Maladies chroniques; par Monsieur
BALME, médecin au Puy en Velay.*

SECONDE PARTIE.

Pour parvenir au but que nous nous
sommes proposés, il est nécessaire à pré-
sent de déterminer d'une manière distincte
& précise la différence qui se trouve dans
le caractère des *maladies chroniques* & celui
des *maladies aiguës*. Le caractère des mala-

dies chroniques étant bien établi, il sera sans doute plus facile de découvrir les causes du peu de succès des artistes dans le traitement de ces maladies, & de trouver des moyens curatifs plus méthodiques & plus sûrs. Nous ne nous bornerons pas à présenter des observations sèches & isolées, & à en déduire une théorie & une pratique conforme à l'idée que notre imagination aura pu nous suggérer. *La nature* sera toujours notre guide; Hippocrate, son fidele interprète, sera notre appui: nous prendrons encore de ses disciples & de ses bons observateurs, ce qui pourra nous justifier & affermir notre sentiment, & peut-être pourrons-nous au moins faire entrevoir un corps de doctrine, qui, perfectionné & travaillé par de meilleures mains, seroit de quelque utilité aux jeunes médecins qui entrent dans la carrière laborieuse & incertaine de la pratique (a). D'ailleurs, je suis bien aise de pré-

(a) Ce Mémoire doit être regardé comme une sorte de discours préliminaire ou comme le *prospectus* d'un ouvrage que l'auteur est sur le point de publier. Tout prévenu qu'il est ou qu'il paroisse être en faveur de ses sentimens, il est de bonne foi; & il reviendra facilement, si on lui démontre la fausseté de ses assertions auxquelles il n'a pu donner l'authenticité possible, par la brièveté qu'il a dû s'imposer dans ce Mémoire; le retard de la publication de l'ouvrage fait foi de la déférence de l'auteur.

venir le lecteur que je pense & agis comme Klein, *Liberam profiteor medicinam, nec ab antiquis sum, nec à novis: utrosque ubi veritatem colunt, sequor; magni facio sæpius repetitam experientiam.....* (Præfat. lib. interp. chin.)

Les maladies sont *aiguës*, disent la plupart des médecins, lorsqu'elles parcourent leur tems avec rapidité, & avec un danger imminent; elles sont dites *chroniques*, quand elles emploient un tems très-long à se terminer, soit en bien, soit en mal, &c. Mais, comme cette définition ne donne aucune notion claire & solide, & que d'ailleurs elle est sujette à fournir matière à beaucoup de discussions, nous n'en ferons aucun usage; & nous dirons qu'une maladie est *aiguë*, lorsqu'on voit dans les signes qui la caractérisent, dans les symptômes qui l'accompagnent, dans les effets qu'elle produit, une force souvent plus que suffisante, & une activité considérable de la *nature*, pour détruire & expulser dans un court espace de tems l'humeur morbifique, soit en raison de la quantité ou de la qualité de l'humeur, soit en raison du danger imminent de la partie affectée. Nous déclarons une maladie *chronique*, lorsqu'on remarque par les signes, par les symptômes & par les effets, une inaction presque absolue de la *nature*, ou bien une action lente, pénible, mal diri-

gée, & le plus souvent insuffisante à produire, dans un long intervalle de tems, des mouvemens salutaires, à l'effet de détruire & d'expulser la matiere morbifique, qui, à raison de sa qualité plus tenace, ou de sa quantité plus considérable que dans les maladies aiguës, prévaut, excède, épuise, & annulle le peu de forces que la nature emploie pour sa délivrance, &c.

La définition que nous venons de donner est conforme à l'expérience & aux documens de *notre maître de Cos*; nous y reconnoissons & nous y établissons le pouvoir & l'action de la *nature* dans toutes les maladies.... *Natura morborum curatrix.... Morbis naturæ medentur....* Dans les *maladies aiguës*, elle seule suffit; toute l'opération de l'artiste ne consiste le plus souvent qu'à modérer ses mouvemens trop impétueux. Dans les *maladies chroniques*, elle seule fait tout; mais l'artiste doit l'exciter, & la forcer à produire des mouvemens qu'elle semble craindre & éviter. Voilà en quoi consiste tout *l'art de guérir*; mais que c'est art est grand, qu'il est vaste, qu'il est profond, qu'il est laborieux! *Ars longa, vita brevis*, a dit Hippocrate; paroles mémorables, dans le sens desquelles chaque médecin doit plutôt trouver des sujets d'émulation & d'ardeur pour sa pro-

feſſion, qu'une raiſon d'indolence & de découragement.

Nous trouvons deux avantages dans les caractères particuliers que nous avons aſſignés aux maladies aiguës ; le premier, c'eſt qu'il eſt aisé d'appercevoir la place intermédiaire que doivent occuper les maladies qui participent tant de l'aigu que du chronique, & qui ſont du *genre mixte* : telles ſont certaines eſpèces de fièvres malignes, certaines fièvres intermittentes : on y voit encore la connexion que certaines maladies chroniques ont avec les aiguës, telles que l'apoplexie, la goutte, &c. qui ne ſont, dans le vrai, que le paroxiſme d'une maladie chronique habituelle, ainſi que le docteur Cheyne l'avoit bien remarqué (a).

Le ſecond avantage que nous retirons de notre définition, conſiſte en ce qu'elle nous fournit le moyen d'établir une diviſion utile & néceſſaire des maladies chroniques, ſans nous écarter jamais de la *nature*. Nous diviſons donc les maladies chroniques en *trois claſſes* principales. La *première claſſe* comprendra les maladies dans leſquelles on

(a) *Chronicis quidem morbis, ſui ſunt quandoque paroxiſmi acutorum amuli: præcipuè ubi jam fatum miſero agro imminet; & acutorum aliquando multi, in chronicos deſinunt.....* (De infirm. Sanit. tuend. cap. 7.)

observe la *nature* employer des forces & avoir une action réelle quoique lente, pour vaincre la cause morbifique ; déterminer même des mouvemens considérables, quelquefois violens, mais mal dirigés, mal ordonnés, au point même d'accélérer & de déterminer la destruction de l'individu. La *seconde classe* contiendra les maladies dans lesquelles la *nature* n'a aucune action déterminée, n'emploie aucune force pour détruire la matiere morbifique ; mais paroît pourtant susceptible d'être aidée, & capable de quelques efforts salutaires, si l'artiste veut s'y prêter & l'émouvoir. Dans la *troisième* & dernière *classe*, seront les maladies dans le cours desquelles la *nature* épuisée reçoit sans aucun fruit & sans aucun effet tous les secours de l'art : incapable d'aucun effort & d'aucun mouvement, elle succombe peu à peu, & sans aucun espoir, à la force & à l'opiniâtreté du mal.... Je suis persuadé qu'il n'existe aucune maladie chronique qui ne puisse être placée dans l'une de ces classes.

Développons à présent de notre mieux la *cause* des maladies *chroniques*, & évitons de la confondre avec l'*effet*, ainsi qu'on peut le reprocher à la plupart des médecins. Je crois, avec Hippocrate, qu'elle n'est qu'une, & qu'elle ne se présente que sous diverses formes : suivons-en la marche

& les effets dans tous les tems de la vie (a):

Nous ne naissons que pour souffrir, & notre vie n'est qu'un tissu d'infirmités: ainsi la santé n'est qu'un objet idéal auquel nous ne pouvons pas plus prétendre, que les physiciens au mouvement perpétuel. On peut donc dire avec raison que la vie de l'homme n'est qu'un passage continuél d'une maladie à l'autre, & la médecine un art qui apprend à substituer une maladie légère à une maladie grave. Parcourons les affections qui se montrent dans tous les âges, & que le climat, les mœurs, l'éducation, le genre de vie, favorisent & développent (b).

L'observation nous apprend que les effets de la nature sont dirigés vers la tête, dans l'enfance; vers la poitrine, dans l'adolescence; vers le ventre inférieur, dans l'âge

(a) *Morborum omnium unus & idem modus est, locus verò ipse eorum differentiam facit; quare videntur quidam morbi, nil simile habere propter diversitatem scilicet locorum, quum sit tamen una morborum omnium species & causa eadem.* (Hippocr. Lib. de Flatibus.)

(b) *Nec igitur una sanitas est, nec existit sanitas perfecta, seu partium earumque motuum eximius ordo, qui tantum metaphysicè concipitur... sanitatem aut vitam peculiarem, quibus homini frui datum est, magis aut minus à sanitate perfectâ desciscere, secundum organorum quorundam vividiorum aut debilem actionem....* (Bordeu, Dissertat. an aq. min. aq. morb. chron.)

viril, vers les articulations principalement, dans la *vieillesse*, sans donner exclusion vers l'ensemble de toutes les autres parties. Cet ordre si sagement observé dans la formation & le développement du corps humain (a), se fait de même remarquer dans les efforts que fait *la nature* pour se délivrer de la surabondance des humeurs qui peuvent la gêner ou la déranger dans la continuité & la liberté de son travail pour la conservation de l'individu.

Cette surabondance d'humeurs se fait remarquer dans tous les âges ; on ne voit dans *l'enfance* qu'une quantité considérable d'humeurs, qui cherche son issue par tous les excrétoires de la tête & de la peau. Le défaut ou l'irrégularité d'action des organes à en susciter & en faciliter l'excrétion, établit l'état maladif, c'est-à-dire toutes les espèces de maladies de l'enfance ; & l'excrétion facile des humeurs par les émonctoires propres à cet âge, prouve l'action soutenue & vigoureuse des organes, & conséquemment la force de la nature, c'est-à-dire la bonté du tempérament (b).

(a) Voyez Idée de l'homme physique & moral, chap. 2, art. 3.

(b) *Sunt verò in infantiâ affectus circa caput... hujusmodi sunt exulcerationes leves, & superficiales cutis, capitis & faciei.... dolores, ardores, æstus circa caput..., affectus, hæmorrhagiæ narium....*

L'action fortifiée des organes dans l'*adolescence*, jointe au développement de nouveaux organes, jusques-là dans une sorte d'inaction & comme passifs, doivent emmener nécessairement une manière d'être, ou un état de vie bien différent : de-là une nutrition plus abondante & un genre d'évacuations plus considérables, & dirigées vers de nouvelles voies ; & cet état participant de l'*enfance* & de l'*âge viril*, doit participer de même des excrétiions & des maladies communes à ces deux âges : c'est pour cela que nous remarquons les affections de la tête se soutenir, celles de la poitrine avoir lieu & dominer principalement, & celles du ventre se montrer & se développer (a).

Nous remarquerons encore en passant, qu'indépendamment de l'action de la nature, dirigée, à l'époque de l'adolescence, vers la poitrine, & des affections qui en résultent, la correspondance intime & si connue des *parties génitales* avec la poitrine doit

convulsiva & epileptica pathemata..... coryza frequens, &c. &c. (Stahl, Diss. de Morb. ætat. cap. 2.)

(a) *Circâ tempus adolescentiæ florida, frequentiores circâ pectus ingruunt affectus; tussis sicca essera, aut humida quoque acres & impetiosa; raucedines, asthmata convulsiva, dolores rheumatici circâ scapulas, thoracem, humeros, cervicem, palpitationes, &c.* (Stahl, cap. idem.)

nous présenter de nouvelles affections dirigées vers ce dernier organe, lorsque les évacuations n'ont pas lieu par les émonctoires des parties génitales qui ont acquis un degré d'action & de vie qu'elles n'avoient point, évacuations qui sont sans contredit plus considérables qu'on ne pense (a).

L'âge *viril* emmène avec soi des affections différentes & qui lui sont propres : *la nature* a achevé le développement & la formation des organes ; occupée uniquement de la conservation de l'individu, c'est vers le ventre inférieur qu'elle paroît diriger principalement ses mouvemens & ses excrétiions, qui, par cette raison, sont plus abondantes. Mais les affections ou maladies de cet âge paroissent avoir encore un caractère particulier, en outre de celui qu'elles conservent ou qu'elles peuvent acquérir de l'*adolescence* ou de *la vieillesse*, en raison de la plus ou moins grande proximité de ces deux âges : ce caractère particulier dépend des *affections de l'ame*, qui

(a) *A dolore forti ad testes irruente, tussis sicca solvitur.... Cum testis à tussi intumescit, memoriam renovat societatis pectoris, mammarum, genitura & vocis....* (Hippocr. de Morb. vulg. sect. 5.) *Inter pudenda & pectus, arcani quidam observantur consensus.... tusses diuturnæ, testium tumore solvuntur, & contra....* (Baglivi, Prax. med. Lib. I.)

à cet âge, agit avec le plus d'empire par *la réflexion* ; enforte qu'on pourroit appeler l'âge viril, l'âge de *la mélancolie*. Dans l'enfance, l'ame paroît agir avec très-peu d'empire : dans l'adolescence, elle produit des mouvemens fougueux & impétueux ; & *la nature* semble agir de concert avec elle, quoiqu'elle en soit le plus souvent troublée dans ses mouvemens. Dans l'âge viril, l'expérience produit une réflexion continuelle, que des passions encore nouvelles ne font qu'augmenter : cet état continu de réflexions ne peut que gêner les mouvemens que *la nature* emploie pour les évacuations propres à l'âge viril. Ces mouvemens sont dirigés vers le ventre (a), avons nous dit, & les évacuations doivent s'en suivre nécessairement par les couloirs qui lui sont propres ; mais *le spasme* que

(a) *Ultra hanc ætatem (juvenilem) provectis, asthmata, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, phrænitides, febres ardentes, alvi profluvia diuturna, cholera, dyssenteria, lienteria, hamorrhoides.... (Hipp. Aph. 30, sect. 3.) Hanc itaque specialem, potiore, & materialem causam, virilis ætatis morborum facimus & agnoscimus per quam quæcumque, vel generalius aliunde nascitur & fovetur, Plethora, decubitus suum præcipuè circa has partes hanciscatur ; nempe circa lumborum, coxarum & ischii in genere, intestini verò & ossis sacri specialissimè regiones.... (Stahl, Diff. de Morb. ætat. cap. 2.)*

les passions de cet âge & la réflexion produisent & ne cessent d'entretenir, arrêtent ces excrétiens salutaires, d'où doivent résulter des affections relatives & inévitables.

La diminution des forces vitales, le peu d'effet des mouvemens naturels, les affections de l'ame plus profondes, plus graves & plus continues, & les maladies qui en dépendent nécessairement, & qui se montrent aussitôt que *la nature* fait pressentir l'épuisement où elle se trouve, annoncent de bien loin *la vieillesse*, qu'on a eu grande raison d'appeler une maladie. A l'apparition de ce terrible signal, on voit la plupart des organes qui constituent le corps humain, tomber dans un état de foiblesse, d'impuissance & même d'inaction; *la nature* semble alors se concentrer dans une sphère moins étendue : reconnoissant la diminution journalière de ses forces & leur insuffisance, elle ne les distribue pas au loin; conservant pourtant ses principaux domaines, elle en retire le plus qu'elle peut; le reste de la machine semble lui être indifférent, & ne servir que de lieu de décharge. *La peau*, cet organe dont l'action est si étendue & si essentielle, devient presque nul, & ne peut être regardé, dans le vieillard, que comme *passif*; il en est de même des *extrémités* : les *parties génitales*, après avoir eu tant d'action dans l'adolescence

& dans l'âge viril, sont peut-être moins que ce qu'elles étoient dans l'enfance; il ne reste à *la nature*, pour son soulagement, que les excrétoires les plus proches, les plus actifs, & comme les plus *vivaces*. Enfin *la nature* épuisée par le travail d'une longue vie; & perdant peu à peu chacune de ses facultés, se voit éteindre & anéantir, malgré son horreur pour la destruction, qui pendant la vie lui a fait faire les efforts les plus étonnans, & lui a donné les plus vives sollicitudes pour sa conservation (a).

D'après le tableau que nous venons de tracer des différens âges, & d'après l'expérience de tous les tems, on voit *la nature* toujours occupée à des évacuations nécessaires pour la conservation du corps humain. Ces évacuations se font sans trouble & à notre insçu, lorsque des causes antécédentes n'y forment aucun obstacle; mais aussitôt que ces évacuations se trouvent gênées, diminuées ou supprimées, *la nature* s'éveille pour employer ses forces à

(a) *Senectus ipsa morbus.... decreménta & insufficientes successus, hæmorroidalium, excretionum assuetarum, mictus cruenti, gonagræ & podagræ diuturni, pertinaces, lentissimi progressus, paroxysmi; apoplexiæ, paralyfes, catharri suffocativi, asthmata, atrophia & marasmus....* (Stahl, de Morb. ætat. cap. 3.)

la destruction ou à l'expulsion de l'ennemi oppresseur : si ces forces sont considérables, & employées avec promptitude & avec vigueur, sagement ménagées par le médecin, *la nature* seule fait tout l'ouvrage, & seule elle parvient à son but ; c'est ce qu'on voit arriver dans les *maladies aiguës* : si elle est dans l'impuissance de faire usage de ses forces, ou que l'ennemi les annule ou les épuise peu à peu, & si le médecin ne réussit, par les secours qu'il emploie, à les exciter, à les augmenter, à les soutenir, elle succombe à un délai plus ou moins grand ; & ses mouvemens, si toutefois elle en produit, étant mal dirigés, ne produisent rien de salutaire, & accélèrent & achèvent sa ruine. C'est l'histoire des *maladies chroniques* (a).

Mais pourra-t-on dire d'où vient cette continuité d'évacuations ? Et pourquoi *la nature* n'est-elle pas toujours la même, en produisant des maladies ou toujours *aiguës*, ou toujours *chroniques* ?

(a) *Acuti morbi imprimis nitantur agili illâ ipsius energiâ naturæ, ad debellandam causam morbidam tendente, propter hujus activitatem in genere, aut partis dignitatem in specie.... Chronici verò affectus contrâ magis segnem materiæ energiam, adedque etiam naturæ neglectum majorem pro fundamento agnoscant....* (Stahl, Path. pars 1, sect. 4.)

Celse, (*Præfat. Lib. I.*) disoit de son tems : *Desidia atque luxuria, hæc duo prius in Græciâ, corpora vitia sunt, deinde apud nos affligerunt* ; & c'est à ces deux fléaux que nous devons la foiblesse de nos tempéramens & la plupart de nos maladies ; c'est le plus sûr héritage que nous tenons de nos peres, & qui se transmet successivement aux générations suivantes ; ce sont ces deux causes prédisposantes qui, en multipliant nos besoins, ont multiplié & aggravé nos infirmités ; sans elles, *la nature*, conservant son état primitif, n'auroit jamais eu à combattre une surabondance de nourriture, le plus souvent encore nuisible par sa qualité, qui la tient toujours en action : attentive à expliquer ses besoins, elle ne demanderoit que ce qui lui est nécessaire pour la conservation, & ses mouvemens seroient libres, aisés & toujours effectifs ; *les passions* n'ayant que fort peu de liaison & de correspondance avec la *rigide sobriété*, ne seroient point ressentir à *la nature* leur empire tyrannique, & ne la troubleroient point dans ses fonctions : toute à elle-même, & jamais traversée, elle assureroit une santé vigoureuse & aussi complète qu'il est possible d'acquérir & de posséder, conséquemment couronnée par une longue vie. On en trouve quelques modèles parmi les gens de la campagne.

Mais *la nature*, toujours en mouvement contre ce superflu que le luxe, par ses apprêts, lui fait désirer, pour satisfaire à des besoins *factices* qui annoncent son état d'inertie & de langueur, reconnoît & éprouve une satiété qui lui est contraire, & souvent funeste par la nécessité où elle est d'employer des mouvemens considérables, à la continuité desquels elle ne peut suffire, & la fait succomber avant le tems qui sembloit lui avoir été assigné; & si on la voit se relever & résister encore, ce n'est que pour donner des jours languissans & pénibles, & pour foiblir & succomber à une nouvelle attaque.

L'oïveté & le luxe, ces deux puissans ennemis de l'humanité, ne contribuent pas peu encore à fatiguer cette nature ouvrière & intelligente, en créant, & en donnant toute l'activité possible aux *passions* dans tous les âges, qui, ce semble, pour hâter la destruction de l'homme, exercent un empire absolu sur tous ses organes, par les différens degrés de *spasme* qu'elles y excitent; ce qui porte le trouble & la confusion dans leur action propre & réciproque, & par conséquent gêne, fatigue, épuise *la nature*, change, diminue & annule tous ses mouvemens utiles; & les excrétiions qui, sans cette seconde cause, je veux dire le *spasme*, eussent été sollicitées au profit de

la nature, font alors supprimées ou diminuées ; & si toutefois encore elles ont lieu, elles annoncent l'état d'imbécillité, d'égarement & de détresse où se trouve *la nature*. Ces exemples sont nombreux chez les habitans des villes. .

La nature ayant toujours à combattre les suites du luxe & de l'oïveté, ensemble les effets des passions propres à chaque âge, ne peut que perdre insensiblement de ses facultés ; & l'individu ainsi affoibli ne peut que transmettre ses foiblesses & ses infirmités, j'oseraï dire aussi *ses vices*, à sa reproduction : de-là cette longue suite des maladies de l'*enfance*, desquelles s'il échappe par art ou par un reste des forces de *la nature*, on les verra se renouveler dans l'*adolescence*, mais sous une autre forme, & propre à cet âge ; & successivement l'*âge viril*, & la *vieillesse* plus ou moins retardée ou avancée, en proportion des mouvemens salutaires & effectifs de *la nature*, porteront toujours l'empreinte & les marques d'un tempérament cacochyme, valétudinaire, qu'on décore du nom de *délicat*, & que nous croyons devoir appeler *maladif*.

Ainsi il est aisé de conclure de ce que nous venons de dire, que les maladies seront *aiguës*, lorsque *la nature* retiendra dans le sujet affecté quelques caractères de son état

primitif & vigoureux : qu'elle pourra employer plus librement ses mouvemens contre la cause qui l'opprime ; & ce ne sera que rarement , & par des causes éloignées & accidentelles , qu'elle se trouvera dans l'obligation de déployer toutes ses forces ; & si alors elle ne se trouve point contrariée ou empêchée par l'artiste chargé de l'observer & de la modérer, elle viendra victorieusement à bout de son entreprise. De même nous dirons que les maladies doivent être *chroniques* , & plus ou moins graves & de longue durée , en proportion de l'état de foiblesse & d'inaptitude de *la nature* à employer ses forces & à produire des mouvemens effectifs contre la cause que le luxe & l'oïveté créent , développent & augmentent dans tous les instans de la vie , & en proportion des secours plus ou moins prompts & plus ou moins salutaires que l'artiste est obligé d'apporter & de fournir à la nature ainsi affoiblie & opprimée.

Conséquemment , si les maladies sont graves , fortes , aiguës & rares chez ceux que nous nommons les gens d'un bon tempérament , c'est la preuve la plus claire de la force & de la vigueur de *la nature* , qui l'a fait résister long-tems à la cause morbifique ou à ses effets , jusqu'à ce que , se voyant opprimée & sur le point de sa destruction , elle met en jeu toutes ses res-

sources pour l'expulser ou pour la détruire. De même, si les valétudinaires, les gens foibles, & que nous avons appelés *maladifs*, sont peu sujets à des maladies violentes & graves, la raison en est que *la nature*, toujours surchargée, & toujours occupée à un travail forcé & continu, ne peut produire ces grands efforts & ces grands mouvemens, qui sont toujours décisifs; & cet état de *la nature*, établissant une vie toujours malade & chancelante, ressemble parfaitement à une maladie qui reste toujours dans sa *crudité*, & qui ne peut se terminer par aucun *mouvement critique*, puisque, pour les produire, il faut de la force & de la vigueur; ce dont n'est point capable *la nature* épuisée dans de tels tempéramens.

On peut voir à présent qu'il est inutile d'aller chercher toutes ces causes singulières que l'imagination a créées à sa fantaisie, & à l'appui desquelles quelques phénomènes naturels paroissent se prêter, & comme s'arranger. Les causes donc des *maladies chroniques* ne dépendent que de la surabondance du suc muqueux ou nourricier, souvent mal digéré ou mal élaboré, soit par l'état de foiblesse d'un ou plusieurs organes destinés à ce travail, soit par l'activité sur-naturelle & forcée d'autres organes, qui, par cet excès d'action, ne produisent rien

que de nuisible, & rejettent sur les parties foibles & dénuées d'action, ce qui leur devient à charge ou nuisible à elles-mêmes (a); d'où resultent un trouble universel & un bouleversement général, plus ou moins apparens, dans tous les organes du corps humain, & conséquemment dans les sécrétions & les excrétiions qui lui sont propres. Et concluons, avec le judicieux & illustre Duret: *Diuturnitatis morborum duæ causæ sunt; complexionis partium, sive ab oppressione, sive ab exolutione fiat; & pe-pasmi difficultas, quæ venit ex materiæ contumaciâ, undè fit aurisia...* (Theorem. æthiol. 21.)

(a) *Rarò quisquam, non aliquam partem corporis imbecillam, habet....* (Celle, Lib. 1, cap 3.)

Fin de la seconde Partie.

DISSERTATION

Sur la Conduite d'une mere nourrice relativement à son enfant, & la Maniere de se gouverner lorsqu'elle ne nourrit point; par M. ALLOUEL, docteur en médecine, membre du college royal de chirurgie de Paris, ancien médecin des troupes du Roi en garnison à Monaco.

De la réforme la plus sage & la mieux sentie, il naît encore de nouveaux abus; on ne peut s'empêcher de dire que la faute

premiere en est aux réformateurs. Une innovation, souvent utile en elle-même, cesse de le paroître, en mettant trop à nud & son importance & ses avantages. La nouveauté brille de ses propres attraits; & c'est peu connoître l'esprit humain, que de ne pas s'appercevoir que chacun veut augmenter du *sien* un système nouveau.

Tel qu'en soit l'objet, chacun le reçoit, & se porte aux extrêmes. Un plan donné sur tel ou tel établissement, est, après très-peu de tems, absolument méconnoissable. Les uns sont éblouis par l'amour-propre; dans ceux-ci, c'est l'entêtement ou une confiance aveugle qui les détermine; dans ceux-là, une négligente & coupable complaisance; dans les autres, une expérience trompeuse; tout enfin concourt, par quelque cause que ce soit, à faire naître les accidens les plus tristes, de l'adoption des choses dont on ne pourroit se dispenser d'avouer les avantages, si nous étions plus sages, plus circonspects, & moins aisés à nous prévenir.

Entre différens points, il s'en présente aujourd'hui deux fort intéressans; 1^o la conduite que doit tenir une mere nourrice relativement à elle (*a*), & particulièrement

(*a*) Il seroit inutile de prétendre ajouter aux réflexions judicieuses qui se trouvent dans plusieurs ouvrages; les meres d'ailleurs doivent prendre les conseils de leur accoucheur pour le régime, &c.

à son enfant ; 2^o la maniere de se gouverner lorsqu'elle ne nourrit pas. Ce qui se passe tous les jours, les accidens dont nous avons été témoins, l'intérêt commun, tout nous engage à rendre quelques réflexions publiques.

PREMIERE PARTIE.

On tenta de généreux efforts pour déterminer les femmes à nourrir leurs enfans. On ne peut trop donner d'éloges aux ouvrages qui ont paru sur un article aussi important ; ils ont fait parler la nature : que de meres ont reconnu sa voix !

Ce ne fut pas assez : on publia des plans pour élever les enfans confiés aux soins maternels. Chaque femme les prit bien pour modèles ; mais, enorgueillies d'être rentrées dans des droits depuis si long-tems négligés, les meres donnerent dans l'extrême. Leur recommanda-t-on de ne plus *entourer, charger & garotter les enfans de linges & de bandes* ? elles en proscrivirent absolument l'usage.

Il n'y a pas, jusques-là, un grand mal : je pense cependant que, dans les premiers tems, il ne seroit pas tout-à-fait indifférent de contenir (je dis seulement *contenir*) les membres, qui, tendres & flexibles, sont susceptibles de prendre des tournures que l'usage a rendues plus ou moins désagréables.

En examinant la construction particulière & primitive, on voit, par exemple, que les pieds prennent une position telle : la pointe, l'*apex* des pieds, se *tourne en dedans*, & les plantes tendent à se regarder. Par le même mécanisme, la cuisse est naturellement sollicitée à favoriser cette situation. Dans beaucoup d'enfans, les genoux tendent à l'arc.

Nous reconnoissons avec tout le monde l'abus de *garotter* les enfans : mais, comme il est prouvé qu'entre les personnes de notre âge, il n'en est guères qui n'aient été assujetties à ces entraves premières; que peut-être il en est très-peu qui puissent rejeter sur elles les défauts de construction, nous pouvons avancer que l'usage des bandes ne doit pas être absolument & indifféremment rejeté. Les liens étoient trop étroitement ferrés; on les proscriit aujourd'hui : c'est un milieu que je désirerois que l'on adoptât.

Je pourrois rapporter ici plusieurs exemples qui mettroient hors de doute les inconvéniens de laisser absolument libres les membres des enfans. C'est une pâte molle & flexible, (qu'on me passe l'expression) dont il faut sagement empêcher les courbures & la *déformation*.

§. II.

Il est encore un autre point qui intéresse

le nourriçon. J'attaque ici la *mode* de ne plus vêtir les enfans ; c'est un abus secondaire, dont il faut nécessairement dévoiler les suites fâcheuses.

Comment veut-on qu'un petit être délicat, qui se trouve subitement transporté dans un autre climat ; qui, d'un lieu constamment tempéré, passe promptement dans une atmosphère sujette à des vicissitudes journalières ; qui nageoit dans un milieu invariable, & se trouve dans un milieu pénétrant, vif, piquant & inconstant ; comment veut-on, dis-je, que ce petit être puisse se faire à ce changement ? Qu'on ne s'y trompe pas ; il porte souvent les premières atteintes de maladies plus ou moins dangereuses.

Comment laisser des enfans à 2, 3, 4, 6 jours, dans une saison assez rigoureuse, sans un vêtement approprié à leur âge (a) ?

(a) On ne se contente pas de ne les point vêtir, on en baigne beaucoup à l'eau froide. Les bains ont été recommandés par les gens de l'art ; mais suit-on les préceptes qu'ils ont donnés, & que le bon sens remet sans cesse sous les yeux ? A-t-on égard au degré de froid, à l'âge, à la complexion, &c ? Je suis très-persuadé que des bains froids peuvent être contraires à un âge sujet à des périodes aussi critiques : la dentition, par exemple, doit en être retardée, &c.

On les renforce, dit-on, par cette méthode ; on les dispose à souffrir plus courageusement. Soit :

Au moins qu'il soit préservatif ; je voudrois qu'on s'éloignât des extrêmes (a).

L'on m'a cité plusieurs fois les climats les plus éloignés : qu'en conclure ? Que plus l'intervalle qui nous sépare de ces pays est grand , moins nous devrions en suivre les coutumes. Un Indien traite son nourriçon en Indien ; pourquoi ne pas traiter les nôtres en François ? Nous avons des abus ; réformons-les , j'y consens ; mais la réformation est épineuse (b).

du moins mettez des gradations ménagées dans vos procédés. *L'habitude est une seconde nature.* D'accord ; mais pour donner à l'habitude cette heureuse transformation , avec quel ménagement ne doit-on pas se comporter ? Si nous en croyons les meres , Paris est une pépinière d'Hercules.

(a) Je vois des enfans dont la délicatesse est reconnue , exposés à souffrir les rigueurs d'une saison déjà piquante ; ce qui est prouvé par l'inspection de leurs tendres membres , pour ainsi dire gelés.

(b) Ici j'ai vu des Indiens avec des enfans élevés dans leur pays natal , n'être pas plus forts ni plus vigoureux que les nôtres ; (je parle de ceux qui ont été élevés comme nous :) leur santé bien établie les mettoit , il est vrai , au nombre des enfans vigoureux. Ce seroit arguer du particulier au général : d'ailleurs , est-il prouvé qu'ils doivent leur bonne constitution , & la plupart des nôtres leur foiblesse , à la manière dont ils ont été élevés ? Que de causes y concourent ! Elles sont ou inconnues , ou les parens les méconnoissent ! Ce seroit nous éloigner un

Je soustrairai aux mères tendres & sensibles le triste tableau de mille victimes d'une conduite aussi peu raisonnée ; j'ai des faits.

Je connois plusieurs enfans qui, actuellement à l'âge d'un an, dix-huit mois, deux, trois années, ont une toux qu'ils ont gagnée dans les premiers jours de leur naissance. J'en connois plusieurs qui ont habituellement un, deux rhumes par an, qui reconnoissent la même cause.

Les poumons, affectés de si bonne heure, (aussi légèrement qu'on le voudra,) ne deviennent-ils pas chez eux la partie la plus foible ; partie que la nature choisit de préférence pour en débarrasser une autre de telle ou telle affection ?

Au reste, combien d'enfans n'ont-ils pas succombé sous des fluxions considérables à la tête, aux yeux, aux oreilles, à la poitrine ? & les parens disoient eux-mêmes ; *C'est un coup d'air*. Que de suppressions de transpiration ! Que de subites suffocations ! &c. &c.

Détournons les yeux de ce tableau triste & trop vrai ; mais ajoutons que tout ce que nous avons avancé est de fait. Que notre peu de notre but, que de descendre dans cette discussion : elle seroit trop longue & inutilement désagréable.

crainte ne paroisse pas ridicule, ni sans fondement suscitée & éveillée dans le cœur des meres. Je me repose sur leur tendresse réfléchie ; je vois déjà leur sensibilité secouer un préjugé dangereux & cruel.

Passons à l'autre Partie ; elle n'est pas moins intéressante.

SECONDE PARTIE.

Une mere, après avoir mis son enfant au monde, restoit neuf, douze, quinze jours, trois, six semaines, plus ou moins, à reprendre des forces affoiblies par un travail relativement fatigant & pénible : ce plus ou moins étoit à peu près marqué par l'ordre des différens états, & chaque ordre a suivi indifféremment les regles de la réforme.

On a prouvé à la plupart des femmes, que le tems qu'elles prenoient pour se *refaire*, passoit les bornes prescrites par la nécessité. On leur a démontré qu'elles se *délicatoient trop* ; ce fut assez : les soins, les précautions d'une utilité avouée, passerent bientôt, chez elles, pour une mollesse impardonnable.

Elles saisirent le système ; &, par une suite des principes que j'ai établis dans la premiere Partie, elles firent plus qu'on n'exigeoit d'elles aucun ordre ne garda de proportion.

Les

Les femmes qui ne se *levoient* qu'après les *neuf jours*, prirent des licences, même dans cet espace de tems, qu'un très-long usage sembloit avoir rendu sacré. De celles qui ordinairement entretenoient des sueurs toujours favorables dans les premiers jours, les unes les ont beaucoup altérées, d'autres s'y sont opposées, les ont même arrêtées; & de-là une infinité d'accidens, desquels on cherche bien loin la cause (a).

Il en fut de même de tous les états; comme je l'ai dit, aucun ne reconnut de proportion: telle qui gardoit auparavant le lit pendant trois semaines, diminua ce terme à volonté. Tout, en conséquence, se ressentit de ce dérangement; la plus délicate, pour jouer la femme robuste, auroit rougi de ne se pas mettre à la mode. Les foibles complexions ne furent pas les seules attaquées; les plus vigoureuses partagerent elles-mêmes les inconséquences d'écarts toujours funestes.

Nous dirons, non pas à la honte de l'art, (il n'est jamais en défaut,) mais

(a) Que le peu de ménagement que prennent les femmes du peuple n'en impose pas; elles sont, comme les autres, sujettes aux mêmes accidens: cet ordre de citoyens nous fourniroit beaucoup d'exemples; s'ils paroissent plus rares, c'est qu'ils ne frappent pas tant.

bien à celle de cette espèce de sçavans qui ne doivent leur réputation qu'au rang d'un protecteur abusé ; nous dirons qu'il en est qui proposent, & qui font appliquer sur les mamelles *des moyens propres à faire évacuer le lait*. . . . Ils commandent à la nature ! . . . ils lui indiquent la voie de décharge (a) !

Ces topiques , inconsidérément appliqués , empêchent-ils le lait de se porter au sein ? Leur action est de le répercuter , de le forcer à retourner sur ses pas , dans un moment qu'il avoit choisi pour s'échapper par une voie naturelle : établissons une comparaison.

Ces remèdes agissent sur le lait comme sur toutes les humeurs accumulées : n'en procurent-ils pas la résorption de la partie la plus fluide ? Pour peu que les parties soient disposées à l'engorgement , ne peuvent-ils pas en favoriser les progrès ? S'il est des dangers à craindre seulement dans la supposition, les représentations sont fondées.

Je veux en outre, pour un instant , que ces moyens fassent rétrograder le lait : il faut qu'il rentre dans la masse ; il faut qu'il reprenne une nouvelle route. Peut-on se

(a) Il y auroit ici bien des distinctions à faire : il est des cas particuliers , & nous n'avons en vue que le général.

flatter alors de connoître & de s'affurer de celle qu'il suivra ? Est-il impossible qu'enfant tel ou tel couloir, il ne se jette sur telle ou telle partie, comme les poumons, le cerveau, &c ? Nous ne recourrons point à la multiplicité des exemples ; il suffit que les craintes soient raisonnées & soutenues, pour déterminer les plus sérieuses réflexions.

La nature d'elle-même se débarrasse du lait, ce suc nourricier qu'elle forme en vain, qui devient de trop dans les femmes qui n'allaitent pas : la nature s'en débarrasse par le sein, les sueurs, les lochies, les urines & les felles ; presque toutes ces voies lui sont ouvertes à-la-fois : c'est le plus grand avantage *pour une femme en couche*. Pourquoi lui interdiroit-on telle ou telle ? Celle du sein est la plus naturelle ; pourquoi l'excluroit-on de préférence ? Parce que peut-être c'est malheureusement la seule qui soit soumise à l'action de remèdes dont l'application ne contrarie point le sujet.

La voie des sueurs n'est pas une des moins avantageuses ; on la néglige encore beaucoup trop. L'entretien de celle-ci dépend de la malade. Que les femmes se représentent que les causes qui retardent, suspendent ou arrêtent cette transpiration utile, ces sueurs dépuratoires, influent considérablement sur les autres évacuations, & particulièrement sur les lochies, qui se

chargent toujours plus ou moins de l'humour laiteuse (a).

Les voies ordinaires de cette évacuation sont , pour ainsi dire , toutes liées par une même chaîne : il existe entre elles un rapport , un accord admirable , qu'il seroit très-dangereux de troubler.

Quels exemples n'avons-nous pas sur ce point ? Que de femmes victimes de leur imprudence ! Mais ce seroit encore peu ; il est des faits plus frappans. Nous avons vu des personnes les mieux portantes , enlevées , au bout de huit , dix , quinze jours , par une mort aussi précipitée qu'inattendue. L'ouverture des cadavres en a démontré la cause : dans plusieurs , ce fut un transport subit du lait aux poumons ; transport qui produisit la plus prompte suffocation.

Sans nous arrêter à l'explication d'une métastase aussi vive qu'effrayante , nous dirons qu'on peut en rejeter la cause sur le peu de soins , sur l'impatience de sortir de cette espèce de captivité , en un mot , sur une conduite inconsidérée.

Que la plus profonde assurance prenne cependant la place de l'effroi. Je n'ai pu marquer les précipices , sans donner les moyens de les éviter. Quoique les accidens

(a) On sçait que le lit & le repos exact doivent faciliter l'écoulement des lochies , nous en avons la preuve dans les pertes.

soient considérables , il est facile de s'opposer même à leur naissance. Je ne tracerai point une conduite particulière ; il est sage de prendre les conseils de son accoucheur : éclairé par sa prudence , on ne peut contredire le vœu de la nature , l'oracle le plus sûr à consulter.

Si je n'ai pas eu l'avantage de persuader sur les deux points qui m'occupent , pourrât-on se refuser à certaines réflexions qu'on verra naître , malgré soi , de la lecture de cette Dissertation ? Non ; & cela me suffit. C'est la cause des meres , c'est la cause des enfans , celle de la postérité , que j'ai tenté de défendre : la vérité fut mon guide , l'utilité mon but.

OBSERVATIONS

Sur l'usage de l'Emétique dans les maladies des femmes grosses ; par M. THOMAS-SIN , maître en chirurgie à Rochefort , près Dole en Franche-Comté.

Si l'opinion qui regarde l'usage de l'émétique comme dangereux dans les maladies des femmes grosses , pouvoit être combattue par des raisons solides , prises de la structure & de l'action mécanique des organes qui operent le vomissement , Mes-

fieurs Lieutaud (a), Balme (b), Pietſch (c) & Emmanuel (d) n'ont rien laiffé à défirer fur cette matiere ; mais il n'y a que l'obſervation qui puiſſe ébranler ce dangereux préjugé, & affermir ſur ſes débris un axiome pratique déjà confirmé par la ſpéculation & l'expérience. C'eſt encore à l'obſervation ſans doute qu'eſt réſervée la gloire de renverſer, par la ſuite, les autres préjugés de la médecine, qui malheureusement ſont encore très-nombreux.

En 1771, je fus appelé pour voir une fille de la paroiffe de M... : je la trouvai au lit, ayant de la fièvre, avec un grand mal de tête, des courbatures dans les cuiffes & les jambes, des envies fréquentes de vomir ; la bouche pâteuſe, amère ; la langue chargée, &c. Ses regles, me dit-elle, étoient ſupprimées depuis environ cinq mois. N'ayant aucun ſoupçon ſur cette fille, je lui fis une ſaignée au bras, & je ne balançai point à lui preſcrire fix grains d'émétique à prendre le lendemain, dans quatre grandes verrées d'eau. Cette fille, qui étoit groſſe d'environ trois mois, & qui avoit le deſſein de ſe

(a) Précis de Médecine pratique, Tome I, Liv. I, page 474 ; & les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1752.

(b) Journal de Médecine, Février 1769.

(c) Journal de Médecine, Décembre 1772.

(d) Journal de Médecine, Février 1773.

faire avorter , prit le remede en une seule dose , au lieu de le prendre en quatre , comme je le lui avois recommandé ; ce qui produisit d'abondantes évacuations de bile par haut & par bas , sans procurer l'effet qu'elle désiroit. Ce remede , me dit - elle quelques jours après , lui avoit enlevé sa fièvre , mais ne lui avoit point diminué sa douleur de tête , qui étoit produite par la suppression de ses regles ; & elle me prioit instamment de lui faire une saignée du pied , comme l'unique remede qu'elle croyoit qui pût la guérir. Alors je conçus quelques doutes sur cette fille : je me refusai à sa demande ; & je cherchai à éclaircir mes soupçons , en m'informant de sa conduite. Ce que j'appris ne lui étoit pas favorable. Je lui fis de séveres réprimandes sur les moyens qu'elle cherchoit à employer pour procurer l'expulsion de son enfant : je lui peignis avec force le danger auquel elle s'exposoit : je finis en l'avertissant de prendre garde à ce qu'elle feroit , & en l'assurant que j'étois sûr de sa grossesse. J'ai appris par la suite qu'elle étoit accouchée , au terme de neuf mois , d'un enfant bien portant.

On peut conclure de cette observation , que si l'émétique n'a produit aucun mauvais effet , dans un cas où tout , jusques même à la malade , concouroit à le rendre funeste , une main habile peut , avec quelque sorte

de sécurité & un avantage réel , l'administrer dans les maladies des femmes grosses où le besoin de vomir est indiqué.

Dans le mois de Juin dernier , la femme de François Tramus , maréchal , demeurant au village de Lavaus , étant grosse de sept mois , fut prise d'une fièvre tierce bien caractérisée , avec douleurs à la tête , des nausées fréquentes , &c. Je la saignai du bras ; je prescrivis les délayans , les acides , les apéritifs ; & elle fut purgée deux fois , avec deux onces de manne , dissoute avec trois gros de sel de Glauber , dans six onces de petit-lait. La fièvre persista dans toute sa force , de même que les signes de saburre des premières voies. Enhardi par la théorie du vomissement , autorisé par l'exemple de plusieurs praticiens habiles , je lui fis prendre trois grains d'émétique dans deux verres d'eau. Ce remède évacua prodigieusement , & la malade fut soulagée incontinent. Le lendemain la fièvre manqua , & elle n'est plus revenue depuis : l'appétit a repris ; les forces se sont rétablies ; & cette femme est accouchée , au terme ordinaire , d'un enfant qui vit & se porte bien.

Je pourrois rassembler ici un grand nombre d'observations , pour prouver l'efficacité de l'émétique dans les maladies aiguës & chroniques , qui attaquent tous les âges & tous les sexes ; mais ce seroit m'attacher

à prouver une vérité de fait qu'on n'ose plus révoquer en doute aujourd'hui ; cependant je ne peux passer sous silence que je lui dois moi-même une guérison aussi surprenante que peu attendue.

Dans le mois d'Août 1772, je fus pris d'une fièvre tierce, avec engorgement & douleur à la rate ; elle ne cédoit à aucun remède ; la saignée, les délayans, les purgatifs, les apéritifs, les fébrifuges, associés & appropriés aux différentes circonstances, ne me procuroient que quelques relâches momentanés : cet état continuoit encore dans le commencement de Mai. Il y avoit environ deux mois que mes urines étoient d'un rouge foncé, tirant sur le noir, même dans le tems où la fièvre me donnoit du relâche, & où je paroissais assez bien. Le 7 Mai, environ les trois heures de l'après-midi, étant à faire la visite de mes malades, (j'étois éloigné d'ici d'une lieue,) la fièvre me saisit en s'annonçant par le frisson ; je m'en revins, & je fus fatigué extrêmement en chemin par des maux de cœur continuels. Je me rappelai avoir lu quelque part la pratique de quelques médecins Anglois qui donnoient l'émétique dans le tems même du frisson des fièvres intermittentes. Je pris incontinent trois grains de tartre stibié délayé dans un verre d'eau ; ce qui me produisit une excessive évacuation d'une

bile résineuse, noire, épaisse, que je pris d'abord pour du sang (a); je fus aussitôt foulagé, & le lendemain matin je me trouvais en état de remonter à cheval pour aller visiter mes malades. La fièvre n'est plus revenue; la tuméfaction & la douleur de la rate se sont dissipées, & j'ai continué à me bien porter.

(a) C'est vraisemblablement cette humeur qui donnoit à mes urines cette teinte si foncée qu'elles avoient depuis quelque tems; car aussitôt après cette évacuation, elles reprirent leur couleur naturelle. *Voyez le Précis de Médecine pratique de M. Lieutaud, Tome I, page 481.*

OBSERVATIONS

Sur l'Effet des Purgatifs mercuriels & résineux, & sur celui de l'eau de mer, pour la destruction des Vers strongles; par M. FRETAUD, chirurgien à Savenai en Bretagne.

Depuis l'avis que vous avez inséré dans votre Journal pour indiquer les remèdes contre les vers strongles, je n'ai vu indiquer par les praticiens que les remèdes ordinaires; ce qui m'engage à vous en communiquer quelques autres moins connus, dont j'ai éprouvé le succès.

L'an 1766, ayant un désir extrême de

voir l'Amérique, je m'embarquai sur un bâtiment Nantois. Seize jours après avoir mis à la voile, le maître d'équipage me pria de voir un de ses matelots qui vomissoit souvent des vers. J'examinai le malade, & le questionnai sur son état : il m'apprit que depuis huit mois il vomissoit de fois à autre des vers longs & ronds ; qu'il s'étoit fait traiter à Nantes : n'ayant pu guérir, & voyant qu'il maigrissoit de plus en plus, il s'étoit embarqué, dans l'espoir que l'air de la mer le guériroit ; mais qu'il voyoit bien qu'il falloit mourir. Cet homme étoit extrêmement maigre ; il avoit une douleur fixe à l'estomac, la figure défaite, l'air triste & abattu, & ne dormoit qu'en rêvant des choses sinistres. Son vomissement étoit annoncé par une espece de chatouillement d'estomac, & ne venoit qu'irrégulièrement ; son pouls étoit inférieur & concentré. Je m'engagai de le guérir, afin de le déterminer à prendre des remèdes auxquels il avoit absolument renoncé, décidé à s'abandonner à la mort. L'assurance avec laquelle je lui promis sa guérison me fit gagner sa confiance, & le détermina à faire dès le lendemain usage de mes remèdes. En effet, il avala à jeun trois bols composés avec le mercure doux, la résine de jalap, le semen-contrà, le quinquina, le sel d'absinthe & la rhubarbe ; il prit pareille

dose du même remède, à dix heures & à deux heures après midi ; il continua ainsi pendant trois jours, au bout desquels le malade vomit encore deux vers vivans, semblables à ceux qu'il avoit vomis jusqu'alors. Je pris les deux vers ; j'en mis un dans l'huile de noix où j'avois fait infuser les remèdes que contiennent les bols ci-dessus ; le ver vécut environ trois heures, & creva sans beaucoup se remuer : je mis l'autre dans une chopine d'eau de mer, où il creva en peu de tems, après beaucoup d'agitation. Cette expérience me fit ouvrir les yeux ; & , quoique incertain si je devois attribuer la mort prompte de ce dernier à l'eau de mer, ou à ce qu'il fût plus foible que l'autre, je me déterminai à faire faire usage au malade d'eau de mer, persuadé que si elle ne lui étoit pas avantageuse, du moins elle ne lui nuiroit pas. Je continuai donc les bols ci-dessus, qui le faisoient aller à la selle trois fois par jour & sans évacuation de vers, & lui donnai par-dessus chaque prise un bon verre d'eau de mer. Il fut ce jour quatre fois à la selle ; sçavoir, la première à la poulaine, c'est-à-dire sur des cordes treffées devant le bâtiment, & où les excréments tombent à la mer. Il remarqua qu'il rendit plusieurs vers, & vint me le dire ; je lui dis que s'il avoit envie d'aller, qu'il fût dans une gamelle, afin de

voir ses déjections ; ce qu'il fit. Je remarquai qu'il avoit rendu quinze à vingt vers, dont deux avoient environ sept pouces de long, & tous morts. Je réitérai le lendemain le même remède : le malade, par une envie extrême de se guérir, but plusieurs verres d'eau de mer ; ce qui lui chargea l'estomac, & le fit vomir cinq vers morts. Il prit ses deux autres prises de bols, & but un gobelet d'eau de mer après chaque prise : il fut trois fois à la selle sans rendre de vers. Se trouvant tout-à-fait soulagé, il fut purgé trois jours après avec une médecine ordinaire, & recouvra en moins de deux mois la santé la plus parfaite.

DEUXIEME OBSERVATION.

Le cinq Décembre dernier, je fus appelé pour voir le nommé Jacques Guiot, paroisse de Pontchâteau : je le trouvai pâle, maigre, avec une toux sèche, l'air triste & abattu. Je lui demandai depuis quand il étoit malade : il me répondit qu'il y avoit trois mois, & qu'il soupçonnoit que sa poitrine étoit affectée, me priant de lui dire si cela étoit, afin de mettre ordre à ses affaires. Je le questionnai sur les remèdes qu'il avoit faits jusqu'alors : il m'apprit que l'apothicaire du lieu lui avoit donné des remèdes, & que, malgré cela, il sentoît toujours comme des vers lui pisser au cœur (ce sont ses expres-

fions.) M'étant informé de l'apothicaire ce qu'il lui avoit donné, j'appris qu'il avoit été purgé deux fois, qu'il avoit vomi une, & qu'il avoit fait usage de tous les vermifuges connus, mais qu'il n'avoit point rendu de vers. De retour chez le malade, je lui demandai où lui répondoit sa toux : il me montra son estomac, & me dit : Si ce qui est là étoit ôté, je serois guéri ; mais qu'il ne vouloit pas vomir, parce qu'il l'avoit déjà fait sans fruit. Je pensai aussitôt à mettre en usage les bols annoncés dans l'observation précédente, & l'eau de mer factice, étant trop éloigné de la mer ; mais le malade ne voulut prendre ni bols ni eau salée, quelque espoir que je lui donnasse d'une prompte guérison. Ne pouvant donc le déterminer à l'usage de ces remèdes, je lui dis de venir chercher chez moi de quoi le guérir, & que tout ce que je lui donnerois seroit liquide. Je lui envoyai une prise de turbith minéral, pour le faire vomir : je préfèrai cet émétique aux autres, comme étant une préparation de mercure, & par conséquent un antivermineux. Le malade la prit, vomit plusieurs vers, & en rendit de même par les selles, avec une matière semblable au frai de grenouille. Le lendemain, il m'envoya annoncer l'effet du remède : je fus le voir, & je le trouvai disposé à tout faire. Je lui envoyai des bols

tels que ceux que j'ai indiqués ci-dessus, lui ordonnai d'en prendre trois fois par jour, & de boire par-dessus un petit verre d'eau de chaux tiède. Le malade exécuta le tout, fut beaucoup à la selle, rendit quantité de vers, & a été guéri de cette manière : je voulus le purger après ; mais, se trouvant bien, il n'en voulut rien faire.

OBSERVATION

Au sujet d'une Gangrène qui a fait des progrès surprenans dans moins de vingt-quatre heures ; par M. MARQUE, maître en chirurgie, & lieutenant de monsieur le premier chirurgien du Roi de la ville de Tartas.

Une jeune payfanne, âgée de vingt-quatre ans, accoucha, le 13 Juin 1772, de son premier enfant. Elle eut un travail fort long, malgré que l'enfant vînt naturellement. Elle fut secourue par une matrone d'une paroisse voisine : la délivrance fut complète ; c'est-à-dire que l'arrière-faix sortit immédiatement après l'enfant. Les 14, 15 & 16, cette femme, suivant le funeste usage des payfannes, se tint levée, ayant elle-même soin de son petit, & lui donnant son lait. Jusques-là, les choses paroissoient avoir suivi assez le train ordinaire,

même l'écoulement des lochies. Le 17 au matin, elle se leva à l'ordinaire, pour donner ses soins à son enfant; elle eut une perte de sang un peu considérable. On s'en aperçut dans la famille; on l'obligea de se mettre au lit. Elle se plaignit, peu de tems après, d'une soif si extraordinaire, qu'on ne pouvoit la désaltérer. Elle envoya chercher, dans une fontaine à portée, de l'eau qui étoit extrêmement froide; elle en but avec la dernière satisfaction, fort copieusement. Vers les dix à onze heures, elle se sentit prise; la fièvre se développa: dans l'après-dinée, les vuidanges se supprimerent: vers le soir, la fièvre fut considérable: la malade fut, vers les onze heures du soir, en délire. Tous ces accidens obligèrent son mari à envoyer chercher le curé de la paroisse, & le chirurgien ordinaire. Le curé s'y rend vers minuit; & le chirurgien, sur le rapport qu'on lui fit, envoya son garçon, pour la saigner du pied. Le maître s'y rendit lui-même à trois heures du matin du 18: voici ce qu'il dit lui-même de l'état où il trouva cette malade. *La fièvre, dit-il, étoit très-forte; la langue étoit fort sèche: elle jetoit les hauts cris d'une douleur vers la région iliaque gauche, & toute la fesse du même côté. J'examinai la partie: je reconnus que la fesse étoit légèrement gorgée; & sur le milieu, il paroissoit une tache de la largeur*
d'un

d'un petit écu, d'une couleur noire. Je confisillai au mari d'aller chercher du secours à la ville. Je fus requis vers les dix heures du matin. Je trouvai cette femme qui crioit d'une façon épouvantable; son poulx étoit fort petit & inégal, la langue fort sèche & aride, son visage presque cadavéreux. J'examinai les parties affectées: je trouvai un engorgement & une tumeur énorme sur toute la fesse gauche, depuis la partie supérieure de l'os des isles, jusqu'à la partie supérieure de la cuisse; la tumeur étoit froide & noire, point sensible au toucher, & l'impression des doigts restoit sur la surface, comme dans un œdème; aux environs de toute la tumeur & dans toute sa circonférence, je remarquai par le tact une espece d'œdème emphysemateux, dans lequel mes doigts s'enfonçoient avec bruit, comme s'il y eût eu de l'air infiltré dans le tissu cellulaire. Sur toutes ces parties, je distinguai une couleur moins noire que sur la principale tumeur, mais marquée çà & là par des taches violettes qui gagnoient déjà jusqu'aux fausses côtes supérieurement, & presque toute la cuisse inférieurement; gagnant comme par des ceintres de la même couleur vers l'abdomen, l'aîne & la partie honteuse.

Tout cela me donna l'idée d'une gan-

grène qui faisoit des progrès étonnans , & qu'aucun secours de l'art ne pouvoit borner, attendu que le sujet me parut proche de sa fin. Je fis avertir de nouveau le curé pour l'administration des derniers sacremens. Je me trouvai dépourvu de tout dans cet endroit ; je me contentai de faire du vin aromatique, où je joignis une poignée de persicaire , faisant tremper de grandes compresses toutes les heures pour en couvrir toutes les parties. Je sortis de la maison à onze heures , & je revins à midi & demi , où je me trouvai avec le chirurgien ordinaire de la maison : nous trouvâmes que la malade venoit d'être administrée , ne se plaignant plus de la fesse , mais d'une douleur du même caractère sur le bras du même côté. Je découvris tout le côté gauche : la tumeur de la fesse s'étoit encore fort élevée & remplie de phlictènes ; tout le côté de la poitrine jusqu'au cou , le bras, la cuisse & presque tout le ventre ne présentèrent plus que la même couleur que j'ai déjà décrite sur la fesse ; une froideur étoit répandue sur toutes les parties ; & je n'exagère point en disant que si j'avois pressé la peau , elle auroit suivi l'impulsion de mes doigts. La malade étoit dans ce moment sans pouls, le visage entièrement cadavéreux , & couverte d'une sueur froide : nous sortîmes

de chez elle à une heure & demie, elle mourut à quatre.

Je voudrois , par mon observation, intimider les femmes de la campagne, & leur apprendre à se conduire différemment dans leurs couches. Les lochies entièrement supprimées par l'imprudence d'une boisson copieuse très-froide, le quatrième jour après l'accouchement, joint à quelque autre irrégularité de régime qu'elle peut avoir commise les premiers jours, sans s'en être vantée, sont plus que suffisans pour lui avoir procuré la mort, qui a été d'autant plus prompte, que la chaleur excessive qu'il faisoit ces jours-là a dû donner plus d'intensité aux causes intérieures qui agissoient pour sa destruction.

• O B S E R V A T I O N S

Sur différens Coups de Sabres qui ont intéressé les os, dont la guérison a été obtenue par la suture nommée communément sèche ; par M. BOURIENNE, chirurgien-major des armées du roi, &c. en Corse.

On ne peut mettre trop souvent sous les yeux des jeunes chirurgiens les moyens simples qu'on met en usage pour la réu-

nion des plaies faites par les instrumens tranchans, même celles qui intéressent les os : les jeunes praticiens, en suivant servilement les anciens, ne connoissent que la future sanglante ; quand l'os se trouve divisé, ils tamponnent les plaies pour, disent-ils, favoriser l'exfoliation, quoique M. Pibrac, dans son sçavant Mémoire, ait fait voir, par le raisonnement & l'observation, que ces moyens étoient douloureux, souvent suivis d'accidens : cela n'empêche pas qu'il n'y ait encore des chirurgiens qui ne mettent que trop souvent la future sanglante en usage. On ne sçauroit donc trop multiplier les observations qui servent à faire connoître l'abus d'une pareille pratique.

1^{re} OBSERVATION. Un sergent du régiment de Berry, en se battant avec un de ses camarades, reçut deux coups de sabres à l'avant-bras gauche, dont l'un n'intéressoit que les tégumens, & l'autre fut donné à deux travers de doigt au-dessus de l'articulation du poignet, & coupoit le cubitus entièrement. La plaie de l'os étoit oblique de bas en haut ; il y eut dans l'instant une hémorragie considérable, que le blessé arrêta avec son mouchoir un peu ferré. Il fut porté, une heure après son accident, à l'hôpital de Vinfolana : c'étoit le 16 Fév.

Avril 1771. Aussitôt après son arrivée, le chirurgien aide-major de l'hôpital examina la plaie des tégumens & celle de l'os; il ne reconnut point dans cette dernière d'esquilles: il fit mettre le bras du malade dans une position convenable, rapprocha les extrémités de l'os & les lèvres de la plaie; elles furent maintenues dans cet état au moyen des emplâtres agglutinatifs, & par un bandage unissant: l'hémorragie étoit presque arrêtée quand le blessé reçut du secours. Pour prévenir les accidens, il fut saigné deux fois dans les vingt-quatre heures, & mis à la diète. On se disposoit à lever l'appareil le deuxième jour; mais le malade ayant fait une confession sur certaines débauches qu'il avoit faites, on jugea, d'après son aveu, qu'il avoit la vérole. En conséquence, il fut évacué tout de suite sur l'hôpital de Bastia. Le lendemain de son arrivée, j'examina les plaies: celle où les tégumens n'étoient que divisés, étoit presque réunie; il y avoit un peu de gonflement à celle où l'os étoit coupé, un peu de suintement, sans suppuration ni inflammation. Ce second pansement fut fait comme le premier; j'eus soin de bien rapprocher les lèvres de la plaie, ainsi que les extrémités de l'os; les emplâtres & le bandage unissant comme ci-dessus. Le blessé

m'avoua avoir eu des chancres qu'il s'étoit guéris ; un traitement aussi suspect me déterminâ à le préparer à recevoir les frictions. Il ne survint point d'accidens à la plaie ; la réunion des tégumens se fit solidement en trois semaines, & celle de l'os en un mois ; le malade est sorti guéri le cinquantième jour, se servant aussi bien du bras gauche que du droit.

II^e OBS. Au mois d'Avril 1771, un sergent du régiment de Dauphiné reçut un coup de sabre à la partie supérieure de la face, qui s'étendoit depuis l'apophyse zygomatique du côté droit, & se terminoit à la partie moyenne de la paupière inférieure du côté gauche : les os du nez étoient coupés sans être enfoncés ; & dans l'étendue de la plaie l'instrument avoit pénétré jusqu'à l'os de la pommette de l'un & l'autre côté. Quand le blessé arriva à l'hôpital, les lèvres de la plaie étoient écartées & gonflées, ce qui me donna de la peine pour les rapprocher : je commençai par un des angles de la plaie ; à mesure que je rapprochois les lèvres, je les maintenois par des bandelettes d'emplâtre de diapalme : je parvins, quoiqu'avec peine, à réunir toute l'étendue de la division ; je mis dans l'intervalle des bandelettes d'emplâtre, un peu de charpie imbibée de baume du Commença

deur : le tout fut recouvert par des compresses & un bandage convenable. Le blessé fut saigné trois fois, & mis à la diète dans les premiers jours ; le cinquième je levai l'appareil. Je reconnus que la réunion commençoit à se faire : j'humectai l'étendue de la plaie avec le baume du Commendeur, & employai le bandage comme ci-dessus. Tous les quatre jours j'examinai la plaie sans toucher aux emplâtres : le vingtième jour les bandelettes tombèrent d'elles-mêmes, & la plaie se trouva parfaitement cicatrisée : la réunion étoit si bien faite, qu'il falloit s'approcher de près pour appercevoir l'endroit où il avoit été blessé.

III^e OBS. Un sergent du régiment de Dauphiné, en se battant avec un dragon, reçut un coup de sabre à la partie inférieure de l'avant-bras gauche, qui coupoit entièrement le cubitus près de l'articulation du poignet. Il fut transporté tout de suite à l'hôpital de Bastia : c'étoit au mois de Mars 1771. Je le vis dès l'instant de son arrivée, & examinai l'état de sa blessure. En faisant faire quelques mouvemens légers à l'avant-bras, je sentis distinctement le froissement des extrémités de l'os coupé : comme la plaie étoit sans hémorragie, je procédai à la réunion, en faisant faire une légère extension, afin de mettre les extré-

mités de l'os en situation : je rapprochai les lèvres de la plaie ; elles furent maintenues au moyen des emplâtres agglutinatifs : je mis sur l'étendue de la plaie un peu de charpie imbibée de baume du Commendeur : j'employa le bandage unissant, & l'extrémité fut mise dans une position favorable. Le blessé fut saigné deux fois, & mis à la diète ; dans les premiers jours, les douleurs ne furent point vives : je ne levai l'appareil que le quatrième jour ; des pansemens plus fréquens seroient hors de place ; je trouvai un peu de suppuration ; les lèvres de la plaie se touchoient ; la réunion commençoit à se faire : j'humectai la plaie avec un peu de baume du Commendeur, & les mêmes moyens dénommés ci-dessus furent employés : je laissai le blessé tranquille pendant huit jours : n'ayant ni fièvre ni accidens à combattre, je lui ordonnai des alimens. La cicatrice étoit faite le vingt-quatrième jour, il fut solidement guéri le trente-fixième : il sortit de l'hôpital, & pouvoit se servir facilement de son bras.

Lamotte, ce chirurgien tant cité, & qui mérite de l'être, donne dans sa Chirurgie, (page 596, vol 2, nouvelle édition,) une observation d'un coup de sabre qui coupoit totalement le cubitus & une partie du radius assez près du poignet. Le célèbre

chirurgien , au lieu de tenter la réunion ; pansa son malade avec des bourdonnets trempés dans l'eau de-vie, dont il tamponna la plaie autant qu'il put : le terme de la guérison fut long ; & l'auteur avoue qu'il eût guéri deux fractures pendant l'espace du tems que le blessé fut à obtenir sa guérison. Si on avoit réuni les os , & rapproché méthodiquement les lèvres de la plaie , le blessé eût sans contredit guéri en peu de tems. Je désire que les observations que je donne au public servent d'exemple aux jeunes chirurgiens , & les engagent à employer de préférence les moyens doux & simples , en faveur des malades & des progrès de l'art.

M A N I E R E

De terminer l'Accouchement dans lequel le bras de l'enfant est sorti de la Matrice, & examen de l'opinion de M. LEVRET sur ce sujet ; par M. ALPHONSE LEROY, médecin de la Faculté de Paris.

Dans le Journal du mois de Mars de l'année dernière, on apprend qu'un chirurgien, appelé par une sage-femme pour terminer un accouchement dans lequel le bras de

l'enfant sortoit seul de la matrice, après avoir fait des tentatives inutiles pour le repousser, en proposa l'extirpation; & qu'ayant exécuté cette opération, du consentement du pere, il fut chercher les pieds de l'enfant, & l'amena vivant. L'avis de M. Levret fut requis pour sçavoir si le pere étoit en droit d'exiger une pension, ou des dommages & intérêts pour son malheureux fils.

Dans le Journal suivant, cet accoucheur donna sa réponse. Il estime avec raison que la demande seroit odieuse, contraire aux lois & à l'humanité, d'autant plus que la manœuvre employée par le chirurgien est consignée dans les livres d'Ambroise Paré & de Mauriceau. Mais, je ne puis le diffimuler, c'est avec regret que j'ai vu M. Levret accréditer cette opération cruelle, en engageant les chirurgiens qui se trouvent en pareil cas à n'être pas timides. Je viens d'apprendre que depuis peu elle a été réitérée deux fois dans deux positions semblables; & pour se justifier, on s'est encore autorisé d'Ambroise Paré, de Mauriceau, & de la consultation donnée en dernier lieu par M. Levret. C'est ainsi que les erreurs des hommes célèbres retardent quelquefois plus les progrès d'un art, que leurs lumières ne l'avancent : la multitude les suit, & se précipite sans aucun examen dans leurs écarts,

Un accoucheur doit être l'ami de l'humanité; il doit sans cesse tâcher de dépouiller l'art de sa barbarie : animé par ce motif, je vais examiner si, dans la position fâcheuse énoncée ci-dessus, il est possible de se conduire de manière à éviter dans tous les cas une opération affligeante.

La matrice qui, pendant neuf mois, a été graduellement distendue, revient sur elle-même ou sur le corps de l'enfant incontinent après l'écoulement des eaux. Alors les contractions de ce viscère sont foibles; on peut le dilater, porter les mains dans sa cavité, retourner l'enfant, & repousser son bras s'il est sorti : c'est ce que fit Mauriceau lorsqu'il fut appelé dans cette circonstance, sans examiner si cette méthode n'avoit pas quelques inconvéniens, & si on ne pouvoit pas en employer une autre. L'exécution facile de cette manœuvre le porta à juger sans discussion qu'elle étoit la seule, & qu'elle étoit bonne; aussi s'en fit-il une règle : c'est ainsi que par un faux raisonnement les erreurs s'établissent en principes.

Quand les eaux sont écoulées depuis long-tems, le travail des doigts pour dilater la matrice, & parvenir à en extraire l'enfant, est quelquefois inutile, parce que la présence du corps qui touche à nu cet

organe sensible, & les efforts employés pour la dilatation, excitent un spasme qui, se joignant aux contractions naturelles, détermine le resserrement le plus violent.

Lorsque Mauriceau fut appelé dans ce dernier cas, & qu'il trouva le bras sorti de la matrice, ne pouvant alors parvenir à le repousser, il l'amputa, comme avoit fait Ambroise Paré, sans examiner la principale cause de l'obstacle. Cette conduite meurtrière d'un homme aussi célèbre est encore aujourd'hui la règle de beaucoup d'accoucheurs.

Cette manœuvre inspira une juste horreur au célèbre Peu, qui rapporte qu'un chirurgien ayant amputé le bras d'un enfant qui se présentait dans la position dont nous parlons, cet infortuné fut tiré vivant du sein de sa mère, & ne vécut que huit jours, pendant lesquels, dit-il avec ironie, on le mena régulièrement chez son bienfaiteur pour y être pansé. Mais cet accoucheur a fait sentir l'erreur, sans donner le moyen de la réparer. Roéderer, en pareille circonstance, ayant trouvé le bras tuméfié, ne fit attention qu'à cet accident, & proposa des scarifications sur l'extrémité engorgée; mais c'est toujours s'arrêter à un des effets, sans remonter à la cause. Enfin Burton s'est élevé vivement contre ceux qui ont conseillé ou

mis en usage cette pratique odieuse ; mais ce dernier auteur ne fait tant de bruit, que parce qu'il est l'inventeur d'un instrument dont il veut qu'on lui sçache gré de n'avoir pas fait mystère : il se sert d'une petite béquille qu'il porte sous l'aisselle, & avec laquelle il a repoussé quelquefois le bras dans la matrice. De ce que ce moyen a réussi, on auroit tort de conclure qu'il est excellent : je le crois, en certains cas, insuffisant, & même dangereux : la matrice peut être si violemment contractée, qu'elle ne se prête à aucune dilatation ; on peut fatiguer cet organe dans son attache avec son col ; on peut arc-bouter l'épaule contre le bassin, la luxer, ou fracturer le bras : d'ailleurs, l'usage de cet instrument suppose toujours la nécessité de faire rentrer le bras ; ce qui est une erreur, comme on va s'en convaincre. Burton n'a donc pas porté ses vues du côté de la vraie cause de l'obstacle ; c'est donc un foible appui que sa béquille.

Il résulte de cette variété d'opinions, que les accoucheurs ont senti l'insuffisance des moyens employés jusqu'ici, & qu'ils ont concouru de tous leurs efforts pour trouver une méthode moins cruelle. Devoit-on donc s'attendre que le célèbre M. Levret nous rameneroit aux tems de barbarie d'Ambroise Paré, de Mauriceau, & qu'il ani-

ineroit les chirurgiens à n'être pas timides en ce cas ? Je vais tâcher d'indiquer une méthode simple, fondée sur l'expérience & la théorie.

Lorsque le bras de l'enfant sort de l'utérus, & que les eaux sont écoulées depuis peu de tems, avant de tenter d'aller chercher les pieds, il faut s'assurer de la position du corps, & tâcher de reconnoître s'il est placé transversalement sur le détroit supérieur ; si les pieds sont à droite ou à gauche : si la tête ne se présente pas avec le bras, il faut examiner de quel côté elle est tournée, lequel de ses ovales s'avance : tout cela est important pour sçavoir avec quelle main il faut aller chercher les pieds.

Mais faut-il dans ce cas repousser le bras, comme le pratiquoit Mauriceau ? Non. Ce bras ne fait aucun obstacle à l'introduction de la main, quand il n'y a que peu de tems que les eaux sont écoulées : on va donc chercher les pieds, sans s'inquiéter de cette extrémité ; on les amène à l'orifice ; & si quelquefois la tête s'arc-boute contre le bassin, on la repousse avec deux doigts de la main qui tient les pieds ; & quand ces derniers sont parvenus à l'orifice, avec deux doigts de l'autre main, on tire le bras de l'enfant en en-bas, & contre le tronc, de peur que l'épaule, en remon-

tant, ne s'arc-boute contre un des points du bassin, & ne soit luxée ou le bras fracturé.

Cette manœuvre est très-facile à exécuter ; l'expérience m'en a convaincu, & tout accoucheur peut s'en assurer sur un phantôme ou un cadavre. Un des plus grands avantages de cette méthode, c'est qu'on a un bras tout dégagé ; & les accoucheurs sçavent que lorsqu'on va chercher un enfant par les pieds, il faut dégager les bras avant d'extraire la tête, & que, lorsqu'on en a obtenu un, l'autre n'offre que peu de résistance. Comme il est quelquefois très-difficile de dégager les bras, ceux donc qui repoussent dans la matrice celui qui se présente, loin d'écarter un obstacle, s'en apprêtent au contraire un très-grand : aussi Mauriceau n'a-t-il donné aucun motif plausible de sa conduite : il vit donc que l'accouchement ne pouvoit se faire naturellement, le bras étant sorti ; il en conclut que, pour le terminer par art, il falloit le repousser. On sent combien ce raisonnement est faux : que de malheurs aussi en ont été la suite !

Quand les eaux sont écoulées depuis long-tems, & qu'on ne peut pénétrer dans la cavité de l'utérus, comme dans le cas proposé l'année dernière, les accoucheurs,

n'ayant apperçu que le resserrement de l'orifice, ont cru que lui seul formoit l'obstacle, & n'ont pas fait attention que la contraction naturelle de ce viscere étant foible, celle qui existoit alors étoit le produit du spasme & de l'irritation provenus du contact immédiat & aride du corps de l'enfant. En effet, les contractions naturelles, après l'écoulement des eaux & à la sortie de l'enfant, sont foibles, & le sont long-tems; tellement même que, plus de huit jours après l'accouchement, on peut, en soufflant la matrice d'une femme morte en couche, la distendre & la dilater presque au point où elle étoit avant l'accouchement; ce qu'il est important de sçavoir dans plusieurs cas de pratique.

La difficulté de ces accouchemens ne vient donc pas du resserrement seul de l'orifice, mais des contractions spasmodiques de tout le viscere, qui, s'appliquant fortement sur tout le corps de l'enfant, le pousse en en-bas; de maniere que le retour du sang veineux est suspendu, non-seulement par le resserrement de l'orifice sur l'aisselle, mais encore à cause du refoulement de tout le corps & de l'aisselle contre l'orifice.

La preuve, me dira-t-on, que c'est l'orifice seul qui fait obstacle, c'est qu'après l'amputation du bras, on dilate facilement
l'utérus,

l'utérus, & l'on pénètre dans sa cavité.
 1^o Sans accorder que les choses se passent toujours ainsi, je vais prouver qu'on en tire une fausse conséquence. Si l'on pénètre alors aisément dans la matrice, on ne le doit qu'à la fatigue de ce viscere, qui, étant épuisé par les tiraillemens qu'on a faits lors de l'ainputation, est tombé ensuite dans un état d'abattement qui ne lui a pas permis de résister aux efforts de la main : tel est l'affaîssement qui succede aux convulsions, au délire. Aussi qu'arrive-t-il le plus souvent ? C'est qu'on ne jouit pas long-tems de sa victoire ; la matrice se contracte, s'engorge & s'enflamme. Cette foule d'accidens terribles rend donc la manœuvre que je combats, également meurtriere & pour la mere & pour l'enfant : aussi est-ce un vrai miracle, comme le dit M. Levret, que la femme en revienne.
 2^o L'application de l'utérus sur le corps de l'enfant, long-tems après l'écoulement des eaux, peut être quelquefois si forte, que la main ne puisse les séparer. Je puis confirmer ce que j'avance, par une observation.

Au mois de Juin dernier, une malheureuse femme éprouva les douleurs de l'enfantement. Les eaux parurent ; & après 24 heures, la tête n'étant pas plus avan-

cée, elle renvoya la sage-femme, & se rendit en un des lieux où l'on donne aux infortunés les secours les plus puissans. La tête n'avançoit pas, parce que le bassin étoit un peu rétréci du pubis au sacrum. La matrice, fortement contractée sur le corps de l'enfant, ne permit pas à la sage-femme d'aller chercher les pieds, pour terminer l'accouchement. Après 24 heures, le chirurgien tenta en vain de porter le forceps. Un autre, 24 heures après, vuida le crâne, mais sans aucun fruit; car les crochets les plus forts ne purent amener le reste du corps. On crut tous les moyens épuisés; on abandonna à une mort certaine & affreuse cette pauvre infortunée. A peine fut-elle expirée, qu'on chercha à reconnoître l'obstacle. On trouva l'utérus si fortement appliqué sur le corps de l'enfant, que les doigts avoient quelque peine à les séparer. Le bassin, ayant été mesuré par un chirurgien, lui offrit cinq pouces de diamètre transversal; ce qui suffisoit pour laisser passer le corps de l'enfant. C'est ainsi que, faute de porter ses vues du côté de la vraie cause, on a abandonné à une mort affreuse une malheureuse femme, qu'on eût conservée en employant les moyens propres à diminuer le spasme & les contractions de la matrice.

La premiere indication qu'il faut donc remplir dans ces cas, qui ont paru si difficiles, c'est de diminuer le spasme, en diminuant la sensibilité & l'engorgement qui l'ont produit. On y parvient par les plus puissans relâchans, tels que les saignées & les bains. Je crois qu'on doit regarder les embrocations & les injections comme des moyens de peu de valeur : ces remedes n'agissent pas sur tout le système ; ils ne portent leur action que sur l'orifice, ce qui ne suffit pas.

La saignée est ici l'ancre du salut : elle fait tomber le spasme ; elle relâche puissamment, en vidant les gros vaisseaux, & en s'opposant à l'engorgement des capillaires, ainsi qu'à l'inflammation & au spasme, qui en sont les suites ordinaires. C'est ici le cas de dire aux chirurgiens de n'être pas timides : il faut répéter cette opération à peu de distance, afin d'obtenir la syncope. On profite de cet instant, où l'éretisme tombé laisse toute la machine dans l'insensibilité & le relâchement, où la matrice ne conserve que sa contraction naturelle, pour aller chercher les pieds, sans repousser le bras, comme nous l'avons dit précédemment. On ne s'occupe point à faire revenir la femme, parce que la main qui est dans l'utérus est un stimulant plus actif & plus

propre à la rappeler à elle-même, que tous ceux qu'on pourroit employer. Mais si, pour obtenir cette syncope, il falloit verser tant de sang qu'il y eût du danger pour la vie de la mere, alors on fait concourir au relâchement les bains avec les saignées. Ce n'est pas ici le cas de craindre que la femme y accouche, comme il est arrivé en d'autres circonstances ; c'est ainsi que l'ignorance décrédite les bons remèdes.

Cette pratique, comme on le voit, est fondée sur une bonne théorie ; mais l'expérience en a prouvé l'efficacité. Un illustre accoucheur (a) fut conduit à cette méthode par analogie. Ayant été appelé dans une circonstance où le bras sorti sembloit étranglé par l'orifice, il réfléchissoit sur les moyens de terminer cet accouchement, lorsqu'il survint une perte légère, qui fit tomber le spasme, au point qu'il fut aussi facile d'aller chercher les pieds, qu'incontinent après l'écoulement des eaux. Dans quatre à cinq autres circonstances semblables, où il fut appelé pour cette mauvaise position, il tenta, par des saignées portées jusqu'à la syncope, d'obtenir le relâchement : il y parvint, & avec tant de succès, qu'il recommanda cette pratique à ses

(a) M. Solégres, médecin de Montpellier, & licencié au collège de chirurgie.

élèves. J'ai cherché à me rendre compte de l'efficacité de ces moyens, & à les vérifier : j'ai terminé facilement un accouchement où l'enfant présentait un bras, par la méthode que j'ai ci-dessus indiquée. Lorsque j'ai été appelé long-tems après l'écoulement des eaux, & que la contraction de la matrice sur le corps de l'enfant opposoit un grand obstacle à l'introduction de la main, les saignées ont eu le plus grand succès.

Peut-être objectera-t-on que, dans le cas proposé à M. Levret, les saignées & les bains ne pouvoient être employés, parce que les symptômes qui se présentent étoient un pouls foible, obscur, les extrémités froides, les lèvres blanches, les yeux à moitié éteints, la respiration courte, un assoupissement interrompu par des agitations convulsives, le ventre dur & tendu, &c.

Mais ce sont précisément tous ces signes qui rendoient l'usage des moyens que j'indique plus nécessaires ; tous annonçoient une inflammation où le spasme dominoit. Dans celle des intestins, les mêmes accidens se présentent ; & si l'on verse hardiment le sang, le pouls aussitôt se développe. Il seroit donc important que dans ces circonstances malheureuses, ainsi que dans la plupart des cas qu'offre la pratique des accouchemens, le chirurgien & le médecin

fussent réunis. L'art des accouchemens peut être beaucoup simplifié. Si on y établissoit de bons principes, on écarteroit d'autant tous les instrumens, & sur-tout ceux qui peuvent priver de la vie un malheureux enfant, l'espoir d'une famille & la félicité de deux époux.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1774.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	Q	2 $\frac{1}{2}$	Q	27 8	27 8	27 8
2	O	1	O 1 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$
3	O 1 $\frac{1}{2}$	O	O 3	27 9	27 11	28
4	O 3	O	O	28 2	28 2	28 2 $\frac{3}{4}$
5	O	1 $\frac{1}{2}$	O 1 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$
6	O 1 $\frac{1}{2}$	1	O 1 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28
7	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
8	2 $\frac{1}{4}$	4	3	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 10
9	4 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
10	4	3	1 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
11	O 1	2	O	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8
12	O 1	1 $\frac{1}{2}$	O $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 8
13	2	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	27 8	27 7	27 5
14	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 4	27 4 $\frac{1}{2}$
15	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5	27 6	27 7	27 8 $\frac{1}{2}$
16	7 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$
17	7 $\frac{1}{4}$	10	8	27 7	27 6	27 5
18	7 $\frac{1}{2}$	8	1 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{3}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
19	O 1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	O	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
20	O 1	1 $\frac{1}{2}$	O	27 10 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8
21	O	1	O 1 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28
22	O 3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{3}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$	27 7
23	6	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$
24	2	5	2 $\frac{3}{4}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 4	27 6
25	1 $\frac{1}{2}$	5	1 $\frac{3}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9
26	2 $\frac{1}{2}$	4	3	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
27	4 $\frac{1}{2}$	7	7	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
28	4 $\frac{1}{2}$	5	3	27 10	27 9	27 11
29	3 $\frac{1}{4}$	9	5	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
30	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
31	2	3 $\frac{1}{4}$	O $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1

280 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-O. neige, n.	N-O. nuages.	Nuages.
2	S-S-O. neige.	N. neige.	Beau.
3	N. beau.	N. nuages.	Beau.
4	N-N-O. nuag.	N-O. nuag. c.	Nuages.
5	N-O. nuages.	N-O. beau, brouillard.	Nuages.
6	S-S-O. couv.	S-S-O. couv.	Couvert.
7	S-O. pluie.	O. couvert.	Nuages.
8	O. brouillard.	S-S-O. c. pl.	Pluie.
9	S-O. couvert.	S-O. nuages.	Couvert.
10	E-S-E. couv.	E-S-E. couv.	Beau.
11	E. nuages.	E-N-E. nuag.	Beau.
12	E-N-E. brouil.	E-N-E. nuag.	Beau.
13	E-N-E. brouil.	E. pl. nuages.	Nuag. pluie.
14	S-O. couvert.	O-S-O. n. pl.	Beau.
15	S-O. nuages.	O. épais nuag.	Couvert.
16	S-O. pl. br.	S-O. pl. nuag.	Beau.
17	S. pluie, couv.	S. couv. vent.	Beau.
18	S-O. pl. vent.	O. pl. grêle, n. neige, v.	Nuages.
19	O. nuages.	N-O. nuages.	Lég. Nuag.
20	E. brouill. n.	E. nuages.	Nuages.
21	E. couv. br.	E. nuages.	Beau.
22	E. beau.	S. brouill. pl.	Couvert.
23	S. couvert.	S-S-O. couv. grande pl.	Couvert.
24	S-O. nuages.	S-O. pluie.	Nuages.
25	O-S-O. nuag.	O. pluie. nua.	Nuages.
26	S-O. nuages.	O. couvert.	Nuages.
27	O-S-O. couv.	S-O. pluie. v.	Pluie.
28	O-S-O. c. pl.	N-O. pl. nua.	Nuages.
29	S-O. br. pluie.	O. pl. nuag.	Couvert.
30	O-N-O. nua.	N-O. nuages.	Nuages.
31	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau, & la moindre chaleur, de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes,

Le vent a soufflé 3 fois du N.
 3 fois de l'E-N-E.
 5 fois de l'Est.
 1 fois de l'E-S-E.
 3 fois du S.
 4 fois du S-S-O.
 10 fois du S-O.
 4 fois de l'O-S-O.
 8 fois de l'O.
 6 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours, beau.
 24 jours, des nuages.
 9 jours, du brouillard.
 16 jours, couvert.
 13 jours, de la pluie.
 3 jours, de la neige,
 1 jour de la grêle.
 3 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois de Janvier 1774.*

Les maladies qui ont paru dominer pendant ce mois ont été les affections catarrales qu'on avoit commencé d'observer dès le mois précé-

dent. Elles reconnoissoient pour cause les alternatives de chaud & de froid qu'on n'a cessé d'éprouver pendant tout le mois. Elles ont été peu dangereuses , excepté pour les vieillards, qu'elles ont mis en très-grand danger ; il y en a même beaucoup qui y ont succombé.

On a commencé à voir sur la fin du mois une espèce de fièvre qui avoit tous les caractères de fièvre synoque non-putride des anciens ; elle étoit le plus souvent compliquée d'une affection catarrhale qui attaquoit tantôt la tête , quelquefois la gorge, mais le plus souvent les poumons ; il y avoit des malades dans lesquels elle se faisoit sentir dans tout le corps, & leur faisoit éprouver des douleurs très-violentes dans toutes les parties, qu'on auroit pu prendre pour des douleurs de rhumatisme, si le caractère catarrhal qui dominoit n'en eût pas manifesté la nature. Cette fièvre se terminoit le cinquième ou le septième jour, le plus souvent par des sueurs grasses, quelquefois par des évacuations du ventre. Elle exigeoit peu de remèdes : une saignée ou deux, selon les occurrences, les délayans & quelques purgatifs doux, lorsque la nature paroissoit diriger la crise du côté des selles, suffisoient pour terminer la maladie, qui n'a présenté rien de dangereux.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Décembre 1773 ;
par M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu de gelée ce mois, la liqueur du thermomètre n'ayant descendu aucun jour, au-dessous du terme de la congelation : ce n'est que le 11 & le 12 du mois qu'elle a été observée à ce terme précis.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 283

Il y a eu des variations dans le baromètre ; mais pendant les deux tiers du mois , le mercure a été observé au-dessous du terme de 27 pouces 9 lignes.

Le tems a été pluvieux tout le mois. Les pluies ont sur-tout été abondantes les sept premiers jours du mois , & les dix à douze derniers jours. Il n'est tombé de la neige que le 31 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de ce terme même. La différence entre ces deux termes est de 8 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
6 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Ouest.
2 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.
22 jours de pluie.
1 jour de neige.
4 jours de vent forcé.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de Décembre 1773.

Il y a eu peu de maladies aiguës dans le cours de ce mois ; ce que nous croyons devoir attri-

284 MALADIES REGN. A LILLE.

buer à la température de l'air, conforme à la constitution dominante des naturels du pays. Dans le peuple, il y a eu des personnes travaillées de la fièvre double-tierce continue, d'autres de fièvre péripneumonique ou de fluxion de poitrine, & quelques-uns de fausse pleurésie.

Nous avons vu quelques personnes attaquées d'une inflammation particulière des viscères du bas-ventre, qui formoit une maladie compliquée, & dont le traitement étoit épineux. Quoique l'inflammation parût céder aux remèdes requis en pareil cas, la maladie n'étoit point surmontée; la fièvre persistoit avec des redoublemens plus ou moins considérables, & prenoit la marche de la double-tierce continue; & ce n'est que par des moyens analogues au traitement de cette fièvre, que l'on parvenoit à la terminer heureusement. Quelques enfans ont été attaqués de la rougeole au commencement du mois. Cette maladie n'a pas gagné, & n'a rien présenté d'extraordinaire.

LIVRES NOUVEAUX.

Ant. de Haen, consil. & archiat. S. C. R. Majestatis, nec non Medicinæ practicæ in universitate Vindobonensi professoris primarii Ratio medendi in nosocomio practico, Tomus VIII, partem XIV, completens. Accedit ejusdem auctoris dissertatio Gallica cui titulus Réfutation de l'Inoculation.

Ejusdem Ant. de Haen Ratio medendi Tomus IX, sistens Tomum primum Rationis medendi continuatæ in nosocomio practico. Accedit insuper Epistola gallicè scripta ejusdem. Ant. de Haen, ad D. Hirzel. C'est-à-dire: Méthode de traiter les Maladies dans l'hôpital pratique de Vienne, par M. Ant. de Haen, conseiller-médecin, de S. M. C. R. &

professeur de médecine pratique dans l'université de Vienne, Tome VIII, comprenant la XIV^e partie, auquel on a ajouté une Dissertation françoise du même auteur, intitulée *Réfutation de l'Inoculation*.

Tome IX, ou Tome I^{er} de la continuation de la méthode de traiter les Maladies dans l'hôpital pratique de Vienne, du même M. Ant. de Haen, &c. On y a ajouté une Lettre du même auteur à M. Hirzel. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, in-12, prix 3 livres chaque volume relié.

Essai sur l'usage de l'écorce du Garou, ou Traité des effets des exutoires employés contre les maladies rebelles & difficiles à guérir. Ouvrage à la portée de tout le monde. On y a joint une Dissertation médicale sur l'huile de tartre, du même auteur. Par J. Agathange le Roy, docteur en Médecine, médecin de Monseigneur le Comte de Provence, &c. nouvelle édition, augmentée. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, in-12.

Les Amusemens innocens, contenant le Traité des Oiseaux de voliere, ou le parfait Oiseleur. Ouvrage dans lequel on trouve la description de quarante oiseaux de chant, la construction de leurs nids, la couleur de leurs œufs, la durée & le tems de leurs pontes, leurs caractères, leurs mœurs, la maniere de les élever, la nourriture qui leur convient, les différentes ruses que l'on emploie pour les prendre, la façon de faire les filets, la pipée, &c. la maniere de les apprivoiser, & la cure de leurs différentes maladies. Traduit, en partie, de l'ouvrage Italien d'Olin, & mis en ordre d'après les avis des plus habiles oiseleurs. A Paris, 1774, in-12, prix, relié, 3 liv.

Minéralogie , ou nouvelle Exposition du Règne minéral , ouvrage dans lequel on a tâché de ranger dans l'ordre le plus naturel les substances de ce règne , & où l'on expose leurs propriétés & usages mécaniques , &c ; avec un Lexicon ou Vocabulaire , des Tables synoptiques , & un Dictionnaire minéralogico - géographique ; par M. *Valmont de Bomare* , démonstrateur d'Histoire naturelle avoué du Gouvernement , censeur royal , membre de plusieurs Académies , maître en pharmacie , &c. seconde édition. Paris , chez *Vincent* , 1774 , in-8° , 2 volumes.

L'empressement avec lequel le Public a accueilli la première édition de cette Minéralogie , donne lieu d'espérer qu'il recevra encore plus favorablement celle-ci , que l'Auteur a revue avec le plus grand soin , & qu'il a enrichie d'un grand nombre de découvertes nouvelles & d'observations importantes.

Examen & Analyse chimique de différens remèdes que le sieur *Nicole* , & plusieurs autres empiriques , &c. mettent en usage pour la guérison des maladies vénériennes ; avec des observations sur la guérison des dartres , des écrouelles , & de plusieurs autres maladies chroniques & rebelles , & la publication de plusieurs remèdes efficaces dans la cure de ces maladies ; par M. D. *F. Margès* , chirurgien. A Paris , chez d'*Houry* , & l'Auteur , rue Merciere , près la nouvelle Halle , 1774 , in-12.

Remède nouveau contre les maladies vénériennes , tiré du règne animal ; ou Essai sur la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils , dans lequel on expose la méthode d'administrer ces sels ; avec des réflexions & des observations critiques tendantes à perfectionner les autres mé-

thodes ; par M. *Peyrilhe*, du college de Chirurgie de Paris, &c. A Paris, chez *Didot*, 1774, in-12, prix, 2 l. broch.

L'Hygiène, ou l'Art de conserver la santé ; Poëme latin de M. *Geoffroy*, écuyer docteur-régent de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris ; traduit en françois par M. *de Launay*, docteur en Médecine. Paris, chez *Cavelier*, 1774, in-8°.

Notationes & Observationes in Richardi Méad, monita & præcepta medica, auctore Clifton-Wintringham. M. D. &c. C'est-à-dire : Remarques & Observations sur les avis & préceptes de Médecine du docteur *Richard Méad* ; par M. *Clifton-Wintringham*, docteur en Médecine, &c. Paris, chez *Cavelier*. 1773, in-8°.

Francisci Xaverii Hartmann, collegiati Medici Viennensis practici, &c. Formulæ remedium in materiam medicam & chirurgicam clarissimi viri ac celeberrimi Crantz. C'est-à-dire : Formules de Médecine, adaptées à la matiere médicale & chirurgicale de M. *Crantz* ; par M. *F. Xav. Hartmann*, du college pratique de Médecine de Vienne. A Leipzig ; & se trouve à Paris, chez *Cavelier*, 1771, in-8.

COURS PUBLIC D'ACCOUCHEMENS.

M. *Alphonse Leroy*, médecin de la Faculté de Paris, commencera un Cours public d'Accouchemens, dans l'Amphithéâtre des Ecoles de la Faculté, rue de la Bucherie, mardi 1^{er} Mars 1774, à quatre heures de relévée, & continuera les jours suivans à la même heure, excepté le jeudi.



TABLE.

<i>R</i> ECUEIL d'Observations de Médecine des Hôpitaux militaires. Par M. Richard, médecin. <i>SECOND EX-TRAIT.</i>	Page 195
Suite du Mémoire sur les Maladies chroniques. Par M. Balme, méd. <i>Seconde Partie.</i>	214
Differtation sur la conduite d'une mere-nourrice, relativement à son enfant Par M. Alloüel, chir.	233
Observations sur l'Usage de l'émétique dans les maladies des femmes grosses. Par M. Thomassin, chir.	245
Observation sur l'Effet des Purgatifs mercuriels & résineux contre les vers. Par M. Fretaud, chir.	250
Observation au sujet d'une Gangrène qui a fait des progrès surprenans dans moins de vingt-quatre heures. Par M. Marque, chir.	255
Observations sur différens coups de sabres qui ont intéressé les Os. Par M. Bourienne, chir.	259
Maniere de terminer l'Accouchement Par M. Alphonse Leroy, méd.	265
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1774.	279
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1774.	281
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Décembre 1773. Par M. Boucher, médecin.	282
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre 1773. Par le même.	283
Livres nouveaux.	284
Cours public d'Accouchemens.	287

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1774. A Paris, ce 24 Février 1773.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

AVRIL 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez VINCENT; Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1774.

EXTRAIT.

Traité des Maladies chirurgicales & des Opérations qui leur conviennent, ouvrage posthume de M. J. L. PETIT, de l'Académie royale des Sciences, & de la Société royale de Londres, ancien directeur de l'Académie royale de Chirurgie, censeur, & professeur royal des écoles, &c. &c. mis au jour par M. LESNE, ancien prévôt du college, & conseiller du comité de l'Académie royale de Chirurgie. Paris, chez Didot le jeune, 1774, in-8° 3 vol. prix 16 liv. 4 sous brochés.

LA réputation dont M. Petit a joui pendant sa vie, réputation qui n'a fait que s'accroître depuis sa mort, & les lu-

mieres qu'il avoit sçu répandre dans tous les ouvrages qui étoient sortis de sa plume, faisoient regretter aux maîtres de l'art un *Traité général des opérations de chirurgie*, auquel on sçavoit qu'il avoit beaucoup travaillé, pour lequel il avoit fait graver & même tirer à deux mille un nombre considérable de planches. (*Voyez l'Eloge de ce chirurgien célèbre, par M. Louis, Histoire de l'Acad. royale de Chirurgie, Tome II, édition in-4^o.*) C'est cet ouvrage attendu depuis vingt-trois ans, que M. Lesne vient enfin d'arracher à l'oubli. Personne n'étoit plus en état que lui de veiller à sa publication, ayant eu l'avantage d'être l'élève de M. Petit pendant les dix dernières années de sa vie, & ayant été choisi pour l'écrire sous sa dictée. C'est ce qui l'a mis à portée de rendre compte, dans un discours préliminaire, dont le style élégant & précis fait le moindre mérite, de la manière dont ce célèbre chirurgien l'avoit exécuté. C'est de ce discours que j'ai cru devoir emprunter l'exposé que je me propose de faire de la doctrine que M. Petit a répandue dans son ouvrage, & des objets qu'il y a traités, m'étant aperçu qu'il seroit difficile, pour ne rien dire de plus, de faire mieux. Ce que j'en dirai fera sûrement regretter que ce célèbre chirurgien n'ait pas eu le tems de mettre la dernière main à

cet ouvrage, qui eût sans doute peu laissé à faire à ses successeurs.

« M. Petit, dit M. Lesne, tiroit tout de son propre fonds ; la nature étoit l'unique source où il puisoit ses principes : il ne lisoit les livres de chirurgie que pour avoir une idée générale des progrès que l'art avoit faits jusqu'à lui. Il faisoit peu de cas de l'érudition qui donne un air sçavant aux talens médiocres. . . . Son plan comprenoit toutes les maladies chirurgicales, excepté les maladies des os, qu'il avoit déjà traitées séparément. N'ayant que son génie pour guide, il n'observoit aucun ordre par rapport aux matières sur lesquelles il travailloit. Après avoir entamé l'article des abcès, il prenoit celui des ulcères, qu'il laissoit pour traiter des amputations ou des maladies de la vessie, d'où il revenoit aux abcès & aux ulcères, qu'il abandonnoit encore pour traiter des plaies ou des hernies. Il varioit ainsi les objets de son travail, selon les circonstances ; le plus souvent c'étoit les maladies dont on lui confioit le traitement, qui dirigeoient son attention sur les points de chirurgie qui avoient rapport à ces maladies, en lui rappelant toutes les observations qui leur étoient analogues : or il est résulté de-là qu'il a écrit sur presque toutes les parties de l'art, mais qu'il a laissé peu de matières entièrement terminées. »

En rendant compte des différentes matières dont M. Petit a traité, M. Lesné a cru devoir discuter certains points de pratique qui s'accordent peu avec quelques opinions nouvelles. Je présenterai ensemble son précis & ses réflexions.

M. Petit a commencé son Traité par des idées générales sur les plaies : il s'est borné à donner des notions préliminaires sur leurs différences, sur les accidens qui les accompagnent, & sur les vues générales qu'on doit se proposer dans leur traitement. Il avoit reconnu l'abus qu'on faisoit des sutures ; il en bernoit l'usage aux cas où le bandage & la situation sont insuffisans. M. Pihrac est parti du même principe, dans un Mémoire qu'on trouve parmi ceux de l'Académie royale de Chirurgie ; mais n'a-t-il pas été trop loin, demande M. Lesné, en paroissant les proscrire entièrement ? On ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de plaies qui peuvent se réunir sans le secours de la suture ; mais il est des cas où elle accélère la guérison, d'autres où elle est nécessaire pour conserver les fonctions des parties divisées. Suivant M. Petit, ces cas sont, lorsque les muscles sont coupés de manière que ni la situation ni le bandage ne peuvent tenir rapprochées les fibres musculaires qui ont été divisées. On verra, par les observations qu'il rapporte, qu'il a guéri en peu de jours,

en pratiquant la suture, des plaies très-considérables au grand dorsal & au grand pectoral; le trapeze, le rhomboïde, le dentelé postérieur, supérieur, &c. étoient coupés transversalement. M. Petit convient que des plaies semblables guérissent également sans suture; mais il a observé qu'on y met beaucoup plus de tems, que quelquefois après la guérison la partie n'a plus la même force ni la même liberté de mouvement, qu'il y reste plus de difformité. Les accidens que les sutures produisent quelquefois seroient sans doute un juste motif de proscription, si ces accidens étoient inévitables, & s'ils ne dépendoient pas plutôt du défaut de sagacité dans l'opérateur, des indiscretions du malade, &c. que de l'essence de la suture. En suivant les préceptes que M. Petit a donnés, on en retirera sans danger tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre dans les circonstances où il convient de les employer.

Après avoir traité des plaies en général, le dessein de M. Petit étoit de traiter par ordre de toutes les plaies en particulier: on ne lira point ce qu'il a écrit sur les plaies des parties extérieures de la tête & de la poitrine, sans regretter que la mort l'ait empêché de traiter complètement cette matière.

Le chapitre dans lequel M. Petit traite des tumeurs où il y a collection de ma-

rière, ne renferme que celles qui arrivent à quelques parties de la tête, du cou, des mamelles & de la vésicule du fiel. Il traite des parotides, de quelques tumeurs des environs de la bouche & du gosier, de la ranule ou grenouillette, des abcès de la voûte & du voile du palais, de ceux qui se forment derrière l'oreille, des goîtres & des loupes, de l'extirpation du cancer & de quelques tumeurs variqueuses. M. Lesne y a ajouté le Mémoire sur les tumeurs de la vésicule du fiel, que M. Petit avoit donné à l'Académie de Chirurgie. Ce sçavant chirurgien ne se borne pas toujours aux détails particuliers de chaque maladie, il éclaircit les points de doctrine les plus importants, lorsqu'il en trouve l'occasion. C'est ainsi que, dans ce chapitre, les tumeurs qui sont compliquées de la carie des os lui donnent lieu de parler de l'exfoliation : il compare l'altération des os à celle des parties molles. Comme, dans la gangrène sèche, des lambeaux considérables se séparent sans pourriture ; de même il y a des pièces d'os qui ont perdu la vie en se desséchant, & qui se séparent de l'os sain sans qu'il y ait carie ; mais le plus souvent dans la pièce d'os altérée, il y a un mouvement de pourriture qui constitue proprement la carie, & qui peut être comparé à celui de la gangrène humide dans les parties molles.

M. Petit distingue ce mouvement destructeur, de celui qui produit l'exfoliation, en séparant le mort d'avec le vif : il ne s'explique pas clairement sur la nature de ce dernier mouvement, mais il dit avoir toujours employé les remèdes les plus actifs pour le déterminer.

M. Fabre, élève de M. Petit, comme M. Lefne, semble avoir entrevu la véritable cause de l'exfoliation des os, dans son Mémoire sur la réunion des plaies & des ulcères, avec perte de substance ; il développe l'idée de son maître, mais sous une autre point de vue : « Il en est de même, » dit M. Fabre, de l'exfoliation des os, que » de la chute de l'escarre dans la gangrene » humide des parties molles. Les vaisseaux » sains qui confinent à la pièce d'os altérée, s'étendent & se dilatent par le même » principe d'inflammation ; &, après avoir » chassé cette pièce, ils se montrent sous » la forme d'une chair qui suppure, & qui » se dessèche enfin pour former la cicatrice. » Tel est le mécanisme de l'exfoliation » des os, que la nature exécute quelque- » fois sans aucun secours : mais le plus souvent l'art est obligé de la seconder, & » les moyens dont on se sert alors prouvent » bien évidemment ce que je viens d'avancer ; car non-seulement on emploie » les remèdes âcres & stimulans pour ex-

» citer cette inflammation salutaire qui doit
» séparer la pièce d'os altérée, mais encore
» on se sert des caustiques les plus puissans,
» comme la dissolution mercurielle & le
» feu même, & on pratique encore plu-
» sieurs opérations pour favoriser l'action
» de ces topiques. On pénètre, avec le
» trépan perforatif, jusqu'à la partie saine de
» l'os; on enlève avec la rugine, ou le
» ciseau & le maillet, le plus qu'on peut de
» ce qui a perdu la vie, afin que les mé-
» dicamens operent un effet plus immé-
» diat & plus prompt sur la partie de l'os
» qui est susceptible d'être irritée, de s'en-
» flammer & de suppurer. »

Cette théorie paroît conforme à la pratique de M. Petit & des plus grands maîtres de l'art; mais cette pratique est-elle la meilleure? C'est ce qu'on pourroit révoquer en doute, si les conséquences que M. Tenon a tirées de ses expériences étoient aussi bien fondées qu'il semble le penser. Ce célèbre académicien, voulant s'affurer si l'exfoliation est toujours nécessaire pour la cure des plaies où les os ont été mis à nud, & dans les cas qu'elle le soit, quels sont les remèdes les plus propres à l'accélérer, ou des desséchans recommandés dans la pratique commune, ou des humectans & des relâchans préférés par M. Monro pere, professeur d'anatomie à Edimbourg, fit à plusieurs

chiens des plaies à la tête , dans lesquelles il dépouilla entièrement les os de leurs tégumens. Dans la première de ces expériences, M. Tenon couvrit l'os avec la charpie imbibée d'esprit-de-vin : une portion de l'os découvert s'exfolia le vingt-septième jour. Dans une autre, il appliqua sur l'os du basilicum, & l'exfoliation se fit le vingt-neuvième jour. Dans une autre, le plâtre bien desséché procura l'exfoliation le dix-neuvième jour. Dans une autre, M. Tenon laissa l'os exposé à l'air sans pansemens, & l'exfoliation n'eut lieu que le trentième jour. Dans un autre, l'os pansé avec l'eau mercurielle ne s'exfolia que le quatre-vingt-neuvième jour, & la pièce d'os exfoliée fut très-épaisse. Dans une autre, où l'eau froide fut employée, l'exfoliation se fit le vingt-unième jour, & elle fut très-légère. Dans une autre, l'os traité avec de l'eau tiède se trouva couvert, le treizième jour, d'une légère couche de substance charnue, sans aucune apparence d'exfoliation. Dans une autre enfin, où le cataplasme émollient fut employé, l'os fut couvert, le dixième jour, d'une légère pellicule charnue, sans la moindre exfoliation sensible. Or ces expériences ont conduit M. Tenon à conclure que la pratique de M. Monro doit être préférée à celle des anciens & des modernes, c'est-à-dire qu'il a reconnu

les avantages de l'humidité & de la chaleur dans le traitement des plaies où les os sont à découvert. On pourroit admettre cette conséquence, si l'on pouvoit supposer que M. Tenon l'eût bornée aux seuls cas que présentent ses expériences, c'est-à-dire à l'exfoliation qui arrive aux os dénués dans les plaies récentes, & qu'il ne l'eût pas étendue à celle qui se fait dans les os affectés de carie ou de quelque autre altération ; mais, comme il n'est pas vraisemblable qu'il se fût borné à un si petit objet, M. Lesne a cru devoir comparer cette pratique avec celle de M. Petit. Lorsqu'un os sain est simplement découvert dans une plaie récente, la pratique ordinaire est de la panser à sec, ou avec de la charpie imbibée d'esprit-de-vin. Quoiqu'on n'ait jamais vu que cette méthode ait causé le moindre accident, il suffit néanmoins qu'elle retarde la guérison de quelques jours, pour qu'on doive préférer les humectans. Mais il prétend que cette circonstance, qui est un cas particulier de dénudation, ne sçauroit servir de règle pour les autres especes. Il suppose qu'une pierre ou une balle de mousquet, un éclat de bombe, ait enlevé les tégumens, & fait une forte contusion à l'os ; il suppose encore que l'os ait été découvert par une suppuration sourde, comme il arrive dans certains dépôts, ou qu'il soit

atteint de carie ou de vermoulure; il ne croit pas qu'on puisse conclure des expériences de M. Tenon, que les humectans éviteront l'exfoliation dans ces différens cas, ou qu'ils la hâteront plus efficacement que les spiritueux & les stimulans.

En 1734, M. Petit donna à l'Académie royale des Sciences un premier Mémoire sur la fistule lacrymale; en 1740, il en publia un second, qui fut suivi, en 1743 & les deux années suivantes, de trois autres Mémoires sur la même matiere. Ce sont ces trois Mémoires réunis qui forment le cinquieme chapitre de cet ouvrage, sous le titre de *Maladies des voies lacrymales*. On sçait que c'est à M. Petit qu'on est redevable de la découverte du mécanisme par lequel les larmes, après avoir arrosé l'œil, sont conduites dans le nez par les points, les conduits lacrymaux, le sac & le canal nasal : c'est la connoissance de ce mécanisme, qui le mit en état de perfectionner la méthode d'Anel pour déboucher le conduit nasal, & rétablir par ce moyen le cours du fluide lacrymal. Les services qu'il a rendus à la chirurgie à cet égard sont trop connus, pour que je ne me croie pas dispensé de m'y arrêter plus long-tems; mais je ne dois pas oublier d'avertir que M. Lesne convient lui-même que la méthode de M. Petit n'a pas toujours réussi.

Tel est le sort de toutes les opérations les mieux réfléchies. Il convient également que depuis M. Petit, on a inventé d'autres moyens qui peuvent suppléer efficacement ceux qu'il propose pour rétablir le cours naturel des larmes, & qui méritent même quelquefois la préférence : ces moyens sont principalement de sonder le canal nasal par le nez, & ensuite de faire par cette voie des injections dans les voies lacrymales.

M. Petit a commencé le chapitre des ulcères par quelques généralités sur les causes, les différences, les signes & la cure de ces maladies. Il ne devoit traiter que des ulcères qui sont entretenus par un vice local, comme la carie, la présence de quelque corps étranger, la communication de l'ulcère avec les gros vaisseaux, avec les canaux excrétoires, avec quelque cavité voisine; & sous cette dernière classe, il rangeoit les ulcères variqueux, ceux qui percent les intestins, l'uretère, la vessie, le sac lacrymal & les sinus qui servent de réceptacle à la morve; il y comprenoit encore ceux qui ont percé les capsules qui retiennent la synovie dans les articulations, & ceux enfin qui pénètrent dans la capacité de l'abdomen, de la poitrine, du crâne, & autres. On jugera par la manière dont il a traité une partie de ces objets, de la perte irréparable que l'art a faite dans ce qui

manque : les ulcères entretenus par la carie, par la présence des corps étrangers & par les hémorroïdes, présentent dans ce chapitre une infinité d'observations neuves & lumineuses. M. Petit passe ensuite aux abcès au fondement, & à la fistule à l'anus.

Il est peu de maladie où l'on observe plus de variations que dans les hernies : M. Petit s'est appliqué avec soin à distinguer ces différences, & les signes qui les font connoître. La cure des hernies est un point qu'il a traité avec beaucoup de sagacité ; il s'est étendu sur la structure des bandages, sur la manière de les appliquer, & sur les effets qu'ils produisent ; il passe ensuite à l'opération. La seule raison qui oblige à la faire, est l'étranglement causé par l'anneau qui s'oppose à la réduction des parties. Suivant la méthode ordinaire, on fait une incision à la peau, on découvre l'anneau & le sac : on ouvre celui-ci, on débride l'autre, & on réduit les parties. Mais M. Petit imagina qu'on pouvoit, dans beaucoup de cas, remplir les mêmes vues, en se contentant de débrider l'anneau & de réduire les parties sans ouvrir le sac. Cette méthode, que M. Petit avoit annoncée dans ses leçons, trente ans avant d'écrire sur cette matière, fut publiée en 1720 par M. Garengéot, qui recueilloit avec soin toutes les observations & tous les préceptes nouveaux qui éma-

noient de ce grand maître. Comme il s'étoit expliqué de maniere à faire penser que M. Petit la donnoit comme une méthode générale, cela lui attira plusieurs censures : aussi M. Petit s'est-il cru obligé de s'expliquer dans son nouvel ouvrage. « Mon sentiment, dit-il, est donc qu'excepté les hernies gangreneuses, celles qui sont marquées, quelques-unes de celles dans lesquelles l'intestin contient des corps étrangers, toutes les autres peuvent être traitées ainsi ; il y en a même qu'on ne doit point traiter autrement. »

Les raisons sur lesquelles on se croyoit fondé à rejeter cette méthode, & par lesquelles on vouloit démontrer la nécessité d'ouvrir le sac, sont la crainte que le sac ne renferme une humeur cadavéreuse, que l'épiploon & l'intestin ne soient atteints de gangrene. Mais, comme l'observe M. Lesne, cette crainte devoit également faire rejeter les tentatives qu'on fait pour réduire la hernie par le *taxis*. Dès que l'étranglement s'est déclaré par les accidens qui le caractérisent, on emploie tous les moyens possibles, on fait tous les efforts pour faire rentrer les parties : lorsque ces premières tentatives sont infructueuses, on les réitère trois ou quatre fois la journée, pendant plusieurs jours, jusqu'au moment où l'on juge l'opération indispensable. Or, depuis le premier

mier instant de l'étranglement jusqu'à ce moment, on ne présume point qu'il y ait du danger de réduire les parties sans les découvrir ; pourquoi donc en supposeroit-on en pratiquant l'opération que M. Petit propose dans le même intervalle ? M. Lesne rapporte ensuite l'opinion de M. Louis, qui nie la possibilité de réduire le sac, prétendant s'être assuré par un grand nombre d'observations faites sur les cadavres de personnes qui avoient été sujettes à hernie, même de celles qui avoient été guéries radicalement en portant un bandage, qu'on trouve à toutes le sac herniaire, ou la production du péritoine adhérente naturellement aux parties qui l'entourent. M. Lesne oppose à ces observations celles de M. Petit, qui assure avoir remarqué dans un grand nombre de cadavres, que le sac s'efface peu à peu pendant l'usage du brayer, & que ceux qui le portent ne guérissent que parce qu'ils en font usage jusqu'à ce que celui-ci soit entièrement effacé, ou jusqu'à ce que la portion du péritoine qui le forme se soit rendue adhérente à l'intestin, ou qu'elle se soit entièrement conformée au reste de cette membrane qui est dans le ventre, en reprenant sa polissure, son étendue & son élasticité naturelle. « C'est ce qui arrive en » effet, dit M. Petit, comme je l'ai observé » à l'ouverture de plusieurs cadavres qui

» étoient morts de toute autre maladie ;
» lesquels, dans leur jeunesse, avoient été
» guéris de la hernie par l'usage du brayer.
» Je ne dis pas , ajoute-t-il , que cela soit
» toujours ainsi , mais je l'ai observé le plus
» souvent. » Des sentimens aussi opposés ,
conclut M. Lesne, qui paroissent également
fondés sur des faits , ne sont susceptibles
d'aucune discussion : ils nous réduisent à
faire les mêmes recherches , pour nous as-
surer de la vérité.

Après avoir parlé de la hernie de la
vessie , des maladies qui affectent le cours
des urines , du phymosis & du paraphy-
mosis , M. Petit passe à l'hydrocele , au va-
ricocle & au sarcocle. Il admet deux es-
peces d'hydroceles , l'une par infiltration ,
l'autre par épanchement ; ce n'est que dans
cette dernière espece qu'on pratique la
ponction avec le trois-quarts. M. Petit ne
reconnoît qu'une cavité où les eaux de
l'hydrocele par épanchement puissent se
ramasser ; c'est celle de la tunique vaginale
du testicule. M. Lesne assure qu'il n'a ja-
mais proposé la cure radicale de l'hydro-
cele , & qu'il s'est toujours contenté de
faire la ponction à tous ceux qui ont eu
recours à lui dans cette maladie ; & à cette
occasion , il examine les différentes opéra-
tions qu'on a proposées pour parvenir à
cette cure radicale, telles que l'ouverture du

fac, le séton, l'injection de liqueurs capables d'attirer l'inflammation, &c. & en fait voir le danger. Il va plus loin ; il entreprend de prouver que cette maladie devant toujours être considérée comme un dépôt critique, on ne sçauroit en tenter la cure radicale sans faire courir le plus grand risque au malade. Heureusement que l'observation & l'expérience déposent contre cette assertion de M. Lesne ; & on a vu depuis peu un grand nombre d'hydroceles radicalement guéris par l'injection d'un vin astringent dans la cavité de l'hydrocele, après en avoir évacué les eaux par la ponction ; & je pourrois citer l'exemple d'un de mes amis, à qui j'avois fait faire, deux ans auparavant, la ponction, & dont l'hydrocele étoit revenue quinze jours après ; il y a deux ans que l'opération est faite, & qu'il est radicalement guéri, sans qu'il ait éprouvé d'altération dans sa santé.

Le chapitre dans lequel M. Petit traite de l'amputation des membres, est un de ceux où le génie & l'expérience consommée de ce grand maître se montrent avec le plus d'éclat ; ce sont les expressions de M. Lesne, que j'adopte d'autant plus volontiers, que je ne crois pas qu'aucun homme instruit puisse porter un autre jugement de ce morceau intéressant. M. Petit commence par déterminer les cas qui exigent l'amputation.

Il détermine ensuite ceux où il est nécessaire de faire l'amputation sans différer, & ceux où on peut la différer sans danger. Un des inconvéniens attachés à la manière dont les anciens amputoient les membres, étoit la saillie de l'os, particulièrement dans l'amputation de la cuisse. Pour corriger cette imperfection, M. Petit imagina de couper les chairs en deux tems. Il est à présumer, dit M. Lesne, que cette méthode a toujours suffi à M. Petit pour éviter la saillie de l'os, puisqu'il s'en est toujours contenté, & puisqu'il dit qu'en la suivant les chairs du moignon & l'os sont au niveau l'un de l'autre lorsque le malade est guéri, & que souvent même la cicatrice est plus enfoncée dans le centre qu'à la circonférence du moignon.

La méthode de M. Petit ayant été suivie dans l'amputation de la cuisse, faite à une fille âgée de vingt-quatre ans, affligée depuis douze d'un *spina-ventosa* à la jambe, il arriva que les chairs abandonnerent peu à peu l'os, qui fit une saillie de quinze lignes de longueur, & qu'on fut obligé de retrancher avec la scie, pour pouvoir adapter une jambe de bois au moignon. Cette observation, & la discussion qu'elle occasionna dans l'Académie de Chirurgie, engagerent M. Louis à proposer, pour éviter une pareille dénudation à la suite des amputations,

de fixer d'abord les chairs par une ligature, de couper d'un seul trait la peau & les muscles jusqu'à l'os, d'ôter ensuite la bande qui fixoit les chairs, pour donner aux muscles qui ne sont point adhérens à l'os, la liberté de se retirer ; cela fait , de couper avec un bistouri les adhérences du crural, des vastes & du triceps avec l'os, de relever toutes ces chairs avec la compresse fendue, & de scier l'os trois travers de doigt plus haut qu'on ne l'auroit fait, si on l'eût scié au niveau des chairs affermies par la ligature. M. Lesne discute ces deux méthodes, & entreprend de démontrer la supériorité de celle de M. Petit : il indique les causes qui peuvent faire retirer les chairs, & les cas particuliers dans lesquels il peut arriver que l'os reste à nud ; il assigne quelques circonstances dans lesquelles la méthode de M. Louis n'auroit pas l'effet qu'il en attend. Mais cette discussion perdrait trop à être abrégée : je crois donc, vu les bornes dans lesquelles je suis forcé de me renfermer, devoir renvoyer mes lecteurs au discours préliminaire dont je viens de lui présenter le précis, ainsi qu'à la Lettre de M. Louis, qui le suit, dans lesquels il trouvera ce point important de chirurgie traité d'une manière aussi solide que lumineuse. J'espère aussi que cette lecture le convaincra que je ne pouvois pas donner

une idée plus précise , & en même tems plus exacte, de l'ouvrage de M. Petit, qu'en suivant le tableau que M. Lesne en trace dans ce discours. Je crois superflu d'exhorter les praticiens à recourir à l'ouvrage de M. Petit même. L'autorité que cet homme célèbre s'étoit acquise de son vivant dans toutes les matieres de chirurgie , autorité qui ne s'est point affoiblie depuis sa mort , est plus que suffisante pour engager quiconque aime son art à écouter les leçons de ce grand maître , leçons dont il est impossible qu'on ne retire pas les plus grands fruits.



SUITE DU MÉMOIRE

*Sur les Maladies chroniques ; par Monsieur
BALME , médecin au Puy en Velay.*

TROISIEME PARTIE.

Le traitement des *maladies chroniques* doit être envisagé sous deux points de vue ; nous en déduirons ensuite quelques considérations particulieres , qui viendront à l'appui des principes que nous avons établis dans ce Mémoire ; mais nous ne nous écarterons jamais de la *nature* & de ses effets.

Des évacuations utiles & nécessaires qui se trouvent empêchées, diminuées ou suppri-

mées, & qu'il faut procurer, augmenter ou rétablir; la nature opprimée ou sans action, ou ne produisant que des mouvemens erronés & nuisibles, & qu'il faut alléger, fortifier ou ramener dans la bonne voie; sont les deux objets que le médecin doit avoir continuellement sous les yeux, & qu'il ne doit jamais séparer dans le traitement des maladies chroniques. S'il remplit ces deux obligations, s'il satisfait à ces deux préceptes, il a fait son devoir, il doit être regardé comme un grand artiste. Mais que de talens, que de lumières, que d'étude, que d'observations ne lui faut-il pas pour exécuter dignement ce double projet? On l'a dit depuis long-tems, mais personne ne le croit: les maladies chroniques sont la pierre de touche de l'habileté & de la science du médecin (a).

1^{re} CONSIDÉRATION. Le devoir du médecin dans une *maladie chronique*, est de reconnoître l'état où se trouve *la nature*, les forces dont elle est susceptible; les mouvemens qu'elle suscite, & ceux

(a) *Celeres enim vel acutæ passiones, etiam sponte solvuntur, & nunc fortunâ, nunc naturâ favente.... Chronicæ autem vel tardæ passionis morbi qui jam præjudicio quodam corpora possederint, solius medici peritiem poscunt: cum neque naturâ neque fortunâ solvantur..... (Cælius Aurel. Præfat. Lib. V, de Morb. chronic.)*

qu'elle peut produire encore ; le tems qu'il lui faut accorder pour venir à bout de son travail ; les évacuations qu'il faut susciter pour le lui rendre moins pénible & moins dangereux, de même pour la remettre dans la bonne voie si elle s'égare , ou si elle s'épuise par des efforts inutiles ou nuisibles.

II^e CONSIDÉRATION. Le médecin, en réfléchissant sur le caractère propre & essentiel de la maladie *chronique* qu'il entreprend de traiter, distinguera toujours avec attention les couloirs qui seront favorables, & par lesquels *la nature* peu active cherche, exige, demande d'être aidée, soutenue & soulagée ; c'est pourquoi il ne faut jamais perdre de vue les évacuations propres à chaque âge : il seroit dangereux d'exiger des évacuations propres à l'âge *viril*, dans une maladie de l'enfance, & *vice versâ*. L'artiste n'a d'autre droit que celui de diriger *la nature* & de la favoriser vers des émonctoires qui lui sont propres & nécessaires dans l'état actuel où elle se trouve.

III^e CONSIDÉRATION, & qui ne détruit point celle que nous venons de faire. Il est certains sujets dont l'habitude ou le tempérament conserve toujours le mode ou le caractère de l'enfance ou de l'adolescence, quoique dans un âge avancé, comme on voit des enfans précoces anti-

ciper sur les âges subféquens : le médecin ne perdra jamais de vue ces objets, quoiqu'extraordinaires ; & si *la nature* s'explique par des mouvemens particuliers à ces différens âges, il l'aidera & la follicitera de même avec profit & avec avantage.

IV^e CONSIDÉRATION. Dans le développement des caufes d'une maladie *chronique*, le médecin observera principalement les maladies premières ou primitives auxquelles le fujet a été expofé, & qu'il a déjà éprouvées dans les différens âges qu'il a déjà parcourus, ou celles qu'il a déjà contractées avant la naiffance ; & il verra toujours à découvert les mouvemens fuccéffifs de *la nature*, & un enchaînement continu d'affections qui, quoique différentes entr'elles, n'ont qu'une même caufe & une modification différente.

V^e CONSIDÉRATION, que les médecins font affez généralement, mais d'une manière fort vague, & qui demande cependant les plus fcrupuleufes recherches, furtout dans les maladies *chroniques*. Le genre de vie influe confidérablement, & au-delà de ce qu'on pourroit croire, tant fur la caufe de la maladie, que fur les forces plus ou moins confidérables de la nature ; c'eft pourquoi le médecin n'a rien à négliger de ce côté ; mais bien moins encore de la connoiffance du pays qu'habite le malade,

l'air qu'on y respire, les alimens qui y sont en usage, les maladies *endémiques* ou *épidémiques* qu'on y observe. Il y a encore des remarques essentielles à faire sur la profession qu'exerce le malade; les travaux de Ramazini & ceux de M. Tissot nous montrent l'importance & l'utilité de ces connoissances.

Mais ce dont le médecin doit être le plus instruit & avoir une connoissance aussi exacte & aussi étendue qu'il est possible, c'est le degré de *sensibilité* du tempérament qui donne plus ou moins de force & de jeu aux *passions de l'ame* : objet essentiel, que le médecin doit approfondir, afin de pouvoir faire dans le besoin une diversion utile pour le succès des moyens & des remèdes qu'il doit employer. Toutes ces observations préliminaires que le médecin doit faire, en l'instruisant sur la cause de la maladie, lui montrent à découvert les effets qui doivent s'ensuivre nécessairement, ceux qu'il a droit d'attendre, & principalement les mouvemens que *la nature* a déjà employés avec plus ou moins de succès, ceux qu'elle médite & qu'elle ne peut seule se procurer, & l'état de force ou de foiblesse où elle se trouve.

VI^e CONSIDÉRATION. Dans une maladie *chronique*, accompagnée de quelque évacuation, le médecin doit principalement

remarquer & distinguer si cette évacuation se fait au profit du sujet ; si le couloir dont *la nature* se sert alors peut sans danger & sans inconvénient être toujours employé , entretenu & même préféré à tout autre , & si la matiere évacuée est telle qu'on doit l'attendre & la désirer pour le soulagement de *la nature* ; car il est à observer comme une loi invariable de l'*art de guérir* , qu'afin qu'une évacuation soit au profit du malade , soit dans une *maladie aiguë* , soit dans une *maladie chronique* , il faut que la matiere évacuée soit *cuite* , & préparée à l'expulsion , par *la nature* elle-même , &c.

VII^e CONSIDÉRATION. L'attention du médecin ne sçauroit être trop grande à bien connoître & à bien déterminer le caractère propre & essentiel de la maladie qu'il traite , parce que l'observation des anciens , des maîtres de l'art , & sa pratique ordinaire , lui montreront & lui apprendront que chaque maladie *chronique* a une terminaison à elle propre : ainsi qu'on voit une *pléurésie* se juger par l'*expectoration* , on verra de même une *manie* cesser à l'apparition des *hémorroïdes* ; une *hydropisie* se terminer par des *urines* abondantes , quelquefois par une *diarrhée* (a). Il apprendra encore qu'une maladie grave *chronique* ,

(a) Hippocrate , Aph. 21 & 14 , sect. 6.

peut se changer en une affection légère proprement dite, quoique aussi de longue durée. L'apparition de quelques *ulceres*, par exemple, mettront fin à des *céphalalgies* cruelles (a).

VIII^e CONSIDÉRATION. L'étude & l'observation découvriront encore à l'artiste les ressorts & le jeu singulier de la *sympathie*, dont il pourra s'aider avec tant de fruit lorsque *la nature* restera muette, ou se trouvera hors d'état d'agir : instruit par ce moyen, il sera prévenu sur les événemens auxquels les *métastases* si fréquentes dans les maladies *chroniques* donnent lieu, & qui troublent & déconcertent le médecin raisonneur & inexpérimenté. Mais ce jeu singulier de la *sympathie*, & cette marche aussi singulière des *métastases*, que *la nature* se plaît, ce semble, à nous cacher & à varier à l'infini, se manifesteront bien mieux & bien plus sûrement à l'artiste, s'il est déjà au fait des *découvertes lumineuses sur le pouls*. Quel avantage n'en retirera-t-il pas ? Suivant pas à pas *la nature*, il la prendra toujours sur le fait, elle ne pourra rien tenter à son insçu ; & personne ne connoîtra mieux & ne sçaura mieux évaluer que lui les forces qui sont nécessaires & utilement employées, en raison des effets dont il sera

(a) Hippocrate, *Coac. Prænot.* tit. 2 & 172.

le seul appréciateur, & peut-être le seul témoin (a).

IX^e CONSIDÉRATION. Le médecin observateur découvrira les changemens que *la nature* opere dans tous les âges ; il verra que les maladies *chroniques* ont un certain tems marqué, ainsi que les *aiguës*, pour leur terminaison. Il espérera avec raison que l'*âge de puberté* fera cesser une *épilepsie* (b) ; & il ne sera point étonné de voir un malade abandonné des médecins, dégoûté & affaibli par l'abondance de leurs remèdes, trouver dans une nourriture plus abondante & au gré de *la nature*, comme dans l'abandon absolu des secours de l'art, trouver, dis-je, la terminaison de sa maladie, qui a parcouru tous ses *tems*, à l'insçu du malade & des médecins (c).

(a) Le *pouls* dans les maladies *chroniques* est toujours *non critique*, à la vérité, mais il a encore un caractère particulier qui est le *convulsif* ; ce qui lui donne toujours l'apparence de *pouls inférieur*. Cette remarque nous meneroit trop loin pour la développer ; la forme de ce Mémoire s'y oppose ; mais j'espère, dans l'ouvrage annoncé, examiner & rechercher les causes de ce mode particulier du *pouls* dans les maladies *chroniques*.

(b) Hippocrat. Aph. 45, sect. 2.

(c) *Nûm Hippocrates pachisimum, per sex menses, annos detinere affirmavit, & hujus speciem sex mensibus sanari, & alium intrâ biennium ? ... Morbi, nûm aliquando annui, aliquando septen-*

X^e CONSIDÉRATION. *Le flux hémorroïdal* demande du médecin l'attention la plus appliquée ; l'expérience lui fera reconnoître dans cette excrétion un mouvement salutaire de *la nature*, qu'elle prépare souvent de bien loin, & qui lui est toujours utile dès qu'il est modéré, ou qu'il n'est point sollicité mal-à-propos. La tendance vers cette évacuation est connue par les signes qui l'annoncent, & qui avertissent la plupart des sujets du bien qu'ils doivent en retirer, comme des maux qu'ils éprouveront si ce flux salutaire n'a pas lieu ; & bien loin de voir dans cette évacuation une maladie nouvelle à combattre & à faire cesser ; le médecin observera scrupuleusement que ce flux ait lieu au tems marqué, & qu'il se fasse avec pleine liberté, en écartant tous les obstacles qui peuvent le supprimer ou le diminuer.

Mais il reste toujours que cette évacuation est une maladie, nous dira-t-on, & à laquelle le médecin doit obvier. Je l'avoue, c'est une maladie, mais une maladie utile

nues ? (Ex Ballon.) Ars nostra fulgentior, major, veneranda magis assurgit, dum morbos ab aliquot diebus, mensibus annis, sua percurrentes tempora, vel ad annos duraturos, vel menses, vel dies, rectè determinare noverit, & exinde curationem instituire.... (Bordeu, Thes. 48, aquis. min. aquæ morb. chronic.)

& nécessaire. Elle est *utile* aux tempéramens qui ont contracté quelque vice local, qui empêche ou annule quelque excrétion naturelle essentielle, & qu'il est souvent impossible de découvrir & d'y remédier, principalement chez ceux qui ne peuvent s'assujettir à aucune règle diététique, du moins telle qu'on pourroit l'exiger d'eux.... C'est une maladie *nécessaire*, en ce qu'elle prévient les maladies les plus graves & les plus funestes, qui ne manqueroient pas de se manifester à la diminution ou à la suppression de cette évacuation (a). C'est d'après un point de vue pareil, que Vanzetzi confidéroit un paroxysme de goutte, & l'obligeoit de s'écrier : *O diva podagra ! plurimorum morborum chronicorum tuta curatrix.*

XI^e CONSIDÉRATION. Dans les mala-

(a) *Qui sanguinem per ora venarum quæ in ano sunt profundere solent, ii neque pleuridite, neque pulmonis inflammatione, neque phagedenâ, neque furunculis, neque therminthis, corripuntur; ac fortè nec leprâ quidem, fortassis verò neque vitiliginibus: intempestivè autem curati, multi non ita multò post, hujusmodi morbis correpti sunt, & perniciosè, idcirco habuerunt.... (Hippocrat. Lib. de Humor.) In quibusdam hæmorrhoides parùm tutò supprimuntur.... Qui sanguinis profluvio imbecilliores non fiunt, habent enim purgationem hanc, non morbum.... (Celsus, Lib. VI, cap. 18.)*

dies *aiguës*, l'action est générale pour la perfection de la *coction* & pour une heureuse terminaison. Ce travail si essentiel, cette *coction* si nécessaire ne peut se faire dans les maladies *chroniques*, parce que l'action est nulle ou presqu'abolie dans un ou plusieurs organes, tandis que d'autres en sont surchargés, ce qui les tient dans un état violent & dangereux : d'où nous sommes forcés de conclure que pour guérir une maladie *chronique*, il faut rendre l'*action générale*, de *particulière* qu'elle est. Nous avons comme à notre disposition, un moyen capable de remplir cet objet : il ne dépend que de nous d'employer cet agent si salutaire & si nécessaire pour la *coction* ; c'est le même dont *la nature* se sert, le seul qui constitue son état de force & de vigueur, c'est *la fièvre* : ce mal si imprudemment appréhendé, doit lui seul faire tout le bien que l'on désire ; &, attendu que dans une maladie *chronique* la nature impuissante ne peut, pour obtenir une *coction* parfaite, solliciter & mettre en œuvre cet agent si essentiel & si effectif, il est donc du devoir du médecin de le *créer*, si je puis m'expliquer ainsi, de le développer, de l'augmenter, de le soutenir, de le modérer & de le diriger, afin de parvenir au complètement de cette *coction*, & voir couronner son travail. Notre maître Hippocrate

érate nous a dit tout cela dans une seule sentence : *Morbi vetusti difficilius quam recentes curantur ; verum vetustos morbos primum recentes facito.* (De Loc. in hom.)

XII^e CONSIDÉRATION. Les maladies aiguës auroient une terminaison toujours heureuse & toujours facile, s'il n'y avoit une cause seconde & contraire à la perfection de la coction ; cause que la fièvre cherche elle-même à détruire. Cette cause toujours existante avec plus ou moins de force, soutient, augmente l'état de *crudité*, en empêchant l'action générale & l'action particulière & réciproque des organes. C'est cette même cause qui annulle ou empêche les mouvemens salutaires de la fièvre, & fait succomber si souvent la nature, malgré tous les efforts de cette dernière pour la détruire. On voit bien que c'est du *spasme* dont je veux parler ; c'est aussi le *spasme* diversément distribué aux organes dans les maladies *chroniques*, où il domine avec tant de tenacité que d'effet, qui entretient & prolonge cet état de *crudité*, & qui s'oppose si efficacement à la *coction*, en détruisant peu à peu les forces de la nature, & rendant inefficaces, souvent nuisibles ses mouvemens, si toutefois elle peut en susciter quelqu'un.

L'expérience faisant connoître au médecin que, dans les maladies aiguës, la fièvre

est l'instrument le plus salutaire que *la nature* emploie pour détruire le *spasme*, il doit donc le mettre en œuvre dans les maladies *chroniques* : c'est à la *fièvre* qu'il doit avoir recours (a) ; c'est ce salutaire défenseur des droits de *la nature*, ce puissant adversaire du *spasme* qu'il doit employer, exciter, augmenter, soutenir, &c. Écoutons Hippocrate : *A convulsione aut tetano detento, febris superveniens morbum solvit.* (Aph. 57, sect. 4.) *Quibus ad hypochondrium dolores sunt absque inflammatione, his febris superveniens dolorem solvit.* (Aph. 40, sect. 6.) &c. &c.

Oui, je ne crains pas de l'avancer, si l'artiste n'avoit pas à craindre les écarts de *la nature*, la fougue périlleuse de ses mouvemens, auxquels nombre de circonstances peut donner lieu ; je soutiens que dans les maladies *chroniques*, considérées généralement, il suffiroit de donner la *fièvre* au malade, la soutenir toujours dans un état de vigueur & de force ; *la nature*, avec ce moyen si effectif, se délivreroit elle-même de la matiere morbifique & du *spasme* qui l'accompagne, sans que les secours de l'ar-

(a) Qu'on se rappelle le marbre de Transilvanie, sur lequel on lisoit une inscription de *Camilla Amata*, qui implore le secours de la *fièvre* pour son fils malade. . . . *Febri divæ, febri magnæ, febri sanctæ, Camilla Amata, pro filio malè affecto.*

liste fussent nécessaires pour l'appeler à des évacuations qu'il juge plus convenables, & souvent indispensables, préférablement à d'autres auxquelles il suppose plus de danger qu'il n'y en a en effet. Mais ce sont *nos théories*, nos petits rêves, ces vrais délires des artistes, qui nous rendent orgueilleux, vains, pufillanimes & lâches. Nous voulons toujours nous rendre maîtres de *la nature*, mais elle se rira toujours de nos folles prétentions : *Natura sui juris est, ac longius latiusque patet, quam ut certos ei fines, angustosque humani ingenii terminos, constituamus. . . . Naturæ itaque leges notare, meditari, observare, eisque adamussim obsequi ac servire opus est. . .* (Baglivi, Prax. med. Lib. I, cap. 1.)

Les succès des médecins dans le traitement des maladies *chroniques*, justifiant la solidité & la validité de leurs méthodes, peuvent jeter du doute & de l'épouvante sur notre manière de penser & de procéder dans les causes comme dans la cure des maladies *chroniques*; cependant nous pouvons fort bien démontrer que leurs méthodes, leurs procédés & tous leurs remèdes n'ont eu d'efficacité & de succès qu'autant qu'ils ont procuré, par des moyens dont ils étoient bien éloignés de soupçonner l'effet, cet agent salutaire de *la nature*, par lequel la *coction* se fait & la guérison s'opere. Ainsi la *fièvre*

se fera développée, soutenue & terminée ; pour ainsi dire, à leur insçu. Nous allons développer sommairement la vérité de notre assertion.

Le caractère de l'*hydropisie*, en annonçant l'état de foiblesse de *la nature*, & la surcharge d'humeurs dont elle demande d'être allégée, nous fait connoître l'état de relâchement ou d'inertie où se trouvent la plupart des organes digestifs : cette maladie se juge par les *urines*, par les *sueurs* ou par les *selles*. Les remèdes qui réveilleront l'action de ces organes excréteurs, fourniront par leur irritation des mouvemens utiles & salutaires à *la nature* ; la *fièvre*, par l'impression de ces remèdes, se développera, se soutiendra, &, après avoir achevé la *coction*, déterminera des évacuations *critiques* qui termineront la maladie : c'est l'effet des *diurétiques*, des *sudorifiques*, des *purgatifs*, sagement employés & ordonnés à des époques heureuses. Tous ces remèdes tirés de la classe des *apéritifs*, sont tous *toniques* ; il n'y a qu'une remarque à faire, c'est que *la nature* fait seule le choix de l'excrétion, & que l'artiste ne doit point croire qu'il dépend de lui seul de déterminer l'espece d'excrétion.

On guérit le *mal vénérien* par les *mercuriels* ou par les *sudorifiques* : cette maladie nous montre une altération singulière du

suc nourricier, qu'on n'assignera jamais au moyen de nos théories ordinaires. Elle se guérit par une évacuation *critique* par les *glandes salivaires*, ou par des *sueurs considérables*. Que font ces deux genres de remèdes, que d'exciter une *fièvre générale*, & réveiller l'action de la *peau* & des *glandes salivaires*, pour détruire le *spasme* particulier qui se trouve fixé avec plus ou moins de violence dans différentes parties, & afin d'amener l'humeur morbifique à la *coc-tion* & à l'*excrétion* qui lui est propre? On voit par-là que l'art consiste à procurer & à soutenir cette *fièvre*, & connoître par quelle voie la *nature* veut se délivrer.

Le *scorbut*, le *rachitis* & les *écrouelles*, sont trois genres de maladies qui ne paroissent devoir leur existence qu'à des évacuations supprimées & retenues par des causes toujours subsistantes, & ensemble à la foiblesse des organes digestifs, occasionnée par le refoulement de ces matieres excrémentitielles, dont la *nature* cherche à se débarrasser par toutes sortes de voies, & qui n'en vient à bout qu'autant que les remèdes employés, & qui sont tous de la classe des *toniques*, favorisent assez ses mouvemens pour réveiller l'action de la *peau* & du *tissu cellulaire* & celle des viscères digestifs, pour que les *secrétions* & les *excrétions* nécessaires se fassent sans fougue

& avec vigueur. Ainsi les remèdes utiles dans ces maladies, & qui ont été éprouvés tels, n'ont qu'une action *tonique*, & conséquemment seule propre pour exciter la *fièvre générale*; mouvement salutaire & effectif dont *la nature* se sert pour solliciter des *transpirations*, des *urines* abondantes, par lesquelles excrétiions se jugent ces maladies.

Les accès d'*asthme*, de *goutte* & de *rhumatisme* sont, ainsi que l'*apoplexie* & l'*épilepsie*, les paroxysmes d'une maladie continue & habituelle, au moyen desquels nous reconnoissons la nature capable de quelques efforts, & suscitant des mouvemens douloureux & violens, mais le plus souvent mal dirigés, à l'effet de se délivrer de la matiere morbifique. L'observation nous apprend qu'un *mouvement fébrile* accompagne toujours ces efforts de *la nature*; & dans le cours plus ou moins long de ces différens accès, il nous montre bien à découvert un état d'*irritation*, un état de *coction*, & un état d'*excrétion*. Mais, attendu que ces différens états ont lieu avec beaucoup de fougue & de trouble, que d'ailleurs le *spasme* a toujours le dessus, & que ces mouvemens ne sont point en raison de la quantité & de la qualité de la matiere morbifique, *la crise* se trouve imparfaite; & ainsi que les maladies *aiguës* mal jugées,

ces maladies continuent, & sont toujours sujettes à la *récidive*. Par les remèdes qu'on emploie avec succès dans ces maladies, soit pour les guérir, soit pour en prévenir les accès, & par ce que nous avons déjà dit, on voit que ce n'est qu'au moyen d'une *fièvre générale* bien soutenue, & par des évacuations sollicitées à propos, que ces maladies sont jugées, ou leurs accès diminués ou bien prévenus utilement.

La *phthisie*, (maladie cruelle qui m'a fait verser des larmes de sang, & a mis le dernier sceau à mes malheurs, en me privant de la moitié de moi-même,) les *pertes blanches* & quelques maladies *chroniques* de la peau, nous montrent *la nature* occupée d'une évacuation continuelle pour se soulager du fardeau qui l'opprime; mais ces différentes excréctions ne se font que par des couloirs périlleux, & point du tout capables de résister à la continuité: d'ailleurs, ces évacuations n'ont pas lieu d'une manière *critique*; le *spasme*, qui y domine encore considérablement, y forme un obstacle le plus grand & le plus difficile à vaincre. C'est pourtant à l'artiste à le dissiper, & à mieux diriger le travail de *la nature*. Les auteurs nous crient de ne point arrêter imprudemment ces excréctions, quelle que soit l'erreur de *la nature*, mais de lui trouver des couloirs plus favorables & moins dangereux, avant de

supprimer ceux qu'elle s'est choisis. Mais c'est ici le lieu d'avouer les foiblesses & l'incertitude de la plupart des artistes de tous les tems, qui ne nous ont donné sur ces maladies que des observations *éparses, isolées, incertaines*, & presque toutes *décourageantes* : c'est une route encore nouvelle, dont la découverte est réservée à quelque génie heureux, jaloux de la gloire & de la perfection de son état, & bienfaiteur de l'humanité.

La paralysie annonce la privation du sentiment & la perte de la moitié de la vie ; la formation du *calcul* montre l'état d'inertie & de foiblesse des voies urinaires ; les *squirres* particuliers annoncent le peu d'action & de force des parties où ils sont fixés. Les remèdes employés avec succès dans ces maladies sont connus : ils n'aboutissent qu'à donner la vie & l'action aux parties qui en sont privées, ou chez lesquelles elles sont diminuées ; & ce n'est que par le moyen de la *fièvre* qu'ils excitent, que nous en obtenons des succès.

Quel est l'effet de la *ciguë* dans le *cancer* ? quel est l'effet des *cauteres* dans cette maladie ? L'un rend l'action générale, diminue conséquemment, & détruit peu à peu ce *dernier degré du spasme*, fixé dans la partie malade ; l'autre, je veux dire l'effet des *cauteres*, fournit un couloir à la nature,

& par son irritation partage & divise le *spasme*. Les autres remedes, tant intérieurs qu'extérieurs, & qui ont eu quelques succès, n'ont jamais produit que ces deux effets.

La manie nous présente un *spasme* à un degré considérable, fixé au cerveau ou à d'autres parties qui y correspondent : le *spasme* occupant les viscères abdominaux produit la *mélancolie* : lorsqu'il attaque la matrice, il produit la *chlorose*, & des maladies encore plus graves dans cette partie, en raison de sa force & de son activité : les *vapeurs* paroissent appartenir à chacune de ces maladies en particulier & en général ; mais c'est toujours le *spasme* qui produit tous ces phénomènes singuliers qu'on remarque dans cette dernière maladie. *La manie* & la *mélancolie* se jugent par des *hémorroïdes*, la *chlorose* par l'évacuation *menstruelle*, les *vapeurs* par des évacuations semblables, ou par d'autres qui y ont rapport ; ce qui suppose toujours une surabondance de matieres étrangères & nuisibles, soit par leur quantité, soit par leur qualité, & dont la nature veut être déchargée. Il est donc du devoir indispensable au médecin de connoître les vues de la nature, l'excrétion qu'elle médite, le tems qu'elle a besoin d'y employer, les forces dont elle demande d'être aidée pour par-

venir à son but dans ces maladies , comme dans celles dont nous avons déjà parlé ; il faut , dis-je , que l'artiste reconnoisse quelle est l'évacuation supprimée , les viscères qui ont souffert conséquemment en recevant l'humeur arrêtée , diminuée & répercutée ; & quels sont les couloirs propres à être suscités d'une manière utile & avantageuse , &c. &c.

Je finis par une dernière réflexion. . . . Que l'on veuille bien remarquer les progrès de *la chirurgie* : ils n'ont eu d'autre cause de leur promptitude & de leurs succès , que parce que les artistes défabusés se sont conformés aux vues sages de *la nature* , & se sont fait un devoir indispensable de ne s'en écarter jamais ; ils ont exécuté l'ordre d'Hippocrate. Dans une maladie *chronique* de leur ressort , ils ne manquent jamais , par leurs opérations & par leurs remèdes , de réveiller le grand mouvement de la nature , la *fièvre* ; ils la soutiennent & ne la craignent point , parce qu'ils savent & connoissent trop bien que c'est la seule ouvrière de la *suppuration*. . . . Enfin ils changent leurs maladies *chroniques* en *aiguës*. . . . *Morbi vetusti difficilius quam recentes curantur ; morbos verum vetustos primum recentes facito.* (Hippocrate , de Loc. in hom.)

Fin de la troisième & dernière Partie.

OBSERVATIONS

Sur les bons effets de l'oxymel colchique & des pilules de M. BACHER, dans une anasarque & une hydropisie ascite, survenues à la suite d'une inflammation de matrice, qui prit les premiers jours des couches, & donna lieu à un épanchement de lait; par M. PLANCHON, médecin à Tournai.

L'expérience a confirmé plus d'une fois que les nouvelles accouchées ne pouvoient trop se garantir du froid, quelque heureux qu'ait été l'accouchement. Non-seulement le défaut du régime trouble souvent chez elles les fonctions de l'économie animale; mais celles qui sont les plus attentives à ne pas s'en écarter, sont quelquefois surprises de quelque désordre fâcheux pour s'être imprudemment exposées à la diminution ou à la suppression de la transpiration, dans ce tems où les pores de la peau sont plus ouverts, & par où la nature se débarrasse de la plus subtile partie de la matiere lochiale, repassée dans le sang quelque tems après la délivrance. On sçait que les femmes en couches sont sujettes à des sueurs plus ou moins copieuses, qui, refoulées dans le torrent de la circulation, se jettent sur les parties les

plus foibles (a), qui est la matrice, encore dans un état phlogistique : alors le cours des lochies est troublé ; il en résulte bientôt une inflammation de ce viscere, qui, quelque partielle qu'elle soit, cause un autre trouble : la sécrétion & l'excrétion du lait sont ou diminuées ou suspendues ; la matiere laiteuse, dans cette circonstance, se réunit au foyer de la matiere morbifique, elle augmente la congestion inflammatoire ; les symptômes en sont plus graves & l'événement plus douteux. Il arrive assez souvent que la résolution en est difficile ou tardive, que la suppuration a quelquefois lieu ; & , comme on le voit assez souvent, une gangrene mortelle termine les jours malheureux de celle qui en est la triste victime : heureuses celles qui peuvent éviter une suite aussi funeste !

On observe que la suppuration est quelquefois masquée du voile d'une résolution apparente, & qui, n'ayant été qu'imparfaite, laisse nécessairement un reste d'humeur morbifique qui se dépose sur une partie quelconque, & devient une autre maladie dont les effets entraînent après eux, non-seulement le relâchement des solides, mais plutôt la dépravation des humeurs : il en résulte de-là une infiltration du tissu

(a) *Sed hæc, si quid doluerit ante morbum ; ibi se figit morbus.* Hippocr. Aph. 33, sect. 4.

muqueux , un épanchement dans quelque cavité : le lait se répand entièrement , & la nature doit faire alors de nouveaux efforts que l'art doit aider pour l'en débarrasser , ou le reproduire dans les organes qui lui sont destinés , & en faciliter l'excrétion. On verra dans l'observation suivante , un détail de quelques-unes de ces variétés de maux , dans une suite de couches , que la suppression de la transpiration a causés.

Une pauvre femme , après l'accouchement le plus heureux , s'exposa , le troisieme jour de ses couches , à un air très-froid. La fièvre se déclara bientôt avec douleur à la région de la matrice , douleur qui s'étendoit par-tout le bas-ventre ; il devint tendu , il y avoit de la chaleur : suppression de lochies qui avoient coulé en rouge jusqu'à ce tems. Cette fièvre , qui paroissoit être la fièvre de lait , ne cessa pas après vingt-quatre heures. Le lait monta pourtant aux seins ; les douleurs , la tension , la chaleur , la constipation persisteroient. L'on ne m'y appela cependant que le cinquieme jour. Je regardai ceci comme une inflammation de la matrice , due autant à la déroute du lait , qu'à la suppression de la transpiration & des vidanges. Je la fis saigner une fois du bras : cette saignée soulagea beaucoup. Le lendemain j'en prescrivis une deuxieme , que le chirurgien-accoucheur refusa de faire en

mon absence, sous prétexte qu'il dérouteroit le lait par cette évacuation. J'avois ordonné des lavemens, des fomentations émollientes. Je prescrivis les infusions des plantes nitreuses avec le camphre & le sel de Duobus. Je n'appris le refus de la saignée que le lendemain. Malgré ce trait de l'impéritie, il s'étoit fait une résolution imparfaite ; la nouvelle accouchée avoit sué toute la nuit ; la fièvre étoit tombée ; les douleurs se calmerent presque entièrement, le ventre se ramollit & se relâcha ; les urines dépoisoient un sédiment blanc, copieux, & l'appétit revint. Ce changement subit fut cause que je n'insistai plus à répéter la saignée ; la cessation des douleurs ne fut pas de longue durée. Elle se plaignit bientôt de douleurs sourdes dans les régions iliaques, qui descendoient, sembloit-il, vers l'orifice de la vessie, suivant la direction des ureteres, sur-tout du côté gauche. Elle éprouva alors une difficulté d'uriner, une strangurie ; le lait ne vint qu'à demi, les jambes s'enflerent, & quelques jours ensuite le ventre étoit gonflé. Je reconnus de la fluctuation ; la rareté des urines donna bientôt lieu à une hydropisie universelle. Dans le commencement que j'apperçus tout ceci, ne considérant ce désordre que comme un reste d'humeur morbifique, assez mobile pour être évacué par les selles, sans que j'eusse le

moindre soupçon d'un dépôt purulent, qui donna lieu à ce défaut d'urine; j'avois prescrit des laxatifs qui furent sans effet; &, dès qu'il y eut infiltration & épanchement, j'avois conseillé une potion hydragogue, ensuite un apozeme des plantes amères diurétiques, avec les sels neutres & l'oxymel colchique. Les urines étoient toujours rares, avec envie d'en rendre. Il y eut enfin une ischurie vésicale, qui dura plus de vingt-quatre heures. Il y avoit cinq jours qu'à l'usage de l'oxymel colchique, j'avois ajouté celui des pilules toniques, sans qu'elles eussent procuré aucunes selles, quoiqu'elle en eût pris jusqu'à quarante-cinq par jour, sans interruption. Le cours des urines ne fut plus long-tems suspendu; les efforts répétés qu'elle fit pour en rendre, joints à la quantité que les diurétiques avoient poussée dans la vessie, firent qu'elle urina tout-à-coup abondamment. Ces urines étoient chargées d'un pus vraiment laiteux: on n'y vit du pus que ce jour & le lendemain. Malgré que les urines couloient abondamment, que la dureté du ventre & le gonflement n'avoient plus lieu, que l'anasarque se dissipoit, la région hypogastrique étoit toujours élevée, & faisoit une telle saillie au-dessus des os pubis, qu'il sembloit que la vessie étoit déplacée. L'écoulement du pus me fit voir

qu'un reste de l'humeur morbifique s'étoit déposé sur le col de la vessie, & avoit donné lieu à l'anasarque & à l'ascite. Si les signes de la résolution de l'inflammation de la matrice ne m'avoient pas fait illusion, jusqu'à la croire parfaite; les douleurs qui subsistoient en partie, & qui pour ainsi dire étoient circonscrites, m'eussent fait soupçonner que le reste de la matiere morbifique ne s'étoit guères éloigné de la partie malade, & s'étoit fixé, & suppurait : j'eusse alors établi une autre méthode curative. Quoique les diurétiques n'ont servi jusqu'ici qu'à pousser des urines qui n'ont pas peu contribué à la rupture de l'abcès, ils ont pourtant eu cela d'efficace, qu'après que l'obstacle au cours des urines a été levé, ils ont d'autant plutôt dissipé l'hydropisie; c'est pourquoi je fis continuer les pilules toniques & l'oxymel colchique : elle prenoit celui-ci le soir, en commençant par deux cueillerées à café jusqu'à huit, & les pilules le matin. Cependant la région hypogastrique étoit toujours la même, & je craignois qu'il ne restât encore du pus, qu'il n'y en eût une autre poche. J'avois fait examiner la chose par un chirurgien; l'introduction de la sonde dans la vessie ne procuroit que peu d'urine chaque fois, & l'on n'apperçut plus de pus. Cinq à six jours

jours après que l'hydropisie étoit dissipée, il survint une fièvre de la classe des subintrantes, avec frisson : elle dura près de neuf jours. Je dus remettre alors la malade à la diète, aux délayans : je la purgeai avec le sel d'Epsom : elle n'avoit pas jusques-là perdu tout son lait ; la fièvre étoit toujours la même ; les urines couloient ; il y eut des sueurs. Environ le septieme jour, il survint une salivation laiteuse, semblable au lait fouetté, qui termina la fièvre : il sembloit que cette excrétion extraordinaire venoit principalement de l'arriere-bouche & de la trachée-artere ; c'est ce qui me détermina à prescrire l'oxymel scillitique, comme expectorant. Ces circonstances diminuerent encore plus l'excrétion du lait ; il étoit déjà répandu en partie, il n'a pas tardé à l'être parfaitement, & la nature a sçu s'en dépouiller par la salivation. Je crus devoir avoir égard à cette cause pendant cette fièvre qui me parut en dépendre ; c'est pourquoi je lui fis faire usage de la liqueur de terre foliée de tartre ; par exemple, six onces de vinaigre commun, saturé de l'alcali de tartre, que je faisois ainsi préparer pour éviter les frais. Je ne doute aucunement que cette liqueur ne l'emporte sur les autres sels neutres dans les épanchemens de lait. Le principe savonneux &

diffolvant du vinaigre se trouve uni à l'acide saturé, & devient à cet égard plus pénétrant & plus propre à fondre l'épaississement de la matiere laiteuse, souvent interceptée dans les vaisseaux lymphatiques. Il y avoit au déclin de la fièvre un tel abattement, accompagné d'angoisses & de langueur, que je dus lui prescrire quelques doses de quinquina avec l'esprit de mindérere, qui la ranimerent, & donnerent à la nature un nouvel effort pour soutenir les évacuations critiques. A peine cette malade fut-elle quitte de la fièvre, que les urines devinrent plus rares, les extrémités inférieures s'enflurent, l'enflure gagna les cuisses, & le bas-ventre grossit. J'en revins à l'oxymel colchique & aux pilules toniques, qui ne tinrent pas seulement le ventre libre, mais au contraire on vit bientôt le cours des urines augmenter : après quelques jours de leur usage, je dus la purger, d'autant plus qu'elle étoit constipée ; je la purgeai avec un demi-gros de rhubarbe, dix-huit grains de diagrede, cinq grains de résine de jalap, & suffisante quantité de sirop de roses pour six pilules, dont elle prit trois le soir & trois le matin ; elle en eut des évacuations abondantes. Elle reprit ensuite l'oxymel colchique & les pilules toniques, qui firent couler les urines copieusement ; l'enflure

se dissipa en peu de tems. Sept jours après la purgation , elle n'avoit pas été à la selle ; je la purgeai avec les mêmes pilules , & elle continua pendant une semaine environ les pilules toniques : ses forces se rétablirent , l'appétit revint ; & à mesure que la convalescence s'est confirmée , le lait monta aux seins , & la nature les produisit assez pour suffire à son enfant , qu'elle a nourri plus de dix mois.

J'avois à combattre dans ces dernières circonstances l'épaississement des humeurs , sur-tout l'humeur laiteuse & l'inertie des fibres. J'ai uni l'oxymel colchique à l'usage des pilules toniques , pour agir de concert avec un remède qui , en rendant du ressort aux solides & en augmentant les oscillations , trouvoit dans l'oxymel un aiguillon qui pouffoit l'humeur infiltrée & rappelée dans le torrent de la circulation , vers les couloirs des urines. On voit que les pilules toniques servent précisément à ranimer les forces opprimées , à les soutenir , à préparer des crises , à favoriser les évacuations critiques , & qu'il importe souvent d'aider leurs effets par d'autres secours.



L E T T R E

De M. MARRET, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, sur la découverte d'un Dissolvant pour les Pierres bilieuses; par M. DURANDE, docteur agrégé au college de médecine de Dijon.

MONSIEUR,

L'auteur de la Gazette salutaire, dans le n^o 47, en date du 25 Novembre 1773, en rendant compte des Essais & Expériences de médecine, publiées en Anglois par M. Percival, annonce que M. Whitt, médecin à Yorck, a travaillé sur les pierres biliaires, & a découvert que leur dissolvant étoit l'esprit de vin saturé d'esprit de térébenthine.

Il se trouve, par un hasard dont il y a déjà plusieurs exemples, que M. Durande, docteur agrégé au college de médecine de notre ville, & membre de notre Académie, a fait également cette découverte, & même avec une différence à l'avantage de notre académicien.

M. Whitt donne le mélange de l'esprit de vin & de l'esprit de térébenthine, comme le dissolvant des pierres biliaires. M. Durande a trouvé que l'esprit de vin n'agissoit que foiblement sur elles, que l'esprit de

térébenthine ne faisoit que les amollir, & que l'éther les dissolvoit de façon que la solution en devenoit complète, & étoit d'un verd foncé ; mais, comme il sentit que la volatibilité de l'éther s'opposeroit à ce que le remède pût être porté jusques dans le foie & dans la vésicule du fiel, pour y dissoudre les concrétions biliaires, il chercha à lui donner un véhicule qui eût la propriété de fixer l'éther, sans nuire à la faculté dissolvante de cette huile éthérée. L'esprit de térébenthine, qui par lui-même amollit les calculs biliaires, lui parut remplir ses vues : il en fit le mélange à parties égales, & la dissolution fut aussi parfaite que dans l'éther seul. Je ne vous fais ce récit, Monsieur, que pour constater réellement en quoi consiste la découverte de M. Durande, & faire sentir la différence qui se trouve entre son procédé & celui de M. Whitt.

Quant à l'époque de cette découverte, & à l'identité du tems où elle a été faite, une simple exposition de différentes dates va les déterminer.

C'est dans le laboratoire de M. de Moreveau, vice-chancelier de l'Académie, que les expériences ont été faites : cet académicien, qui en a été témoin, les a inscrites sur le registre où il met toutes les opérations chimiques & leur résultat. Or, on voit

442 LETTRE SUR LA DÉCOUV. &c.
dans ce registre , que les 21 & 29 Décembre 1772, 13, 17, 28 & 31 Mars 1773, M. Durande a mis successivement en expérience dans différentes liqueurs, des pierres biliaires de différentes especes & prises sur différens sujets, & que la dissolution de ces pierres à froid par l'éther, est du 29 Décembre 1772. J'ai assisté à plusieurs des expériences désignées, & j'ai vu la dissolution complete. Ajoutez à tout ceci, Monsieur, que M. Durande a apporté dans la séance du 12 Novembre 1773, le Mémoire qu'il a fait au sujet du dissolvant qu'il a découvert, & que ce Mémoire a été lu le 19 du même mois.

Je suis expressément chargé par l'Académie, Monsieur, d'entrer avec vous dans tous ces détails, pour conserver à M. Durande l'honneur de la découverte, & le lui faire partager avec M. Whitt.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Maladie d'Oreille, avec carie des os ; par M. BOURIENNE, chirurgien-major des armées du roi, &c. en Corse.

Au mois d'Avril 1767, un marchand François de Bastia me consulta pour une maladie d'oreille qu'avoit son fils depuis

trois ans : il étoit âgé de huit. Ce jeune homme étoit dans le marasme, suite d'une fièvre lente : il éprouvoit des douleurs de tête violentes, & une surdité absolue de l'oreille malade. En examinant le mal, j'apperçus des chairs fongueuses qui produisoient une suppuration fétide, qui sortoit avec abondance quand on pressoit au-dessous de la cavité articulaire de l'os temporal. Le pere du jeune homme me dit que plusieurs médecins & chirurgiens de Provence avoient traité le malade en différens tems : on l'avoit purgé & mis à l'usage des apozemes, appliqué des vésicatoires, & employé des injections de différentes natures, le tout sans succès. Je m'informai s'il n'y avoit pas eu quelque maladie qui avoit précédé le mal d'oreille : on me dit qu'à la suite de la rougeole, le malade avoit ressenti de fortes douleurs & un gonflement pâteux aux glandes maxillaires. L'enfant étant pâle, la face un peu bouffie, je me déterminai à le mettre à l'usage du petit-lait avec la fumeterre. Il fut purgé de tems en tems ; il prit pendant trois semaines quelques grains d'æthiops antimonial. La fièvre lente céda à ces remedes ; & le visage, qui étoit gonflé, devint dans son état naturel. Pendant que le malade faisoit usage des remedes généraux, je fis des injections dans l'oreille (c'étoit la gauche) avec l'eau d'orge &

le miel rosat : la liqueur passoit dans l'intérieur de la bouche ; je ne doutai point alors que la membrane du timpan ne fût en partie détruite. L'ulcère qui se trouvoit à l'orifice externe de l'oreille fut pansé avec le digestif ordinaire ; la suppuration étoit toujours d'une mauvaise odeur ; les mêmes remèdes furent continués pendant quelque tems. Les douleurs de tête diminuèrent , & l'ulcère augmentoit en grandeur : le pus sembloit venir de loin , & ne sortoit que par regorgement , & plus facilement en faisant suspendre la respiration.

Je me déterminai à employer l'eau de Balaruc en injection. Quelques jours après son usage , la suppuration devint d'une meilleure qualité ; j'introduisis dans l'oreille un petit bourdonnet imbibé de la même eau. Après un mois de traitement , je m'aperçus que les chairs fongueuses augmentoient , que la suppuration devenoit noire ; ce qui me détermina à m'assurer de l'état où se trouvoient les os. J'employai pour cet effet le stylet , que je fis pénétrer au travers des chairs , & sentis distinctement l'os à découvert : l'inégalité de sa surface me fit soupçonner qu'il y avoit carie à l'os temporal. Comme il falloit détruire les mauvaises chairs pour le mettre à découvert , je me servis utilement de la pierre infernale : quand je les touchois avec le causti-

que , le jeune homme éprouvoit des douleurs insupportables , lesquelles étoient calmées promptement au moyen de l'eau de Balaruc. Même conduite & même pansement jusqu'à l'entiere destruction des chairs: alors j'aperçus à découvert l'os qui étoit d'une couleur noire : je portai mes pinces sur la portion saillante que je sentis vaciller ; je donnai plusieurs secousses sans pouvoir l'extraire. Le lendemain, même tentative ; j'obtins enfin la pièce d'os sans efforts : elle étoit large de six lignes & épaisse de deux , perforée dans son milieu ; ce qui me fit croire que c'étoit une exfoliation de la circonférence du conduit auditif. Les jours suivans , je retirai quatre petites esquilles. Les injections d'eau de Balaruc furent continuées ; la suppuration devint louable ; le reste des mauvaises chairs fut détruit entièrement : je me servis toujours d'un petit bourdonnet, afin de m'opposer à l'union de toutes les parties , ce qui auroit fermé le conduit externe de l'oreille. Sur la fin du traitement , les injections ne passerent plus par la bouche ; le jeune homme fut entièrement guéri en trois mois & demi.

Cette observation nous apprend qu'il faut traiter toutes les maladies avec beaucoup de soin , & ne rien négliger dans les recherches qui peuvent être utiles. Si on avoit donné issue au pus dans le commencement , on auroit

évitée la carie & les progrès du mal. Le jeune homme a été sourd pendant tout le tems de sa maladie; les mauvaises chairs & la suppuration en auront sans doute été la cause principale. Il n'y a point de doute que la membrane du timpan n'ait été en partie détruite; dans les derniers tems du traitement, l'injection a cessé de passer par la bouche: cette membrane se feroit-elle recollée? Est-il nécessaire que la membrane du tambour soit dans son entier pour la perfection de l'organe de l'ouïe? Oui, sans doute. Mais la personne devient-elle sourde après qu'elle est en partie détruite? Ce n'est pas le sentiment de Duverney. Tous les physiologistes & physiciens ne sont pas d'accord sur ce point; il y a nombre d'observations qui militent pour & contre. Quoi qu'il en soit, le jeune homme qui fait le sujet de cette observation à recouvré l'ouïe, au point de ne pas faire une grande différence d'une oreille à l'autre pour la perception des sons.

OBSERVATION

Sur un Accouchement laborieux, précédé de la descente du col de la Matrice & du renversement du Vagin; par JEAN NOÉ, élève de M. LEVRET.

Je fus appelé vendredi, 10 Septembre

1773, pour secourir la nommée Marguerite Bury, blanchisseuse, âgée de trente-deux ans, femme d'Ignace Wallalowel, garçon charron, demeurant fauxbourg & porte Saint-Honoré.

Ayant trouvé la souffrante debout, se promenant, mon premier soin fut de m'informer dans quel état étoit le travail : on me répondit que tout étoit parti ; (expression du peuple qui n'en sçait pas davantage.) Je fis coucher cette femme sur son lit pour vérifier ce qu'on avoit voulu dire ; je trouvai hors du corps une grosseur énorme que je reconnus être le vagin retourné, sec & ridé, imitant le palais du bœuf, au bout duquel on voyoit très-distinctement l'orifice de la matrice, dont la dilatation permettoit à peine l'introduction du doigt, & que j'estimai être à quatre pouces ou environ de la vulve ; ce qui me fit demander si cette femme avoit eu plusieurs enfans : on m'assura que c'étoit son premier ; (n'importe.) Après avoir suffisamment réfléchi à l'état des choses, mon premier but fut de faire la réduction des parties, (parce que la tête n'étoit pas encore entièrement descendue ;) à quoi je réussis aisément, profitant de l'intervalle d'une contraction utérine à l'autre, en mettant le tout dans la paume de la main, & le repoussant jusqu'à l'entrée de la vulve ; après quoi je portai la main en

deffous; & les doigts placés dans le cul-de-fac du vagin, j'achevai la réduction. Je ne fus pas à deux pouces du vagin, que je sentis le museau de la matrice m'échapper, & se loger à sa place naturelle.

Ayant recommandé à la souffrante de garder le lit, & en même tems de faire usage d'une décoction de racine de guimauve, ou du beurre frais, introduisant l'un ou l'autre, à la faveur de quelques linges fins, jusqu'à l'orifice de la matrice; ce qui a procuré le relâchement de cet orifice, au point qu'il pouvoit permettre la sortie de l'enfant, si la tête ne se fût enclavée vingt-quatre heures après que j'eus fait la réduction des parties. Cette circonstance m'a déterminé à faire usage du forceps courbe de la dernière correction de M. Levret; ce qui m'a réussi parfaitement bien, sur-tout ayant pris la précaution de me faire aider par des mains intelligentes, lesquelles empêchoient le museau de la matrice, qui étoit redescendu à vue, de sortir, & cela pendant que je faisois avec ménagement l'extraction de la tête de l'enfant; au moyen de quoi l'orifice reculoit à mesure que la tête avançoit.

Après la sortie de l'enfant, j'ai porté ma main dans la matrice, sans en rien dire à la malade, feignant de vouloir la délivrer, mais à dessein de réduire cet organe dans sa place naturelle; ce que j'ai fait sans

beaucoup d'efforts : ayant ensuite retiré la main pour attendre une nouvelle contraction utérine, afin de favoriser le détachement du placenta ; à quoi la matrice a été sollicitée par de légères frictions, ce qui a procuré la sortie des secondines, par la seule traction du cordon.

Il est bon d'observer, 1^o que cette femme étoit à terme ; 2^o qu'elle avoit fait une chute huit jours avant d'entrer en travail ; 3^o qu'elle n'avoit pas senti remuer son enfant depuis ce tems ; & une preuve qu'il avoit cessé de vivre peu de tems après cette chute, c'est que l'épiderme se séparoit de dessus son corps ; 4^o qu'il n'y a pas eu de déchirement au museau de la matrice ; ni au périnée ; 5^o que si je m'étois pressé de délivrer cette accouchée, j'aurois pu lui occasionner une perte de sang mortelle, ou un renversement du fond & du corps de cet organe, comme elle y étoit disposée avant l'accouchement ; 6^o que la souffrante a été saignée deux fois du bras dans les vingt-quatre heures que le travail a duré, (après mon arrivée,) afin de favoriser le relâchement de l'orifice de la matrice, ce qui a été secondé par l'usage fréquent de la décoction de guimauve ; 7^o qu'au lieu de délivrer la femme sur le champ, j'ai porté ma main sur le placenta, pour faire en sorte de remettre sans danger la matrice :

dans la place naturelle, & que d'ailleurs j'ai attendu que les tranchées utérines aient favorisé le détachement du placenta, ce qui a fait qu'il est venu par la seule traction du cordon. 8° Que cette accouchée ayant eu, pendant la durée de son travail, des vomissemens de matieres verdâtres & porracées, j'avois lieu de craindre que la suite de la couche ne fût traversée par quelque maladie putride ou maligne; ce qui m'a déterminé, le lendemain de l'accouchement, de conseiller l'usage d'un apozeme avec le quinquina, que l'on a continué pendant cinq jours: le sixieme il s'est déclaré une fièvre pourpreuse miliaire, qui a fait craindre pour les jours de la malade; mais l'usage du tartre stibié, joint à l'apozeme susdit, l'ont totalement tirée d'affaire; car elle a été à la messe le vingtieme jour de sa couche. 9° Je ne dois point passer sous silence que j'ai proposé à cette femme de faire usage d'un pessaire pour tenir en place la matrice, qui n'étoit que trop disposée à sortir complètement du petit bassin; ce à quoi elle n'a pas voulu consentir, se contentant de faire usage d'un bandage en T, pour retenir les parties & les empêcher de sortir, comme elles l'étoient avant la grossesse & l'accouchement, & même avant d'être mariée. 10° Qu'ayant été voir cette malade, dimanche 17 Octobre suivant, j'ai

trouvé cette pauvre femme arrivant du Marais, portant trois boisseaux de cendres dans sa hotte ; sur quoi je lui ai recommandé de ne pas s'exposer à porter de si grands fardeaux par la suite, & de ne pas occasionner par-là un plus grand accident. 11^o Que je dois aux principes de M. Levret la réussite de cet accouchement, & des suites de couche.

R E P L I Q U E

A la Réponse du Frere Côme, (Journal de Médecine, Avril 1773, page 341,) à la question chirurgicale de M. BEAUSSIER, docteur-médecin, insérée au même Journal d'Octobre 1772, p. 350; par M. BEAUSSIER DE LA BOUCHARDIERE, docteur en médecine à Vendôme, ancien chirurgien-major des armées du roi.

Multi in veritate inquirendâ alienas potius quàm suas adhibent vires. BAGLIVI, Prax. med. L. 1, c. 6, page 5.

*..... Mensuraque fîlli
Crescit, & auditis aliquid novus adjicit autor.*

OVIDE, Métam. L. 12, v. 57.

Le Frere Côme, ne pouvant répondre à la question proposée, déguise les faits, élude la difficulté, coupe le nœud au lieu de le dénouer, argumente sur des conjectures, s'appuie sur des observations

qui n'ont de réalité que dans son imagination, se fait des principes particuliers, dément les auteurs les plus sçavans, & attaque sans ménagement & sans raison une académie respectable dont il devoit écouter & suivre les décisions; c'est ce qu'il est aisé de prouver par les paroles même du Frere Côme, dont la contradiction avec lui-même & avec les autorités respectables paroîtra clairement.

Il invoque son registre (a), sur la foi duquel l'opération de Vendôme a duré quarante-huit minutes, d'où il conjecture qu'on a fait une fausse route : il s'en rapporte au malade sur cet article, & ne veut pas (page 357) que M. Beauflier en croie le dernier sur l'hémorragie abondante qui suivit la voie des urines, & qui exigea l'introduction de l'algale.

L'opération a dû paroître au malade beaucoup plus longue qu'elle ne l'a été. En supposant même quarante-huit minutes, peut-on croire que tout le tems ait été employé à manœuvrer?

Si M. Beauflier eût fait une fausse route, & irrité pendant quarante-huit minutes le tissu cellulaire & les viscères voisins, ne seroit-il pas survenu inflammation, suppuration? Comment le malade a-t-il été guéri si promptement? Le Frere Côme, qui a été

(a) Journal de Médec. Avril 1773, page 341. beaucoup

beaucoup moins de tems , selon lui , a occasionné cette suppuration mortelle. En faveur de qui reste la présomption ? Voyez ce qu'en pense Cowper, Traité de la Taille au haut appareil , par M. Morand , 1728 , page 179.

« Il avoit cependant des pierres dont l'extraction, &c.... » (Journ. de Médecine , Avril 1773 , page 341.)

On ne nie pas que le malade n'eût une ou plusieurs pierres , puisqu'on les avoit senties ; mais on avance qu'elles ne pouvoient être extraites sans déchirement , suppuration , & la mort du malade ; ce que l'événement a justifié.

« Malgré cet avantage , (*la sonde dont on parlera plus bas* ,) la suppuration continua de couler par la plaie des tégumens : elle étoit fétide & corrosive , excoriant ses bords & ses environs.... Il usa vainement de remèdes propres à changer leur nature (des urines ,) ainsi que celle de la suppuration. »

Les urines n'avoient d'autre part à la suppuration que de passer par la plaie , quoiqu'on avance sans fondement qu'elles ont passé dès le seizième jour par les voies naturelles. S'il eût été un moyen propre à arrêter les progrès de cette suppuration , c'étoit de se reconcilier avec les pansemens que le Frere Côme bannit , de dilater , de donner issue

au pus, de favoriser la cicatrice de la vessie & des parties qui l'environnoient, de faire des injections vulnérâires & détersives (a).

Le Frere Côme avance gratuitement, d'après son registre : « Ce sujet étoit mélancolique, & paroissoit s'ennuyer, page 342. » On se déterminâ à le renvoyer chez lui » après le quarante-quatrième jour de son » opération. »

Ce *sujet* avoit l'ame la plus ferme & la plus gaie ; mais on croira aisément qu'un malade qui souffre pendant quarante-quatre jours des douleurs énormes, qui l'emportoient, en urinant, sur celles qu'il avoit éprouvées avant l'extraction des pierres, ayant eu pendant seize jours, suivant le Frere Côme, & plus de quarante, suivant le malade, une algalie qui l'incommodoit plus qu'elles n'avoient jamais fait, une suppuration gangreneuse & une fièvre lente ; qu'un malade, dis-je, dans cet état, n'est pas à son aise, doit être *mélancolique* & *s'ennuyer*. On se hâta, pour ne pas le voir mourir, de le renvoyer chez lui, dans le tems qu'il avoit le plus de besoin des secours d'un homme habile.

« Les pierres enkystées dans la vessie » humaine sont si rares, qu'il est presque inutile de mettre en question s'il faut opérer

(a) Voyez Dictionnaire de Médecine de James, Tome IV, page 927, art. *Lith.*

» ou non ceux qui les ont. *Idem*, p. 342.»

Ces cas, quelque rares qu'on les suppose, existent quelquefois; ainsi la question n'est pas inutile. Il est superflu de rappeler les observations de M. Houffet, & les auteurs célèbres dont il emploie l'autorité.... «En effet, dit-il (a), on y pense si peu, qu'il semble qu'elles soient ignorées de la plupart des praticiens, & qu'il faille encore recourir aux preuves pour en constater l'existence.» Tant d'exemples peuvent-ils être anéantis d'un seul trait de plume du Frere Côme? Quand on a assez de fermeté pour contredire à la face de l'univers les auteurs les plus éclairés, les académies les plus respectables, on ne mérite aucune confiance; & ce seroit perdre le tems, que de vouloir prouver des vérités aussi claires.

« Leur existence est si difficile à déter-
miner, &c.... » (Journal de Médecine, Avril 1773, page 342.)

« Qu'il n'est guère possible de hasarder
l'opération.

« Si l'on parvient à en constater l'exis-
tence.

(a) Observations sur les Pierres enkystées & adhérentes à la vessie, par M. Houffet. Mémoire académ. de Chirurgie, Tome I. 2^e partie, in-12, page 268, Paris, 1765.

Voyez Défaut, Dissertation sur la Pierre; Paris, 1736, page, 209.

» On ne doit point hésiter de l'entre-
 » prendre. »

N'y a-t-il pas ici une contradiction & un paralogisme évident ? Mais, comme M. Lecat l'a souvent prouvé au Frere Côme dans ses Recueils concernant l'opération de la taille, & sur-tout troisieme Recueil, (Tome II, in-8^o, page 4, Rouen, 1753,) la logique n'est pas son fort : au reste, il nous suffit qu'il présente exactement le cas en question. Il est vrai qu'il nous laisse dans une incertitude bien dangereuse ; car il ne fixe point les circonstances où on doit tenter l'extraction, ni celles où elle fera suivie d'accidens mortels ; & c'est le vrai point de la question. On sent combien il y a peu de sécurité pour le malade ; & l'exemple de M. Marganne, & de tous ceux dont M. Houstet fait l'énumération, rend bien suspect, pour ne pas dire absolument faux & indiscret, le jugement du Frere Côme, *on ne doit pas hésiter.*

Pour appuyer son opinion, il choisit les observations qui lui sont favorables, mais qui n'ont aucun trait à notre hypothese ; ce sont des pierres recouvertes de fungus aisés à déchirer, des vessies relâchées qui offrent des membranes inutiles, des fibres frangées, (Réponse du Fr. Côme, p. 345,) qui ont besoin de suppuration, & la plu-

part accessibles aux doigts. D'autres lithotomistes, & entr'autres MM. Garengot (a), Ferrier (b), Vacher fils (c), Teichmeyer (d), ont tiré avec succès, quoiqu'avec peine, des pierres de cette nature, & avec des conditions encore plus propres à prouver la these du Frere Côme. Mais que peut conclure un petit nombre, en comparaison de cette quantité infinie de pierres enlevées par des extractions violentes, prouvées par le témoignage de MM. Houstet, Guérin, Amyand, Tornamira, Hollier, Horat. Augenius, Schenkus, Mercurial, Fernel, Ambroise Paré, &c.

Apparent rari nautes in gurgite vasto.

VIRG. ENEID. Liv. I.

L'opération du maréchal de Lorges, chez qui le Frere Jacques trouva des fungus (e); celle du curé de Panlatte, faite par le Frere Côme (f), & qu'il se donne bien de garde de citer ici; celle de M. Bouquot, faite en

(a) Merc. de France, Juillet 1736, page 1555.

(b) *Ibid.* Janvier 1754, page 197.

(c) *Ibid.* 1756, page 174.

(d) Collect. de theses rédigées par M. Macquart, Tome II, page 324.

(e) Biblioth. de M. Planque, contin. par M. Goulin, Tome XXX, page 502.

(f) Addition au Recueil du frere Côme, p. 346 & 347.

présence de M. de la Peyronie, sont dans le cas de la question.

Je ne finirois point, si je voulois rapporter tous les exemples malheureux qui contredisent l'affertion du Frere Côme : ceux-ci sont présentés par des auteurs vrais, auprès desquels le témoignage du Frere Côme n'est d'aucun poids. « Ainsi, les déchiremens » des liens qui retiennent les pierres adhérentes étant bien ménagés, *produisent* » *très-souvent des suites terribles,* » (Réponse du Frere Côme, page 345,) & ne mettent point à l'abri du malheur qu'annonce le second membre de la question, qui suppose *extraction violente, déchirement, hémorragie, & suppuration gangreneuse.*

On voit avec surprise, (Réponse du Frere Côme, page 345,) « que l'hémorragie n'a guère lieu dans les cas d'extraction des pierres *adhérentes* ou *enkystées,* » parce que les vaisseaux qui entourent les corps durs n'acquierent jamais assez de calibre pour en occasionner de rebelles & de dangereuses ; que le Frere Jacques ne les redoutoit pas, & qu'il les arrêtoit par des injections astringentes. »

Mais 1^o, c'est précisément la présence de ces pierres qui dilate les vaisseaux & augmente leur calibre (a), puisqu'un vais-

(a) M. Pye prétend que cette hémorragie,

seau capillaire sanguin, lymphatique même, s'étend à raison de la gêne où sont ceux qui l'avoisinent.

2^o L'exemple du Frere Jacques ne servira qu'à mettre en garde contre les hémorragies : Dionis & Saviard nous ont éclairé sur son mérite & ses succès qu'il a dus en grande partie à son habit. Il ne lui manquoit pour être habile, qu'autant de capacité qu'on avoit de fureur à le consulter.

3^o Il faut beaucoup de foi pour croire qu'une injection astringente ira à point nommé arrêter une hémorragie de la vessie. On sçait qu'elles sont recommandées par des auteurs célèbres; (*Voyez Sauvages, Nosol. méth. T. II, p. 301, in-4^o,*) mais sans y ajouter beaucoup de confiance. On sçait d'un autre côté avec quelle difficulté on arrête les hémorragies extérieures; que la ligature doit embrasser le vaisseau, où l'agaric bien sec doit être porté immédiatement sur l'orifice, sans quoi on manque son coup.

(dans le haut appareil,) venoit d'une veine.... Il est plus probable qu'elle venoit d'un vaisseau capillaire dilaté. (*Traité du haut appareil par M. Morand. Observ. de M. Thornhill, page 150, in-12, Paris, 1728.*)

On trouve quelquefois des pierres renfermées dans des kystes variqueux.... dont l'extraction est fort dangereuse & même mortelle par l'hémorragie. (*Mém. acad. cités. Obs. de M. Houstet, page 307.*)

Quel embarras pour présenter exactement la liqueur astringente sur des vaisseaux toujours béants, dans un organe presque toujours en mouvement par celui qu'il reçoit des viscères de l'abdomen, de la systole & diastole de ses propres vaisseaux; par l'affluence continuelle de l'urine; enfin par le ressort nécessaire de tems en tems, pour l'excrétion de cette liqueur ! Le Frere Côme & ses partisans ont éprouvé plus d'une fois combien les injections astringentes sont inutiles. M. Crin (a), taillé à Compiègne le 9 Novembre 1754, à neuf heures du matin, mort d'hémorragie à neuf heures du soir, sous les yeux du Frere; M. Cacquart (b) taillé à la Charité en 1751, par M. Delesne; enfin à Lille, à Reims, à Lyon, &c. Il seroit aisé d'accumuler bien des expériences funestes qui prouvent l'insuffisance & l'inutilité des injections astringentes.

« Une personne de distinction fut son-
 » dée par un chirurgien de la plus grande
 » réputation, qui rencontra d'abord la pierre
 » à l'entrée de la vessie, & ne put plus la
 » retrouver après l'écoulement des urines...
 » A sa mort, on trouva dans sa vessie plus

(a) Parallele de M. Lecat, page 77; & le rapport des expériences faites par l'Académie de Chirurgie, par M. Louis.

(b) Parallele cité, pages 73. & 74.

» de trente pierres. » Réponse du Frere Côme, page 347.

« L'existence de la pierre de ce malade
 » (M. Marganne,) fut très-bien constatée
 » par M. Beauffier, & à quelques chirurgiens
 » présens. . . . Ainsi il a dû être impossible
 » qu'il se soit formé subitement une
 » espece d'enveloppe, chaton (a), kyste
 » ou cloison capable de dérober, d'un
 » instant à l'autre, au contact de la tenette
 » & du bouton introduits tour à tour, la nudité
 » de la pierre frappée avec la sonde,
 » si l'on observe la patience & l'exactitude
 » de l'opérateur, & si l'on remarque que
 » les pierres étoient grosses comme des
 » œufs de poule. » *Idem*, pages 349 & 350.

(a) Il y a encore des circonstances où l'on a senti d'abord la pierre avec la sonde, sans pouvoir la retrouver : telles sont les vessies qui ont des fosses particulières : *In quibus sæpè grandiores lapides nidulantur*. J. Riolan. *Anthropographie*, page 426, Liv. II, c. 28, Paris, 1726.

Houffet, *Observ. citées*, page 273.

Les vessies doubles ou séparées par une cloison, comme Volcherus, Coiter & Bauhin en ont trouvé ; telle étoit la vessie du sçavant Casaubon. Riol. *loc. cit.* page 247.

Voyez Bibliothèque de Planq. Tome XXX, page 384, article *Taille*.

Enfin les vessies vastes dont les recoins dérobent la pierre, ce qui détermina M. Heister au haut appareil. *Dict. de Médecine de James*, Tome IV, page 939.

Il a fallu rapprocher ces deux passages, pour faire voir la contradiction, ou plutôt l'injustice du Frere Côme. Il décrit l'impossibilité de trouver trente-deux pierres libres & *mobiles*, mais recouvertes par une *expansion fongueuse*, page 347; & il ne veut pas que la même chose soit arrivée à M. Beauffier. Il plaisante froidement sur la naissance subite des kystes & des enveloppes. Qu'il lise les moyens que nous donne M. Leblanc, (Journ. de Méd. Février 1773, page 149,) pour distinguer ces différentes pierres. Qu'il voie l'exemple que Défaut, (Dissertation sur la Pierre, page 110,) présente: « Un célèbre lithotomiste à la Cha-
 » rité à Paris, en 1699, ne trouva pas la
 » pierre avec la sonde, quoique le premier
 » garçon l'eût trouvée auparavant. Enfin
 » celui de M. Midelton, MM. Chefelden,
 » Paulet, Vilhio & Tauhiapre, sentirent la
 » pierre avant l'opération. M. Midelton ne
 » put la découvrir ni la reconnoître dans la
 » vessie avec la tenette.... Elle se faisoit
 » sentir au travers d'une membrane: quel-
 » ques personnes peu versées dans la pra-
 » tique, conclurent qu'on avoit manqué la
 » route. » (Mém. acad. de Chirurgie cités, page 276.) Presque toutes les tentatives ayant été malheureuses, Tolet (Traité de la Lith. page 155,) conseille d'abandonner son malade, de même que lorsque les pier-

res sont excessivement grosses ; mais on a perfectionné cette opération depuis cet auteur.

La grosseur des pierres, *comme des œufs de poule*, est une amplification des plus fortes : je les ai vues ; & tous ceux entre les mains de qui elles ont passé, assurent qu'elles étoient comme des œufs de pigeon. Un des parens de M. Marganne les a perdues ; & c'est ce qui a retardé cette réponse.

« Après ces exemples , quel lithotomiste
 » oseroit assurer que la pierre qu'on frappe
 » nettement avec la sonde dans la vessie ,
 » est chatonnée ou non ? . . . Ces obser-
 » vations mûrement examinées , ne font-
 » elles pas évanouir la question , & ses con-
 » séquences ne portent plus sur rien ? »
 Réponse du Frere Côme , page 347.

Ce sera celui qui aura pesé les mêmes observations , & vu la difficulté de décider de la situation de la pierre , d'après les auteurs cités. Il est étonnant que le Frere Côme parte de cette proposition pour faire évanouir la question & en anéantir les conséquences. Il me semble que ces incertitudes prouvées par ses propres observations, donnent plus d'étendue à la question , & rendent plus difficile la résolution que doit prendre un opérateur qui aime les progrès de son art & chérit l'humanité. Il résulte clairement

de ces observations, que la personne de distinction est morte sans secours ; que M. Marganne, opéré d'abord à Vendôme sans danger, est mort des suites de la seconde opération faite par le Frere Côme. Je demande s'il n'est pas naturel de chercher dans les avis des sçavans les lumieres qui eussent été nécessaires pour sauver ces malades ?

Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio & observatio : observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum rationia. Bagliv. *prax med.* L. I, T. II.

Mais le Frere Côme saute par dessus la difficulté. Son projet est de prouver que M. Beaufrier a fait une fausse route. La question se décide d'elle-même, dit-il. Il le voit clairement dans une page & demie du texte de M. Beaufrier, qu'il rapporte page 348 ; car il voit toujours ce qui n'existe point, & ce que personne n'apperçoit.

L'introduction de la tenette ne peut se prouver 1^o, que par l'écartement de ses branches (a) ; 2^o par l'étendue de la cavité où se promènent les cuillers (b) ; 3^o par l'écoulement de l'urine dans le gorgeret (c).

(a) Tolet, Traité de la Lithotomie, page 151.

(b) *Ibidem*, page 146.

(c) Quand l'urine commence à couler le long de la gouttiere du gorgeret, il est sûr que cet instrument est entré dans la vessie ; souvent elle coule aussitôt que l'incision intérieure est faite.

C'est ce que M. Beaufrier a éprouvé ; mais le Frere Côme appelle à son secours des conjectures mal-adroites ; il met en œuvre un roman mal ourdi. Il en a besoin pour détourner l'attention des lecteurs du but principal ; ce sont les armes ordinaires de l'infériorité ; elles décelent toujours la foiblesse de ceux qui les emploient.

Que le Frere Côme ouvre son recueil ; & ceux de pièces concernant l'opération de la taille, par M. Lecat ; il y verra nombre d'exemples qui prouvent que les malades à qui ce malheur est arrivé, n'y ont pas survécu. Je me contenterai de celui de M. Dejean, qui, au lieu d'entrer dans la vessie, a passé entre la vessie & le rectum (a). M. de Jussy taille en 1753 : il fit une fausse route, & son malade mourut (b). M. Lecat dit, au sujet du fils de M. Bernard, taillé par M. de la Roche, & qui l'occupa trente-cinq minutes sans qu'il ait pu tirer la pierre (c) : « Il faut en effet

Dionis, Op. troisième démonstr. page 251, note de M. de la Faye.

Une marque assurée que le gorgeret est dans la vessie, c'est la sortie de l'urine le long du conducteur. Tolet, page 143.

(a) Lettre de M. Lecat à M. Dumont fils ; page 12, deuxième volume des pièces concernant la taille.

(b) M. Lecat, Parallele, page 61.

(c) Lecat, premier volume, deuxième recueil, page 242 ; & troisième recueil, Liv. II, p. 28.

» qu'il ait la vie bien dure pour survivre
 » neuf jours à une opération de trente-cinq
 » à quarante minutes, qui lui a encore laissé
 » le corps étranger dans la vessie. » Le fruit
 de ces opérations laborieuses est la mort ;
 & on ne croira jamais, sur la parole du
 Frere Côme, que M. Beaufsier ait employé
 quarante-huit minutes, laissé la pierre, &
 guéri son malade aussi promptement. « C'est
 » donc à M. Beaufsier à *crier à l'infidélité*,
 » pour ne rien dire de plus ; & à répondre
 » au Frere, que ces traits sont mal choisis,
 » & impardonnables à un lithotomiste, cen-
 » seur infidèle des faits d'autrui. » Réponse
 du Frere Côme, page 358.

« La grande raison de la fausse route, c'est
 » la lame émoussée du lithotome, qui n'a
 » pu entamer le col de la vessie ni la pros-
 » tate. » Réponse du Frere Côme, p. 350.

1^o L'émoussement de la pointe du li-
 thotome n'est pas l'*émoussement du quart*
de cet instrument, comme l'imagination du
 Frere, excessive en tout, l'a prétendu, sans
 fondement ni raison.

2^o Cet émoussement proposé par M.
 Lecat, (Parallele, page 67,) suivi par MM.
 Caqué & Vandergracht, (Lecat, Tome II,
 page 51 ; Lettre 4, au Frere Côme,) qui
 a eu le suffrage de l'Académie de Chirurgie,
 a été adopté par le Frere lui-même,
 (*idem*, page 67.) Le même M. Lecat, dans
 plusieurs endroits de son Parallele, prouve

au Frere Côme que l'*émoussement* est un des moyens les plus sûrs de rendre son opération moins dangereuse (a). Les traînées sur le bas fond de la vessie, les infiltrations d'urine & de pus, arrivées si souvent, sont des argumens encore plus forts en faveur de ces sages précautions.

3° La bascule n'est autre chose qu'un abaîssement léger du manche de l'instrument, que décrivent MM. Ledran (b) & Louis (c). M. Ledran lui-même eut soin de baisser le poignet en retirant l'instrument, lorsqu'il fit l'opération de la taille avec le lithotome caché au comité (d). M. Lecat dit que le Frere Côme n'a plus qu'un pas à faire. . . . « de baisser considérablement le poignet vers les barrières, » en retirant le lithotome (e). »

4° La courbure en arriere, *c'est-à-dire du côté opposé* à son tranchant, selon la description même du Frere Côme (f), infinue la nécessité d'éloigner la pointe du fond de la vessie; & cette forme prouve

(a) Voyez la Lettre de M. Vandergracht, troisieme recueil de M. Lecat, page 52.

(b) Suite du Parallele, &c. page 41.

(c) Méthode du Frere Côme, rapport des expériences, &c.

(d) Parallele, page 109.

(e) *Idem*; page 95.

(f) Recueil de pièces importantes sur la taille, Paris, 1751, page 4.

le but de l'instrument, ce que le coup de poignet opere plus efficacement.

Ainsi, loin d'avoir *dénaturé* le lithotome, & de s'être exposé à manquer l'opération ; par cette précaution, M. Beaufrier a suivi les idées & les préceptes des plus grands maîtres. N'est-il pas prudent de garantir les parties intérieures de la vessie, lorsqu'elle s'affaïsse ou est poussée avec violence contre l'instrument par les cris du malade ? Le Frere Côme n'a point calculé les dangers : les phrases & les déclamations qu'il débite là-dessus ne prouvent que de la contradiction & de l'humeur contre M. Caqué, contre une académie célèbre, qui, n'ayant pour but que les progrès de la chirurgie & le bien de l'humanité, adopte sans partialité les découvertes avantageuses, comme elle proscriit, en rendant justice au zele, ce qu'il peut y avoir de nuisible dans les inventions qu'elle encourage.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs
outrages

Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'acier, d'airain, de diamant ;

LAFONT. Fab. 16, Liv. V.

« Le Frere Côme prend le ton dogma-
» tique, page 357, pour nous apprendre
» qu'il n'y a point d'hémorragie dans les
» incisions faites au bas de l'hypogastre.
» J'aurois

» J'aurois dû lui apprendre, dit-il, sur quel
 » témoignage j'avance que l'hémorragie fut
 » violente.... Il nous enseigne par-là que
 le sang épanché dans l'hypogastre ne peut
 être extrait par la vessie. « Enfin que la
 » sonde est placée dans l'uretère pour en-
 » lever les urines, à mesure qu'elles se filtrent
 » dans la vessie. » page 358.

1^o Il n'est point question d'hémorragie
 dans l'hypogastre, mais dans la vessie; &
 tout son raisonnement porte à faux, comme
 on le voit. Il relève fort adroitement ce
 que pense M. Beauffier, sur ce que celui-ci
 croit *une algalie astringente*. S'il y a quel-
 que chose *d'absurde*, ce sont les raisonne-
 mens du Frere Côme, qui s'égare, qui crée
 des phantômes, pour avoir le plaisir de les
 combattre : *Verberat iclibus auras*.

2^o Le témoignage sur lequel M. Beauffier
 avance l'hémorragie, est celui par le-
 quel le Frere Côme assure les quarante-huit
 minutes, je veux dire la parole du malade ;
 mais ce qui appuie le dire du malade, qui
 n'a cessé de le répéter jusqu'à la mort, &
 de M. Beauffier, c'est que la sonde a charrié
 du sang, du pus ; c'est que, revenu à Ven-
 dôme, le malade a rendu du pus avec ses
 urines, que M. Beauffier & bien d'autres
 ont vu tous les jours. Peut-on exiger une
 preuve plus certaine du déchirement de la

veffie, & de la suppuration de ce viscere ?

3^o Que le Frere Côme apprenne à son tour que le sang des hémorragies de la vessie ne se coagule pas si promptement ; qu'il conserve au contraire sa fluidité par la chaleur du lieu, par son mélange avec l'urine, comme tous les praticiens l'éprouvent dans ce cas-là. A son compte, il n'y auroit point d'hémorragie de vessie. L'algalie étoit d'autant plus nécessaire, que la vessie se remplissoit à chaque instant, qu'elle avoit perdu son ressort ; ce que le Frere se donne bien de garde d'avouer.

4^o Mais cette algalie devenoit non-seulement inutile, mais encore dangereuse.

1^o Est-il possible de déterminer la sortie de l'urine par l'algalie qui ne présente qu'un point dans la vessie, lorsque cet organe affaîlé ; ouvert de la longueur de deux ou trois pouces, offre à l'écoulement de l'urine une issue beaucoup plus grande & plus facile ?

2^o Mettre une canulle ou une sonde dans une vessie qui a souffert une opération aussi grave, c'est continuer l'irritation, & seconder l'inflammation & les dépôts qui suivent les extensions (a), les dilatations, & presque toujours les déchiremens de la vessie.

(a) *Nam lasa vesica nervorum distentiones cum periculo mortis excitat.* Cels. Liv. VII, c. 26, page 457.

« Hippocrate regarde comme un des grands
 » préceptes , non-seulement de la chirur-
 » gie , mais même de toutes les parties de
 » l'art de guérir , qu'il ne faut rien remuer ,
 » rien tenter, que les premiers jours ou le tems
 » de l'inflammation ne soient passés : *Quin*
 » *maximè accommodatum inflammationi*
 » *tempus præterierit. . . .* Qu'il faut bien se
 » garder, pendant ces jours-là, de traiter du-
 » rement les parties blessées ; qu'on doit
 » éviter avec soin tout ce qui peut irriter
 » une plaie, même toute introduction de la
 » sonde , parce que ce tems est celui de
 » l'éréthisme , de l'inflammation , des dé-
 » pôts , des fièvres & autres accidens qu'on
 » excite par-là. » *Hippocr. sect. 6, Foessli ,*
page 772. Lecat , pièces concernant l'opé-
 ration de la taille, premier Recueil, Rouen,
 1749 , page 164. Enfin M. Heister (a) ne
 parle point de la sonde dans le haut appa-
 reil , & le Frere Côme n'a pu y être dé-
 terminé que par une hémorragie.

« Après des expériences si multipliées ,
 » ne peut-on pas assurer que le tissu cellu-
 » laire , délabré par la fausse route faite à
 » Vendôme , a dû être la véritable cause,

(a) Attentions & précautions à prendre en
 pratiquant le haut appareil. Thèse de M. Heister,
 Collection de M. de Haller, Tome II , page 282,
 par M. Macquart.

» tant de la suppuration qui a toujours coulé
 » de la plaie du malade, que de sa persé-
 » vérançe jusqu'à la fin de sa vie. » Réponse
 du Frere Côme, page 356.

Il est merveilleux de voir le tissu cellulaire délabré (quatre mois auparavant) inférieurement, & parfaitement guéri le seizieme jour, produire à la région hypogastrique une *suppuration fétide excoriant ses bords & les environs, les urines chargées de glaires sédimenteuses*, que j'appelle pus ; car il est aisé de les confondre : l'inflammation auroit dû naître, ou du moins se communiquer dans le bas, c'est-à-dire entre les muscles érecteurs & accélérateurs. Le pus abondant auroit dû suivre cette pente déterminée par son poids, & l'effet de l'infiltration, s'il eût dû son origine aux parties délabrées ; à moins qu'oubliant les lois de la gravité des corps, il n'ait suivi celle des tubes capillaires, ce qui seroit ridicule. Sa source est donc claire, déterminée par l'incision, le déchirement & l'extraction violente. Le pus résulte du délabrement de ce viscere qui n'a jamais été cicatrisé, (quoi qu'en dise le Frere Côme, qui, bâtit sur des observations ruineuses, tire des conséquences fausses, parce qu'elles n'ont aucune liaison avec les faits.) Je le prouve, 1^o par les douleurs vives & con-

tinuelles de la vessie, qui augmentoient lorsqu'elle entroit en contraction pour expulser l'urine, & cela jusqu'à la mort.

2^o Par l'épanchement de l'urine dans l'hypogastre, qui s'est toujours fait. L'odeur volatile urineuse est la preuve la plus complète du mélange de cette liqueur avec le pus, & dément pleinement le Frere Côme.

« L'urine ne s'écoule point d'elle-même, » dit M. Heister, (Dictionnaire de Médecine de James, Tome IV, page 930, deuxième colonne; & page 931, première colonne,) mais est expulsée par la contraction de la tunique musculieuse: il n'est pas étonnant que la vessie se trouvant irritée par l'urine qui s'y amasse, se contracte d'elle-même, & chasse cet excrément avec plus de facilité par l'incision supérieure, que par le passage ordinaire, qui est toujours fermé par le sphincter; ce qui doit nécessairement empêcher son agglutination. Les muscles du bas-ventre s'opposent encore à la réunion des plaies de cette région.»

3^o Enfin, parce qu'il est parfaitement démontré que le tissu cellulaire étoit parfaitement guéri de la première opération, & qu'il a plus souffert dans celle du haut appareil; « Car il faut bien ménager ce tissu dans le haut appareil, » écrivoit M. Winslow à M. Morand,

» (Differt. en forme de Lettre, page 338,) » & prendre garde de ne se pas écarter » des lèvres de la vessie ; avec cette pré- » caution que je vous ai vu observer, » Monsieur, l'on empêche les écoulemens » de l'urine ou du pus, qui pourroient s'in- » sinuer dans ce tissu, & y faire quelque » dépôt fâcheux. » Le Frere Côme, qui ne s'est pas douté de ce germe de fermentation, n'a jamais questionné le malade sur les douleurs ni l'état des parties inférieures, & cette idée ne lui est venue que pour donner mal-adroitement le change.

S'il étoit essentiel à la question ou à la vérité de prouver que le sieur Beauffier a vu opérer le Fr. Côme à Paris, & M. Cambon à Caen, lorsqu'il étoit chirurgien-major du régiment de Caraman, il leur rappelleroit, au premier, qu'il l'a vu avec M. Marchand fils, chirurgien-major du régiment d'Anhalt ; qu'il se présenta avec la recommandation du feu M. de Vernage ; (car il en faut pour voir opérer le Frere Côme ;) & au deuxieme, qu'il l'a vu avec M. Leroux, son beau-frere, actuellement chirurgien-major d'un régiment au service de l'Impératrice-Reine. Le même M. Canibon s'est donné la peine d'exercer les chirurgiens de l'hôpital militaire de Caen sur le cadavre ; M. Beauffier étoit du nombre ; mais cette

apostrophe, qui n'est indécente que pour le Frere Côme seul, prouve qu'avec quelque mérite on n'évite point le ridicule quand on cesse d'être vrai. Quel est d'ailleurs le professeur sçavant, l'opérateur habile des grands hôpitaux, qui peuvent avancer qu'on ne les a pas entendus ou vus opérer, parce qu'ils n'ont pas connu les assistants par leur visage & par leur nom ? On sçait les précautions que prend le Frere Côme, & les raisons qu'il a de n'admettre que ceux qu'il lui plaît à ses opérations, (*Voyez le rapport des Expériences, par M. Louis; le Parallele, par M. Lecat.*) puisqu'il a eu la politique de refuser d'opérer devant M. le premier chirurgien du roi & les membres du comité; honneur qui eût justifié son opération, servi l'humanité, si elle est préférable, & mis le comble à sa gloire.

« Le malade parut néanmoins guéri aux » yeux de M. Beaufrier; tandis qu'il dit, un » moment après que ce malade ayant recouvré la santé, résolut, à quelque prix que ce fût, de se délivrer de la cause de ses » douleurs, qui lui rendoient la vie insupportable. » Réponse du Fr. Côme, p. 354.

« Est-ce là, dans le vrai, s'écrie le Frere » Côme, un homme guéri & en bonne » santé? Il avoit encore ses pierres » dans la vessie. »

376 REPLIQUE A LA RÉPONSE

Le Frere Côme joue sur les mots, ou ne les entend pas; mais il n'est pas possible qu'il en impose aux gens éclairés. Qui ne voit que M. Beauffier entend que le malade guérit de l'inflammation & de ses suites, de la plaie & de la fièvre, & non de la pierre? M. Beauffier avoue lui-même que la cause *de ses douleurs subsistoit*. Ce trait ne fait pas honneur à la bonne foi du Frere, & ne mérite pas d'être combattu par des raisons; il porte sa réfutation avec lui. Il est même inutile de demander au Frere Côme laquelle des deux opérations a été *périlleuse & terrible pour le pauvre M. Marganne?* page 354.

« M. Beauffier dit qu'il y a eu déchirement à la vessie (page 359.) Le Frere Côme répond, on ne peut presque jamais *le supposer au haut appareil.* »

Mais le haut appareil, qui trouve des pierres enkystées ou chatonnées, doit être exposé comme les autres au déchirement; car il faut toujours ramener le Frere Côme au vrai point de la question.

Le haut appareil, exécuté par M. Bafeilhac, que le Frere Côme s'approprie comme inventeur, (pages 360 & 361) ne démontre point que l'injection des liquides est inutile; il combattroit sans succès l'opinion des plus grands maîtres. « C'est de cette circonstance, dit Rossel, que dépend la su-

» reté de l'opération (a). Outre l'élévation
 » de la vessie, il résulte de l'extension que
 » produit l'injection : un autre avantage,
 » c'est que l'incision est grande en appa-
 » rence, & petite en effet. » Mais il y sup-
 plée, sur-tout chez les femmes, chez les-
 quelles l'injection n'est pas praticable (b),
 par le moyen d'un instrument introduit dans
 l'uretre, qui souleve la vessie, & vient la pré-
 senter à l'opérateur au-dessus du pubis. Cet
 instrument est ingénieux, & paroît ima-
 giné sur les principes de celui de M. Pal-
 luci. (Nouvelles remarques sur la Lithoto-
 mie, page 81, Paris 1750.) Mais est-il en
 état de soulever les vessies étroites, ma-
 lades, raccornies ? Quels inconvéniens ne
 résultent pas d'une distension forcée dans
 des vessies en qui l'adhérence *des pierres*
rend toutes les fibres plus roides ?

(a) Voyez M. Morand, Traité de la Taille au
 haut appareil ; Extrait de Rossier, page 14.

Lecat, premier recueil, page 85. Cheselden ;
 Douglass. Sharp.

(b) On voit, (Bibl. de Planque, Tome XXX ;
 page 349) la raison de l'impossibilité de l'injec-
 tion dans les femmes ; mais elle paroît combattue
 par ce passage de M. Heister. « Il suffit dans les
 » femmes de mettre le doigt dans le vagin, & de
 » presser le bas en haut, pour empêcher l'écou-
 » lement des urines, ainsi que de la liqueur in-
 » jectée. » Collection de theses de M. de Haller,
 par M. Macquart, page 276, Tome II.

Mais, sans nous arrêter plus long-tems à ces discussions étrangères, en quelque sorte, à la question proposée, il reste toujours constant, 1^o qu'il y a eu hémorragie par la vessie, une grande suppuration de ce viscere, & des tégumens qui n'ont jamais été cicatrisés.

2^o Que le malade a été parfaitement guéri de la première opération; que l'incision inférieure a été cicatrisée, & que le tissu cellulaire n'a laissé aucun vestige de délabrement.

3^o Que le malade, (M. Marganne,) est mort de la seconde opération.

4^o Enfin, que la question subsiste dans toute sa force, qu'elle reste insolue & intacte par le Frere Côme.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: FÉVRIER 1774.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	$\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{4}$	$01\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
2	$01\frac{1}{2}$	$0\frac{1}{2}$	$02\frac{1}{4}$	28	$1\frac{1}{2}$	28 2
3	$04\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	$02\frac{1}{2}$	28	$2\frac{1}{4}$	28 3
4	$05\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	0	28	4	28 4
5	$01\frac{1}{4}$	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	28	4	28 $3\frac{1}{2}$
6	0	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$	28	3	28 $2\frac{1}{4}$
7	$\frac{3}{4}$	$5\frac{1}{4}$	$3\frac{1}{2}$	28	2	28 $1\frac{1}{4}$
8	$3\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{4}$	0	27 10	$10\frac{1}{2}$	27 11
9	$01\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	28	$\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
10	$2\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{4}$	2	28	$2\frac{1}{4}$	28 1
11	$2\frac{1}{4}$	$5\frac{1}{4}$	3	27 9	$6\frac{1}{2}$	27 8
12	3	6	6	27 11	$11\frac{1}{2}$	28
13	$6\frac{1}{4}$	9	$6\frac{1}{2}$	28 1	$1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$
14	3	9	$7\frac{1}{2}$	28	$1\frac{1}{4}$	28
15	$6\frac{1}{2}$	$11\frac{1}{4}$	8	27 11	$10\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{4}$
16	$8\frac{1}{2}$	11	$8\frac{1}{2}$	27 8	8	27 8
17	$6\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	4	27 9	$10\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
18	$2\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$	5	28	$1\frac{1}{2}$	28 3
19	$2\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{4}$	$6\frac{1}{2}$	28 3	3	28 2
20	6	9	4	28	2	28 $3\frac{1}{2}$
21	$3\frac{1}{4}$	$7\frac{1}{2}$	4	28		28 $1\frac{1}{2}$
22	2	$8\frac{1}{4}$	$7\frac{1}{4}$	28	1	27 11
23	$7\frac{1}{4}$	10	9	27 $9\frac{1}{2}$	9	27 8
24	6	$8\frac{1}{2}$	6	27 8	8	27 10
25	6	$10\frac{1}{4}$	$6\frac{1}{2}$	27 7	6	27 $6\frac{1}{2}$
26	4	6	$3\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$	$10\frac{1}{2}$	28
27	$1\frac{1}{4}$	$4\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{4}$	28	3	28 $4\frac{1}{2}$
28	3	6	7	28	2	28 $\frac{1}{2}$

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
	N. D.		
1	N. neige, nua.	N. nuages.	Beau.
2	N-N-E. nuag. vent.	N-N-E. nuage vent.	Beau.
3	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
4	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
5	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
6	N-N-E. couv. Hrouillard.	N-N-E. nuag.	Nuages.
7	O. br. couv.	O. c. pet. pl.	Couvert.
8	S-O. pluie.	N. vent, pluie.	Beau.
9	N-N-O. nuag.	N-O. n. neige.	Couvert.
10	O-N-O. couv.	S-O. nuages.	Couvert.
11	S-S-O. pl. c.	S-S-O. pluie.	Beau.
12	O-S-O. nuag.	O-S-O. pl. n.	Pluie.
13	O-S-O. couv. nuages.	O-S-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
14	S. beau.	S. beau. nua.	Couvert.
15	S-S-O. nuag.	S-O. nuages, pluie, vent.	Beau.
16	S-O. pluie, v.	S-S-O. v. c.	Couvert.
17	O-S-O. beau.	O. nuages.	Beau.
18	O. beau.	O. nua. pluie.	Nuages.
19	S. beau.	S. nua. pluie.	Couvert.
20	S-O. pluie.	O. nuages.	Beau.
21	S. couv. pluie.	S. pluie.	Nuages.
22	S-O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Pluie, Vent.
23	S-S-O. pluie.	S-S-O. pluie.	Pluie, Vent.
24	O. vent, nua.	O. pl. grêle, v. nuages.	Beau.
25	S-S-O. pluie.	S-O. pl. vent.	Nuages.
26	O-S-O. couv.	O. nuages.	Beau.
27	O. nuages.	N. pl. neige, nuages.	Beau.
28	S-O. couv. pl.	S. pluie.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $11\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur, de 5 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaïssement de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

5 fois du N-N-E.

4 fois du S.

5 fois du S-S-O.

8 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

7 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 15 jours, beau.

2 jours, du brouillard.

20 jours, des nuages.

12 jours, couvert.

17 jours, de la pluie.

4 jours, de la neige.

1 jour de la grêle.

8 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Février 1774.*

La fièvre synoque non-putride que j'ai décrite le mois précédent, a continué à régner pendant tout celui-ci: elle a conservé le caractère catarrhal qui a paru dominer dans toutes les mala-

dies. On a commencé à observer un assez grand nombre de petites-véroles, qui jusqu'ici paroissent avoir un caractère bénin.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Janvier 1774;
par M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, une alternative de gelée & de dégel. La gelée, qui avoit commencé le 31 Décembre, a été interrompue le 8. Elle a repris le 10, & a désisté la nuit du 13 au 14. De-là au dernier du mois, il n'y a eu que quatre jours de gelée. Elle n'a été forte aucun jour, la liqueur du thermometre n'ayant guères descendu plus bas que le terme de 5 degrés au-dessous de celui de la congelation.

Il est tombé une assez grande quantité de neige dans les premiers jours du mois, & il y a eu plusieurs jours de forte pluie dans les intervalles des jours de gelée.

Le mercure dans le barometre a essuyé des variations. Le 14 & le 17, il est descendu près du terme de 27 pouces 1 ligne. Il n'est monté qu'un seul jour (le 12) au terme précis de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
 2 fois du Nord vers l'Est.
 5 fois de l'Est.
 3 fois du Sud vers l'Est.
 6 fois du Sud.
 7 fois du Sud vers l'Ouest.
 7 fois de l'Ouest.
 4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.
 12 jours de pluie.
 8 jours de neige.
 4 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité presque tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
 mois de Janvier 1774.*

La fièvre continue, avec des redoublemens chaque jour, a encore été, pendant tout le mois, la maladie dominante dans le peuple; mais la plupart de ceux auxquels l'on a administré à tems les secours requis, en sont revenus. Il en a été de même des fièvres catarrheuses & des fluxions de poitrine, qui ont été plus généralement répandues, & qui étoient pour ainsi dire épidémiques à la fin du mois. Le sang tiré des veines, dans ce dernier genre de maladie, n'étoit point vraiment couennéux : la partie rouge, au bout de quelques heures, paroissoit à moitié dissoute, & il se trouvoit à la surface une gelée verdâtre ou de plusieurs couleurs; de sorte que les malades ne soutenoient pas bien d'abondantes saignées.

Quelques personnes du peuple ont succombé à la fièvre miliaire, compliquée d'esquinancie maligne ou gangreneuse.



TABLE.

<i>EXTRAIT. Traité des Maladies chirurgicales & des Opérations qui leur conviennent, ouvrage posthume de M. Petit, chir. mis au jour par M. Lesne, chir. Page 191</i>	
<i>Suite du Mémoire sur les Maladies chroniques. Par M. Balme, méd. Troisième Partie.</i>	310
<i>Observations sur les bons effets de l'Oxymel colchique & des pilules de M. Baeker, méd. Par M. Planchon, médecin.</i>	331
<i>Lettre de M. Mattet sur la découverte d'un Dissolvant pour les Pierres bilieuses, par M. Durand, méd.</i>	340
<i>Observation sur une Maladie d'Oreille avec carie des Os. Par M. Bourienne, chir.</i>	342
<i>Observation sur un Accouchement laborieux. Par M. Jean Noté, chir.</i>	346
<i>Replique à la Réponse du Frere Côme, à la question chirurgicale de M. Beaussier, médecin. Par M. Beaussier de la Bouchardiere, méd.</i>	351
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1774.</i>	379
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1774.</i>	381
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1774. Par M. Boucher, médecin.</i>	382
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Janvier 1774. Par le même.</i>	383

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois d'Avril 1774. A Paris,
 ce 24 Mars 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MAI 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1774.

EXTRAIT.

Remede nouveau contre les Maladies vénériennes ; tiré du regne animal ; ou Essai sur la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils , dans lequel on propose la méthode d'administrer ces sels ; avec des réflexions & des observations critiques , tendantes à perfectionner les autres méthodes ; par B. PEYRILHE , du college de chirurgie de Paris , docteur en médecine , de l' Académie des Sciences , Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse , & de celle des Sciences de Montpellier ; avec cette épigraphe :

Mihi verò invenire aliquid eorum quæ nondùm inventa sunt , quod ipsum notum quam occultum esse præstet , scientiæ votum ac opus esse videtur.
HYPOCR. de Arte.

*A Paris , chez Didot le jeune , 1774 , in-12 ,
prix 2 liv. broché.*

M. Peyrilhe annonce lui-même dans son Avant-Propos , qu'on peut envisager

B.b ij

son Essai sous deux points de vue différens, 1^o comme enrichissant l'art d'un remède nouveau, en montrant que les sels alcalis volatils ont la propriété de détruire le virus vénérien; 2^o comme présentant une explication mécanique des principaux phénomènes de ce genre de maladies; explication qui tend à rappeler leur traitement aux principes généraux de la médecine, auxquels on n'avoit pu ramener jusqu'ici les méthodes connues de les combattre.

Lorsqu'on considère le nombre de formules qu'on trouve dans les livres, sous le titre de remèdes antivénériens, on est tenté d'admirer les richesses de l'art; mais lorsqu'on les compare ensemble, & qu'on apprécie leur vertu au poids de l'expérience, on trouve que ces richesses ne sont pas aussi réelles qu'elles le paroissent. En effet, comme l'observe M. Peyrilhe, la vraie richesse de l'art consiste moins dans le nombre que dans la diversité générique des moyens curatoires: or, si les différentes formes sous lesquelles on a administré jusqu'ici le mercure (qu'on a cru pouvoir regarder comme le seul remède véritablement efficace contre les maladies vénériennes,) ne peuvent pas remplir les différentes indications que ces maladies présentent, il en résulte que l'art est véritablement pauvre au milieu de ces richesses apparentes. Mais, selon

lui, on peut ramener ce long catalogue de drogues mercurielles à deux préparations, qui semblent, au premier coup d'œil, différentes, 1^o le mercure sous forme métallique plus ou moins divisée; 2^o le mercure sous forme saline. Cependant il est bien éloigné de convenir qu'elles fournissent deux remèdes divers. Les signes sensibles de leur action lui paroissent si ressemblants, qu'il se croit autorisé à regarder cette action, au moment où s'opère l'effet utile ou la guérison, comme étant absolument la même: d'où il conclut que ce n'est en effet qu'un seul & même remède. C'est d'après ces considérations qu'il s'est déterminé à chercher s'il ne seroit pas possible d'étendre la classe des remèdes antivénériens, qu'une prévention funeste avoit beaucoup trop refermée.

Il y avoit long-temps qu'il étoit dans la ferme opinion que tous les fondants de la lympe devoient guérir la vérole; il chercha en conséquence parmi les fondants non métalliques, quels étoient les plus puissants. Il essaya d'abord les huiles empyreumatiques, qu'il donna en *oleo-saccharum*; mais leur goût désagréable le força d'y renoncer, malgré les bons effets qu'il en avoit apperçu. En cherchant un correctif de ce goût, il fut conduit naturellement à essayer les alcalis volatils; & il croit avoir trouvé

dans l'alcali volatil concret, entièrement dépouillé de toute odeur empyreumatique, un remède moins dégoûtant & plus efficace ; ce que l'expérience lui a démontré.

Voici la formule sous laquelle il prescrit ce remède. Prenez de feuilles de mélisse, (ou de quelqu'autre substance aromatique agréable, à une dose proportionnée,) quatre onces ; follicules de séné, (ou quelqu'autre purgatif,) demi-once ; eau commune, une livre : faites infuser à une douce chaleur, dans un vaisseau fermé, pendant une heure ; passez, &c.

Prenez de l'infusion ci-dessus, onze onces ; faites-y fondre quatre onces de sucre blanc : mettez ce demi-sirop dans une bouteille de chopine, & ajoutez-y un gros ou un gros & demi d'alcali volatil concret, exempt de tout empyreume. On partage, selon les circonstances, cette dose totale en quatre doses partielles, ou davantage.

Il ne donne pas cette formule comme un modèle qu'il faille absolument suivre, il l'a variée lui-même plusieurs fois ; l'essentiel est d'administrer l'alcali volatil étendu dans une certaine quantité de véhicule ; il l'a quelquefois donné dans le sirop de chicorée composé de rhubarbe, joint à celui de stæchas, étendus dans une suffisante quantité d'eau.

Pendant l'usage de ce remède, il fait boire

chaque jour à son malade trois pintes d'une infusion de mélisse, ou de toute autre substance incisive & sudorifique. Il prescrit comme une chose essentielle, d'insister sur les préparations par des bains, des boissons délayantes, &c. lorsque ces remèdes généraux ne sont pas contre-indiqués; car il est des cas où il croit ces préparations nuisibles & même pernicieuses; telles sont les vieilles maladies vénériennes qui ont éteint une portion de l'irritabilité & du ton des solides, & augmenté la proportion de la partie séreuse dans les liquides; & il pense qu'en général tous les individus qui, par leur constitution naturelle ou acquise, sont d'un tempérament éminemment phlegmatique, se trouveroient mal de ces remèdes préparatoires.

La manière d'administrer le remède est fort simple: le malade en prend trois ou quatre onces le matin à jeun, & autant l'après-midi, quatre ou cinq heures après son dîner. La boisson doit être prise tiède; on lui laisse la liberté de boire quand bon lui semble. La quantité de cette boisson ne peut pas être fixée d'une façon invariable; on en boit ordinairement deux, trois, quatre pintes par jour. Comme il est à propos que l'estomac du malade ne soit pas noyé d'eau au moment où il prend son sirop, il faut qu'il s'abstienne de boire pen-

dant l'heure qui précède celle où il le doit prendre ; dans les mêmes vues ; il laissera couler une heure sans boire après l'avoir pris. S'il a bu suffisamment de sa tisane ordinaire à ses repas , il doit rester aussi deux ou trois heures sans boire , pour ne pas troubler sa digestion. Quant à son régime , on le variera selon les circonstances ; on observera seulement de diminuer la quantité des alimens que le malade avoit coutume de prendre en santé.

Lorsque M. Peyrilhe donne la pleine dose du remede , c'est-à-dire quatre onces de sirop , contenant dix-huit grains d'alcali volatil le matin , & autant le soir ; il n'en continue jamais l'usage plus de huit jours sans interruption. Il laisse ensuite reposer son malade six , huit , dix jours , pendant lesquels il augmente la force & la quantité de la boisson ordinaire. Ce temps d'inaction n'est pas un temps perdu ; non-seulement le traitement marche d'un pas égal vers la guérison , mais même sa marche n'en devient quelquefois que plus rapide. Chaque pause doit être terminée par une douce purgation , tant afin d'entraîner une partie de ce qui a été fondu , qu'afin de préparer les voies au sirop dont on va reprendre l'usage. On fait dans le même ordre & avec les mêmes précautions deux ou trois pauses , & autant de reprises. Dix-huit ou vingt jours d'usage de ce

remède fuffifent ordinairement, mais on peut, on doit même quelquefois le porter plus loin.

La premiere impreffion de ce remède fe porte fur l'estomac : le malade y éprouve une chaleur douce & agréable, qui fe répand bientôt dans toute la machine ; il relève le ton du fyftême vasculaire, augmente fes oscillations, & produit une moiteur universelle, & quelquefois des sueurs abondantes, qu'il est effentiel de réprimer & de borner à une douce moiteur. Il tient ordinairement le ventre libre ; mais cette faculté n'est pas de son effence, on peut l'augmenter ou la diminuer selon le befoin. L'auteur pense qu'une ou deux felles de confifance moyenne, dans l'espace de vingt-quatre heures, fuffifent. La constipation fermeroit une des voies par où se fait la dépuracion ; le dévoiement troubleroit la digestion, & entraîneroit peut-être trop précipitamment une portion du remède ; écueils qu'il importe d'éviter. Lorsqu'il n'agit que foiblement, il est bon de l'observer deux ou trois jours avant d'augmenter fa dose ; & lorsque son action, quoique plus forte qu'on ne le desire, est modérée, on doit se contenter d'en suspendre l'usage. Cette fougue n'est jamais que momentanée, souvent une cessation de vingt-quatre heures ramene le calme. Si elle de-

venoit extrême, on l'arrêteroit sûrement par l'usage de quelque boisson acidule.

En annonçant qu'une expérience de cinq ans lui a appris que l'alcali volatil opere assez constamment la dépuration générale dans les maladies vénériennes, il convient cependant qu'il ne guérit pas certains accidents locaux, tels que les caries & les exostoses vraies anciennes, ni les fongosités du vagin, ni les fistules urinaires, ni les bubons squirreux; mais en revanche il a vu céder assez constamment à son action plus ou moins soutenue, les gonorrhées virulentes simples des deux sexes, les chancres, les bubons, les exostoses fausses dont le tissu cellulaire n'a pas perdu son organisation, les duretés lymphatiques des corps caverneux, certaines espèces de rétentions d'urine, & tous les symptômes dépendants de la cachexie vénérienne, maux de tête gravatifs, foiblesse d'estomac, fleurs-blanches suspectes, pustules, dartres & douleurs vagues des membres, & même des engorgements de la matrice durs, douloureux, suppurés, & quelques-uns réputés squirreux.

Après avoir décrit l'administration générale de son nouveau remède, M. Peyrilhe a cru devoir entrer dans quelques détails sur les modifications particulières qu'il exige.

1^o Comme les fondants irritants ne peuvent que nuire beaucoup dans le premier période de l'inflammation, il attend, dans les premiers temps des gonorrhées, des bubons, des phymosis, que l'inflammation commence à diminuer avant de passer à l'usage de l'alcali volatil; & alors même, crainte de trop irriter, il ne donne que la moitié de la dose usitée, c'est-à-dire huit ou dix grains dans la même quantité de véhicule que pour la pleine dose: donné ainsi, il accélère la résolution commencée. Il en continue l'usage pendant cinq ou six jours; il établit des pauses, & fait autant de reprises que la maladie en exige, sans néanmoins passer jamais à la pleine dose, quand il n'a à combattre que des symptômes primitifs. S'il arrive que les écoulements séreux qui éternisent si souvent les gonorrhées, résistent à ce traitement, il ajoute à quinze onces de sirop dans lequel il n'entre qu'un demi-gros d'alcali volatil, une once d'extrait de genièvre; il partage le tout en huit prises. Le malade en prend une le matin à jeun, & une autre le soir en se couchant, buvant par-dessus un verre de l'infusion décrite ci-dessus. M. Peyrilhe assure que les gonorrhées de l'un & de l'autre sexe cedent pour l'ordinaire à ces moyens réunis. Si elles résistent, il n'espère plus de les voir céder aux remèdes généraux, & il a recours à

des traitements particuliers , appropriés aux divers genres d'obstacles auxquels il croit pouvoir attribuer leur tenacité.

Il traite les fleurs-blanches , pour peu qu'elles lui soient suspectes, comme de véritables gonorrhées ; & il dit qu'il les a toujours vues céder à ce moyen placé à propos, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a point de contre-indication qui empêche de recourir à ce remède ; car , lorsqu'elles sont compliquées de toux sèche , d'aridité à la peau , de maigreur extrême , de fièvre habituelle , de marasme , il le croit non-seulement contraire , mais pernicieux.

M. Peyrilhe paroît persuadé qu'un grand nombre de ces maladies qu'on désigne par le nom de laits répandus , doivent leur origine à un vice vénérien caché , que l'espece d'indisposition qui suit les couches fait développer ; en conséquence , pour peu qu'il y ait lieu de soupçonner que la malade soit entichée de virus , il a recours aux alcalis volatils avec d'autant plus de confiance , qu'ils conviennent également aux laits répandus simples , & à ceux qui sont compliqués du vice vénérien ; & , dans ce cas il suit la même méthode que pour les écoulements gonorrhéiques séreux.

De toutes les maladies avec lesquelles le vice vénérien peut être compliqué , les scrophules sont la moins embarrassante. On

ne leur doit aucun égard dans le traitement de la vérole, elles en indiquent le remède : aussi notre auteur prétend-il avoir observé que, loin de s'opposer à la réussite, elles la rendent complète en cédant elles-mêmes. Il ne prétend cependant pas que ce remède résout les vieilles tumeurs désorganisées, qu'il exfolie les caries ; il entend seulement qu'il rend aux humeurs lentes & visqueuses leur fluidité, effet qu'on obtient si rarement des tisanes sudorifiques & des autres fondants. Cependant, si la fièvre lente s'étoit déjà mise de la partie, il n'y a pas d'apparence qu'on eût de succès.

La complication la plus ordinaire du virus vénérien & la plus difficile à vaincre, est celle du vice scorbutique. On pense généralement que la rencontre de ces deux virus est produite par le hasard, ou par des circonstances purement accidentelles. M. Peyrilhe est d'un sentiment entièrement opposé ; car il croit que le scorbut qui survient à une vérole est moins une maladie accessoire indépendante, qu'une dégénération nécessaire de la constitution vérolique. Cette dégénération est la décomposition putride. Elle peut arriver par l'action seule du principe vital, qui travaille à fondre & atténuer les fluides épaissis pendant le premier période de la maladie, ou bien par l'action conjointe de ce principe & des re-

medes qu'on a employés. Si ces actions rétablissent la fluidité des suc, la décomposition putride n'aura point lieu ; mais si elles manquent ce but , elle arrivera nécessairement plus lentement si le principe vital agit seul , avec plus de rapidité si quelque remede actif concourt avec lui.

L'expérience & l'observation paroissent se prêter assez bien à cette théorie. En effet, dans quelles circonstances le vice scorbutique se complique-t-il avec le vénérien ? Lorsque celui-ci est ancien & invétéré. Quels sont les individus dont le scorbut s'empare le plus fréquemment ? Ceux qui , foibles par leur nature ou par accident , ont des suc qui tendent le plus à l'épaississement , & qui ont moins de force pour le vaincre , ou pour chasser par les divers émonctoires les miasmes putrides à mesure que la colliquation s'opere. Quand est-ce enfin que le scorbut vénérien est le plus difficile à vaincre & le plus formidable ? Lorsqu'un ou plusieurs traitements infructueux ont , en augmentant la chaleur du corps , hâté sa naissance & ses progrès.

Partant de ces principes, M. Peyrilhe remarque que les véroles récentes , dans lesquelles l'épaississement des liqueurs , ainsi que l'irritabilité & la sensibilité des solides , sont au plus haut point où ils puissent arriver , sont beaucoup plus difficiles à guérir

que les véroles anciennes, c'est-à-dire celles dans lesquelles la nature a commencé à fondre les humeurs épaissies, que par conséquent il y a un temps de maturité dans la vérole, temps auquel on doit la traiter avec le plus de succès.

Ces mêmes principes lui ont servi à concilier les différentes opinions des praticiens touchant l'action du virus vénérien sur les plaies & les fractures, les uns prétendant qu'il en accélère, les autres au contraire qu'il en retarde la réunion. M. Peyrilhe croit avoir observé qu'une vérole récente accélère la réunion des plaies, parce que toutes les liqueurs sont alors plus disposées à l'épaississement & à la concrétion; & que, par la raison contraire, comme ces mêmes liqueurs tendent à une dissolution putride dans les véroles trop anciennes, les plaies & les fractures doivent se réunir plus tard & plus difficilement.

Revenant ensuite au scorbut vénérien; dont ces discussions nécessaires l'avoient écarté, il distingue deux temps dans cette affection, relativement à sa cure: ou il commence, ou il touche à son dernier degré. Dans ce dernier cas, tous les fondants en général sont contre-indiqués; ils seroient tous funestes. Les antiseptiques seuls peuvent ramener la santé. Le scorbut vénérien commençant demande d'autres secours; car

si une partie des humeurs est dissoute, l'autre est trop épaisse ; il faut atténuer, mais atténuer sans échauffer, ce que les alcalis volatils doivent opérer plus efficacement que le mercure, parce que ce sont des fondants vrais, au lieu que le mercure ne fond que parce qu'il augmente l'action des solides, c'est-à-dire en irritant. Mais il convient que l'emploi des alcalis volatils, dans ce cas épineux, a ses difficultés, qu'il exige une main habile & exercée ; il lui a associé quelquefois avec succès les racines de gentiane & de trefle d'eau.

Il est des tempéraments chez lesquels le mercure paroît sans efficacité contre la vérole, quoique quelquefois il paroisse agir d'une manière très-orageuse. M. Peyrilhe croit avoir remarqué que ce sont les tempéraments éminemment sanguins, éminemment bilieux, mélancoliques, en un mot tous ceux qui ont la fibre très-sensible & très-irritable. Il assure que l'alcali volatil lui a paru avoir, dans ces cas épineux, un succès qui avoit surpassé son attente ; il prétend même que dès les premières prises il calme les nerfs. Il n'est pas moins efficace pour guérir les véroles des femmes grosses, qu'on n'attaque jamais avec le mercure sans inquiétude, mais dans ce cas il ne l'administre qu'à demi-dose.

Après ces notions pratiques, notre auteur

à cherché dans les notions pathologiques de quoi étayer sa nouvelle doctrine, il s'est attaché sur-tout à détruire la prévention qui fait du mercure, le remède spécifique & exclusif du mal vénérien. Après avoir remarqué que cette opinion n'est si générale, que parce que ceux qui l'ont adoptée ne se sont pas donné la peine de l'examiner, il prétend qu'il résulte de la connoissance que nous avons de la crase primitive des humeurs dans la vérole; que toute la vertu du mercure se réduit à la faculté qu'on lui connoît d'atténuer les suc épais; d'où il croit pouvoir conclure que c'est sans fondement qu'on l'a cru le seul remède propre à combattre efficacement le virus vénérien. L'expérience qui a engagé presque tous les ministres de santé de recourir à cet agent, prouve tout au plus qu'il est le meilleur des antivénériens connus, & rien de plus: on se croit cependant en droit de conclure non-seulement que le mercure est le seul antivénérien existant, mais encore le seul possible; conséquence qui révolte par son absurdité.

« Pour se convaincre, dit M. Peyrilhe, que le mercure n'est pas le seul remède capable de guérir la vérole, il suffit de jeter les yeux sur l'histoire de l'art. On y verra des cures admirables antérieures à la découverte de la propriété antivénérienne de ce

minéral; on y apprendra qu'après avoir été long-temps en possession de la confiance publique, le mercure fut *dépossédé* par diverses substances végétales, & décrié à un tel point, qu'au rapport de Morgagni, au commencement de ce siècle, il ne se trouvoit pas un seul médecin qui en fît usage dans cette même Bologne, où Bérenger de Carpi s'acquiescent autrefois tant de célébrité par la méthode des frictions, qu'il inventa. Si depuis il s'est élevé à la plus haute réputation, & s'il a plongé dans l'oubli les remèdes qui l'avoient fait oublier, il le doit en partie à la simplicité des méthodes dont il est la base, simplicité qui n'exclut pas l'ignorance de son administration; tandis que les méthodes où il n'entre pas, sont pour la plupart très-compliquées, & n'accordent le succès qu'au seul sçavoir. On doit d'ailleurs se souvenir que de nos jours il n'a pas tenu à Boerhaave, que le mercure, rendu à sa juste valeur, ne perdît une partie de sa célébrité, & que les remèdes végétaux, qui n'en ont plus, ne reprissent celle qui leur est due. »

Il passe ensuite à l'énumération de ces moyens dont il croit que la connoissance peut être utile aux jeunes praticiens. Il met à leur tête les sudorifiques, dont il fait deux espèces : les uns se bornent à chasser les sucs blancs par les organes de la transpiration, sans les disposer à s'évacuer par une

atténuation préparatoire ; tels sont les étuves sèches , humides , les bains d'eau commune très-chauds , ceux de vendange , de tan , de fumier , de sable , les fumigations avec l'esprit-de-vin , &c. Les sudorifiques de la seconde espece délayent , dissolvent , atténuent les humeurs viciées , avant de les chasser du corps. Ceux-ci sont très-nombreux ; M. Peyrilhe en donne une liste à laquelle je renverrai le lecteur. Il rapporte ensuite quelques exemples de cures opérées par ces différens moyens , cures dont la vérité est attestée par les auteurs du plus grand poids. Il a cru devoir insister sur la méthode d'administrer les sudorifiques, lorsqu'on veut en diriger l'action vers les émonctoires des urines ; cette méthode a deux fois été imaginée & suivie avec fruit , & deux fois elle est retombée dans l'obscurité. Elle consiste à user des décoctions sudorifiques , principalement de celle de gaïac , comme on use des eaux minérales. Valsalva en donnoit d'abord deux ou trois livres , observant soigneusement si elles prenoient la voie des urines , & non celle des sueurs ou des selles , comme il arrive quelquefois. Si elles affectoient de préférence l'une des deux dernières routes, ou les deux à-la-fois , il en discontinuoit l'usage , sans doute pour le reprendre lorsque leur première impression seroit dissipée , ou au moins affoiblie. Si au contraire

elles passoient facilement par les couloirs des urines ; il en augmentoit peu à peu la quantité , jusqu'à la dose de dix livres par jour.

M. Peyrilhe , en convenant qu'il n'oseroit donner à cette méthode la préférence sur l'ancienne , quoiqu'elle ait eu des succès frappants entre les mains de Valsalva , & de Morgagni son disciple , croit cependant y remarquer deux avantages qui lui sont propres , & qui doivent la faire préférer dans quelques circonstances. Le premier , c'est qu'outre qu'elle n'est pas si gênante , elle doit moins épuiser le malade , puisque d'un côté on peut lui permettre une diete plus nourissante , & que de l'autre l'évacuation qu'elle détermine étant plus naturelle , doit être moins laborieuse pour celui qui l'éprouve , & moins dispendieuse pour le principe conservateur , auquel il importe si fort de conserver toute son énergie dans le traitement des maladies chroniques. Le second avantage se trouve dans la tendance qu'ont les matières âcres à se porter vers les reins.

La seconde classe de remèdes dans laquelle M. Peyrilhe veut qu'on cherche de nouveaux secours contre les maux vénériens sont les purgatifs ; la troisième , les exercices forcés , la vie dure ; la quatrième , les alimens médicamenteux ; la cinquième ,

le changement de climat ; enfin , après avoir rapporté des exemples de cures opérées par ces différents moyens, il démontre par des faits que les seules forces de la nature ont souvent suffi pour en procurer de très-solides , & il explique par quel mécanisme elles les ont opérées. Tels sont les arguments dont il se sert pour prouver que le mercure n'est pas , comme on l'a cru , le seul remède qu'on puisse employer dans le traitement des maladies vénériennes. Comme son ouvrage avoit été destiné primitivement pour l'Académie de Chirurgie , il avoit négligé plusieurs détails qu'il a cru devoir suppléer dans de nombreuses notes qui m'ont paru remplies de vues & d'observations de pratique très-intéressantes ; & en général j'ai pensé que cet ouvrage de M. Peyrilhe méritoit l'attention des praticiens.

PRÉCIS HISTORIQUE

*Sur les Remedes que le Roi fait distribuer
dans les provinces pour les pauvres
habitants des campagnes.*

J'ai osé espérer que mes lecteurs me sçauroient quelque gré, si , à l'occasion de la pièce qui suit, je leur faisois connoître l'établissement le plus utile , & le monument le

plus authentique de la bienfaisance du roi ; établissement qui n'est pas aussi connu qu'il devroit l'être, par les avantages qu'il ne cesse de procurer aux pauvres habitants de nos campagnes, & dont les observations de M. Larrouture ne présentent qu'une bien faible esquisse.

Louis XIV avoit fait distribuer en différentes occasions des remèdes gratuits dans les différentes provinces du royaume ; l'utilité qu'en retirèrent les habitants des campagnes, le plus souvent dénués de tout secours, engagèrent son auguste successeur à ordonner, par les arrêts de son conseil, du 29 Mars 1721 & 5 Juin 1722, qu'il seroit envoyé chaque année aux sieurs intendants & commissaires dans les différentes généralités du royaume, jusqu'à la concurrence de cent mille prises de remèdes, pour être confiées à des personnes charitables pour en faire la distribution ; quantité qui, en 1741, fut portée à 126910 prises. M. de Laffone, conseiller d'Etat, alors premier médecin de la Reine, & actuellement de madame la Dauphine, ayant été chargé de la confection de ces remèdes, s'aperçut bientôt qu'il pouvoit les rendre encore plus utiles, en substituant à des drogues trop coûteuses & d'un usage peu fréquent, des remèdes d'un usage plus journalier & moins chers. Ses représentations ayant été

accueillies par Sa Majesté, les envois furent portés à 400000 prises environ. L'expérience le convainquit qu'on pouvoit encore en doubler le nombre, sans une augmentation de dépense considérable, en en prenant une partie sur les bénéfices qu'il retireroit; désintéressement bien rare, & auquel le roi lui-même a cru devoir donner des éloges dans l'arrêt émané de son conseil, du 1^{er} Mars 1769, par lequel il est ordonné que ces envois seroient portés à 932136 prises. Tel étoit l'état des choses, lorsque Sa Majesté ayant désiré de faire participer ses sujets de Lorraine à la distribution, ce même médecin, toujours animé des mêmes sentimens, a offert de fournir gratuitement le supplément nécessaire.

M. de Laffone lui-même fait venir de la première main toutes les drogues simples qui entrent dans la composition de ces remèdes, & il veille avec l'attention la plus scrupuleuse, qu'elles soient toujours du meilleur choix; il les fait ensuite préparer sous ses yeux, par les artistes les plus expérimentés: aussi leur succès répond-il aux intentions bienfaisantes du monarque qui en a ordonné la distribution; c'est ce qui résulte des lettres écrites depuis six ans par le plus grand nombre des intendants du royaume, qui sont chargés de rendre compte à M. le contrôleur général de leur

distribution & de leurs effets, lettres dont j'ai actuellement un extrait sous les yeux, par lequel il est constaté que les habitants des campagnes en retirent journellement les plus grands avantages, sur-tout dans les maladies épidémiques, qui, depuis quelques années, ne ravagent que trop les provinces.

OBSERVATIONS

Sur l'Usage des remèdes que Sa Majesté fait distribuer aux pauvres dans les provinces; par M. LARROUTURE, ancien médecin des armées d'Italie, de Provence & du Dauphiné, résidant à Biarritz, près Bayonne.

Parmi le grand nombre d'observations qui enrichissent l'art de guérir, depuis la publication du Recueil périodique de Médecine, je n'en ai pas vu sur l'effet des remèdes que nous devons à la bonté du roi, & que M. de Laffone, conseiller d'Etat, envoie tous les ans, par son ordre, à messieurs les intendants des généralités & provinces du royaume, pour être distribués aux pauvres malades de la campagne, en exécution des arrêts du conseil d'Etat. Les succès qu'ils ont eus quand je les ai administrés, ne me permettent pas de douter

qu'ils n'aient opéré les mêmes effets dans d'autres mains, pour peu qu'on ait saisi dans leur usage, les Mémoires instructifs qu'a également fait distribuer M. de Lafone pour leur administration. Je ne vois d'autre raison de ce silence sur ces précieux secours, que l'état de ceux à qui l'on s'adresse communément pour les distribuer ; ce sont des prêtres ou des chirurgiens, qui, le plus souvent, ne recueillent pas leurs observations. Presque tous les médecins habitent les villes ; d'ailleurs, s'il y en a dans les campagnes, ils sont trop chers pour être appelés par les pauvres, & par-là ils ne sont pas à portée de faire cette distribution. M'étant fixé à Biarritz, pays de Labour sur la côte de la mer, & voyant périr, faute de secours & par de mauvais secours, un nombre infini de laboureurs, de vigneron, de matelots, de pêcheurs, &c. je me suis prêté à un abonnement que j'ai fait avec deux très-grandes paroisses, Biarritz & Anglet, au moyen duquel je vois tous les malades de ces deux communautés, pour un des plus modiques honoraires. C'est en remplissant mes engagements, que j'ai vu la plus grande misère ; la plupart des malades ne pouvant pas fournir aux frais des remèdes que j'ordonnois, quelque attention que j'eusse à choisir les

moins chers, ces pauvres payfans étoient obligés de les prendre des mains d'un barbier qui ne sçavoit pas lire, par conséquent ne pouvoit pas exécuter mes ordonnances; des Juifs qui faisoient les médecins, & qui fournissoient à ces misérables malades de mauvaises drogues, & qui, sous prétexte du crédit, les leur faisoient payer excessivement cher dans le temps de leur récolte; enfin jusqu'à des moines, qui, plus exigeants encore, fournissent dans les campagnes, soi-disant par charité, des remèdes meurtriers, qui épuisent la bourse & la vie de nos travailleurs. Le gouvernement ne sera-t-il jamais instruit de ces abus si dangereux? Sans doute il les réprimerait. Dans ces circonstances, je me suis adressé à M. Moracin, subdélégué de monsieur l'intendant à Bayonne, qui a eu la bonté de me faire passer en différents temps deux boîtes de ces remèdes; je les ai employés suivant l'intention du roi, presque toujours dans les cas indiqués par M. de Lassone, & suivant la méthode qu'il propose; quelquefois dans des cas qu'il n'a pas indiqués, & suivant mes vues. Je ne grossirai pas ce Mémoire par un grand nombre d'observations; je dois dire en général, qu'avec ce secours, j'ai sauvé un très-grand nombre de personnes qui seroient très-certainement mor-

tes faute de remèdes ; & je vais rendre compte seulement de quelques cas particuliers.

Le nommé Jouan Chicoy, laboureur, âgé de quarante ans, de la paroisse d'Anglet, d'un tempérament chaud & humide, grand travailleur par goût & par nécessité, fut atteint au commencement de l'été de l'année 1772, d'une fièvre tierce régulière, qu'il négligea d'abord, mais dont les accès violents l'obligèrent enfin d'appeler son chirurgien, qui le saigna, le purgea & lui donna du quinquina. La fièvre ne cédant pas, on augmenta les doses du quinquina; elle cessa pour quelques jours, mais elle reparut six jours après en double-tierce. On continua l'usage du quinquina; la fièvre devint continue avec des redoublements erratiques, mais ces redoublements étoient sur-tout très-violents en tierce. Son chirurgien l'ayant abandonné, il prit des remèdes de toute main : le quinquina fut masqué de mille façons; &, après en avoir pris de toute couleur, la fièvre se régla en quarte, & enfin il tomba dans un état de cachexie très-décidé. Il se négligea encore dans cet état; & ce ne fut qu'environ six mois après l'époque de sa maladie que mon abonnement eut lieu, & que je fus appelé pour cet homme. Je le trouvai dans un état d'une véritable anasarque : les pieds, les jambes

& les cuisses étoient œdémateux & très-enflés ; cette enflure montoit , & occupoit non-seulement le bas-ventre , mais aussi tout l'extérieur de la poitrine & du dos ; elle étoit par-tout si considérable , que je ne pus décider au tact s'il y avoit épanchement dans la cavité du bas-ventre : il n'en étoit pas de même pour le scrotum , il y avoit une quantité de sérosités infiltrées qui rendoient les bourses d'un volume prodigieux : la couleur de la peau étoit d'un verd noirâtre ; le pouls étoit petit , inégal ; les urines rares , crues & limpides ; les forces du malade fort abattues , avec grande difficulté de respirer , sur-tout couché sur un des deux côtés , ce qui me faisoit encore craindre un épanchement dans la poitrine. Cet homme n'avoit plus aucune confiance dans les remedes ; il étoit las d'en prendre , & les apothicaires de lui en fournir. J'essayai de relever son courage ; je lui dis que les remedes que je voulois lui fournir ne lui coûteroient rien , que c'étoit le roi qui les lui donnoit ; & enfin je parvins à lui donner des espérances de guérison , & quelque envie de vivre. Il prit , dans l'espace d'un mois , huit prises de la poudre hydragogue purgative ; les premières de vingt grains , qui procurerent des évacuations modérées ; j'augmentai cette dose successivement jusqu'à trente-fix grains , & j'eus la

fatisfaction , dans ce peu de temps, de voir disparoître toutes les enflures œdémateuses ; il n'y eut que l'épanchement dans les bourses qui parut toujours être le même. Loin que ces évacuations diminuassent les forces, elles les augmentèrent au contraire ; le malade respiroit & dormoit sans peine sur les deux côtés ; l'appétit revint ; la couleur de la peau changea, & il n'y avoit que l'épanchement dans les bourses qui subsistoit. Avant de pratiquer la ponction, je voulus essayer quelques répercussifs : un cataplasme fort simple, fait avec la farine de fèves & l'oxycrat, le fit disparoître entièrement dans fort peu de jours. Cet homme est très-bien remis, il vaque à ses travaux ordinaires qui sont très-pénibles ; il a eu seulement depuis lors un cours de ventre, pour lequel je n'ai pas voulu d'abord faire des remèdes ; mais, comme il duroit trop long-temps, je lui donnai, dans l'espace de six jours, trois prises de la poudre spécifique pour la dyssenterie, pour les cours de ventre, &c. & tous les soirs un gros de thériaque délayée dans une infusion de sauge de montagne. Cet homme est parfaitement guéri depuis quatre mois, & il n'a pris d'autres remèdes que ceux indiqués dans ce Mémoire, & à la fin quelques bouteilles des eaux minérales de Cambo.

Le nommé Jouarrame, laboureur d'An-

glet, âgé de trente ans, d'un tempérament froid, humide, pituiteux, portoit, lorsque je fus consulté pour lui, une fièvre quarte depuis quinze mois; il avoit été plusieurs fois saigné, purgé, avoit pris du quinquina inutilement. Il avoit, lorsque je le vis, le visage bouffi, les pieds, les jambes œdémateux; ses forces étoient épuisées, & il étoit sans appétit. Il a pris dix prises de la poudre hydragogue purgative, dans des intervalles convenables; il est entièrement guéri, non-seulement de sa cachexie, mais aussi de la fièvre quarte; il y a six mois de sa guérison.

Le nommé Solon, de la paroisse de Biarrits, laboureur, vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, qui n'avoit jamais été malade, eut au commencement de l'automne quelques accès de fièvre, d'abord quotidienne, ensuite tierce, & enfin quarte: il s'obstina à ne pas vouloir faire des remèdes, & je ne l'en pressai pas beaucoup; enfin pourtant, les pieds, les jambes & les cuisses devenant fort œdémateux, je lui fis prendre quatre prises de la poudre hydragogue purgative, qui ont fait disparaître ces symptômes, ainsi que la fièvre. J'avois lieu de craindre de ne pas réussir aussi promptement dans le traitement d'une fièvre intermittente d'automne: tous les praticiens qui voient les maladies en voyant

les malades , conviennent avec Hippocrate, Sydenham & Boerhaave , que les fièvres d'automne sont toujours plus longues , plus fortes , plus difficiles dans le traitement , & plus dangereuses pour les suites que les fièvres du printemps ; la fièvre quarte sur-tout est le plus souvent très-rebelle. Ce bon vieillard travaille encore à la terre.

La fille du nommé Yolis , d'Anglet , enfant de l'âge de cinq ans , avoit depuis deux mois une fièvre tierce qui l'avoit presque entièrement détruite ; elle étoit bouffie de la tête aux pieds , & paroissoit ne pouvoir pas vivre long temps. La poudre fébrifuge purgative dont je lui ai fait prendre par intervalles , à la dose de quatre grains , a procuré l'évacuation d'une grande quantité de sérosités ; la bouffissure & la fièvre ont disparu ; dans quinze jours cet enfant a été guéri. J'ai été plusieurs fois dans le cas de répéter cette observation dans des enfants un peu plus , un peu moins âgés , & toujours avec le même succès.

La femme du nommé Mynyon , pêcheur à Biarrits , sujette à des pertes considérables , fit une fausse-couche au terme de quatre à cinq mois : on crut qu'elle périroit sans secours , tant la perte étoit abondante. Je fus appelé : je la fis saigner du bras , & lui donnai quatre grains de la poudre spécifique pour la dysenterie , pour les cours

de ventre, & pour les pertes de sang; la perte augmenta, mais elle rendit une partie du placenta; je crus que la perte cesseroit, mais elle alla toujours son train; six heures après la première dose, je lui en donnai autant, & le soir douze grains de la poudre anodine: la perte se calma, & cessa peu à peu, au moyen de l'usage de la poudre anodine que je lui fis prendre matin & soir, n'ayant pas cru à propos de répéter celui de la poudre spécifique pour les pertes.

Le nommé Esteben de Martin, d'Anglet, âgé de trente ans, après une fièvre putride mal traitée, eut plusieurs accès de fièvre quarte; il devint bouffi, les pieds, les jambes & les cuisses fort enflés & œdémateux. Il avoit déjà pris une immense quantité de remèdes que lui avoient fournis les barbiers, des moines & des charlatans. Les symptômes devenant tous les jours plus pressants, il m'appella: trois prises de la poudre hydragogue purgative firent disparaître les enflures dans douze jours; mais la fièvre se faisoit toujours sentir en quarte: il se crut guéri, du moins il me le dit; &, malgré mes sollicitations, il ne voulut plus rien faire; je ne le vis plus: les barbiers lui avoient persuadé que mes remèdes étoient trop violents. Il se livra à un Juif qui fait le médecin & l'apothicaire, & qui n'est ni
l'un

l'un ni l'autre, à aucun titre ; le malade mourut d'une hydropisie de poitrine un mois après ; je ne crois pas douteux qu'il ne fût guéri, s'il avoit continué l'usage des remèdes du roi.

J'ai guéri le fils de Rolan, laboureur d'Anglet, âgé de vingt ans, d'une péripneumonie fausse ou glaireuse, avec deux doses par jour de la poudre incisive, fondante, tonique ; pour la coqueluche, le catarre, l'asthme humoral, &c. après avoir fait précéder les remèdes généraux. Je passerois les bornes, si j'écrivois tout le bien que j'ai fait avec ces remèdes ; j'assure en honnête homme que je n'en ai vu aucun mal. La poudre purgative universelle est celle qui a le moins répondu à mes vues ; elle ne purge pas aux doses indiquées par M. de Laffone ; sans doute elle a trop vieilli depuis qu'elle m'est parvenue, ou avant de me parvenir.

Je fais tous les jours des collyres avec la pierre bleue, le sucre candi, l'eau-de-vie & l'eau commune ; j'ai toujours l'émétique sur moi, & je trouve souvent occasion d'en placer quelque dose. Quel respect & quelle reconnoissance n'ai-je pas fait naître dans le cœur de ces pauvres payfans pour la bonté du roi ? Nous chantons sur les côtes de la mer les vertus de Louis le Bien-Aimé, avec moins de pompe à la

vérité qu'on ne le fait dans les grandes villes, mais très-sûrement avec autant de cœur.

OBSERVATION

Sur une Pleurésie terminée le trentième jour par une expectoration critique ; par Monsieur DU BOSC DE LA ROBERDIERE, agrégé au collège royal des médecins de Nancy, & médecin à Vire.

Signa autem concoctionis appareant necesse est, non solum in ipso sputo, sed etiam in excrementis, ut certa salus vita sperari possit. DUBIT, in Holler, cap. 16, de Pleuritide.

MONSIEUR,

L'esprit philosophique qui se répand de plus en plus, rendra enfin à la médecine son ancienne splendeur. Les médecins se familiarisent avec les termes de *cottion* & de *crise*, qu'ils avoient presque oubliés, & ne comptent plus guere sur les apparences de guérison, s'ils n'en trouvent les marques distinctes dans les différentes excréctions. Il est aujourd'hui peu de praticiens de nom, qui aient la prétention du docteur Sydenham, qui, dans une *pleurésie*, se flattoit d'emporter à son gré la matière des crachats, par une suite de saignées, sans attendre les effets de la *maturation* & l'*expectoration* : s'il s'en trouvoit encore quelques-uns imbus de cette opinion, je vous prie de leur adresser l'observation suivante dans votre Journal.

Un homme robuste, de trente ans environ, efluya une *pleurésie inflammatoire*, pour laquelle il fut saigné quatre fois. Le mal céda assez facilement pour permettre de purger le malade le septieme jour. Le lendemain il mangea un peu, & fut à son aise ; mais c'étoit un calme trompeur. Des crachats toujours écumeux sans s'épaissir, des urines claires, le défaut d'urines *critiques* pendant tout le temps de la maladie, avertissoient de se défier de ces belles apparences : aussi, dès le dixieme jour, notre homme éprouva une rechûte : la douleur reprit plus vivement le côté droit qu'elle avoit abandonné ; la respiration s'embarassa, la toux redoubla, le pouls devint dur, plein, *vibratil*, &c. C'est alors que je fus prié de le voir, & voilà l'état dans lequel je le trouvai. Sur le champ, je fis tirer du côté *affecté* douze onces de sang, qui se transforma tout en un *coagulum* couvert d'une large & dure *couenne* blanchâtre. On applique sur le lieu de la douleur une vessie pleine de lait tiède. Je prescrivis une boisson abondante de tisane de *réglisse nitrée*, avec une quantité suffisante d'*oxymel simple* ; une cueillerée de potion huileuse fut servie de deux en deux heures, & un lavement émollient fut trois fois répété dans le jour. Trois heures après la saignée, je fais une seconde visite ; le pouls avoit à peine

perdu de sa dureté, il sembloit même plus plein & plus vif, ce qui provient de la liberté du jeu que donne aux vaisseaux surchargés la première extraction de sang : c'est un fait que j'ai déjà observé bien des fois, & qui n'a pas échappé au sçavant docteur Storck, (*biennium medicum Lugd. Batav. 1761, ann. 2, pag. 15.*) Je prescrivis une saignée aussi ample que la première, dont le sang présenta un *coagulum* assez semblable. On continua d'ailleurs l'usage des remèdes indiqués. Cependant, quatre heures après, le mal cédoit à peine ; une toux inquiétante ne tiroit que des crachats écumeux, & le poulx demanda encore une saignée, dont le sang couvert d'une croûte moins dure fournissoit enfin de la sérosité. Cette dernière saignée, de concert avec un *vésicatoire* que j'appliquai en même temps sur le côté, ramollit singulièrement le poulx. Le lendemain, (onzième jour de la maladie,) la respiration étoit plus libre, la douleur de côté bien moindre : le malade reçut encore deux lavements, & prit un bain des pieds sur le soir. Le douzième, l'amendement se soutint avec les remèdes du jour précédent : cependant les crachats n'épaississoient point, les urines ne déposoient rien ; la langue seule avoit blanchi & s'humectoit, & le dernier lavement amena deux selles bilieuses. L'état de la

langue, l'amertume de la bouche, le dégoût, &c. m'engagerent à faire passer, le jour suivant, un *minoratif* qui opéra à souhait. Le quatorzième, le malade commença à manger, & se leva : les quatre jours suivans se passerent assez paisiblement ; mais le dégoût & l'amertume de la bouche, &c. obligèrent de répéter le *minoratif* le dix-neuf.

Malgré le progrès apparent de la convalescence, je ne voyois jusqu'ici aucun signe de *coction* dans les urines, les crachats, &c ; ce qui m'alarmoit un peu sur les suites, & avec raison. En effet, le vingt-un le malade éprouva un frisson, qui se renouvela pendant les huit jours suivans avec des sueurs nocturnes, une chaleur inquiétante, une toux sèche, & un vomissement fréquent des alimens, qui me firent craindre les effets d'une *crise manquée* dans la région pulmonaire. Cependant un régime exact, une nourriture consistant principalement en laitages, crèmes de riz, d'avoines, &c, une infusion théiforme de lierre terrestre avec le miel de Narbonne, prise matin & soir, triomphèrent de tous ces reliquats. Le trentième jour j'apperçus dans les urines un sédiment blanchâtre ; le poulx, qui jusque-là, sans être dans un état de grande *irritation*, n'avoit jamais été *critique*, parut *moelleux* & vraiment *peccoral* ; aussi, dès le lendemain, les crachats com-

mencerent à s'épaissir & à sortir avec aisance. Le pouls conserva son *type* ; les excrétiions persisterent pendant plus de huit jours , après lesquels le malade fut radicalement guéri.

Cette histoire , Monsieur , qui a quelque rapport avec celle d'*Anaxion* , rapportée dans le troisieme livre des *Epidémies d'Hippocrate* , prouve que les *fièvres pleurétiques* , ainsi que bien d'autres , n'ont point un temps exactement déterminé pour se juger , mais qu'elles ne se guérissent jamais sans *évacuations vraiment critiques*. La voie naturelle d'excrétion dans cette maladie , est celle des crachats ; d'où il arrive qu'elle est plus dangereuse pour les sujets qui n'ont point d'appétitude à l'*expectoration* ; tel étoit le malade dont j'ai donné l'histoire. Au reste , on voit par cet énoncé , que nous sommes bien éloignés de faire parade de la sécurité du docteur de Haen , qui , dans l'inflammation de poitrine , s'inquiete fort peu si le malade crache ou non : *Certè nunquam* , dit-il , *inflammationis pectoris sollicitudo nos anxiat , etsi nihil expuerent aëri. (Ratio medendi , Part. I , cap. 2.)* Je ne puis m'empêcher de dire que c'est avec étonnement que je vois ici ce médecin célèbre oublier son Hippocrate , dont il se déclare à chaque page de son livre le digne & fidele écho : *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

OBSERVATIONS

Sur le Pouls intestinal ; par M. F. POMA, docteur, médecin stipendié de la ville de Bruyeres, membre du college royal des medecins de Nancy.

La connoissance du pouls nous offre des avantages trop réels dans la pratique de la médecine, pour que nous ne nous étudions pas à en étendre la science, au moins à la confirmer par des observations exactes. L'art sphymique ne s'est accru que par degrés. Il eut son origine, mais long-temps obscure, en Grece, peut-être en Asie, où les Chinois le cultivent depuis un temps immémorial, (Barchusen, *medic. Chin.* And. Cleyer, le Camus, Menuret, P. Kircher, P. Boyns, *de Pulsu* ; R. P. du Halde, *Hist. de la Chine*,) ainsi que les Perses, (Leclerc, *Hist. de la Méd.* le chevalier Chardin, *Voyag.*) avec une délicatesse inimitable. Il s'est depuis renouvelé en Espagne, & perfectionné en France.

Il étoit ignoré avant Hippocrate, (Gunt. Christophe Schelhammer, *de Pulsu* ;) du moins est-il le premier qui en ait parlé, (selon Galien & Zazinius,) encore en négligea-t-il beaucoup la connoissance ; (Jérôme Mercuriel, *in Aph.*) Paraxagoras,

Hérophille, Agathinus, (selon Galien; Strabon.,) Archigene, Pline, Platon, (selon Photius, *cap. 7.*) Pergamenes en ont dit quelque chose; mais il étoit presque inutile jusqu'au temps de Galien, qui en écrivit plus méthodiquement, l'observa plus exactement. Son utilité commença à être reconnue: aussi en voit-on quelques préceptes dans Celse, Avicenne, *de Puls.* Zachius, Zauctus Jérôm. Mercuriel, *confert relatè ad futuros paroxysmos & constitutiones....* Coelius Aurelianus, *de Puls. ad sudor.* Ætius, Actuarius, *ex pulsu morborum diagnosis....* Gordon, *de Prognos.* Fernel, *de Cognitione morborum ex pulsu;* Hoffmann, *qui longiorem præcipit pulsus explorationem;* Rega, le grand Boerhaave, *institut. med. observandus pulsus, ut index materiæ morbificæ movendæ, motæ, incipientis secerni, excerni paratæ, &c.* Mais elle doit sa véritable existence à François Solano du Luques, médecin Espagnol, qui, dans le siècle dix-huitième, en fit une étude exacte & suivie pendant trente-un ans, depuis 1707, à 1738. Il n'observa que le pouls nasal, hépatique, gastrique, intestinal, rénal, cutané, sur lesquels il porta un pronostic presque toujours sûr. J. Nihel, médecin Anglois, contribua à ses progrès par les observations qu'il fit sur le pouls dicrote & intermittent, qu'il rencontra seuls.

Bordeu, médecin de Paris, a élevé cet art au point de perfection où nous l'admirons aujourd'hui en Europe. Ils s'est servi des matériaux préparés par ses prédécesseurs; il a confirmé leurs expériences : mais il en a beaucoup étendu les connoissances; & en caractérisant beaucoup d'especes de pouls qui avoient échappé, il a la gloire d'en avoir fait une nouvelle doctrine qui lui doit tout son lustre. Ces observations ont excité l'émulation de tous les médecins, qui n'ont pour but dans leurs travaux, que le noble desir de perfectionner leur art, & de concourir au bien de l'humanité. Les illustres Van-Swieten, *Comment. in Aphorismis* de Haen, *oper.* Fouquet, du pouls; Coulas, médecin de Montpellier; Strack, sur le pouls; Charles Gandini, de Geneve; Roerderer; Vagler, de Gottingue; la Virotte, médecin de Paris; Desbrets, le Camus, Balme, Gardane, Razoux, Parade, Roger, le Nicolais du Saulfay, la Brouffe, Amoureux, &c. ont accru, fortifié cette doctrine, par leurs sentiments, par leurs observations répandues dans leurs ouvrages ou dans les feuilles périodiques. S'il semble qu'on donne aujourd'hui trop d'étendue à cette connoissance, Bellini ne lui en a pas assez accordé, en disant qu'on ne peut rien connoître par le pouls; Riviere, qu'il ne falloit jamais se fier à lui seul. Schelhammer

a plus senti la vérité , en disant qu'il pouvoit désigner quelques phénomènes , non tous ; Robert , qu'il dénotoit les mouvements critiques.

Entre les espèces de pouls critiques que j'ai eu le bonheur d'observer , les intermittents , & sur-tout les intestinaux , sont ceux que j'ai rencontrés le plus souvent. Ces derniers sont effectivement les plus fréquents. (Wetsch, la Médecine du Pouls.) Le pouls intermittent a été long-temps noté d'infamie , même abstraction faite des symptômes concomitans. Les anciens ne le sentoient qu'avec terreur : *Senibus periculofus, juvenibus lethalis* , Hippocrate : *Imprimis intermittens ad singulam diastolen* , Galenus , Baglivi. Il a été regardé comme signe dangereux dans les fièvres aiguës , par les anciens & plusieurs modernes. Le vulgaire toujours excessif , toujours rempli de préjugés , n'en entend parler qu'avec désespoir. A combien de démonstrations n'ai-je pas été souvent obligé de descendre , pour faire consentir à continuer des remèdes à des pauvres malheureux , de qui un pouls intermittent ôtoit l'idée d'une guérison possible , & qu'on auroit livrés à une mort certaine par un abandon cruel ? *Pudendus medici error, qui criticum non dignoscens intermittentem, mortem tunc titubat, dum natura partes suas in occulto agens, juxta communes leges,*

curas perficit, quas gnavus artifex stultè proclamat miracula. Hinc in acutis periculosus, cum alia ab hoc distincta signa concurrunt indicando, quodd non sit criticus, vel quodd crisis non conveniat, vel quodd æger sit nimium debilis. Schelhammer.

Le pouls intermittent, critique, intestinal, est celui dans lequel on observe un repos, un manque de pulsation plus ou moins long, pendant l'espace d'une ou de plusieurs diastoles; plus ou moins fréquent, après un plus ou moins grand nombre de pulsations. Il est moins développé que le pouls supérieur; mais il l'est plus que l'épigastrique. Il est fort: *Tunc, & si singula diastoli intermittat, sanationem promittit.* Solano, Nihel. Mais il est remarquable surtout par une irrégularité, différente cependant de celle qu'on observe dans le pouls acritique, d'irritation. Les pulsations sont irrégulières, inégales, relativement à leurs forces & à leur durée. On sent plusieurs pulsations fortes, semblables en quelque sorte à un globule ductile, (Fouquet) auxquelles succèdent trois ou quatre autres assez égales, promptes, élevées, qui sont suivies par autant d'autres plus fréquentes, moins développées, subintrantes. On remarque alors une espèce de sautillement ou sursaut de l'artère; laquelle explosion est un autre signe de la crise intestinale, (Bordeu.) Arrive

enfin l'intermittence, & à des intervalles inégaux.

Les caractères pathognomoniques de ce pouls sont une irrégularité, une inégalité, une espèce de confusion dans les mouvements, jointes à l'intermittence & au sursaut de l'artere; il se distingue par-là du pouls d'irritation, acritique, causé par spasme, convulsion, ou arrivant dans le temps de crudité.... du pouls critique, foible, petit, formicant, intermittent à chaque diastole, qui est mortel, la nature manquant de forces pour exécuter ses crises; d'un autre foible, petit, inégal, presque vuide, (Bordeu) comme dans les derniers instants de la vie; du pouls intestinal des vieillards; de celui qui est l'effet de certaines maladies, de l'hydropisie de poitrine, du péricarde, d'un anévrysme interne, d'une dilatation des oreillettes du cœur, d'une inflammation du cœur, de la pléthore, de l'inanition. (Nihel.).... de l'intestinal habituel, dépendant d'un vice organique inné ou accidentel, d'un vice dans le cœur, les vaisseaux, (Ballonius.)... Il est bien différent des autres pouls inférieurs, qui ont aussi l'intermittence.... du stomacal, dans lequel est jointe une certaine tension, (Solano) une irritation & dureté de l'artere, (Bordeu.) Il est assez semblable à l'uropé; mais le rénal est plus mol, (Solano;) & dans les pulsa-

tations on remarque plus de régularité graduée, & une certaine décroissance, (Bordeu.)

La théorie que plusieurs auteurs ont apportée sur la cause de l'intermission du pouls, a été réfutée par Senac, *Maladies du Cœur*. Chirac la fait dépendre du différent poids & épaisissement de la masse du sang; Flemming, médecin Anglois, du vuide occasionné dans le canal sanguifere, par la sécrétion alvine. Bordeu démontre une action organique, action que nos anciens, Hippocrate même, ont reconnue en général. Effectivement, chacun de nos organes doit avoir un jeu particulier sur la masse des humeurs qui le traversent. Son organisation particuliere, le différent nombre des nerfs qu'il reçoit, leurs différents degré de sensibilité, d'irritabilité, y font exercer une circulation particuliere, doivent modifier, surtout dans certaines circonstances, la circulation générale & le pouls. La structure quelquefois différente dans les deux bras, leurs forces toujours dissemblables, relatives à leur exercice, souvent le siège de la maladie, rendent raison de la variété des pouls dans l'un & l'autre carpe, de l'intermittence qui s'observe quelquefois dans un seul.

Le pouls intestinal est un signe de saburre dans les premieres voies, de vers; il indique une évacuation critique par les in-

testins, ou un effort de la nature pour préparer, disposer cette excrétion. (Bordeu & les autres sphygmiques.) Toutes les fois, disent les *Mém. de Trévoux*, que l'estomac ou les intestins sont distendus par saburre, vents, vers, le plexus cardiaque est irrité; le spasme se communique au cœur, dont les contractions seront plus ou moins vives, à raison de l'irritation; d'où la palpitation ou l'intermittence.... Le pouls est souvent intermittent dans les maladies aiguës, dit Lieutaud, *Précis de Médecine*, par la saburre.... D'autres causes doivent cependant concourir avec la présence de ces saburres, avec les efforts de la nature qui prépare cette crise intestinale, pour donner au pouls les caractères critiques. Combien de fois n'ai-je pas observé tous les signes de saburres, amertumes de la bouche, langue chargée, coliques, borborygmes, &c. dans tous les périodes de la maladie, sans avoir distingué la moindre nuance de l'intestinal ! Combien de fois n'ai-je pas vu arriver les crises les plus complètes par le vomissement, par les selles, sans le pouls stomacal ni intestinal ! Il doit se joindre un certain degré d'acrimonie, de putridité, par conséquent d'irritation dans la matière à évacuer, contracté par son séjour, par sa qualité ou autres causes ; peut-être un collapsus du système vasculaire, porté à un

certain point par l'impétus des humeurs & leur sécrétion dans les intestins; d'où une modification, une impression particulière plus ou moins forte sur les nerfs, & le système de la circulation.

Le pouls intermittent n'indique pas toujours une crise intestinale; mais il est rare que l'intestinal n'en soit pas un présage, au moins d'un trouble arrivé dans le bas-ventre, dans le tube intestinal. Il y a certainement tant de sympathie entre le pouls & l'abdomen, que celui-là cesse d'être intestinal lorsque les évacuations sont finies; & si la crise est imparfaite, il continue de l'être, ou du moins il conserve du rythme critique. (Bordeu.) Cette connexion est confirmée par plusieurs observations dans Solano, qui prédit à un très-grand nombre de malades une crise intestinale, & dont les pronostics ne furent que chez cinq sans effet; dans Nihel, qui observa vingt-cinq pouls intestinaux, dont la majeure partie fut suivie d'une crise évidente, & le reste accompagné de quelques symptômes dénotants un trouble dans le bas-ventre; dans Will. Noortwik, *de Pulsu*; Cox, médecin Anglois, *de Pulsu*; Wierus, Bordeu, Fouquet, Desbrets, &c. Ferrein, médecin de Paris, a observé que l'intermission cessoit par un purgatif. Senac

a prédit par ce pouls des flux abdominaux. Cox, Michel, Menuret, *ouvrages sur le Pouls*, donnent pour préceptes, que dans les maladies aiguës, dans les fièvres, le pouls intestinal est une indication d'un purgatif, lorsqu'il n'y a point de flux actuel, lorsque les lavements ne suffisent pas pour déterminer la crise. On guérit par-là les maladies légères, & on diminue le danger des graves.

Le pouls intestinal, par la fréquence de ses intermissions, indique le temps de la crise, & par sa durée la quantité de la matière à évacuer. (Solano.) Plus l'intermission est fréquente, plus la crise est prochaine : plus elle est longue, équivalente à plusieurs diastoles, plus la crise sera considérable : *Eò major diarrhæa, quò longior intermissio.* (Solano.) C'est pourquoi, plus le pouls est intestinal, plus on doit craindre une superpurgation. (Bordeu.) C'est dans cette vue que Solano, Nihel, recommandent d'attendre, quand une crise considérable est annoncée, ou au plus de l'aider. Wetsch ne veut pas qu'on la sollicite avec des purgatifs. Fouquet les défend aussi pendant le vent du sud, & dans les sujets mobiles, hystrériques, mélancoliques. Si après une évacuation attendue, arrivée, le pouls est encore intestinal, Solano conseille un lavement,

lavement. Si les symptômes de la crise, le pouls subsistent encore intestinal, Wetsch permet un purgatif, qu'il croit aussi convenable lorsque la crise est trop incommode par les coliques, le météorisme. C'est dans ces circonstances qu'on reconnoît mieux la vérité de l'axiome du grand Hippocrate : *Quod natura vergit, ed ducendum est.* J'ai observé dans plusieurs maladies humorales, que le pouls intestinal, lorsqu'il ne précédoit pas une crise complète, m'indiquoit au moins l'usage des laxatifs, puis des purgatifs, dont les effets ont été très-heureux, malgré qu'ils aient paru contre-indiqués par d'autres symptômes

PREMIERE OBSERVATION. Une fille sexagénaire vint cette année à l'hôpital dont j'ai la direction, étant attaquée d'une phthisie purulente. Dans le cours de cette maladie, je lui observai le pouls intestinal, intermittent à chaque quatorze pulsations, qui fut suivi le lendemain d'une légère diarrhée.

II^e OBS. J'allai voir, le 29 Novembre 1772, le nommé Aubertin, laboureur à Guinecour, âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament sanguin, attaqué d'une synoque putride depuis le 27. Avec les symptômes de cette maladie, je lui trouvai aux deux carpes le pouls intestinal, intermittent à chaque quatorze diastoles, fort, plein

au bras droit, grêle, à peine sensible au gauche. Je l'assurai que la douleur de tête gravativo-pulsive, de laquelle il se plaignoit, étoit sur-tout au côté droit : je pronostiquai quelques selles qui le soulageroient. Je prescrivis en conséquence des lavements laxatifs, une tisane laxative & délayante, & le lendemain un simple laxatif : le malade fit plusieurs selles qui le soulagerent. Je ne sentis alors l'intermittence du pouls qu'à la vingtième pulsation. Appercevant encore ce rythme critique, je conclus que la nature travailloit à expulser encore, par la même crise, le reste de la matière morbifique. J'insistai sur la même méthode curative, sur les laxatifs, puis les purgatifs : le pouls perdit son intermittence, & le malade guérit.

III^e OBS. Un soldat du régiment de Lyonnais, infanterie, entra à l'hôpital pour une pleurésie. J'observai, le quatrième jour de sa maladie, le pouls intestinal, intermittent à chaque vingtième pulsation. Je prévis la crise future, quoique non prochaine : je l'aidai par un hydromel simple, des lavements. Le six, il eut plusieurs selles critiques ; & après avoir été purgé le sept, il fut guéri.

IV^e OBS. Un sellier de cette ville, nommé Colnel, âgé de trente ans, d'un tempé-

vement bilieux , fut attaqué d'une pleurésie bilieuse le 25 Mars 1772. Il crut la guérir en buvant beaucoup de vin. Cependant, vaincu par son mal, qui n'avoit pu qu'empirer, il m'envoya chercher le vingt-huit. Je le trouvai attaqué d'une toux très-violente, fréquente, sèche, ou n'étant suivie que très-rarement de crachats écumeux, sanguinolents; une respiration courte, difficile, très-douloureuse dans le moment de l'inspiration, & sur-tout pendant la toux, avec sentiment de suffocation, &c. Je lui trouvai le pouls intestinal, intermittent à chaque troisième diastole. Malgré l'indication de la saignée & des antiphlogistiques par la nature & les accidents de la maladie, je préfèrai de suivre la route que me traçoit la nature, & de favoriser une crise que je voyois prochaine. J'employai des lavements écoprotiques, des fomentations émollientes sur le bas-ventre, une boisson laxative, de l'hydromel simple. Je diminuai par-là l'orgasme; je favorisai la dérivation des humeurs aux intestins. Je passai le lendemain une potion oleo-laxative: la crise fut parfaite. Le malade se rétablit ensuite, après avoir été encore évacué.



S E C O N D E L E T T R E

De M. DE LABROUSSE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, correspondant de la Société royale des Sciences de la même ville, à M. AMOREUX le fils, médecin de Montpellier, adjoint de la même Société, & bibliothécaire de l'Hôtel-Dieu Saint-Eloi ; sur le pouls des grossesses.

MONSIEUR,

Je n'aurois pas différé à répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si un médecin aussi zélé qu'instruit ne s'étoit chargé de ma défense. Son silence me force aujourd'hui à remplir la tâche qu'il s'étoit généreusement imposée. Je ne sçais si je le remplacerai, mais je suis assuré d'avance que votre honnêteté accueillera favorablement ma Réponse.

Vous ne pouvez croire, dites-vous (a) ; que la multiplicité des pouls, les divisions minutieuses, les modifications, combinaisons qu'on a introduites depuis peu en médecine, soient d'une absolue nécessité pour connoître & guérir les maladies. Vous dites plus haut que vous ne doutez nullement

(a) Lettre de M. Amoureux, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1772, page 64.

que les signes tirés du pouls ne soient du plus grand secours pour caractériser certaines maladies, en prédire les changements & les crises ; il faudroit n'être pas de l'art, ajoutez-vous, pour oser soutenir le contraire. Permettez-moi de vous dire rondement, que ces deux propositions m'ont paru contradictoires. J'espère que vous conclurez avec moi qu'en établissant une doctrine sur les signes du pouls, il faut nécessairement établir des divisions, des modifications, des combinaisons qui la soutiennent, & qui servent (pour ainsi dire) de degrés pour parvenir à la découverte d'une vérité qui est encore (à votre jugement) bien éloignée de nous.

J'ai dit dans mes premières observations touchant le pouls de grossesse, que je divisois, à l'exemple des médecins Chinois & de quelques modernes, le corps en deux moitiés latérales, &c. J'ajoute que chaque viscère a son principe vital & son organisation particulière, alimentés par le mouvement général de la machine. On ne peut se méprendre en pratique sur le pouls capital, pectoral, stomachal, ventral, &c ; sur le pouls des urines, de la sueur, des règles, des hémorragies, &c. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on admette des divisions particulières qui annoncent les maladies simples ou composées du foie, de la rate, du

438 LETTRE DE M. DE LA BROUSSE ;
cœur, des épanchemens, des plaies, &c? Lisez, je vous prie, les Tomes III & IV des Recherches sur le Pouls, par rapport aux crises, vous y verrez une foule de jugemens qu'ont portés différens médecins de plusieurs provinces & royaumes sur la doctrine du pouls. Vous vous convaincrez à la page 93 du troisieme volume, que M. Fises, qui n'étoit pas, selon vous, à beaucoup près le partisan de la doctrine du pouls, s'explique cependant en ces termes, en parlant à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il pensoit de l'ouvrage de M. de Bordeu....

« J'ai connu l'auteur, répondit-il, lorsqu'il prenoit ses grades dans notre faculté. Je fus frappé du génie que je lui reconnus. Je lui trouvois une façon de penser qui n'étoit pas commune. Il étoit fort docile à l'instruction, mais on le voyoit très-peu satisfait de l'explication que nous donnons des phénomènes de l'économie animale, & je n'ai jamais douté qu'il ne parvînt un jour à ce point de réputation si envié. Du reste, je connois bien son ouvrage sur le pouls. Je ne nierai pas la vérité des connoissances & des prédictions qui y sont contenues; mais vous sçavez que nous avons appris à présent à ne point nous embarrasser de toutes ces crises que les anciens croyoient devoir attendre avec tant de patience; que nous

nous sommes rendus maîtres de la nature ; que nous sçavons la diriger, la corriger, &c.»

Vous voyez par-là , Monsieur , que notre célèbre Fises n'étoit point ennemi de la doctrine du pouls , comme vous l'avez supposé ; qu'il avoit véritablement devers lui une science de phyfionomie , un coup d'œil juste sur ses malades , qu'une pratique ancienne couronnoit , & qui le dispensoit de recourir aux modifications du pouls que lui traçoit l'auteur des Recherches.

Quant aux mêmes vues que vous supposez dans le vénérable Hippocrate , en craignant , dites-vous , que je ne tombe dans le cas de ceux qui ont entrevu dans les écrits des anciens les vestiges de toutes nos connoissances modernes , j'aurai l'honneur de vous assurer que j'ai été plus instruit en lisant leurs livres , qu'en parcourant ceux des modernes ; qu'ils ont plus dit de vérités que de mensonges ; que la cause des maladies qu'ils décrivent est plus assurée , les symptômes mieux détaillés , la curation plus simple. Elle est par conséquent du goût de la nature , & les médecins d'expectation par rapport aux crises seront toujours plus heureux dans leur pratique , que ceux qui ordonneront fort vîte des remèdes nombreux. Sans me donner la peine de fouiller dans l'antiquité , je vous montrerai en preuve le grand Sydenham , qui faisoit

440 LETTRE DE M. DE LA BROUSSE ;
vingt visites à son malade , & une seule ordonnance. Mais revenons à notre pouls de grossesse qui vous choque si fort , & qui fait distinguer les mâles & les femelles avant l'accouchement.

J'admets la méthode des Chinois , lorsqu'il s'agit de pronostiquer sur le sexe de l'enfant qui doit naître ; & je la rejette , dites-vous , pour les autres prédictions. Il est vrai que ces deux phrases sont contenues dans ma Lettre ; mais , en ne croyant pas aux pouls du carpe , de la jointure du carpe & de l'extrémité du cubitus gauche , des médecins Chinois , qui leur annoncent les affections du cœur , des intestins grêles , du foie , de la vésicule du fiel , du rein gauche & de la vessie , j'ai voulu dire que je n'y croyois pas jusqu'au moment où de fidelles expériences & l'ouverture des cadavres m'eussent mis à portée de vérifier leurs prédictions. Il n'y a pas d'injustice dans mon procédé , puisque je suspends mon jugement , & que je désavoue en public ce que vous avez pris au pied de la lettre.

La foiblesse du pouls que je trouve dans l'artere radiale droite , sa mollesse , sa lenteur , sa petitesse qu'il faut dans le pouls d'une femme grosse pour annoncer qu'elle accouchera d'un mâle ; la force , la plénitude , la vigueur & la vitesse que le mé-

decin Chinois trouve dans l'artere radiale gauche pour faire la même prédiction, yont au même but, & nous avons également raison; mais mon sentiment paroît mieux, en ce que le fœtus, par sa gravité, comprime & gêne la circulation du côté droit, où le mâle incline, ce qui doit se faire sentir dans les arteres du même côté, & doit procurer une foiblesse, une certaine lenteur, une petitesse à l'artere radiale du même côté. Un pareil raisonnement s'adapte aussi sûrement pour annoncer une fille à la femme grosse qui éprouvera les mêmes effets du côté opposé. Je ne rapporterai en preuve que deux expériences qu'on pourra multiplier.

I^{re} EXPÉRIENCE. J'ai fait charger à un homme un quintal de bois sur l'épaule droite. Après quelques minutes de repos, (le poids tenant) j'ai trouvé le pouls de l'artere radiale droite plus foible que le gauche. J'ai ajouté un autre quintal par-dessus; le pouls du même côté devenoit toujours plus foible, à proportion du chargement, & du temps que cet homme le gardoit sur l'épaule droite. Le pouls revenoit à son ordinaire, après que le porte-faix avoit jetté le bois par terre, & qu'il avoit pris quelques minutes de repos.

II^e EXPERIENCE. Je ne craindrai pas de vous faire part de ma seconde expé-

rience ; les vérités méritent d'être dévoilées. J'ai trouvé à ma femme , toutes les fois qu'elle a été dans le cas de grossesse , l'artere poplitée & l'iliaque droite plus foibles , le battement plus lent & plus petit que celui des arteres poplitées & iliaques gauches , quand je lui ai prédit l'accouchement d'un enfant mâle ; ce qui prouve que le fœtus cause une compression non-seulement aux arteres du bas-ventre , mais encore à celles des extrémités inférieures.

Si les arteres poplitées & iliaques se ressentent de la surcharge du fœtus , il n'est pas étonnant que les arteres radiales nous la fassent appercevoir. Vous assurez qu'en suivant les connoissances des modernes , le côté affecté d'un malade présente un pouls plus fort , plus embarrassé que l'autre qui souffre moins ; que cependant , en suivant mes observations , le côté auquel incline l'enfant , & qui est naturellement la partie souffrante , est annoncée par un pouls plus foible. Je conviens de la majeure , en niant la parité. Vous devez convenir à votre tour qu'il faut faire la différence d'un bois qui pèse sur l'épaule , d'avec celui qui est dans l'épaule même ; que les parties de la génération d'une femme sont faites pour recevoir un enfant , & non un corps étranger. Une lésion morbifique , dont la présence annonçeroit l'inverse de ma propo-

sition , fortifieroit les connoissances des modernes sur le côté affecté , ou dérangeroit mes épreuves en cas de complication. Il faut convenir encore que la grossesse n'est point une maladie , que vous avez tort de la supposer telle , & que la femme enceinte ne doit ressentir aucune incommodité pour l'application de ma regle , & aucun défaut de conformation pour l'emplacement des arteres radiales.

J'ai dit que les organes de la génération d'une femme sont faits pour recevoir un ou plusieurs enfants , à moins qu'ils ne soient affectés d'un défaut de conformation. La stérilité , qu'on suppose aisément dans quelques femmes , est plutôt un jeu de la nature , qu'un défaut existant : on peut la corriger par des remedes doux , des eaux minérales , de l'exercice , &c. &c. Je n'oserois proposer le changement de liqueur prolifique , dont quelques jeunes veuves nous ont montré l'efficacité ; ce qui prouve l'inexistence de la stérilité , à moins des erreurs de lieu , d'augmentation , de diminution contre nature des parties faites pour le chef-d'œuvre de la génération.

Les médecins Chinois , ajoutez-vous dans votre Lettre , distinguent aussi deux jumeaux par l'égalité de la force & de la plénitude du pouls aux deux bras , qui , selon moi , devroit être au contraire pro-

fond & peu réglé, si chaque côté de la matrice étoit occupé par un enfant qui gênât & comprimât les vaisseaux du bas-ventre. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que cette application est fautive : 1^o par la raison que deux jumeaux sont véritablement une surcharge pour la matrice, qui, en thèse générale, n'est point accoutumée à ce poids excédent : 2^o que, dans le cas d'un seul fœtus mâle ou femelle, la matrice, qui incline plutôt d'un côté que de l'autre, est en équilibre à raison de ces deux pendants : il faut par conséquent que les poulx soient égaux en plénitude, puisque la surcharge occupe les deux côtés ; ils doivent être encore forts, au lieu d'être foibles, par le poids excédent de deux jumeaux, auquel la matrice n'est point accoutumée, comme nous avons déjà dit : la structure de ce viscère souffre, de même que les parties voisines. Je regarde dans ces moments cet état forcé, lésé ou souffrant ; ce qui fait que les poulx sont égaux en force & en plénitude. Je vais le prouver par mes observations suivantes.

1^{re} OBSERVATION. La femme du nommé Baptiste.... accoucha de deux filles, dont la première venue au monde mourut quinze jours après, & la seconde sur la fin du troisième mois. Cette femme avoit ses pieds & ses cuisses enflés dès le sixième mois de

sa grossesse ; le pied droit s'étoit bouffi le premier : elle sentoit , étant couchée , une séparation au milieu de son ventre , qui devenoit pour lors mou dans le milieu , & très-dur lorsqu'elle étoit sur pied. Je lui touchai les deux pouls aux bras ; ils étoient égaux en plénitude , moins forts cependant que dans les autres femmes qui étoient dans le même cas , & cela par rapport aux enflures qui affoiblissoient les mouvements des arteres , comme je l'ai remarqué dans plusieurs hydropisies. Le mal-aise de cette femme , la dureté du ventre , qu'on palpoit des deux côtés quand elle étoit couchée , la mollesse qui existoit au milieu , & ses souffrances , me déterminèrent à lui annoncer qu'elle accoucheroit de deux enfants , sans lui donner l'espece , parce que les pouls étoient égaux en plénitude. La sage-femme me rassura sur mon pronostic , en me disant qu'elle avoit eu les mêmes symptômes , ayant été dans le cas , il y a quatre ans , d'accoucher de deux enfants.

II^e OBS. La nommée Ravoie accoucha , au mois d'Août 1771 , de deux jumeaux que je lui avois prédits , sans annoncer l'espece. Le pouls de chaque bras étoit égal en plénitude & en force moyenne. Cette femme avoit son ventre très-dur quand elle étoit debout , & mou dans le milieu quand

446 LETTRE DE M. DE LA BROUSSE ;
elle étoit couchée. Elle n'eut point d'enflure aux extrémités inférieures, mais elle avoit de chaque côté de la région hypogastrique deux grosseurs parallèles, qu'elle appelloit ses veines. Ce symptôme n'avoit jamais paru lors de ses précédentes grossesses qui ne lui donnoient qu'un enfant. Cette pauvre femme allaite ses deux filles pendant quelque temps. La premiere venue au monde périt aussi la premiere ; la seconde mourut six mois après l'accouchement de sa mere.

III^e OBS. La femme de Jean Jouve accoucha, le 3 Septembre 1771, de deux jumeaux que je lui avois annoncés en la consolant, je crus pouvoir lui dire qu'elle feroit un garçon & une fille, parce que les pouls de ses deux bras n'étoient point égaux en plénitude & en force, le pouls droit étant plus foible. Je suspendis ma prédiction quelques jours après, par rapport à l'espece. Je n'avois pas fait attention que le pied droit & la jambe du même côté étoient fort enflés ; l'extrémité gauche inférieure la devint deux mois après : le pouls des deux bras étoit alors égal en diastole. J'assurai deux filles, qui parurent après un accouchement laborieux. La premiere mourut dans deux mois ; la seconde vit encore.

IV^e OBS. La femme d'Achard, meûnier,

accoucha de deux mâles, le premier Avril 1773. Je les lui prédis en lui tâtant le pouls de chaque bras, qui étoit égal en force & en plénitude. Elle n'eut aucune enflure aux extrémités inférieures, mais son ventre étoit très-dur par-tout, & les fœtus ne faisoient point de mouvements dans ses entrailles. Comme elle n'attendoit qu'un enfant, elle le croyoit mort. L'événement la rassura à la sortie du premier, qui mourut quelque temps après. Le second qu'on lui annonça la mit en sollicitude : elle en est dédommée par l'existence de cet enfant, qui se porte à merveille.

Vous voyez, mon cher confrere, par mes observations précédentes & celles-ci, que l'application simple de ma regle consiste dans la foiblesse du pouls d'un des côtés pour annoncer un mâle ou une femelle à la femme grosse, distraction faite de toute incommodité dans le moment de l'exploration du pouls. J'ajoute volontiers, avec M. MauSSION (a), chirurgien-accoucheur d'Orléans, *qu'on ne peut rien établir sur le pouls de grossesse, sans qu'au préalable on ne soit assuré qu'il étoit absolument égal avant la conception* ; ce qui est très-prudent. Il est vrai que les pouls sont égaux ordinairement,

(a) Page 542 du Journal de Médecine, mois de Juin 1773.

448 LETTRE DE M. DE LA BROUSSE,
& que cette attention est souvent inutile ;
n'importe , on fera bien d'avoir cet éclair-
cissement avant de prononcer. Mais je dis
aussi, contre M. Maussion, qu'on peut juger
sainement du poulx de grossesse après la
culbute de l'enfant, même dans le travail de
l'accouchement, comme il m'est arrivé plu-
sieurs fois ; preuve que le fœtus incline à
raison de l'espece , puisque le poulx est alors
manifestement plus foible d'un côté que de
l'autre. On peut encore, dans ce cas, annon-
cer à coup sûr l'espece. Pour ce qui est du
placenta , dont les attaches sont si variées ,
j'assure M. Maussion qu'il ne contrebalan-
cera jamais l'enfant, vu son poids qui est in-
férieur au fœtus , à moins d'un volume ex-
traordinaire de l'arriere-faix ; il faut un autre
enfant pour donner l'équilibre, comme il
est prouvé par mes quatre dernieres obser-
vations.

L'égalité, la force, la plénitude du poulx,
que je trouve avec les médecins Chinois
dans le cas de jumeaux , sont prouvées suf-
fisamment par ce que je viens de rapporter
sur les quatre femmes en question. Me voilà
d'accord en tout point avec ces Messieurs ,
& avec Hippocrate , dont j'ai développé la
doctrine contenue dans son Aph. 48^e du
Livre V. Ne pourrai-je donc pas, mon cher
confrere, mériter votre suffrage, puisqu'en
me

me dépouillant de tout préjugé sur mon système, je ne vous demande que de consulter l'Expérience pour prononcer. J'ai suivi exactement cette fille du Temps : sur une centaine de femmes grosses, elle ne m'a jamais manqué que dans une trop prompte décision. Il faut réfléchir, dans notre état, avant de juger ; & vous sçavez mieux que moi qu'on n'acquiert un bon jugement en médecine, que par la prudence, la science & l'expérience.

Pourquoi les femmes qui portent deux filles ont les poulx égaux en plénitude & en mollesse ? Pourquoi ont-elles des duretés aux deux côtés du ventre, le milieu mou quand elles sont couchées, les extrémités inférieures enflées, comme mes trois femmes, dont j'ai narré l'état de grossesse ? Pourquoi celle qui a fait deux fils n'a-t-elle pas eu d'enflure aux jambes & de mollesse à l'ombilic, mais au contraire de la dureté dans toute la région hypogastrique, les deux poulx égaux en force & en plénitude ? Pourquoi le pied droit enfle-t-il toujours avant le gauche ? Pourquoi encore le premier né meurt-il le premier, & l'autre survit-il, ou du moins vit-il quelques mois après ? Ce dernier venu seroit-il le premier & le mieux formé ? Cette expérience auroit-elle fait donner à cet enfant le droit d'ai-

nessé à nos juges ? Je laisse pour cette fois à vous, Monsieur, & aux physiciens, à nous rendre raison de ces phénomènes. Mais n'oubliez pas, je vous prie, qu'à l'article de ma première Lettre où j'adresse les mêmes paroles, j'ai hasardé des conjectures que je crois vraies, quoique vous me reprochiez de n'en avoir rien fait (a).

Pour nous mettre d'accord, mon cher confrere, laissons en paix les cendres de notre illustre vieillard. Ce pere de la médecine mérite nos éloges. Je crois que nous lui devons beaucoup, car nous ne voyons de véritables progrès dans notre art, que depuis qu'on se rapproche de ses préceptes si simples & si sçavants. Avouons-le sans partialité : cet Hippocrate étoit un homme divin. Que n'auroit-il pas fait s'il avoit eu nos connoissances modernes ? Je crois que nous n'aurions aucune question sur notre état ; il auroit tout dit, tout prévu, tout décidé, &c. &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Lettre de l'auteur, insérée dans le Journal du mois d'Août 1771, page 128.

Lettre de M. Amoureux, page 71, Journal de Médecine, Juillet 1772.



LETTRE

*De M. PIETSCH, médecin à Huningue ;
à M. MARTIN, ancien principal chirurgien de l'Hôtel-Dieu Saint-André à
Bordeaux, contenant des réflexions &
une nouvelle méthode d'arrêter les hé-
morragies à la suite des amputations.*

MONSIEUR,

J'ai lu avec plaisir la Lettre que vous m'avez adressée par la voie de ce Journal, mois d'Octobre 1772. Les observations que vous y rapportez doivent réveiller l'attention des chirurgiens, & les engager à agir avec toute la prudence que la raison peut leur inspirer, & la circonspection que les regles de l'art nous prescrivent. Permettez-moi de vous communiquer une réflexion à laquelle j'ai été conduit par l'observation que vous avez faite en disséquant la cuisse de ce malheureux chirurgien, que *les bouts de l'artere se trouverent éloignés l'un de l'autre d'environ trois travers de doigt.*

Ce phénomène, auquel les praticiens n'ont pas fait assez d'attention, est causé qu'ils n'ont pas toujours réussi à arrêter l'hémorragie provenant d'une artere lésée, lors même qu'ils ont trouvé un point d'appui ferme. Le bouton styptique & le tam-

ponnage peuvent avoir produit un bon effet dans l'entamure d'une artere ; mais dans la section totale de l'artere, le bout supérieur s'étant retiré & la compression ayant été faite à l'endroit de la plaie, le styptique & les tampons n'ont pas toujours fait impression sur le bout de l'artere d'où jaillit le sang. D'ailleurs, la compression faite au-dessus de l'artere coupée lui donne un point fixe, rétablit la tension, & facilite l'accès du sang.

Malgré ce que nous avons dit, Monsieur, sur la nécessité de la ligature dans la section totale d'une artere, & que nous croyons fondé sur les dogmes de la saine chirurgie, nous trouvons un contemporain qui prouve par des observations authentiques, qu'il a presque constamment réussi à arrêter le sang dans la section totale des arteres par le temponnage. C'est M. Theden, troisième chirurgien général des armées du roi de Prusse, chirurgien-major du corps d'artillerie, &c. qui, dans un Traité qu'il a fait imprimer sous ce titre : *Observations & Expériences nouvelles pour enrichir la chirurgie & la médecine*, nous apprend la manière d'arrêter le sang sans ligature dans l'amputation des extrémités, des mamelles, &c. Comme ce livre est en allemand, imprimé à Berlin en 1771, & que je ne sçache pas qu'il ait encore été traduit en françois, je

crois vous faire plaisir de vous communiquer sa méthode d'arrêter le sang dans la section des arteres, & les observations & expériences qu'il a faites à ce sujet, afin que vous puissiez en tirer les conséquences pratiques dans les occasions.

Il dit à la troisieme section, page 41, où il parle de la maniere d'arrêter l'hémorragie produite par l'ouverture des arteres, même dans les amputations : qu'ayant été commandé en 1745 pour avoir soin des blessés Autrichiens à l'hôpital de Striegau, il eut occasion de faire beaucoup d'amputations ; que, dans une amputation du bras sous l'insertion du muscle deltoïde, ayant fait relâcher le tourniquet pour voir l'artere & y faire la ligature, il remarqua que jusqu'à la troisieme ou quatrieme pulsation il jaillit du sang, & que l'artere en se retirant visiblement ne rendit plus de sang. Il conclut de cet événement, que l'artere pouvoit se retirer, s'il n'y a pas de branches collatérales qui empêchent cette retraite ; qu'il est connu par l'anatomie que les branches collatérales manquent en cet endroit ; que lorsque l'artere se retire, son diametre se rétrécit, & que par conséquent le sang ne peut plus s'échapper avec tant d'abondance ; qu'il faut donc nécessairement faciliter cette retraite de l'artere par des tampons & le bandage ; qu'il s'est formé

le plan de ne plus faire la ligature aux artères coupées ; qu'il a fait ses premiers essais dans deux amputations du bras, de trois avant-bras & de deux jambes ; qu'il se méfioit de l'artère crurale , & qu'il y fit la ligature ; mais qu'enhardi par un heureux succès, il tamponna cette grande artère dans un second sujet auquel il fit l'amputation à quatre travers de doigt au dessus du genou, & que le succès fut heureux. Dans un de ces blessés, il y avoit un gonflement considérable à la cuisse, & elle étoit d'une couleur plombée. Il fut forcé de faire l'opération sans la ligature ; l'enflure tomba, la suppuration s'établit & sépara toute l'aponévrose du *fascia lata* ; il ouvrit la peau qui couvre ce muscle, & le blessé fut guéri en sept semaines.

Puis il décrit l'appareil, en disant : « Je » forme un bouton ferme de charpie, de la » grosseur d'une noisette, pour l'appliquer » immédiatement sur l'ouverture de l'artère. » Puis je fais préparer cinq à six plumeaux de charpie, l'un plus grand que l'autre. Je les pose l'un sur l'autre avec le bouton ; ainsi ils représentent une pyramide ou cône. Je prépare un plus grand nombre de ces pyramides que je n'ai d'artères à boucher, afin de m'en servir en cas de besoin. Je tiens sous ma main beaucoup de charpie brute, pour en rem-

» plir les interstices, &c.» Pour le reste, il suit l'appareil ordinaire, dans lequel il préfère le tourniquet ordinaire à celui de M. Petit. Il fait l'amputation en deux temps de la manière connue.

Ensuite il dit : « Aussitôt que le membre » est amputé, je couvre l'os, & je relâche » le tourniquet pour trouver l'artere, qui se » fait connoître par les jets de sang. Je » tamponne en premier le plus gros rameau » en appliquant le bouton sur l'artere, & » je le pousse avec un doigt à son orifice ; » je pose les plumaceaux l'un après l'autre » sur le bouton, & je tiens le tout assu- » jetti avec le doigt. S'il y'a plusieurs ar- » teres ouvertes comme à l'avant-bras & » à la jambe, je fais serrer le tourniquet » jusqu'à ce que j'aye fini de tamponner la » première ; je continue ainsi, & je tam- » ponne une artere après l'autre : cela étant » fait, je remplis les interstices de charpie » brute, & je cherche à faire par son » moyen une légère compression sur les » côtés des arteres. Je dirige cette com- » pression vers les os. Lorsque tous les in- » terstices sont remplis, j'applique le gâteau ; » quelquefois je place auparavant une com- » presse un peu plus grande que le der- » nier plumaceau sur les pyramides. Je » lâche le tourniquet ; & l'hémorragie étant » arrêtée, comme cela m'est toujours arrivé,

» j'enleve le ruban sur le bord du moignon ;
 » je tire la peau en avant , tenant toujours
 » avec mes doigts les tampons. Puis je pose
 » un emplâtre agglutinatif & long sur la
 » peau , ou je le conduis le long de l'artere
 » coupée sur la compresse qui couvre les
 » tampons , & je l'arrête au côté opposé ,
 » après y avoir également rapproché la
 » peau sur le bord du moignon. Je prends
 » un second emplâtre , avec lequel je croise
 » le premier , usant de la même précau-
 » tion , puis j'applique la croix de Malthe ;
 » sur celle-ci les languettes , en suivant le
 » chemin des emplâtres ; je pose une troi-
 » sieme languette sur le trajet de l'artere.
 » Je prends la bande , & je fais quelques
 » tours sur le bord sans beaucoup serrer ; je
 » monte par doloires ; peu à peu je fais
 » les tours de bande plus serrés , ayant at-
 » tention cependant de ne pas serrer au
 » point d'arrêter totalement l'impulsion du
 » sang. Je passe & j'arrête la bande , dans
 » l'amputation du bras , autour du cou ; &
 » autour du corps , si c'est une cuisse ; à
 » l'avant-bras , je lui donne un soutien en
 » la passant sur le coude ; & sur le genou ,
 » si c'est une jambe amputée. Je marque
 » ceci exprès pour qu'il n'arrive à personne
 » ce qui m'est arrivé dans l'amputation d'une
 » cuisse , comme je rapporterai ci-après.
 » J'enleve le tourniquet , ou je le laisse en

» sa place , mais relâché. Rarement il m'est
 » arrivé de voir reparoître l'hémorragie.
 » Quelquefois j'arrose tout le bandage avec
 » mon eau d'arquebusade , principalement
 » lorsque le malade est sensible à la moin-
 » dre douleur , parce qu'elle a la vertu de
 » l'appaiser. Mais , quand je me propose
 » d'arroser , je fais les tours de la bande un
 » peu lâches , parce qu'en se resserrant par
 » l'humectation , elle pourroit occasionner
 » une mortification , ce que j'ai vu arriver.
 » Telle étoit ma méthode nouvelle & aimé-
 » liorée pour réformer la ligature dans
 » l'amputation des membres , jusqu'à ce
 » que le sieur Broffard annonça son ama-
 » dou, (agaric) que je préfère maintenant,
 » parce qu'il est plus facile à appliquer ;
 » mais , avant que je le connusse , j'avois
 » arrêté l'hémorragie , non-seulement aux
 » bras , aux jambes & aux cuisses ; mais je
 » me suis servi aussi de ma méthode avec
 » le même succès dans l'amputation des
 » mamelles , dans la castration , ainsi que
 » dans beaucoup d'autres cas ; & je pour-
 » rois , si j'étois avide d'honneur , me dire
 » le premier qui ai aboli la ligature. Mais
 » je me contente de m'être rendu utile à
 » l'humanité souffrante ; ce plaisir à mon
 » gré surpasse tous les autres. J'ai eu deux
 » cas où une hémorragie est survenue après
 » la temponnade : les voici.

» Un mélancolique sauta par la fenêtre
 » d'un second étage, & se fractura le tibia,
 » le péroné & le fémur au-dessus du genou,
 » avec une grande plaie. Les condyles du
 » fémur étoient séparés. On fit l'amputa-
 » tion au-dessus du fémur, selon ma mé-
 » thode. L'hémorragie s'arrêta : quelques
 » heures après je fus appelé, le sang ayant
 » traversé le bandage. Je l'ôtai; l'artere ne
 » saignoit pas; on appliqua un autre ban-
 » dage, le sang le perça encore; cela ar-
 » riva jusqu'à trois reprises. Je jugeai que
 » le sang provenoit de canaux collatéraux,
 » & que la pression des languettes causoit
 » l'abord plus abondant du sang dans ces
 » canaux. J'appliquai un bandage lâche,
 » j'arrosai le tout avec mon eau d'arquebu-
 » sade, & il ne survint plus d'hémorragie.

» La même chose arriva à un de mes
 » collègues dans Landshuth, après la ba-
 » taille de Soor, à la suite d'une amputa-
 » tion. L'artere étoit fort comprimée : un
 » bandage moins ferré arrêta l'hémorragie.
 » Je dis ceci à quiconque veut m'imiter,
 » afin qu'il sçache se conduire dans de pa-
 » reils accidens, & qu'il ne rejette pas la
 » faute sur moi, si pareille chose lui arrive.
 » Ce moyen suffit pour arrêter les hémor-
 » ragies de la grande artere de la cuisse,
 » ainsi que celle des arteres de la jambe
 » & de l'avant-bras. Après la seconde

» guerre, j'ai introduit cette opération à
 » l'hôpital de la Charité, à Berlin, & beau-
 » coup de sujets qu'on y a amputés sont
 » encore pleins de vie. Je coupai en plein
 » champ, proche Breslau, un bras fracassé;
 » le blessé marcha deux heures après à
 » Glogau, où il fut guéri : la douleur cau-
 » sée par la ligature l'auroit rendu inca-
 » pable d'entreprendre & de soutenir cette
 » marche. »

Après quoi M. Theden rapporte l'obser-
 vation à laquelle il a renvoyé ci-devant ;
 voici son narré : « Lorsqu'en 1746 j'eus
 » fait dans l'hôpital de Meissen l'amputation
 » au fémur, on m'appella six heures après,
 » parce que le bandage étoit tombé. Tout
 » effrayé je courus à mon malade, tant par
 » rapport à lui-même, qu'à cause que ma
 » méthode d'opérer n'avoit pas encore ac-
 » quis une approbation plénier de mes
 » supérieurs. Étant entré dans la chambre,
 » je vis le malade tenir le moignon entre
 » ses mains, & le bandage à côté sur le lit.
 » Le moignon ne saignoit pas. Rempli de
 » joie, j'examinai l'artere dont le tampon
 » étoit aussi tombé. Elle étoit entièrement
 » fermée & arrondie au bout. J'y portai
 » la pointe de mon doigt, & je trouvai le
 » bout aussi mince qu'une feuille de pavot :
 » à chaque pulsation le sang heurtoit contre
 » cette membrane, & rétrogradoit ; ainsi il

» n'y eut point de thrombus, comme M.
 » Petit a voulu le prouver. Ensuite, y don-
 » nant un coup d'œil, je vis qu'il s'élevoit
 » à chaque pulsation sur le bout de l'artere
 » une petite corne : ainsi il ne fallut qu'un
 » nouveau bandage. J'étois en quelque
 » façon auteur de cet accident, parce que
 » je m'étois servi d'une bande trop courte,
 » que je n'avois pu passer autour du corps ;
 » & le gonflement de la partie s'étant éva-
 » noui, le bandage étoit tombé. Ceci me
 » rendit plus circonspect pour l'avenir. Quoi-
 » que le malade mourut quelques semaines
 » après l'opération, les vaisseaux ouverts
 » n'avoient pas moins été bouchés sans la
 » ligature. Dans la dissection du moignon,
 » je n'ai pas trouvé de thrombus à l'ar-
 » tere, &c. »

Il dit encore avoir fait une amputation
 de la jambe au-dessus du genou à un tam-
 bour âgé de soixante ans, suivant sa mé-
 thode ; & ayant trouvé l'artere ossifiée, il
 y a fourré une tente, & a empêché ainsi
 l'écoulement du sang.

Dans l'amputation des mamelles & l'ex-
 tirpation des loupes, des sacs veineux hé-
 morroïdaux, & dans la castration, il a em-
 ployé l'amadou de Brossard, qu'il préfere
 au bouton de charpie, disant que les fibres
 de ce styptique s'insinuent dans les orifices
 des arteres, & les bouchent ; c'est pourquoi

il recommande aussi de déchirer le morceau dont on veut se servir, & de ne pas le couper. Souvent il s'est aussi servi d'une eau d'arquebuse, de sa composition (a), pour arrêter les hémorragies; & il assure d'avoir vu de ces deux moyens un effet aussi heureux que constant : il le prouve par plusieurs observations qu'il rapporte; qui seroient trop longues à alléguer, & prendroient trop de place dans ce Journal.

Il recommande sur-tout de négliger la ligature dans la castration, à cause des convulsions qui s'ensuivent ordinairement, qui subsistent après la guérison, & qu'on peut par sa méthode arrêter les hémorragies. Enfin il conclut que son but dans le rapport de ces observations, est de prouver, 1^o que les hémorragies ne sont plus tant à craindre qu'on les a crainies jusqu'ici, & qu'on peut les arrêter sans ligature plus sûrement & agréablement; 2^o qu'on peut éviter les convulsions si incommodes, par l'omission de la ligature dont elles sont des suites, comme il l'a prouvé par des observations & des expériences faites exprès pour s'en convaincre.

Au sujet de l'hémorragie provenant d'une artère intercostale lésée, M. Theden dit que l'opération que les auteurs proposent

(a) *Aquæ acetos. Spiritus vini rectif. libras tres; Sachar. alb. finiss. libram unam; Spiritus vitrioli, uncias decem: Misce,*

d'y faire , lui a toujours paru aussi hasardée que cruelle ; qu'il a fait de sérieuses réflexions comment on pourroit arrêter le sang dans ce cas , sans passer une aiguille enfilée de fil ciré & garni d'une compresse autour de la côte ; car il a vu cette opération produire l'inflammation & la mort , laquelle étoit même plus douloureuse que si le malade fût mort par l'hémorragie.

Dans ses recherches , il a trouvé qu'une section totale de l'artere intercostale étoit un moyen plus sûr que cette opération , de même que le compresseur des sieurs Catteri & Bellag ; qu'il étoit convaincu que sa méthode étoit meilleure que celle que M. le professeur Leber a suivie , laquelle n'est qu'une amélioration de celle du sieur Gerard ; que , dans les cas où avec l'hémorragie il se trouve une fracture à la côte , où il est nécessaire d'enlever des esquilles , l'opération avec l'aiguille & la compresse y portent un grand obstacle , sans considérer l'inégalité & le manque d'appui qui se trouvent à l'endroit lésé , & qu'outre cela la compression de la plevre entraînoit de fâcheux accidents. Il dit que dans tous ces cas on va plus sûrement en faisant la section totale de l'artere , & en tâchant de la raccourcir en la refoulant vers l'épine. Il convient que cette opération doit être pénible à faire pour des gens peu exercés &

aguerris dans l'art, parce que l'artere intercostale a, pour ainsi dire, un rempart dans la scissure de la côte, & qu'elle est couchée dans une sinuosité dans laquelle il est difficile de faire une section bien entière, mais qu'on en vient aisément à bout en se servant d'un instrument en forme de feuille de myrthe, tranchant d'un côté & émouffé de l'autre (*a*), avec lequel on coupe entièrement l'artere dans son canal; on prend une autre feuille de myrthe émouffée de deux côtés, avec laquelle on repousse l'artere dans ce canal l'espace d'un demi-pouce, après quoi on introduit une tente ferme de charpie, ou l'on coupe l'amadou de Broffard en forme de tente, on le pousse & l'applique fermement sur l'artere reculée, & l'hémorragie s'arrête. Il n'a eu que deux cas dans lesquels il a pu se servir de ce moyen, mais le bon effet & la sûreté de cette méthode pour prévenir tous les fâcheux accidents, l'ont convaincu qu'elle est la meilleure; il n'est cependant pas si prévenu & opiniâtre, qu'il n'en adopte une meilleure, si on la lui fait connoître.

(*a*) Selon moi, un bistouri courbe, garni d'un linge, vaudroit mieux pour cette section; & un instrument en forme de croissant, plat & émouffé de deux côtés, monté sur un manche, pour le refoulement de l'artere, qu'on ne sçauroit reculer sans repousser en même temps la plevre.

Voilà, Monsieur, le précis de la nouvelle méthode de M. Theden pour arrêter toutes sortes d'hémorragies sans la ligature. Permettez que j'y ajoute une réflexion, comme un résultat de mes travaux anatomiques. 1^o Quelque précaution que j'aye prise, je n'ai jamais pu faire entrer l'injection de cire dans un membre coupé; par exemple, d'un bras, jusqu'aux extrémités des artères. La raison est facile à deviner, c'est faute d'une tension suffisante dans le système des vaisseaux. Or, une artère coupée manque de point fixe à une de ses extrémités; la tension n'y peut donc plus subsister, le bout doit se retirer, ses parois se rapprocher, & commencer même en peu de temps à faire une collision au bord de l'ouverture. 2^o En faisant l'injection d'un membre continu à son corps, mais laissé dans l'eau chaude à un degré proportionné à son usage, l'injection n'a pas pénétré jusqu'à l'extrémité de l'artère; mais elle a, pour ainsi dire, rebroussé chemin par les artères collatérales (a). La raison est, selon moi, la légère compression de l'eau dans laquelle le membre étoit submergé, compression qui étoit plus forte dans le fond que vers la superficie de l'eau. Ne pourroit-

(a) Je puis prouver ce que j'avance, par des préparations anatomiques que je conserve dans mon amphithéâtre,

on

On pas mettre en comparaison cette compression de l'eau avec le bandage légèrement compressif sur le membre amputé, par lequel M. Theden a facilité le raccourcissement des artères coupées, diverti l'impulsion du sang, & accéléré son retour par la communication des artères collatérales? L'argument de l'auteur me paroît peu conséquent, lorsqu'il dit, en rapportant l'observation du bras coupé au-dessous du muscle deltoïde, que l'artère peut se retirer s'il n'y a pas des branches collatérales qui empêchent cette retraite; ces branches collatérales étant coupées manquent également de point fixe par le raccourcissement des chairs, & ne peuvent ainsi guere empêcher la retraite du tronc, retraite que l'auteur favorise en tout point par l'application de quantité de charpie brute sur le moignon & dans l'interstice des muscles. Il est encore secondé dans son dessein par l'usage de son eau d'arquebuse collante & astringente, laquelle me paroît fort propre à raccourcir les fibres, & à coller & resserrer les orifices béants des vaisseaux.

Pour répondre, avant de finir ma Lettre, sur la question que vous faites : Quelles ont été les raisons qui ont empêché ces Messieurs, (le chirurgien ordinaire & les consultants,) de faire la ligature à leur ma-

lade, quand ils virent que leurs compressions répétées étoient absolument infructueuses pour la consolidation de cette artère ? Je suspends mon jugement ; mais j'alléguerai celui de M. Bilguer, célèbre chirurgien de nos jours, qui dit dans son *Traité de la Nécessité rare, ou même de la Possibilité d'éviter l'Amputation des membres du corps humain*, seconde édition, Francfort & Leipzig, page 107, qu'il est étonnant qu'il ait pu se présenter à l'idée des chirurgiens de couper un membre pour arrêter une hémorragie. Que si l'on ne peut se rendre maître du sang, & qu'on soit contraint de faire la ligature à l'artère, on peut la faire du moins avec autant de confiance qu'on la fait dans l'anévrisme, & en attendre le bon ou le mauvais effet, comme l'on fait en faisant cette opération, sans couper tout de suite un membre entier. Qu'on se représente la plaie par laquelle l'artère a été lésée de quelque façon qu'on voudra, un chirurgien habile dilatera la plaie, pour parvenir à découvrir l'ouverture de l'artère, quand même il y auroit meurtrissure & déchirement du membre ; & il arrêtera le sang par la compression, les styptiques ou par la ligature. Qu'il croit être fondé en principes à prononcer que l'hémorragie n'est jamais une cause suffisante pour déter-

miner à amputer un membre. Que les grandes arteres du bras & de la cuisse sont susceptibles de guérison par ces moyens, en quelque endroit qu'elles puissent être lésées; ce qu'on ne sçauroit guere attendre par l'amputation. Il continue en disant, qu'outre les exemples de la conservation du bras après la ligature faite à l'occasion d'un anévrysme ou autre lésion de l'artere humérale, on ne doit pas douter que par la dilatation des petits vaisseaux, excitée par des fomentations, des frictions, & autres moyens usités en pareils cas, on ne puisse faire couler une quantité suffisante de sang, & entretenir la chaleur nécessaire dans le membre sous la ligature, même après celle de l'artere crurale, & qu'on s'en appercevra dans la suite par un léger gonflement au-dessous de la ligature, & par la chaleur même qui s'y réveille peu à peu. Que toutefois, s'il arrivoit que les parties situées au-dessous de la blessure commençassent à devenir flasques, froides, seches, & que la putréfaction se manifestât, il faudroit alors séparer le membre qui ne peut plus être arrosé de sang au-dessous de la ligature de l'artere. Mais il dit aussi, que comme la putréfaction, ainsi que la chaleur & la vigueur renaissantes, font un progrès très-lent, & que ces dernières ne peuvent souvent se réveiller que fort tard dans un

degré suffisant pour la conservation du membre, il faudra dans ce dernier cas être fort retenu & circonspect, pour ne rien précipiter, & s'attirer un juste blâme par cette précipitation, §. 35.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un coup de bayonnette qui divisoit plusieurs anneaux de la trachée-artère, & qu'on pourroit regarder comme l'opération de la trachéotomie accidentelle; par M. BOURIENNE, chirurgien-major des armées du roi, &c. en Corse.

On regarde encore de nos jours l'opération de la trachéotomie comme une témérité répréhensible; cependant nous ne manquons pas d'exemples où cette opération a été faite avec succès, non pas que les malades puissent toujours guérir par son moyen, puisqu'elle ne fait que favoriser la respiration; empêcher la strangulation, extraire les corps étrangers, & donner l'aisance d'administrer les remèdes propres à combattre la maladie. Il semble que les anciens l'aient pratiquée plus fréquemment que les modernes: ces derniers peut-être ont été effrayés par des circonstances funestes où les malades sont morts par la

force même de la maladie inflammatoire ; les gens mal intentionnés & méchants, comme dit Heister , *Innocentissimum etiam chirurgum in famam pessimam apud imperitum vulgum conjicerint* ; c'est pour cela que quelques auteurs conseillent d'avoir pour consultants des hommes instruits & honnêtes, qui approuvent l'opération, comme le dernier & le seul remède.

Un soldat du régiment de Quercy, en se battant avec un de ses camarades, reçut un coup de bayonnette un peu au-dessous du cartilage cricoïde, pénétrant dans l'intérieur de la trachée-artère, & divisant les anneaux jusqu'à la partie supérieure de la première pièce du sternum. Dans l'instant le blessé se sentit comme suffoqué ; la respiration devint difficile, & l'air sortoit avec facilité par l'ouverture : le blessé avoit de la peine à parler, & ne prononçoit qu'en balbutiant. Il fut porté à l'hôpital de Bastia une heure après le coup reçu ; c'étoit le 15 Février 1773. Je le trouvai dans l'état dont j'ai fait mention ci-dessus, sans gonflement à la plaie, ni emphyseme aux environs ; il éprouvoit beaucoup de douleurs ; la respiration étoit laborieuse, la toux incommode ; tous ces accidens fatiguoient extrêmement le malade. Je procédai tout de suite à la réunion de la plaie : comme elle étoit longitudinale, j'en rapprochai les

levres ; elles furent maintenues au moyen de l'emplâtre agglutinatif, le tout soutenu d'un bandage convenable. Le blessé fut mis à une diète sévère, & saigné trois fois du bras en vingt-quatre heures. Le troisième jour les douleurs cessèrent, ainsi que la toux ; la voix revint le sixième ; il a été sans fièvre pendant le temps de son traitement ; la guérison a été solide en trois semaines.

Cette observation n'est pas la seule qui puisse nous rassurer sur les suites de l'opération de la bronchotomie ; des plaies bien plus considérables dans cette partie sont guéries assez promptement. Cette observation concourt à prouver que ce n'est point l'opération qui est dangereuse quand elle est faite méthodiquement, & qu'on peut, dans certains cas, diviser les anneaux de la trachée-artère, sans craindre aucune suite fâcheuse, puisqu'ils se manifestent facilement. Mais il arrive dans les maladies qui déterminent à ouvrir la trachée-artère, ce qui arrive souvent dans l'opération de la hernie ; des avis contraires la font différer, & il est trop tard quand on l'entreprend ; j'en pourrois citer des exemples.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A R S 1774.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. Soir.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	4	7	2 $\frac{1}{2}$	28	28	28
2	1 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	7	27 10 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8
3	2	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
4	1 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	27 8	27 6	27 5 $\frac{1}{2}$
5	5	10	7	27 6	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
6	8	12	9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11
7	9	12	10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
8	8 $\frac{1}{2}$	14	10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
9	10	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
10	5 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	4	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8
11	3	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8
12	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2	27 9	27 9	27 10
13	1 $\frac{1}{4}$	4	1 $\frac{1}{2}$	28	28	28
14	0	8 $\frac{1}{2}$	3	28	28	28
15	2	11	6 $\frac{1}{2}$	28	27 11	27 10
16	5 $\frac{1}{2}$	11	9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
17	8	14	9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 9
18	8 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8	27 8
19	7	12	7	27 8	27 8	27 9
20	6	11 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	28 11 $\frac{1}{2}$
21	6	12	8	28 1	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
22	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
23	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
24	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
25	5	12 $\frac{1}{2}$	8	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
26	6	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
27	6 $\frac{1}{2}$	14	9 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
28	8	15 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1
29	7	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
30	6 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{4}$
31	6 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	O. pluie, nua.	Beau.
2	O-S-O nuag.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
3	O. beau, nua.	N. nuages.	Beau.
4	S. pluie. couv.	S. pluie.	Beau.
5	S-O. nuag. pl.	S-O. pl. vent.	Nuages.
6	O-S-O. c. pl.	S-O. couv.	Nuages.
7	S. cou. pluie.	S. pl. couv.	Couvert.
8	S. nuages.	S. nuages.	Beau, tonn.
9	N. pl. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
10	N-N-E. couv. vent, pluie.	N N-E. pl. c.	Couvert.
11	N-E. pluie.	N-E. pluie.	Nuages.
12	N-N-E. couv.	N-N-E. nuag.	Nuages.
13	E-N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Beau.
14	E-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
15	E. léger nuag.	E. léger nuag.	Beau.
16	E. beau.	E. lég. nua. pl.	Couvert.
17	E. nuages.	E. nuag. pl.	Pluie.
18	S. nuages.	S. nuag. écl. /tonn. pl.	Couvert.
19	S-S-E. nuag.	S-S-O. pl. n.	Nuages.
20	S. nua. couv.	S. couvert.	Beau.
21	S. brouill. n.	S. nuag. pluie.	Nuages.
22	S. beau, nua.	N. nuages.	Couvert.
23	N-N-E. couv.	N-N-E. couv.	Nuages.
24	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
25	N. beau.	N. beau.	Beau.
26	N. nuages.	S-O. nuag. pl.	Beau.
27	N-E. beau.	E. nuages.	Nuages.
28	E. nuages.	E. nua. petite pluie.	Beau.
29	N. nuages.	N. n. ondée.	Beau.
30	N. beau.	N. nuages.	Beau.
31	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $15\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur de 0, ou du terme de la congelation. La différence entre ces deux points est de $15\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.
 5 fois du N-N-E.
 2 fois du N-E.
 2 fois de l'E-N-E.
 5 fois de l'E.
 1 fois du S-S-E.
 7 fois du S.
 3 fois du S-O.
 2 fois de l'O-S-O.
 2 fois de l'O.

Il a fait 18 jours, beau.
 25 jours, des nuages.
 11 jours, couvert.
 1 jour, du brouillard.
 17 jours, de la pluie.
 2 jours, du vent.
 2 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois de Mars 1774.*

Les affections catarrales ont encore paru dominer pendant tout ce mois-ci; elles attaquoient le plus communément le nez, & causoient des enchifrenements plus ou moins considérables,

474 MALADIES RÉGN. A PARIS.

bientôt suivis de fluxions sur les poudrons, qu'accompagnent des toux plus ou moins vives ; plus ou moins importunes : la plupart de ces affections se sont terminées par une expectoration abondante de crachats cuits.

On a continué de voir des petites-véroles qui n'ont pas cessé d'être bénignes.

Sur la fin du mois, un grand nombre de personnes ont été prises de maux de tête, de vertiges qui ont dégénéré quelquefois en affection soporeuse.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1774; par M. BOUCHER, médecin.

Il y a eu ce mois des variations assez considérables & subites dans la hauteur du barometre. Le mercure s'est maintenu, les six premiers jours du mois, à la hauteur de 28 pouces; il s'est même élevé, le 4, à celle de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. Du 6 au 18 il est resté constamment au-dessous du terme de 28 pouces. Sa hauteur, après le 18, a varié de maniere que le 25, le mercure est descendu au terme de 27 pouces 3 lignes, & il s'est élevé, le 27, à celui de 28 pouces 1 ligne.

Le vent, qui avoit été *nord* les six premiers jours du mois, a presque toujours été *sud* après. Il y a eu une alternative de jours de pluie & de jours sereins.

La liqueur du thermometre a presque toujours été observée au-dessous du terme de la congelation pendant les dix premiers jours du mois; le 3, elle est descendue à $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. Après le 10, elle s'est toujours maintenue au-dessus du même terme.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 475

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

12 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

1 jour de neige.

1 jour de grêle.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Février 1774.

Les maladies les plus communes de ce mois ont été des pesanteurs de tête, avec assoupissement, courbature, &c. accompagnées d'esquinancie dans plusieurs. Quelques personnes sont tombées en apoplexie. Les maux de gorge étoient plus piteux qu'inflammatoires.

Il y a eu, dans le peuple sur-tout, des fluxions de poitrine & des pleuro-pneumonies malignes,

qui exigeoient un traitement analogue à celui des fièvres continues-putrides, dont nous avons fait ci-devant mention plusieurs fois. Le peu de consistance du sang tiré des veines, & le peu de vigueur du pouls, ne permettoient pas de se tromper sur le caractère essentiel de la maladie. L'application des vésicatoires aux jambes, ensuite de l'emploi des autres remèdes indiqués, ont réussi assez souvent à détourner les dépôts gangréneux dans la poitrine, qui étoient funestes.

Nous avons vu aussi quelques personnes attaquées d'éruptions cutanées, qui étoient des pustules rouges, assez semblables à celles qui sont l'effet de la piquure des orties, & qui affectoient principalement le contour du cou & de la tête.

Les alternatives subites de l'atmosphère, eu égard à la pression de l'air, ont été funestes à nombre de vieillards.

LIVRES NOUVEAUX.

De la connoissance & du traitement des Maladies, principalement des aiguës : ouvrage fondé sur l'observation, traduit du latin de M. *Eller*, premier médecin du roi de Prusse; par M. *J. Agathange Le Roi*, docteur en médecine, médecin de Monseigneur le comte de Provence, &c. Paris, chez *Valade*, 1774, in-12, prix 3 liv. relié.

Observations & Expériences sur le charbon malin, avec une Méthode assurée de le guérir; par M. *Fournier*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin pensionné de la ville de Dijon, & médecin des États-généraux du duché de Bourgogne. A Dijon, chez *Defay*, 1769, brochure in-8°.

Quoique cet ouvrage soit un peu ancien, j'ai

eu cependant devoir l'annoncer, parce qu'il m'a paru qu'il n'étoit pas aussi connu qu'il méritoit de l'être; je me propose même d'en donner le précis dans un des Journaux suivans.

Tableau de l'Analyse chymique, ou Procédés du Cours de Chymie de M. *Rouelle*, apothicaire de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans, démonstrateur de chymie au Jardin royal des Plantes, de la Société des arts de Londres, & de l'Académie électorale d'Erfort. A Paris, chez *Vincent*, 1774, in-8°.

Il seroit difficile de recueillir une plus belle suite d'expériences sur la décomposition des différens corps qui composent les trois regnes de la nature, & sur les actions qu'ils exercent les uns sur les autres. Les connoisseurs jugeront sans peine que ce tableau répond parfaitement à la réputation si justement méritée dont jouit l'auteur.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, par M. *de Réaumur*, 6 vol. in-4°, avec 267 Figures, proposés par souscription. A Paris, chez *Didot le jeune*.

Il y avoit long-temps qu'il étoit difficile de se procurer les Mémoires de M. *de Réaumur* sur les insectes; comme cet ouvrage s'étoit distribué par parties, on en trouvoit difficilement des corps complets, le second volume manquoit même absolument; c'est ce qui a engagé le sieur *Didot*, qui en a acquis le fonds, de faire réimprimer ce qui manquoit, & d'offrir au public les 6 volumes en feuilles, à raison de 72 liv. dont on paiera 18 liv. en souscrivant, 12 liv. en recevant le second volume au mois d'Août, 12 liv. en recevant le troisieme au mois d'Octobre, 12 liv. en recevant le quatrieme au mois de Janvier 1775, 8 liv. en recevant les cinquieme &

478 LIVRES NOUVEAUX.

fixieme volumes au mois de Juillet. On ne sera admis à jouir du bénéfice de cette souscription que jusqu'au premier de Juillet 1774.

Les personnes qui auroient quelque volume pourront compléter l'ouvrage, & ne paieront qu'à raison de 12 liv. les volumes, dont 6 livres en souscrivant, qui seront à imputer sur le dernier volume. On ne pourra souscrire pour ces volumes séparés que jusqu'au mois de Mai 1774.

Histoire des Plantes de la Guiane Française; rangées suivant la méthode sexuelle; par M. *Fusée Aublet*, 3 vol. in-4°, où se trouve la description & les figures de 400 plantes qui n'avoient point encore été décrites ni gravées; proposée par souscription, chez *Didot le jeune*.

Les trois volumes en feuilles reviendront aux souscripteurs à la somme de 60 liv. en petit papier, dont ils paieront 24 liv. en souscrivant, & 36 liv. en retirant les trois volumes avant la fin de l'année.

Les exemplaires en grand papier se paieront 90 liv. par les souscripteurs, sçavoir 36 liv. en souscrivant, 54 liv. en retirant l'exemplaire. La souscription ne sera ouverte que jusqu'au premier de Juillet 1774.

Dictionnaire raisonné universel de Matière médicale, par feu M. *de la Beyrie*, D. M. revu & mis en ordre par M. *Goulin*, huit vol. in-8° sur grand papier royal, avec près de 800 Figures dessinées par M. *de Garsault*, & gravées par les plus habiles maîtres; proposé par souscription, chez *Didot le jeune*.

Ce Dictionnaire est celui dont j'ai donné l'extrait dans le Journal du mois d'Août de l'année dernière: on y a joint trois volumes de Figures. Les conditions de la souscription sont de payer

12 liv. en souscrivant, & 60 liv. en retirant l'ouvrage au mois de Juillet, passé lequel temps on ne sera plus admis à souscrire.

Tableau du produit des affinités chymiques ; grande feuille gravée, dédiée à M. de la Moignon de Malesherbes, par le sieur Fourcy, apothicaire ; se vend à Paris, chez Collard, graveur, demeurant chez M. Auguste, marchand orfèvre, rue de la Monnoie, prix 3 liv.

Traité de l'Expérience en général, & principalement dans l'Art de guérir, par M. Zimmermann, docteur-médecin, traduit de l'allemand par M. Le Febvre. A Paris, chez Vincent, 1774, 3 vol. in-12, prix 9 liv. reliés.

CONCOURS

A la Faculté de Médecine de l'université de Paris.

La Faculté assemblée le 6 Mars de la présente année, pour porter son jugement sur le mérite des candidats qui s'étoient présentés au concours fondé par feu M. de Dieft, docteur-régent de ladite faculté ; elle a adjugé unanimement le prix à maître Augustin Thouret, de Pont-l'Evêque, docteur en médecine de l'université de Caen, qui en conséquence a été admis à faire son cours de licence, pour être promu gratuitement au titre de docteur-régent de ladite Faculté.



T A B L E.

<i>EXTRAIT, Remede nouveau contre les Maladies vé-</i> <i>nériennes, tiré du regne animal, ou Essai sur la vertu</i> <i>des alcalis volatils. Par M. Peyrilhe méd. Page 387</i>	
<i>Précis historique sur les Remedes distribués dans les</i> <i>provinces.</i>	405
<i>Observations sur l'Usage des Remedes distribués aux</i> <i>pauvres dans les provinces. Par M. Lartigue, méd.</i>	408
<i>Observation sur une Pleurésie terminée le trentième jour</i> <i>par une expectoration critique. Par M. du Bosc de la</i> <i>Robertière, médecin.</i>	418
<i>Observation sur le Pouls intestinal. Par M. F. Poma,</i> <i>médecin.</i>	423
<i>Seconde Lettre de M. de Labrousse, médecin, à M. Amo-</i> <i>reux le fils, méd sur le Pouls des grossesses.</i>	436
<i>Lettre de M. Pietsch, médecin, à M. Martin, chirurgien,</i> <i>contenant des réflexions & une nouvelle méthode d'ar-</i> <i>rêter les hémorragies à la suite des amputations.</i>	451
<i>Observation sur un coup de bayonnette. Par M. Bou-</i> <i>rienne, chir.</i>	458
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant</i> <i>le mois de Mars 1774.</i>	471
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de</i> <i>Mars 1774.</i>	473
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois</i> <i>de Février 1774. Par M. Boucher, médecin.</i>	474
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de</i> <i>Février 1774. Par le même.</i>	475
<i>Livres nouveaux.</i>	476
<i>Concours.</i>	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Mai 1774. A Paris,
ce 24 Avril 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JUIN 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1774.

EXTRAIT.

Traité de l'Expérience en général, & en particulier dans l'art de guérir; par M. GEORGE ZIMMERMANN, docteur-médecin, membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesare, des Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c. traduit de l'allemand par M. LEFEBVRE de V. docteur-médecin, avec cette épigraphe :

Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON.

Paris, chez Vincent, 1774, in-12,
3 vol.

LE mot *expérience* a différentes acceptions dans notre langue: tantôt on l'emploie pour signifier les connoissances

que l'on a acquises par un long usage, & par les réflexions qu'on a faites sur ce que l'on a vu & observé; tantôt on s'en sert pour exprimer les tentatives qu'on fait pour découvrir les loix des phénomènes de la nature, ou l'action que certains corps exercent les uns sur les autres. Dans le premier sens, on dit, par exemple, qu'un médecin a de l'expérience, lorsque par une longue habitude de voir & d'observer des maladies, & par les réflexions qu'il a pu faire sur ses observations, il a acquis les connoissances nécessaires pour juger sûrement & promptement de la nature de ces mêmes maladies, de leurs suites, & des moyens de les traiter: dans le second, on dit qu'il fait des expériences, lorsqu'il applique un remède nouveau pour combattre une maladie qui résiste aux remèdes usités. Comme les médecins les plus âgés ont eu l'occasion de voir un plus grand nombre de maladies, on suppose communément qu'ils ont prêté à leurs observations toute l'attention, & qu'ils ont fait toutes les réflexions nécessaires pour acquérir les lumières dont ils avoient besoin pour exercer leur profession avec le plus de succès; de-là est venu l'usage de mesurer l'expérience d'un médecin sur le nombre de ses années. Mais combien y en a-t-il peu qui aient les talents nécessaires, ou qui mettent une attention suffi-

sante pour bien observer? Combien peu qui aient le génie propre à lier leurs observations, & à en tirer les conséquences qui en découlent? C'est ce qui a engagé M. Zimmermann à distinguer une vraie & une fausse expérience. Il traite d'abord de la fausse expérience, développe les faux jugements que le peuple porte communément sur la capacité des médecins : il remonte à la source du penchant qu'il a pour les charlatans & les empiriques. De-là il passe à la vraie expérience ; il fait voir qu'elle est fondée sur l'érudition & sur l'observation, mais qu'il n'y a qu'un esprit juste & attentif qui puisse tirer quelque parti des matériaux que ces deux sources peuvent lui fournir.

Il traite donc, dans son second Livre, de l'érudition & de l'influence qu'elle a sur l'expérience. Il définit l'érudition du médecin, *la connoissance de ce que les autres médecins ont observé & expérimenté touchant l'art de préserver le corps humain des maladies auxquelles il est exposé, de connoître ces maladies, de les guérir, ou au moins de les rendre plus supportables.* En effet, comme il l'observe très-bien, le plus heureux génie ne pourroit apprendre qu'après une longue suite d'années à discerner les maladies, si les écrits des habiles médecins qui l'ont précédé ne lui avoient tracé les

premiers traits de cette connoissance. Le génie peut même quelquefois être nuisible sans l'érudition, parce que l'esprit, livré à lui-même, n'emploie pas toujours ses forces avec justesse, & qu'il est forcé de s'occuper d'abord des observations que le hasard lui présente, que ce n'est qu'après en avoir accumulé un grand nombre qu'il peut découvrir un fil pour se conduire dans ce labyrinthe.

Mais que de préjugés n'a-t-on pas élevé contre l'érudition ? Les empiriques, à qui elle manque, se font un devoir de la décrier. Des médecins peu instruits, & peut-être de bonne foi, ont adopté l'opinion des successeurs des premiers empiriques, qui croyoient que la différence des climats exigeoit une médecine toute différente ; opinion qui bannit nécessairement toute érudition & toute connoissance que nous pourrions tirer des observations & de l'expérience des autres ; d'où il résulteroit qu'un médecin doit créer, pour ainsi dire, une médecine toute nouvelle toutes les fois qu'il change de climat. En convenant qu'en effet le climat, la nature du sol, la situation du lieu, le caractère particulier des habitants, leurs mœurs, leur manière de vivre, peuvent apporter quelque différence dans la nature des maladies, & par conséquent exigent quelque attention particulière dans leur trai-

tement, M. Zimmermann fait observer que malgré toutes ces circonstances, il regne dans le caractère de la plupart des maladies quelque chose de constant & d'uniforme, & que l'avantage des bonnes méthodes & des moyens curatifs est par-tout le même. Les maladies aiguës, & par conséquent les deux tiers des maladies, ont dans presque tous les pays de l'Europe, les mêmes symptômes, les mêmes signes & la même issue que du temps d'Hippocrate. Ce père de la médecine nous dit même que ses observations se trouvoient vraies dans les climats les plus opposés.

Après avoir combattu les préjugés contre l'érudition, M. Zimmermann s'attache à en faire voir les avantages, en prouvant que la médecine est encore dans son enfance par-tout où l'érudition n'a pas porté son flambeau, & qu'elle n'eût jamais été réduite en art, ou, ce qui revient au même, qu'elle n'eût jamais eu de principes, sans les écrits des médecins qui ont multiplié les observations; & que l'expérience du médecin le plus vieux & le plus occupé n'eût pas été suffisante, parce que nos connoissances s'accroissent avec tant de lenteur, qu'il faut nécessairement plusieurs siècles & les travaux de plusieurs nations pour porter une science quelconque à sa perfection, ou même pour en perfectionner la plus petite

branche. Ensuite il expose le caractère du sçavoir du médecin. Il ne suffit pas qu'un médecin ait parcouru les ouvrages de tous ceux qui l'ont précédé ; il faut qu'il les ait médités profondément , qu'il ait sçu y démêler le vrai du faux , l'essentiel de ce qui est inutile ; car tout n'est pas également profitable , même dans les écrivains les plus accrédités. A ce sujet, M. Zimmermann parcourt les différents âges de la médecine , il caractérise les écrivains qu'ils ont fournis , & indique ce qu'ils ont fait chacun pour les progrès de l'art.

Enfin il fait voir l'influence que l'érudition a sur l'expérience. « L'expérience des » autres , dit-il , est quelquefois plus avancée que la nôtre , même dans les cas » que nous avons eu lieu d'observer souvent. Avoir dans la tête la description » d'une maladie d'après les grands maîtres , » c'est être en état de la reconnoître dans » tous les cas possibles , avec plus de discernement que d'après sa propre expérience , » si l'on n'est pas de ces observateurs du » premier ordre , à qui un signe essentiel , » & souvent le moins sensible , ne peut » échapper. Il n'arrive que trop souvent » qu'on ne voit pas si bien avec ses propres » yeux que par ceux d'autrui. . . . Une instruction complète, laissée par écrit , vaut » donc mieux , en bien des cas , que celle

» qu'on tirera imparfaitement de l'inspec-
» tion de la chose même. D'ailleurs les gens
» qui ont vu avec connoissance de cause ,
» nous menent toujours à la vérité par
» les voies les plus courtes. L'habitude de
» voir de la même manière nous devient
» ensuite , comme à eux , un talent naturel
» qui nous fait arriver directement au but.
» Bacon faisoit consister la vraie destination
» & l'utilité essentielle des sciences , dans
» l'abréviation des voies longues & com-
» pliquées de l'expérience.... C'est en gé-
» néralisant les vérités fondamentales qu'on
» parvient à cette abréviation , ou , comme
» le dit M. d'Alembert , en établissant le
» principe de ce qui est certain dans nos
» connoissances , en présentant les vérités
» générales & fondamentales sous un seul
» point de vue , en rapportant les parties
» de chaque science particulière à leurs
» chefs principaux , & en évitant dans cette
» analyse cet air minutieux qui prend les
» branches pour la tige ; comme il faut
» éviter aussi ce prétendu esprit qui , trop
» occupé de l'universalité des choses , man-
» que tout & brouille tout , pour vouloir
» tout embrasser & tout abrégé. L'art de
» fixer les formules générales est le seul
» talent qui fasse les grands hommes , & le
» fond de la véritable expérience. Mais ce
» rare talent est au moins dû autant à une

» heureuse capacité naturelle, qu'à l'habi-
 » tude & à la réflexion jointes ensemble....
 » Il est vrai que la science sans pratique est
 » insuffisante; mais une pratique aveugle a
 » cet inconvénient de plus, qu'elle est en-
 » core dangereuse. Il faut réunir les deux,
 » étudier les livres & les hommes, inter-
 » roger les morts & les vivants; mais l'in-
 » terrogation n'est pas l'ouvrage d'un génie
 » borné. D'ailleurs l'expérience des autres
 » ne nous fournira des règles pour notre
 » conduite, qu'autant que nous saurons es-
 » timer les raisons de celle qu'ont tenue
 » ceux dont nous lisons les ouvrages; sans
 » cela, leurs fautes, qu'il s'agit d'éviter,
 » seront des écueils contre lesquels nous
 » donnerons dans les mêmes cas. »

Le troisieme Livre est destiné à donner
 une idée de l'esprit d'observation, & de
 l'influence qu'il a sur l'expérience. M. Zim-
 mermann appelle *esprit d'observation* l'ap-
 titude à voir chaque objet tel qu'il est, &
 ce en quoi il peut être plus ou moins utile.
 L'observation est le résultat de l'usage de
 cette aptitude. Quant au caractère particu-
 lier de cet esprit, il tient le milieu entre
 le trop de lenteur & le trop d'ardeur. On
 voit vite, & on distingue ce qu'on voit,
 lorsqu'avec une portion convenable d'ima-
 gination & d'esprit, celui-ci fixe l'autre sur
 l'objet qu'il faut examiner. Aussi fait-il con-

fister le plus haut degré d'esprit d'observation dans la vivacité jointe à une tête capable d'une attention profonde & soutenue.

Les plus grands obstacles qui troublent cet esprit d'observation sont , 1^o les préjugés , qui font qu'on ne voit jamais que ce qu'on veut voir , ou ce que les autres veulent nous faire voir. 2^o Les passions , qui s'emparent de toutes les avenues de l'ame , se logent dans tous les replis du cœur , & possèdent l'homme tout entier. Le desir de voir une chose fait que souvent on la voit par-tout ; il y a des médecins qui ne voient jamais que certaines maladies : il est facile d'appercevoir par quel verre ils les voient. 3^o L'esprit d'observation souffre extrêmement de l'opinion que les effets naturels peuvent être produits par des causes merveilleuses & surnaturelles , & que des effets absolument impossibles peuvent être produits par des causes absurdes. Ce goût pour le faux détruit toujours celui du vrai. 4^o Il est encore plus troublé par les ignorants qui entourent le plus souvent le malade , qui lui font perdre la confiance qu'il doit à son médecin.

Pour prouver la nécessité des bonnes observations , M. Zimmermann remarque que la médecine a pris naissance de l'observation , que c'est l'observation seule qui peut la conduire à la perfection ; mais , pour que

les observations puissent contribuer à cette perfection, il faut qu'elles s'étendent sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies, de connoître, d'adoucir & de guérir celles dont il est attaqué. Elles doivent être faites avec exactitude : cette exactitude consiste principalement dans le soin qu'il faut avoir de remarquer nombre de petites circonstances qui échappent aisément à l'œil de l'observateur ; & qui cependant ont une influence considérable sur le tout. Hippocrate est le vrai modele d'exactitude en fait d'observation : il voyoit ce qui échappoit à tous les autres, & ce qu'il voyoit étoit important. Il faut par conséquent de la patience & de la prudence pour faire de bonnes observations. D'un autre côté, il faut que ces observations soient suffisamment répétées ; c'est le meilleur moyen de distinguer le faux du vrai, ce qui est douteux de ce qui est vraisemblable, ce qui est vraisemblable de ce qui est certain. Ces observations doivent être vraies ; elles doivent contenir ce que le médecin a vu, & comme il l'a vu. Ce n'est pas la rareté qui fait les bonnes observations : un médecin qui établit par des observations exactes la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la société, que celui qui ne s'attache qu'à des observations peu fréquentes, précieuses, il est vrai, dans une collection

académique, mais de peu d'usage dans la pratique. De bonnes observations ne doivent pas être mêlées de raisonnements. Il faut écrire les phénomènes qui se présentent dans la nature, tels qu'on les voit, & non tels qu'on les juge. Pour cet effet, il faut écouter la nature, considérer ce qu'elle dit avec ordre, remarquer les événements qui peuvent devenir des principes de raisonnement, & se bien garder de prononcer avant que la nature ait parlé d'une façon claire. Au lieu de soumettre la nature à notre esprit, il faut se contenter de raconter ce qu'on a vu, & laisser voir aux autres ce en quoi ils pourront profiter de nos observations. Le lecteur peut voir par nos yeux, quand nous lui disons simplement ce que nous avons vu, au lieu qu'il peut voir faux au travers de nos jugements.

Après avoir indiqué ces caractères généraux des bonnes observations, notre auteur discute si l'on doit préférer les observations générales, comme le vouloit Sydenham, aux observations particulières, que Freind regardoit comme les seules essentielles, & il conclut que les unes & les autres sont nécessaires. « Dans les histoires générales des maladies, dit-il, on voit se ranger comme de soi-même, ce qui est commun à plusieurs sujets; ou l'on voit la maladie selon les phénomènes les plus

» généraux , & les méthodes curatives qui
 » y répondent le mieux. Dans les histoires
 » particulières , on donne le détail de ce
 » qui s'éloigne de cette règle commune ,
 » sur-tout des diverses complications , &
 » en général toute maladie accompagnée
 » d'accidents extraordinaires , ou guérie
 » d'une manière extraordinaire. »

L'objet essentiel des observations dans les maladies, sont les phénomènes : ces phénomènes sont , 1^o les symptômes , c'est-à-dire tous les changements particuliers qui arrivent au corps & qui diffèrent de l'état de santé , pourvu qu'ils tombent sous les sens ; 2^o les signes , ou tout ce qui nous instruit de l'état d'une maladie , ou passé ou présent , de ses changements & de sa terminaison : les derniers constituent proprement ce qu'on appelle pronostic , ou l'art de prédire les événements dans les maladies ; art utile , mais difficile & plein de danger. Ces derniers signes doivent toujours être fondés sur la connoissance de la vraie nature de la maladie ; connoissance qu'il est quelquefois presque impossible d'acquérir , comme le prouvent plusieurs observations que notre auteur cite , entr'autres celles que Boerhaave a faites sur les maladies qui terminèrent les jours du baron de Wafnaer , amiral de Hollande , & du comte de Saint-Auban. Mais les plus impor-

tants sont ceux qui font connoître les crises & leurs véritables caractères.

Cette observation des signes étant de la plus grande importance, M. Zimmermann a cru devoir en traiter dans le plus grand détail; & il a consacré tout son quatrième Livre à l'observation des signes, pris des principaux phénomènes de l'économie animale. Il parcourt dans autant de chapitres ceux que le pouls peut fournir, ceux qu'on tire de la respiration, ceux que procurent les urines, enfin ceux que peuvent présenter, tant l'ensemble du corps & les différentes positions de ses parties, que les dispositions de l'esprit; & il entre à ce sujet dans des détails dans lesquels il est impossible de le suivre, lorsqu'on est forcé de se renfermer dans les bornes étroites d'une analyse.

L'art d'observer, sans celui de raisonner comme il faut d'après les phénomènes, deviendrait absolument inutile au médecin; il faut que l'esprit d'observation soit aidé du génie: celui-là remarque ce qui tombe sous les sens, celui-ci voit la liaison des vérités générales; c'est pour cela que M. Zimmermann traite du génie dans son quatrième Livre. Il distingue trois espèces de génie: 1^o celui qui demande plus d'imagination que d'esprit; c'est celui des peintres & des poètes; 2^o celui qui demande plus d'intel-

ligence que d'imagination, c'est celui des physiciens & des mathématiciens; 3^o celui qui demande autant d'intelligence que d'imagination, c'est celui des politiques, des généraux d'armées & des médecins. Pour nous arrêter à ce dernier, on peut dire que la médecine n'est à la rigueur que l'art de considérer rapidement un grand nombre d'événements présentés au hasard, d'en saisir la liaison, de tirer de-là des conséquences lumineuses, & de passer ainsi du connu à l'inconnu. Les plaintes du malade sont ce qui est connu; les changements internes que son corps a éprouvés, & l'art d'en rétablir l'ordre, sont ce qui est inconnu. L'art de lier cette infinité de cas possibles, est ce qui fait le génie du médecin. Plus ce génie est grand, mieux il peut saisir avec pénétration la ressemblance des cas, les comparer avec finesse, en former la liaison & les approfondir. Cette faculté devient un talent qui passe, pour ainsi dire, en instinct, & qui est d'autant moins apperçu, qu'il est plus étendu. Tout cela nous fait voir combien le génie est nécessaire dans la pratique de la médecine, & combien sont mal fondés ceux qui ne font consister la médecine que dans un certain nombre de recettes & de formules. Ces ignorants ne sont pas en état de comprendre que les difficultés que l'on rencontre tous les jours

dans

dans cet art , sont infiniment au-dessus d'un esprit médiocre , qu'un vrai génie ne peut quelquefois les démêler , & qu'il faut une pénétration infinie pour discerner & distinguer tant d'effets compliqués de causes qui sont très-souvent presque impénétrables.

La meilleure méthode que l'homme de génie puisse suivre pour se guider dans ce labyrinthe, est la comparaison des différentes observations qu'il a pu recueillir ; leur analogie lui facilitera les moyens d'en tirer des inductions qui le conduiront à la découverte des causes, & en comparant ces causes avec les effets , il pourra trouver les méthodes qu'il doit suivre pour conserver la santé , guérir les maladies , ou du moins les adoucir s'il ne peut pas espérer de les détruire : cela conduit naturellement notre auteur à traiter de la recherche des causes. D'abord il examine les abus que l'on commet le plus communément à cet égard ; & il s'attache sur-tout à démêler la source des faux jugemens que le public a coutume de porter sur la conduite des médecins dans le traitement des maladies ; ensuite il expose la manière d'approfondir ces causes : « Le » médecin , dit-il , parvient à la connois- » sance des causes en considérant d'abord » quel pouvoit être l'état du corps avant la » maladie , & quel est son état actuel de- » puis que les causes morbifiques ont agi

» sur lui. . . Les changements sensibles nous
 » font déjà présumer les causes en général ;
 » nos observations & celles des autres nous
 » apprennent combien chacune des causes
 » probables peut avoir contribué à pro-
 » duire ce changement. Nous demandons
 » s'il est arrivé quelque chose de sembla-
 » ble à ce que nous présumons ; si cela est,
 » nous concluons à l'effet actuel par le rap-
 » port de la cause à l'effet. Dès que nous
 » apercevons une ou plusieurs causes ca-
 » pables de produire la maladie actuelle ,
 » nous considérons alors ces causes en elles-
 » mêmes par rapport à leur puissance , &
 » par-là nous jugeons de tout ce qu'elles
 » ont produit , & peuvent encore produire.
 » Si la maladie répond aux effets que nous
 » voyons pouvoir résulter de l'énergie de
 » ces causes , nous connoissons alors la ma-
 » ladie.

» Le médecin , ajoute-t-il , doit dimi-
 » nuer autant qu'il est possible le nombre
 » des effets qu'il faut expliquer ; cela se
 » fait en simplifiant & réduisant plusieurs
 » symptômes à ce qui leur est de plus com-
 » mun. Plus on avance dans cette réduc-
 » tion , & plus ce qu'il y a d'accidentel se
 » distingue de ce qu'il y a de constant &
 » d'essentiel , plus on approche aussi de la
 » cause cherchée. » . . . Et un peu plus bas :
 « L'esprit d'observation ne détermine pas

» entièrement la différence qu'il y a entre
» ce qui est essentiel & ce qui ne l'est pas ,
» parce qu'il faut aussi quelquefois trouver
» les causes des symptômes non essentiels
» avant de sçavoir qu'ils sont tels. Ces causes
» se trouvent en examinant si le symptôme
» présent vient de l'essence de la maladie ,
» ou d'une cause qui n'est pas inséparable
» de la maladie. On connoît le symptôme
» présent & essentiel en considérant toutes
» les forces de la maladie ; & l'on voit
» qu'il vient d'une cause qui n'en est pas
» inséparable , en considérant toutes les
» autres circonstances. On peut aussi ré-
» duire les causes & les simplifier à certain
» degré, parce que les maladies, différentes
» par rapport aux sièges où elles se fixent ,
» peuvent être les mêmes quant à leur na-
» ture , vu que la même cause fait sentir sa
» puissance , tantôt à une partie , tantôt à
» une autre, & qu'ainsi elle ne dérange pas
» toujours les mêmes fonctions..... Des
» effets très-composés & qui viennent de
» différentes causes se décomposent & s'a-
» nalyseront dès qu'on cherche avec appli-
» cation la liaison de ces effets avec leurs
» causes , & la liaison que ces causes peu-
» vent avoir entr'elles. »

Après avoir tracé la méthode la plus sûre
pour parvenir à la connoissance des causes
des maladies , M. Zimmermann considère

plus particulièrement ces causes, leur diversité, la puissance qu'elles ont naturellement, ou qu'elle peuvent avoir accidentellement sur le corps humain; &, comme la connoissance des causes éloignées mene nécessairement à celle des causes prochaines, c'est de celles-là dont il a cru devoir traiter dans le plus grand détail. Il traite donc de l'air, des aliments, de la boisson, du mouvement & du repos, des excrétiions, des passions de l'ame, c'est-à-dire de ce que les pathologistes désignent par le nom de *six choses non naturelles*, considérées comme causes éloignées des maladies; il y a joint un chapitre sur la contention d'esprit, & un autre sur plusieurs choses qu'on ne comprend pas communément parmi les *fix choses non naturelles*, comme les vêtements, les bains, les odeurs. Il ne se contente pas, comme on fait dans la plupart des livres de pathologie, de déduire les effets de ces différentes causes *à priori*, il les estime d'après toutes les observations qu'on a faites jusqu'ici touchant leur action dans les différentes circonstances où elle est le plus évidente. Ainsi, en traitant de l'action de l'air, par exemple, il rapporte toutes les observations que les médecins, les voyageurs, les historiens mêmes, nous ont transmises sur les maladies que les vicissitudes de l'atmosphère ont coutume de produire dans les

climats où elles sont le plus marquées ; & à cet égard cette partie de son ouvrage, qui en fait plus du tiers , doit être regardée comme un excellent Traité de pathologie.

Mais , indépendamment de ces causes qui sont extérieures au corps , il en est d'autres qui lui sont inhérentes , & qu'on peut regarder comme des causes éloignées des maladies ; telle est la constitution particulière à chaque individu , constitution qui varie selon l'âge , le sexe , le tempérament , &c. En conséquence , M. Zimmermann parcourt les différentes maladies auxquelles on est exposé dans les différents âges , celles qui affectent chaque sexe en particulier , celles auxquelles expose une idiosyncrasie particulière : il en rapporte un grand nombre d'exemples ; & à ce sujet il traite des antipathies , & sur-tout des antipathies acquises , ou de celles qui ont leur source dans une impression vive qui a frappé l'ame dans un temps où elle ne pouvoit pas réfléchir. Il passe ensuite aux causes éloignées des maladies dont la raison est dans la constitution vicieuse du corps ; telle est celle que les peres affectés d'une maladie transmettent à leurs enfants ; constitution qui les dispose aux mêmes maladies , qu'on appelle , pour cette raison , *maladies héréditaires*. Il existe outre cela des vices particuliers dans une partie déterminée , qui fait

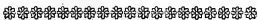
que cette partie est plutôt & plus vivement affectée toutes les fois que le corps est exposé à l'action de certaines causes. M. Zimmermann prétend qu'on peut reconnoître cette partie par l'effet qu'y produisent certaines émotions. « Ceux qui ont les yeux » foibles me font appercevoir, dit-il, au- » tour de cet organe un rouge foncé qui y » vient subitement après quelque émotion. » Après un semblable mouvement, je re- » marque de grandes douleurs de dents à » ceux qui ont les dents mauvaises ; une » oppression & une toux violente, à ceux » qui ont la poitrine délicate ; des envies » de vomir ou des crampes cruelles à l'es- » tomac, à ceux qui ont l'estomac foible ; » des coliques les plus violentes, ou des » selles qui continuent tout le jour, dans » ceux qui ont les intestins très-foibles ; des » spasmes de la vessie très-douloureux, ou » des urines abondantes dans ceux qui ont » ce viscere trop foible, & même tous » ces symptômes paroître subitement. Les » femmes qui sont toujours incommodées » de fleurs-blanches ressentent, à chaque » émotion un peu vive, de très-grandes » douleurs aux reins : ceux qui avoient » long-temps auparavant des douleurs ar- » thritiques en éprouvent les récidives après » de pareils mouvements ; & ceux qui sont » sujets aux convulsions me font voir, dans

» les mêmes circonstances, un tremblement
 » violent par tout les membres, accom-
 » pagné de cris & de sanglots. »

M. Zimmermann compte encore parmi les causes inhérentes au corps la foiblesse naturelle ou acquise du système nerveux, & la disposition particulière que laissent après elles les grandes maladies. Il termine son ouvrage par l'examen des forces que la nature peut opposer d'elle-même aux causes nuisibles à la santé.

Je ne doute pas que cet ouvrage ne reçoive en France le même accueil qu'il a éprouvé en Allemagne : les gens du monde y trouveront un excellent préservatif contre l'empirisme & le charlatanisme ; ils y apprendront à distinguer le vrai médecin, l'homme de génie, de ces routiniers aveugles qui font de la médecine un vil métier. Les médecins apprendront à mieux connoître les sources où ils doivent puiser les connoissances qui leur sont nécessaires, & le moyen d'acquérir la véritable expérience, celle qui peut les mettre en état d'être véritablement utiles à leurs concitoyens. La traduction nous a paru faite avec soin, & le traducteur a souvent ajouté au texte des notes qui servent à en développer l'esprit, ou à corriger quelques idées peu exactes qui avoient échappé à M. Zimmermann. Il a fait plus, il a démontré, dans une intro-

duction très-sçavante, qu'Hippocrate avoit répandu dans ses ouvrages la plupart des préceptes que M. Zimmermann a développés d'une manière si lumineuse. Cette introduction nous a paru mériter sur-tout l'attention du lecteur, par l'art avec lequel M. Le Febvre a sçu composer de morceaux épars dans les nombreux ouvrages du pere de la médecine, un système suivi dont toutes les parties paroissent se prêter une lumière réciproque, & jeter le plus grand jour sur la doctrine de ce grand homme.



L E T T R E

De M. BALME, médecin au Puy en Velay, à M. LAFOSSÉ, docteur-médecin de Montpellier, & de l'Académie des Sciences ; contenant quelques Observations qui peuvent être de quelque utilité aux jeunes praticiens ;

Dices heu !

Qua mens est hodie, cur eadem non puero fuit ?

HORAT. Od. IX, Lib. IV,

M O N S I E U R ,

L'amitié qui nous unissoit si étroitement pendant le cours de nos études dans notre célèbre faculté, me fait espérer que vous recevrez favorablement cette Lettre ; elle

contient des observations qui me sont précieuses, j'oserois même dire qu'elles sont nouvelles; j'ai lieu de croire que par ces motifs elles vous feront intéressantes.

Rappelez-vous, mon cher confrere, le sujet de la plupart de nos conversations à la suite de nos études particulières : singulièrement flattés de notre application, nous étions dans une sécurité entière sur l'avenir de la pratique de la médecine. Notre confiance dirigée par nos maîtres étoit vouée aux avis des illustres observateurs, des bons praticiens; les fautes, comme les revers dont nous étions témoins dans la pratique, nous paroissoient devoir être toujours prévenus, soit par notre application constante à suivre la nature, (doctrine qui, à cette époque, avoit plus d'un opposant,) soit par notre attention à fouiller dans les immenses recueils d'observations, persuadés d'y trouver les remèdes effectifs & salutaires pour le malade que nous voyons succomber; en un mot, vous le sçavez, notre confiance étoit celle du fils de Dedale; lorsqu'il prit des mains de son pere les ailes artificielles, ignorant le péril où son inexpérience l'entraînoit.

Me trouvant enfin engagé dans la route pénible & périlleuse de la pratique, je ne pouvois me persuader, après quelques premiers succès, de trouver des maladies que

je ne pûsse guérir ou pallier. Je ne dissimule pas que je me croyois parfaitement à l'abri & de toute faute & de toute surprise : décidé par goût à l'état de médecin, je ne connoissois que le bien qui peut être le fruit de la plus vive émulation ; nauteonnier imprudent, je voguois avec ardeur & sans expérience sur une mer immense, fameuse & terrible par les naufrages. En effet, les malheurs & les écueils qui me menaçoient ne tarderent pas à se montrer : je cherche, je demande des secours, j'interroge ceux qui m'ont tant promis : vain espoir ! je ne trouve que des sourds & des muets ; je gémis de ma présomption, & de mon aveugle déférence aux autorités qui avoient servilement captivé ma crédulité. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, dans le silence du cabinet, de leur reprocher cette fastueuse ostentation de leurs succès ? Vainement je cherchois parmi un grand nombre de ces observateurs quelques exemples malheureux qui pussent en quelque façon me consoler ou pardonner à mon inexpérience : si je trouvois des cures manquées, des traitements inutiles, des événements sinistres, je voyois tout de suite la justification de l'artiste ; il étoit toujours irréprochable, & le terme de l'art étoit marqué.

On conçoit sans peine quelle devoit être ma situation, & combien grande étoit en

effet ma perplexité , aux premiers revers de ma pratique. Le clinquant des théoriciens n'avoit pu m'éblouir ; ce n'étoit pas dans leurs subtiles & infinies explications que je cherchois ma tranquillité ; le lit des malades m'avoit déjà assez instruit de leur peu de valeur. Je voulois un maître qui m'instruisît de ses malheurs comme de ses succès ; j'eus recours à Hippocrate. Je vous l'avoue , c'est de lui que j'ai le plus espéré , & de qui j'ai reçu le plus : je le trouvois en effet tel que je le desirois : je ne vis point dans les ouvrages de ce grand homme , ce ton dogmatique & affirmatif qui vous assure des succès sans nombre & toujours soutenus ; qui s'applique à justifier ses démarches , fussent-elles les plus fausses & les plus absurdes ; c'est toujours un ami qui vous instruit avec candeur des dangers infinis auxquels vous devez vous attendre dans les exemples malheureux qu'il vous présente ; aussi grand , aussi sublime quand il semble vous faire juge des déterminaisons sinistres des maladies qu'il traitoit , & de son défaut apparent de prévoyance , comme quand il prédit avec certitude de ces événements heureux qui laissent notre imagination étonnée d'un sçavoir si profond & d'une pénétration si extraordinaire.

Mais combien d'artistes ont suivi l'exemple de ce grand homme ? Les uns , comme

Galien, sont toujours occupés à s'applaudir; d'autres, comme Sydenham, ne cessent de me dire, faites comme nous & vous guérirez; d'autres enfin, comme Boerhaave, ne le cédant point à Galien pour l'explication de tous les effets comme des causes des maladies, me présentent des remèdes qui doivent être toujours effectifs. Houl-lier, Duret, Balliou, Stahl, & quelques autres, en bien petit nombre, peuvent être exceptés; & on auroit encore droit de leur faire quelques reproches. Mais, me direz-vous, il est des médecins célèbres qui n'ont pas laissé ignorer les terminaisons sinistres des maladies; jaloux de vous prémunir, ils ont pris le flambeau de l'anatomie pour vous conduire & vous convaincre. Je l'avoue, leurs travaux méritent les plus grands éloges & notre reconnoissance; mais je dirai aussi, quel profit peut retirer un jeune artiste, des collections de Bonnet, de Morgagni, & de tant d'autres? Je ne vois dans ces fameux ouvrages que la justification des procédés des artistes, un moyen inévitable d'inspirer au jeune médecin la plus timide & la plus dangereuse appréhension, & enfin des secours pour accréditer des opinions particulières. A Dieu ne plaise que je doute cependant de leur utilité; le praticien en retire des avantages réels: mais ce n'est qu'après avoir fait des fautes

qu'il peut en profiter ; jeune , il croit tout , vieux il en juge ; & ce n'est qu'alors que cette étude lui devient fructueuse.

Que les premiers pas que le jeune artiste fait dans la pratique de la médecine sont dangereux , & bien plus décisifs qu'on ne pense ! Il entreprend ce long & périlleux voyage , sans autre précaution que son étude peu fortifiée encore , & sa confiance absolue aux maîtres qu'il s'est choisis. On lui a toujours promis , *vous guérirez ; cent bouches n'ont cessé de lui répéter , tel remède guérit telle maladie ; si ce remède ne réussit point , il en est tel autre qui ne peut manquer.* La chymie , la botanique semblent lui offrir des trésors inépuisables qui doivent prévenir , ce semble , ses recherches particulières ; les recueils volumineux d'observations faites par des médecins célèbres , le rassurent contre tous les revers qui paroissent le menacer.... Mais plus son application a été grande , plus sa confiance a été absolue , & plus vivement il ressent les premières secousses des suites de son inexpérience ; d'où il en résulte deux effets également nuisibles : ou bien le dégoût de l'art , & quelque chose de moins que l'estime pour ses guides ; ou bien , devenant insensible à des malheurs trop souvent répétés , il entre dans une bien dangereuse sécurité , qui lui fait attribuer à l'art ce qui

n'est que la faute de l'artiste, je veux dire de ses maîtres & de lui-même.

Par ce que je viens de dire, je crois montrer un abus considérable dans l'art de guérir. Bien d'autres avant moi, direz-vous, l'ont reconnu, & en ont montré de bien plus nuisibles : Sydenham & Baglivi ne se sont pas oubliés à proposer des sujets de réforme ; mais je leur ferai à mon tour le reproche de n'avoir pas montré l'exemple qu'ils exigeoient des autres, principalement dans ce point-ci. Le moyen que je propose pour remédier à cet abus sera sans doute rebuté ou négligé comme tant d'autres, bien plus utiles encore si l'on veut ; mais n'importe, je montre l'exemple, je ne le crois point indigne d'être suivi ; vous en jugerez, mon cher confrere, peut-être trop favorablement. Si cette Lettre est insérée dans le Journal de Médecine, je me féliciterai encore d'une approbation qui me dédommagera de celles qui me seront refusées...
Magna voluisse sat est.

Vous prévoyez déjà que mon intention n'est pas d'augmenter la sécurité des jeunes artistes ; en général les ouvrages des médecins ne réussissent que trop bien en cela ; je veux au contraire lui substituer la défiance nécessaire dans l'exercice de notre profession ; c'est cette défiance utile dont je veux parler qui augmente l'émulation, qui pré-

vient les écarts & les fautes que la dangereuse sécurité, ou une routine accréditée, ou un empirisme plus blâmable encore, ne cessent de multiplier. A cet effet, je présente quelques exemples d'un commencement de pratique dont mon cœur a eu à souffrir, & dont le souvenir a prévenu dans la suite de grandes méprises, ou des inattentions aussi dangereuses. Je ne rougirai jamais des aveux que je fais; j'aime mon état, je l'étudie par goût, je l'exerce avec zèle dans une ville assez considérable, & je ne crois point manquer à l'estime & à la confiance dont on m'honore, en publiant, pour le seul bien de l'humanité, pour les progrès de l'art & à l'avantage de mes confreres, des malheurs auxquels peut-être j'aurois ou je n'aurois pu obvier, mais que j'aurois pu prévoir, ou desquels j'aurois dû me garantir avec plus de circonspection. Je ne demande aucune justification; je serai entièrement satisfait si on applaudit à mes intentions; d'ailleurs, je ne crains aucune critique, de quelque espece qu'elle soit; & je serois plus flatté qu'offensé d'apprendre qu'on a regardé ces observations, comme disoit Asclépiade des Epidémies d'Hippocrate, qu'il appelloit *une longue méditation sur la mort*; j'en conclurai que j'ai atteint le but que je me proposois.

Mais on peut & on doit avouer de bonne

foi qu'on peut être autant utile dans son état, par l'exposition naïve & vraie de ses fautes, que par des relations toujours soutenues & toujours répétées de ses succès. J'ose avancer encore que si chaque médecin s'obligeoit à faire ainsi un aveu qui ne doit rien coûter à une ame bien intentionnée & bien philosophe, il pourroit en résulter un corps d'observations qui, bien choisies, bien vues, bien placées, seroient d'une utilité & seroient un bien difficiles à apprécier; & je pense que le public, qui n'est pas toujours dupe de nos fastueuses annonces, ne verroit pas sans une vraie satisfaction un moyen nouveau que nous prenons pour la perfection de notre art; moyen, faudra-t-il l'avouer? dont il n'a garde de soupçonner notre amour-propre.

Je suis bien aise de prévenir le lecteur que, dans les observations que je donne, n'ayant pas été toujours le seul médecin appelé, ce n'est pas toujours moi qui ai fait le bien ou le mal; mais je dirai mes fautes avec la même vérité que celles dont j'ai été le témoin; & je demande la permission de ne point nommer, soit les sujets d'observation, soit les médecins qui y ont eu quelque part. Ce dont je me charge, est d'en assurer & d'en prouver, au besoin, l'authenticité. Chaque observation sera suivie
d'une

d'une petite réflexion, dont on fera le cas qu'on jugera à propos. Je commence.

Infandum, (artis amor,) jubes renovare dolorem.

PREMIERE OBSERVATION. M. B*** âgé d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament vif, sensible, entre le bilieux & le sanguin, mais délicat, c'est-à-dire affecté des moindres excès, dont la poitrine ressentoit presque toujours l'effort, après quelques petites fêtes bourgeoises, fut saisi d'un frisson, mal de tête & accablement; le pouls est fort, plein, la peau un peu sèche, le visage rouge: il est mis à la diète, saigné au bras, & prend un ou deux lavemens émollients; sa tisane est rafraîchissante & relâchante. Le lendemain tous les symptômes ont diminué, le pouls n'annonce pas un grand état de fièvre; on redonne les lavemens ordinaires, la tisane est continuée, & je me propose de le purger le jour suivant; mais vers les dix heures du soir, l'ayant quitté à huit en bon état, je suis appelé en grande hâte: le pouls est dur, vif & serré, la bouche aride, le visage allumé, un point de côté violent vient de se déclarer, la toux est précipitée & fatigante, les crachats un peu noirs & glaireux, sans la moindre trace de sang. J'ordonne tout de suite une saignée du bras du côté affecté, qui présente un sang excessivement couenneux; fomentations émollientes

sur le côté, lavements, loochs, tisanes pectorales & adoucissantes : les urines, auparavant claires & comme naturelles, deviennent rouges, sans sédiment ; la nuit se soutient douloureusement sans aucune diminution de symptômes, ainsi que la journée suivante, où l'on voit les crachats noircir de plus en plus, le pouls se soutenir vif & ferré, les selles se montrer grisâtres après les lavements. Dans cet intervalle, je regarde le malade à une certaine distance, & je lui trouve la figure changée, comme cadavéreuse ; je suis surpris & comme étourdi de ce mal. On appelle un autre médecin ; on revient à une seconde saignée au bras : même couenne du sang ; on fait des embrocations sur le côté : le délire s'annonce ; on craint l'engorgement du cerveau : saignée à la jugulaire ; les symptômes deviennent plus graves, le ventre se météorise, les urines diminuent, le pouls devient plus convulsif, les crachats sont supprimés, la sueur a pris la place ; le délire cesse, le malade n'en est pas mieux : au bout de trois heures le délire revient, les symptômes funestes se développent avec rapidité, & le malade meurt le cinquième jour, à dix heures du matin.

RÉFLEXION. Cette maladie étoit-elle mortelle de sa nature ? auroit-on pu prévoir & prévenir le danger ? Elle paroît de-

voir rentrer dans la classe des fièvres dont parlent MM. Quesnay & de Haen, (*Traité des Fièvres*, cap. 4, part. 2.... *Rat. med.* cap. 2. part. 2.) Le malade, avec une constitution délicate ou malade, facilitoit la génération de ce délétère gangreneux ou purulent qui rouloit, comme on dit, dans le sang ou dans la masse des humeurs, ou mieux dans les départements du tissu cellulaire. La nature, privée sans doute depuis quelque temps de quelque évacuation salutaire & indispensable, fit un effort, sollicita cette fièvre; le médecin resta dans l'inaction, le spasme se mit de la partie, & la matière morbifique fut déposée sur le poumon, *errore loci*; le délétère fit tous les ravages, & le malade périt. Aurois-je pu prévoir dès le commencement le danger & l'issue? y obvier par plusieurs vésicatoires appliqués dès l'apparition du mal? car la saignée, les purgatifs, &c. & toute espèce d'altérants, ne pouvoient avoir aucune prise sur cette humeur; il falloit en un mot connoître l'existence de ce délétère & le déterminer à l'extérieur. Etoit-ce le seul moyen, la véritable indication?...

II^e OBS. F. P*** âgé de cinquante ans ou environ, après avoir souffert des coliques fort vives, me fait appeller au bout de vingt-quatre heures. On me détaille une longue suite de remèdes que le malade a

déjà pris, & que l'on donne en pareille occasion. Le pouls est petit, serré, le visage ne me paroît pas bien changé : le malade souffre moins, mais il y a des moments où les douleurs sont excessives, le ventre est mou, comme rentré & sans douleur. J'ordonne une boisson relâchante & tempérante ; je recommande un bain domestique, mais un peu chaud, & avec les précautions convenables. Je me retire : on prépare le tout, on y plonge le malade ; mais on le retire bien vite, à cause d'une foiblesse qui survient : remis dans son lit, il meurt. Le chirurgien m'en rapporte avoir visité le cadavre, & avoir trouvé dans le côté droit une hernie inguinale sphacélée.

RÉFLEXION. Cette observation démontre un manque d'attention de ma part, & ma négligence à m'informer de tout, à vérifier tout ; j'aurois connu le danger : je n'aurois point compromis l'art ni l'artiste à des reproches justement mérités. Ces cas ne sont pas rares, pourroit-on dire ; mais ils veulent être rapportés de bonne foi.

III^e OBS. M. B*** âgé de vingt-cinq ans, d'un bon tempérament, & marié depuis trois ou quatre mois, est attaqué d'une fièvre que les symptômes caractérisent fièvre putride ordinaire ; le mal se soutient avec assez de vigueur. Au sixième ou au septième jour on fait une consultation ; on

craint les engorgements sanguins à la tête ; d'un autre côté , on demande de laisser les forces à la nature. Le plus grand nombre l'emporte : on saigne le malade pour la troisieme , quatrieme , cinquieme fois , & toujours crainte d'engorgement ; la fièvre se soutient , & on s'apperçoit d'une petite tumeur dans la bouche , à la mâchoire supérieure au-dessus des canines & des premières molaires ; la tumeur augmente , s'étend & devient gangreneuse : on arrache une dent , puis deux , & puis une troisieme : on fait des incisions , les spiritueux ne sont pas oubliés ; on disseque les gencives , on emporte tout ce qu'on peut emporter ; le quinquina est employé sur la fin , tant intérieurement qu'extérieurement ; la fièvre acquiert le plus mauvais caractère , & le malade meurt après des souffrances infinies.

RÉFLEXION. La nature , laissée à elle-même , auroit pu déterminer le dépôt dans une partie moins essentielle ; le spasme qui prit le dessus n'auroit pas donné à l'humeur morbifique toute la malignité dont les effets furent funestes. Les vésicatoires auroient pu être substitués avantageusement aux saignées : d'ailleurs , le traitement de la tumeur est on ne peut pas plus manqué ; les dépôts gangreneux à la suite de fièvres critiques , ne demandent pas d'être traités ainsi.

M. Quesnay, dans son excellent *Traité de la*

Gangrene, & dans son *Traité des Fièvres*, a donné une méthode plus sûre & des moyens curatifs moins douloureux, que chaque médecin ne devoit point ignorer.

IV^e OBS. La veuve P*** âgée d'environ soixante ans, se plaint de mal-aise, de dégoût; elle ressent quelques frissons, douleur aux reins, mais supportable; le poulx un peu fiévreux. Je la mets à la diète, j'ordonne un vomitif qui fait bien: elle est purgée le lendemain; la plupart des symptômes ont disparu; elle est bien, à un peu de dégoût près; elle est mise au régime, & à l'usage de quelques bouillons légèrement toniques & un peu laxatifs. Au bout de quatre ou cinq jours, elle se plaint d'une douleur vive dans l'aine, avec tumeur: je conseille la visite d'un chirurgien habile; une honte mal placée la retient deux jours ou trois; enfin, pressée par la douleur, le chirurgien la visite, & il découvre dans l'aine gauche une tumeur gangrenée qui n'est point une hernie. Il emporte tout ce qui est gangrené: le lendemain le mal a fait plus de progrès & de ravages; nouvelles incisions, nouvelles extirpations: le quinquina est administré intérieurement & extérieurement; on cherche à soutenir les forces, qui pourtant diminuent chaque jour, & la malade meurt au bout de dix à douze jours du développement de la tumeur.

RÉFLEXION. Si cette tumeur n'avoit pas été traitée par un chirurgien éclairé , j'aurois pu soupçonner une mauvaise manœuvre ; mais il me paroît qu'il n'a rien à se reprocher ; je doute qu'il y eût de ma faute. Cette observation confirme ce que j'ai déjà dit du sentiment de MM. Quesnay & de Haen ; cette humeur, préparée de loin, rouloit dans le tissu cellulaire , & je crois qu'il n'y auroit eu que l'application de quelque caustere avant la déclaration du mal, qui auroit pu prévenir cet accident sinistre. Un exemple semblable se montre dans Hippocrate, (*neuvieme malade, Lib. 1, Epid.*) Mais à quels signes reconnoître cette humeur, ou ce délétère roulant ? & comment nous déterminer à agir avant le développement ou dès le commencement du mal ? ...
Latet anguis in herbâ.

OBS. V. F. L. âgé d'environ soixante ans , maigre , sec & d'une assez bonne santé , d'une profession fort pénible & très-rude, est attaqué d'une fièvre putride, dont les symptômes n'avoient rien de dangereux : quelques laxatifs , qui firent bien, me parurent devoir suffire dans le commencement, & je crus ne devoir rien précipiter dans le traitement ; la fièvre se soutenait pourtant , mais avec un symptôme qui m'inquiétoit un peu , quoiqu'il me parût pouvoir l'attribuer à la fatigue & à l'épu-

fement, suites de son travail ; je lui trouvais la figure extrêmement dé faite. Je suis appelé précipitamment dans la nuit du cinq au six de la maladie : le malade se plaint d'une douleur vive au côté ; le pouls est dur, la respiration pénible, la toux précipitée, & l'expectoration sanglante, glaireuse & laborieuse ; point d'erreur dans le régime, rien absolument à quoi l'on puisse attribuer le changement fâcheux. Je fais saigner le malade sur l'heure au bras du côté affecté ; je prescris un lavement & des fomentations sur l'endroit douloureux ; je me retire. La nuit fut toujours inquiète, souffrante, on profite de ces moments pour lui donner les secours de la religion. Je reviens le matin, six heures après ma visite de nuit ; le malade dictoit ses volontés : le bruit que je fais en entrant lui fait demander *qui est-ce ?* Je réponds ; il s'écrie : *Ha ! Monsieur, que je suis mal !* J'ouvre le rideau, & il expire.

RÉFLEXION. Cette maladie conserva le même type & eut la même terminaison que celles des observations I & IV. Ai-je trop négligé d'agir dans cette maladie, comme dans les autres ? Ce symptôme qui m'inquiétoit, devoit-il me déterminer à agir ? Est-ce une métastase ? Si j'avois tenté des vésicatoires sur toute la poitrine, ou aux jambes, pouvois-je me promettre

de réussir?... Mais l'observation suivante nous fournira une réflexion essentielle, que j'allois placer après celle-ci. . . .

VI^e OBS. M. M. âgé d'environ cinquante ans, après avoir éprouvé pendant quelques jours beaucoup de mal-aïse, & peu accoutumé à être malade, me fait appeler. Il se plaint d'une douleur de tête, mais peu considérable : il a la bouche mauvaise, la langue sale, la respiration forte, quelques légères envies de vomir ; il a éprouvé quelques petits frissons ; le pouls est un peu fiévreux, assez plein & assez fort. Il avoit fait depuis peu quelques excès suivis dans le manger & dans la boisson, ce qui l'avoit décidé à se purger incessamment. J'ordonne une saignée au bras, & , deux heures après, un vomitif léger avec le sirop de Glauber & la manne. Tous les symptômes disparoissent, après l'effet de ces remèdes ; le pouls n'est presque pas fiévreux, la peau douce & moite, les urines ont été abondantes ainsi que les selles, le vomissement s'est fait sans trouble. Sa famille & quelques amis conversent avec lui dans la soirée, & assez avant dans la nuit ; il est bien, il sent approcher le sommeil, & ne veut rien prendre ; son épouse couche près dans un lit séparé : elle s'éveille dans la nuit, & s'informe de ses besoins ; il ne desire rien autre que d'être tranquille ; quelques moments après, elle

veut voir s'il est bien, si son sommeil n'est point agité; il est mort.

RÉFLEXION. Pourroit-on imputer au vomitif la mort subite de ce malade? je ne puis me le persuader. Ai-je mal agi dans le commencement? tous les symptômes avoient disparu, & le malade étoit bien. N'ai-je pas prêté assez d'attention à cette maladie? étoit-elle d'une espèce à avoir une terminaison aussi vive? les symptômes qui l'accompagnoient étoient-ils véritablement les avant-coureurs d'une apoplexie? Falloit-il se borner aux saignées? .. pourquoi? ...

Mais une réflexion particulière que je veux faire ici, est pour montrer de quelle conséquence est l'attention du médecin à bien connoître, & à bien saisir & combiner les symptômes & les signes d'une maladie quelconque, afin d'être prévenu contre toute surprise. Ce défaut d'attention entraîne avec soi une infinité d'inconvénients, parmi lesquels j'en choisis deux principaux: par le premier, le malade est privé des secours que la religion nous offre, & qui, dans nos derniers moments, sont notre unique consolation; le second inconvénient porte le plus grand préjudice à la famille du malade, ou à ses proches, en les frustrant d'un arrangement d'affaires nécessaire pour prévenir & éviter des ini-

mitiés & des procédures éternelles. J'ajouterai encore une seconde réflexion à ce sujet. Les surprises malheureuses, & qui ne sont que trop fréquentes, doivent prémunir le jeune médecin contre les effets de la détresse d'une famille dont il se voit entouré : souvent il dissimule le danger de la maladie, soit au malade, soit à ses proches, & cela, par des considérations qui ne doivent pas l'empêcher de faire observer les loix, & de s'y soumettre lui-même. Elles ont pourvu à tous nos besoins : dans ces instants critiques & décisifs, le médecin en est le dépositaire ; c'est lui seul qui est, en quelque façon, responsable des maux infinis qui résultent du manque de l'exécution ; (*Voyez Edit de Louis XIV, Avril 1696, art. 12, Déclaration du 8 Mai 1712 ; & la Déclaration de Louis XV, du 14 Mai 1724, art. 8. . . Code de la Religion & des Mœurs, par M. l'abbé Meusy, titre 32, sect. 1.*) & le motif frivole, ou le prétexte déplacé d'acquérir la réputation d'ame craintive, de médecin pusillanime, qui porte trop aisément l'épouvante & la désolation dans des familles déjà assez affligées par la maladie d'une personne chère ; ces motifs ou ces prétextes, dis-je, ne doivent jamais l'arrêter. Son devoir rempli, sa propre satisfaction & la justice qui lui sera tôt ou tard rendue, le dédomma-

geront bien de quelques pitoyables & injustes reproches. . . . Ceci nous meneroit trop loin.

VII^e OBS. M. R. âgée d'environ soixante-cinq ans , d'un tempérament sec, mais assez bon, fut attaquée d'une petite fièvre avec des redoublements peu marqués; ce qui fit qu'elle traîna quelques jours. Je fus appelé, & je la trouvai dans un état peu malade; fort peu de fièvre, du dégoût, & un peu de foiblesse avec une légère douleur de tête, étoient tous les symptômes & les signes de cette maladie. Elle fut purgée à deux reprises; le pouls étoit un peu vif, & ne donnant aucune marque d'une irritation locale; la fièvre se soutint ainsi pendant quatre ou cinq jours, avec des redoublements légers, mais marqués tous les soirs, & précédés d'un petit frisson. Il est à remarquer que la malade étoit mieux de deux jours l'un: j'attendois que la maladie prît un type réglé; la tisane étoit légèrement apéritive; les selles suivoient assez abondamment: les lavements, les urines restoient dans l'état de crudité; la malade étoit à la diète. Je suis appelé dans la nuit, pour la voir dans un état léthargique, qui avoit été précédé d'un frisson bien plus fort & bien plus considérable que ceux qui annonçoient les redoublements antérieurs. J'ordonne un ou deux

lavements irritants : on agite , on secoue la malade inutilement ; je prescrivis un léger vomitif qui ne fait rien. On fait une consultation ; la maladie est déclarée fièvre intermittente : on convient d'appliquer des vésicatoires , de donner le kina en décoction & à doses très-rapprochées , &c ; mais la maladie continue sa marche , l'affection comateuse augmente ; le pouls , qui n'a jamais été vigoureux , devient de plus en plus foible & misérable , & la malade périt au bout de dix à douze heures de ma visite de nuit. v

RÉFLEXION. Etoit - ce véritablement une fièvre intermittente , du genre de celles dont Torti & Werloff ont donné tant d'exemples ? Etoit - ce une métastase de l'humeur morbifique au cerveau ? Le frisson léger qu'éprouvoit la malade avant chaque redoublement , devoit-il me déterminer tout de suite à l'usage du quinquina ?... Je souscris à tout... Mais les observateurs , & j'avoue que je fais encore ainsi , recommandent de laisser quelque temps à la fièvre pour se développer ; alors elle cède plus aisément au kina , après que quelques accès ont déjà procuré la coction d'une partie de l'humeur morbifique ; bien entendu , lorsque les accès ne sont point accompagnés d'accidents graves ; tels étoient ceux-ci , qui à peine me faisoient soupçonner une fièvre intermittente.

Obs. VIII. Je suis appelé pour une demoiselle âgée de vingt-cinq ans, forte, robuste, ayant de l'embonpoint, & ne laissant pas soupçonner une maladie dont elle étoit affectée depuis deux ou trois ans; c'étoit un mal de tête considérable, & redoublant quelquefois à deux époques assez éloignées l'une de l'autre. On avoit attribué ce mal de tête à mille causes successives, qui avoient déterminé une foule de remèdes différents, mais dont l'effet n'avoit jamais été marqué directement. Je la trouve dans l'angoisse, où elle se trouvoit lors des exacerbations de son mal, suivant ce qu'on m'en rapporta; elle se plaignoit alors d'un violent mal de tête, qui se faisoit ressentir principalement au sommet, dont la sensation étoit telle que si on lui enfonçoit un clou dans cette partie: quelques envies de vomir, des frissons passagers, des grouillements d'entrailles, des bâillements fréquents, de légères syncopes se succédoient mutuellement: le pouls foible & petit, avec quelques légers soubresauts dans le poignet, les urines claires & limpides, &c; enfin tout cet ensemble de symptômes me firent prononcer hardiment que c'est un accès hystérique, une attaque de vapeurs. On m'allegue des causes reconnues par son médecin ordinaire: je ne m'arrête point à des épaissis-

sements, à des diminutions de menstrues, qui ne sont pas avérées; à des fièvres d'accès à la tête, & autres causes de ce genre; je persiste dans mon sentiment; & je prescris des antispasmodiques, tant relâchans que sédatifs, & légèrement narcotiques. Le reste de la soirée fut en effet assez tranquille pour la malade, la nuit fut à peu près de même; mais, dans la matinée, les mêmes symptômes se montrent avec vigueur; quelques légères convulsions les accompagnent, avec un assoupissement assez fort. Je ne vois encore rien d'assez extraordinaire, que cette maladie ne puisse occasionner; je fais pourtant raser la tête; j'ordonne des frictions seches, & que la malade soit plongée dans un bain tiède: les convulsions augmentent; on se presse, on plonge la malade dans le bain: point de soulagement, la figure change en mal, le pouls se perd; on sort la malade du bain, & elle expire. J'arrive dans le moment: on ne doit pas demander quelle fut ma surprise, mais jugez de ma consternation. Je fais garder le cadavre au-delà de vingt-quatre heures: on se détermine à faire l'ouverture du crâne, & on trouve immédiatement derrière le sinus frontal droit une hydatide de la figure d'un œuf de poule, mais beaucoup plus volumineuse, enchaînée dans la substance même du cerveau;

elle étoit remplie d'une humeur claire & gélatineuse ; on ne découvrit rien autre , & on ne chercha point dans les autres cavités.

RÉFLEXION. Cette hydatide a-t-elle été la cause unique & essentielle de la maladie, comme de la mort de la malade ? Je le crois ; les exemples en ce genre seroient aisés à montrer, d'après Werpfer & Morgagni. Il ne peut pas impunément se former une tumeur aussi considérable dans la substance du cerveau ; la douleur de tête habituelle étoit due à l'accroissement de la tumeur ; & la douleur vive & fixée au sommet de la tête étoit l'effet de la pression de la partie postérieure de la tumeur, puisque la malade, dans l'exacerbation, penchoit constamment sa tête sur le devant. Cette maladie auroit-elle pu être guérie, ou l'événement prévu ? Plus de circonspection de ma part ne m'auroit pas exposé au blâme bien mérité par ma présomption. Le trépan auroit-il été le moyen curatif ? Mais il falloit des signes vrais & non équivoques pour déterminer la malade & le médecin. Fût-on parvenu à vider ce sac ? L'issue en étoit-elle plus assurée ?

IX^e OBS. Un jeune homme de vingt-quatre ans reçoit un coup de pierre un peu au-dessus du nez, presque au milieu du front ; la plaie est d'environ quinze lignes de

de longueur sur la moitié de largeur : l'os est fracturé, & un éclat de la pierre, qui est une espece de tuf assez friable, reste enchâssé dans la plaie & l'épaisseur de l'os. Le blessé, après avoir lavé sa plaie dans une fontaine voisine, reste chez lui quatre ou cinq jours sans éprouver aucun accident ; au bout de ce temps il est visité par le chirurgien de l'hôpital, qui le fait transporter sur le champ, jugeant bien du danger auquel étoit exposé le blessé ; &, n'ayant pu enlever la pierre enchâssée, demande tout de suite une consultation. Malgré que le malade ne parût pas fort ému de cet accident, & qu'il ne se montrât encore aucun symptôme effrayant, le coup fut jugé très-grave & très-dangereux : on demande d'employer de nouveaux moyens pour enlever la pierre, & parvenir à mieux connoître sa figure & son volume, & les effets de la fracture. La pierre enlevée, le malade, dit-on, sera à l'abri des accidents, parce qu'on pourra facilement enlever les esquilles ; & la tête du malade, retenue d'une manière déclive, permettra aisément l'écoulement du sang extravasé, ou de l'humeur purulente, si elle est formée. Un autre parti demande qu'on applique une, deux ou trois couronnes de trépan, soit pour faciliter la sortie de la pierre, soit pour reconnoître si la fracture s'étend bien loin dans la table interne, que la vi-

gueur du coup fait soupçonner dans un mauvais état. Le premier avis, plus nombreux, l'emporte, dans l'idée encore que si des accidents graves paroissent, on sera bien à temps d'appliquer le trépan. Enfin on enleve la pierre, par le moyen d'un élévatoire simple ; il sort quelque peu de sang de la plaie ; on enleve même quelques esquilles fort petites, & la sensibilité du malade n'est pas extrême ; on panse la plaie à l'ordinaire, qui commence bientôt à suppurer : il ne se montre point d'accidents fâcheux ; le malade est bien, & il est à un régime assez sévère ; dix jours après la consultation ou environ, le malade tombe dans une affection comateuse, avec une sorte d'insensibilité ou d'imbécillité, qui se termine au bout de vingt ou vingt-quatre heures par une mort comme subite.

On fait l'ouverture du crâne : la fracture de l'os répondant à la plaie est longue d'un pouce, sur un demi-pouce de largeur ; sa situation est un peu oblique & s'étend du côté gauche de l'apophyse nasale, à une des fosses nommées coronales, un peu au-dessus des sinus frontaux ; la table interne de l'os, sur les bords de la fracture, présente la place de petites esquilles détachées ; le lobe du cerveau qui répond à la fracture, ainsi que ses membranes propres, sont dans un état de suppuration considérable, suppuration qui s'étend à la dis-

tance de quatre travers de doigts ; la partie est comme livide & gangrenée ; on y trouve aussi une esquille implantée très-considérable. Mais ce qu'il faut noter , c'est qu'à un pouce ou un pouce & demi de distance au-dessus de la plaie , on remarque à la partie externe de l'os un enfoncement considérable ; d'environ deux lignes de profondeur dans le milieu , un pouce & demi de longueur , & demi-pouce de largeur ; on y reconnoît une ancienne fracture , plus considérable même que la dernière ; la couleur de l'os en est altérée , & comme ecchymosée dans tous les environs , ce qu'on ne voit pas à la nouvelle fracture ; dans la partie interne de l'os répondant à cet enfoncement , on voit une proéminence de l'os qui paroît une exostose au premier abord , mais qui par l'examen n'est que la pièce d'os détachée & enfoncée par la cause de la fracture ; cette pièce d'os paroît avoir tenu par sa partie inférieure ; son épaisseur dans sa partie supérieure est de deux lignes. Cette fracture , guérie par la seule nature , sans qu'aucun accident parût , date depuis environ dix ans avant la seconde fracture.

RÉFLEXION. En se contentant d'enlever l'éclat de pierre enchâssée , on ne satisfait pas à l'indication principale ; la violence & la singularité de ce coup devoit

faire soupçonner que les esquilles implantées dans la dure-mere ne pouvoient jamais être reconnues & enlevées en entier par l'ouverture de la plaie & de l'os ; & les accidents qui devoient en être la suite ne pouvoient pas être prévenus par aucune espece de situation du malade ; il n'y avoit que deux ou trois couronnes de trépan qui pussent faciliter les moyens de satisfaire aux véritables indications. Mais on peut dire généralement que l'opération du trépan est trop appréhendée, quoique ce qu'en a dit M. Quesnay, & les travaux de MM. Garengot & la Peyronie , dussent bien rassurer sur les craintes de cette opération : on peut aussi avancer encore que les plaies & coups reçus à la tête, sont aussi trop négligés ; les preuves & les exemples malheureux n'en sont que trop fréquents ; mais il faut convaincre & persuader des personnes qui ne craignent point ; & ne veulent rien croire.

Je ne crois pas qu'on doive tirer de bonne foi, de la relation de la premiere fracture, antérieure de dix ans, aucune induction contre ce que nous venons de dire en faveur de l'opération du trépan ; les suites d'une pareille détermination seroient trop dangereuses. Les exemples en ce genre ne doivent qu'inspirer aux médecins leur con-

fiance dans les ressources de la nature; cette mere féconde en ressources, que nous devons toujours admirer & imiter, demande, veut & exige que l'artiste l'aide, la favorise, & lui facilite des moyens auxquels elle ne pourroit suffire, principalement dans les cas que nous venons de rapporter.

Je finis ici, mon cher confrere, mes observations & mes réflexions. Combien d'écueils! combien de dangers pour un jeune artiste! Heureux mille fois, si ces observations, & les aveux que j'ai faits, prémunissent quelqu'un, & lui font éviter ces suites & ces événements malheureux & inattendus qui pourroient, en affligeant son cœur, lui inspirer assez de dégoût pour priver le public des talents que des premiers essais malheureux étoufferoient à leur développement! Qu'ils n'oublient donc jamais le conseil de Baillou : *Non ita secturos esse oportet, quin semper aliquid sinistri pertimescamus, ut omni nos calumniâ liberemus; multa enim bonos medicos latent...* (Epidem. Lib. 2.)

O B S E R V A T I O N

Sur la guérison d'un chien, par le moyen de l'eau de Luce, qui depuis soixante heures avoit été mordu par un serpent.

à sonnettes ; par M. LABORDE, Médecin à Cayenne.

Quod ratio non suadet, temeritas adjuvat. CELSE.

La Guiane est un pays humide & marécageux : les serpents y sont fort communs, attendu que le pays est peu habité. On en connoît de plus de trente especes. Dans ce nombre, on en cite sept à huit dont la morsure est mortelle. Je ne puis fournir, malgré mes recherches & plusieurs voyages, d'autre preuve de ce fait, que celle qui regarde le serpent à sonnettes, ou à grages, comme on l'appelle ici. Une observation donnée par M. Bajon atteste qu'un Negre a été guéri de la morsure de ce dernier par le moyen de l'eau de Luce ; elle est consignée dans les Journaux de Médecine. Le cas suivant fournit une preuve bien forte de l'efficacité de ce remède.

Lés affaires de service m'ayant appelé au camp de Kourou, le 2 Novembre 1773, (lieu distant de douze lieues de la ville de Cayenne,) la curiosité m'engagea d'aller voir un certain M. Delahaie, surnommé Robinson, par la conformité de sa vie avec celle du héros du roman. Ce solitaire étoit absent ; sa maison n'ayant ni porte, ni fenêtres, ni cloison, je n'eus pas de peine d'entrer sous le couvert. Une chienne chérie étoit étendue de son long au milieu de l'ap-

partement, enflée comme un ballon, sans autre mouvement que celui de sa queue qu'elle remua à mon approche différentes fois. Le maître que j'avois vu la veille, m'avoit instruit de son malheur. L'état de cette chienne me pénétra le plus sensiblement. Je pris la résolution de hasarder les secours de l'art, quoique la mort fût à la porte. En retournant au camp, je rencontrai Robinson sur mes pas. Il réclama mon aide : je l'engageai à me suivre dans la maison du commandant, chez qui je logeois. Chemin faisant, il me raconta l'aventure de sa chienne ; non pas sans y mêler des larmes, tant pour la perte de deux chiens qui étoient morts l'avant-veille, du même accident, que pour les risques de celle qui restoit, qu'il jugeoit sans ressource, ainsi que moi.

Robinson ne vit que de gibier : ses chiens, continuellement en exercice, valent une boucherie ; le fusil lui devient inutile. Le solitaire se promenoit aux environs de sa case, après un copieux souper. Il n'y avoit pas de vin sur jeu ; jamais il n'en est entré dans cet hermitage. Ses chiens, qui jamais ne le quittent, étoient, par malheur, de la promenade. Détestant l'oisiveté, à l'exemple de leur maître, ils fouillèrent dans le hallier, où ils rencontrèrent un serpent à sonnettes. Ils avertirent le maître. Celui-ci,

n'ayant pas bien compris les signaux, crut avoir affaire à un quachi, ou coati; (*vulpes minor, rostro superiori longiusculo, caudâ anulatim ex nigro & rufo variegatâ.* BAR.) Le combat fut bientôt engagé. Les trois assaillants furent renversés à la première charge, se rallierent, revinrent à l'assaut : le serpent, sans perdre un pouce de son terrain, se défendit avec un courage des plus intrépides; blessa en différents endroits les trois combattants, qui, ayant perdu leurs forces, se réfugierent entre les jambes de Robinson, pour se faire panser. Celui-ci, qui avoit entendu le bruit des grelots, qu'il compare au bruit que fait la cigale quand elle chante, vit son erreur, mais trop tard; il sonna la retraite. Peu expert en médecine, il abandonna ses trois blessés à la nature. Cette sage mere a fait voir que ce cas n'étoit pas de son ressort : l'un des blessés est mort en cinq heures, l'autre n'en a vécu que six. L'un & l'autre sont devenus fort enflés, refusant toute sorte d'aliment & de boisson, ayant des foiblesses réitérées. Le troisième qui restoit, éprouvoit, quoique plus foiblement ou plus lentement, les mêmes accidents. Il avoit été mordu sous le cou & à la levre supérieure. Ses yeux étoient fermés, sa respiration courte, fort enflé de tout le corps, sur-tout de la tête; ne faisant d'autre mouvement qu'avec sa

queue, qu'il remua un peu en différentes fois. Il y avoit soixante heures depuis la fin du combat. Le chirurgien du poste lui avoit envoyé quelques prises de thériaque ; il avoit aussi pris de l'huile d'olive ; le tout sans aucun effet.

Je mêlai une cuillerée d'eau de Luce dans un verre de vin rouge ; j'agitai le tout dans une fiole , pour être divisé en trois doses , dans l'espace de six heures : de plus , qu'on frotteroit avec le même remede , les endroits blessés. Le tout fut ponctuellement exécuté. En moins d'une heure , le chien parut avoir repris la connoissance ; il se remua. Avant la troisieme prise , il étoit debout , se traînoit. Huit heures après , il mangea de la soupe ; l'enflure & tous les accidens se dissipèrent. L'état naturel est revenu si promptement , que le sixieme jour , la chienne est venue en chaleur , & s'est fait remplir.

Nous avons des observations qui nous prouvent que ce remede est efficace contre la morsure du serpent à grages, *serpens echinatus*. BAR. Il a six pieds de long, & est très-dangereux. On a éprouvé les mêmes effets de ce remede contre la morsure de celui de la Martinique & de Sainte-Lucie ; de même que contre le venin de la vipere en France. J'observerai , en passant , que je n'ai point apperçu de gangrene aux en-

droits mordus par le serpent à sonnettes ; au contraire de celui de la Martinique : avant un quart d'heure , la partie devient noire & gangreneuse.

Les cas de morsure par d'autres serpents , sont très-rare dans ce pays , en supposant qu'il en existe. Il n'en est pas de même des deux especes dont j'ai parlé. Le bétail qui va pâtre dans les bois & dans les marécages , est souvent mordu : la mort s'en suit toujours , faute de secours. Il y a apparence que c'est par des serpents à grages ou à sonnettes ; l'eau de Luce devrait être employée.

Le serpent à corail a aussi son venin mortel , au rapport d'un de mes Negres , qui a vécu long-temps parmi les Indiens. Un Indien fut mordu , & mourut deux jours après : le sang lui sortoit par les oreilles , le nez , la bouche & les yeux.

On doit s'appercevoir , dans le traitement du chien malade , que la dose du remède n'a pas été épargnée. Je crois qu'il convient d'en user de même en pareilles occasions , quand bien même le mal n'auroit pas fait autant de progrès.

Quand on connoît le peu de facultés des habitants de cette colonie , & le peu de précautions qu'ont la plupart , de se munir des choses les plus nécessaires à leur conservation , on ne doit pas espérer qu'ils

aient chez eux un antidote aussi précieux. En pareil cas, je leur conseillerois d'exprimer dans du vin, ou de l'eau, à son défaut, plusieurs zests d'oranges ou de citrons, & de le faire bouillir, en réitérant plusieurs fois la dose. On pourroit faire piler aussi des feuilles d'oranger, de citronnier, de basilic sauvage, de moujoly, qu'on trouve par-tout, ensemble ou séparément; verser dessus deux ou trois gobelets d'eau chaude, & en faire boire un verre de temps en temps. L'expérience décidera de l'efficacité de ce dernier remède.

L E T T R E

De M. TERRIS pere, médecin à Bon-nieux, dans le comtat Venaissin, contenant quelques Observations sur une Lettre de M. EMPEREUR, insérée dans le Journal d'Octobre 1773.

Ce n'est pas sans quelque surprise, Monsieur, qu'en parcourant votre Journal du mois d'Octobre dernier, je me suis vu compromis, & assez peu ménagé, dans les observations de M. Empereur, jeune médecin de Saint-Saturnin en Provence, sur la maladie d'une personne célèbre. Il débute par m'appeler *vieux médecin*. Je ne sçais pas ce qu'il entend par-là : peut-être ne s'est-il pas en-

tendu lui-même ; car personne n'ignore que ce titre est tel , qu'il sera fort heureux si on le lui donne à mon âge , & si on ne dit pas alors de lui qu'il est encore jeune homme , & très-jeune médecin.

Il ajoute que je n'ai point connu la maladie en question , & qu'au lieu de la détruire , je n'ai fait que l'aigrir. Pour éclaircir cette imputation , & mettre chacun à portée d'en juger , je ne suivrai point la file d'observations dans lesquelles l'auteur semble prendre plaisir à se contempler & à s'abuser. Quand je prends la plume , les malades ne tardent pas à me la tirer des mains , & ils ne me laissent pas le loisir de m'endormir sur des écrits prolixes ou romanesques. Je me hâte donc d'en venir à l'état du malade , pour laisser décider aux autres si la marche que j'ai suivie n'a pas été celle que m'ont dictée la nature , la maladie & la prudence.

Il est d'abord bon d'observer qu'il s'agit d'un malade illustre , qui avoit reçu de la nature les plus grands talents , qui les cultivoit avec le plus grand soin , & en faisoit le plus brillant usage. Lorsque j'arrivai chez lui , je le trouvai levé , mais extrêmement fatigué par des cardialgies , vomissements & hoquets , qui revenoient presque avec les heures. Le pouls étoit fort fréquent , élevé , & un peu tendu. Je conclus qu'il y avoit

de la fièvre ; & , quoique le malade eût été saigné le matin , jé le fis encore saigner sur le champ.

Le jeune docteur , qui étoit à ses côtés , me dit que le pouls que je lui trouvois , n'étoit que son pouls ordinaire , & celui qu'il avoit en santé ; que sa maladie avoit commencé par une légère dysurie , qui avoit bientôt cédé aux bains domestiques ; & que ce qui lui restoit , n'étoit qu'une maladie de vapeurs.

Je tirai de ces assertions ce qu'il pouvoit y avoir de vrai , & je convins que le malade étant un grand génie , il devoit avoir les nerfs fort sensibles : mais , par le privilege de *vieux médecin* , étendant mes vues un peu plus loin que notre jeune homme , qui n'alloit jamais au-delà des premières surfaces , je lui fis entrevoir qu'il étoit bien difficile que le pouls ne se ressentît du dérangement presque universel de l'économie animale ; que , de plus , on ne devoit pas regarder ce mal comme des vapeurs simples , mais comme des vapeurs *cum materie* ; que les humeurs qu'il vomissoit étant toujours vertes , le tempérament bilieux & le grand travail d'esprit devoient nous faire accuser une abondance de matières bilieuses dans la masse générale des humeurs ; que , dans le commencement , ces matières , alliées avec l'urine , avoient causé la

dysurie , & qu'ensuite , s'étant jettées dans l'estomac , elles occasionnoient tous les défordres que nous avions sous les yeux ; & que nous devions nous en tenir aux délayants & aux adoucissans. C'est pourquoi la tisane de poulet nitrée , la limonade , les fomentations , furent presque les seuls remèdes que nous employâmes. Si ces conjectures sont hasardées , & ces remèdes capables d'irriter , comme le veut l'observateur , il faut convenir que la nature des choses est bien changée depuis quelque temps. Je conseillai encore vingt grains de sel d'absynthe , dans une cuillerée de suc de limon.

Cependant le mal demouroit toujours plus fort que les remèdes ; le malade s'affoiblissoit de plus en plus. Nous nous aperçûmes de quelques disparates , & de soubresauts dans les tendons des poignets. Cela me fit craindre que les matieres n'engorgeassent le cerveau ; & je proposai trois grains de tartre émétique , dissous dans un grand gobelet d'eau de poulet , dont nous ferions prendre une cuillerée à bouche toutes les heures , dans un verre de tisane de poulet , pour déterminer les humeurs à sortir par les selles. L'effet de ce remède n'ayant point répondu à notre attente , nous l'interrompîmes , & il en resta la quatrième partie. La nuit suivante , le malade

tomba dans un assoupissement carotique.

Jusqu'ici, il avoit toujours bien uriné ; comme en parfaite santé ; & cela est constaté au point d'être avoué par le jeune médecin ; (*voyez* les Observations , pag. 317 ; 318 , 319.) Ses urines étoient louches , & non claires & limpides , comme l'avance notre observateur. Le lendemain , je demandai encore si les urines couloient ; & l'on me répondit , comme le jour précédent , qu'il en étoit tout mouillé.

Néanmoins madame son épouse me pria d'examiner sa vessie , parce que le malade , ayant été , par intervalles , sujet à de légères ardeurs d'urine , lui avoit dit que , comme son pere , il ne mourroit que de la pierre. Le jeune médecin joignit ses sollicitations à celles de la dame , & m'ajouta qu'il craignoit qu'il n'y eût un *stéatôme* ou une *corrugation* dans les membranes de la vessie. Ayant donc palpé la région hypogastrique , je trouvai la vessie fort distendue. J'en augurai & je dis que le malade avoit une ischurie , & qu'il falloit le faire sonder au plutôt.

Cette proposition fut une énigme inexplicable pour notre jeune praticien. Il avoit beau consulter sa science peu âgée & sa verte capacité , il n'en recevoit point de réponse , & il ne pouvoit comprendre comment , dans une ischurie , un malade pou-

voit être baigné d'urine ; & il fallut que ma vieillesse lui enseignât que cela se faisoit par regorgement.

Comme les chirurgiens n'étoient pas à portée , & qu'il fallut les envoyer querir , je conseillai en attendant de faire prendre au malade trois prises de crème de tartre , d'une drachme chacune , à la distance d'une heure d'une prise à l'autre , & je partis pour me rendre auprès d'un autre malade de considération.

L'effet de ce remède fut tel , qu'à mon retour le lendemain je trouvai que le malade s'étoit vidé copieusement & de telle manière , que le jeune médecin , pour qui tout étoit surprise , avoit dit qu'il y avoit *une crise heureuse*.

Pour mettre le comble à son étonnement & la vérité dans tout son jour , les chirurgiens arriverent , sonderent le malade : l'évacuation fut abondante : l'hypothese du *stéatome* & des *corrugations* tomba en ruine ; & il fut manifeste que dans la vessie il n'y avoit point d'autre mal que l'ischurie. M. *Pamar* , que sa profonde théorie & sa brillante pratique doit faire regarder ici comme un oracle , l'attesta à Madame , & la rassura parfaitement à cet égard.

Le malade étoit néanmoins fort affoibli. J'étois forcé de me rendre ailleurs. J'ordonnai un lavement fait avec la décoction de kina ,

kina, de camomille & de chicorée, pour tâcher de donner un peu de ton aux solides relâchés ; & je partis après avoir conseillé au jeune médecin de laisser agir la nature, & de ne pas l'accabler de remèdes.

D'après cet exposé, il n'est personne qui, malgré le ton & l'air que se prête l'observateur, ne voie dans sa pratique un jeune initié, qui n'a ni l'intelligence des mystères, ni le fil du labyrinthe dans lequel il commence à marcher ; il s'étourdit au moindre bruit ; il se trouble au moindre détour : dans son embarras, il se tourne de tous côtés pour se retrouver ; il voit tantôt des *vapeurs*, tantôt un *stéatôme*, bientôt des *corrugations* ; en un mot, il voit tout ce qui n'est pas & rien de ce qui est. Enfin la sonde prouve l'ischurie, contre laquelle ses grandes connoissances s'étoient tant révoltées. Aujourd'hui, passant d'une extrémité à l'autre, il ne voit plus qu'ischurie, quoiqu'elle n'ait été produite qu'à la suite de l'affection soporeuse, par l'atonie des fibres nerveuses & musculaires de la vessie ; il la place par-tout, & la reconnoît pour cause des cardialgies, vomissements & hoquets, symptômes qu'il ne regardoit dans leur temps que comme des vapeurs. L'urine sortoit alors librement & en plein canal, comme en santé. Il en convient, comme nous l'avons déjà remarqué. (*Voyez les*

pages citées de son Mémoire.) N'importe : l'urine , selon lui , regorgeoit malgré cela dans la masse du sang : son imagination n'est plus frappée que d'urine , & il ne voit rien autre.

Il détaille dans son observation la conduite qu'il a tenue. Il peut avoir agi selon les regles de notre art , je veux le croire ; mais les remedes les mieux indiqués ne réussissent pas toujours selon nos souhaits ; ce qui ne s'est que trop vérifié en la personne de notre illustre malade , au grand regret de tous ceux qui avoient l'honneur de le connoître.

Vous jugerez , Monsieur , qu'en me permettant cette réponse , ce qui est bon pour une fois , je n'ai pas prétendu me mesurer avec l'athlete que je combats. La nature , l'âge & le public nous ont placés de concert dans les incommensurables. J'ai encore moins prétendu critiquer , satiriser , dénigrer ; mes succès me dispensent d'avoir recours à de pareilles armes , & mon caractère seul les dédaigneroit.

Si je n'avois eu égard qu'à moi-même j'aurois tranquillement fermé l'oreille à ce frivole bourdonnement ; mais j'ai cru devoir autre chose à la confiance dont m'honore le public , & je n'ai pu me refuser à ce qu'ont exigé de moi des personnes que j'estime & que j'aime.

Je me flatte, Monsieur, que vous m'accorderez la grace de placer cette réponse dans un de vos premiers Journaux, & suis avec respect, &c.

L E T T R E

Adressée à M. ROUX, &c. par M. LE FEBVRE, écuyer, docteur en médecine, sur la Manière de préparer un chocolat antivénérien.

MONSIEUR,

Depuis que le disciple du grand Boerhaave a mis en crédit, & par ses soins & par son expérience, le mercure sublimé corrosif pour la cure du vice syphillitique, les Storck, les de Haen, les Pringles, les Cren, les Depresse, &c. qui, à son exemple, en ont aussi reconnu l'efficacité, ont cherché à le rendre encore plus ami de l'humanité, en portant sa dulcification au plus haut degré de possibilité. Les uns ont dissous ce sel mercuriel dans l'esprit-de-vin, les autres dans l'esprit de froment, les autres dans l'eau distillée; ils ont jeté ces solutions dans des tisanes d'althæa, d'orge, de mauves, de gaïac, de falsepareille, &c. La plupart ont fait des sirops avec ces végétaux; mais ces additions n'étoient que pour émousser les aiguilles de ce corrosif, & masquer le goût

métallique & nauséabonde qu'il laisse après lui, ce qui en rend, à bien des personnes, l'usage désagréable, ou même impossible. J'ai travaillé comme les autres, j'ai voulu unir l'agrément à l'utilité de ce remède; je l'ai trituré avec des huiles essentielles que j'ai brûlées ensuite, je l'ai mis en sirop, &c. On peut voir ces différentes préparations dans une brochure intitulée : *Méthode familière pour guérir les maladies vénériennes, avec les recettes des remèdes qui y sont propres*, qui se trouve à Paris, chez d'Houry, libraire, rue de la vieille Bouclerie; mais j'avoue que ces préparations ne m'ont point paru assez satisfaisantes, & que le goût métallique prédominoit toujours. Ce n'est que depuis l'impression de cet opuscule que je suis parvenu à couronner mes recherches. Je me hâte d'en faire part au public, quoique je doive incessamment lui en présenter une seconde édition, d'après l'accueil favorable qu'il a fait à la première, & à laquelle j'ajouterai l'analyse de tous les ouvrages qui ont été écrits sur la maladie vénérienne, depuis 1740 jusqu'à nous, pour servir de suite à M. Astruc. C'est un chocolat qui fait l'exipient du sublimé; & voici comme il se prépare.

Chocolat anti-vénérien.

R[℞]. Pâte de cacao caraïque. . . . lb. j S.

Cacao des Isles. . . . ℥ iiij.

Sucre en poudre fine. ℥ j S.

Extrait d'orge mondé. ℥ iv.

On met le tout sur une pierre à chocolat, on y place une poêle de braise bien allumée & suffisamment couverte de cendres, de sorte que la chaleur puisse ramollir les pâtes dans l'espace de neuf heures. On met ce mélange dans une bassine d'argent, que l'on tient sur les cendres chaudes. On broie cette pâte peu à peu : alors on mélange le tout. On sépare la masse en quatre parties égales, que l'on a soin de tenir chacune, quoique séparées, dans un endroit chaud.

℞. *Sublimé corrosif.* gr. xvj.

Esprit de froment q. i. pour
tenir le sublimé en dissolution.

Baume du Pérou liquide. . . . ℥ iv.

Pâte de cacao pp. ℥ xiv.

Sucre en poudre fine. ℥ ij.

Ce sucre sert à faire, avec le baume du Pérou, un *oleo-saccharum* : on y ajoute le sublimé dissous, & on incorpore le tout dans la pâte de cacao. On fait ce dernier mélange dans un vaisseau de porcelaine de Seve, & le pilon doit être de même matière. On divise la masse en seize tablettes.

On prend ce chocolat au lait ou à l'eau clarifiée. On rape la quantité que l'on doit

prendre , on la jette dans une cafetiere de faïance ; on fait bouillir dans une autre cafetiere le lait ou l'eau , on le verse sur le chocolat , on prend un moulinet de bois , & on le bat pour l'épaissir un peu. Chaque tablette est de quatre prises , une dose ordinaire pour un jour ; mais , comme il y a des cas où l'on ne doit pas en prendre une dose entiere , on consultera à cet égard la petite méthode indiquée ci-dessus , parce qu'une prise de chocolat est à l'instar d'une cuillerée de sirop.

Vous voyez , Monsieur , les différents avantages que ce chocolat réunit : 1^o il ne laisse absolument aucun goût de sublimé après lui , & il est agréable ; 2^o on peut le prendre en face de l'univers ; 3^o il porte avec lui de puissants correctifs ; ce qui met le malade à l'abri des mauvais effets qui peuvent résulter de son usage , s'il ne buvoit point de tisane mucilagineuse ; 4^o enfin , un voyageur sans aucune gêne peut se charger de son traitement. On me dira peut-être que cette invention n'est pas difficile , qu'on connoît depuis long-temps le cacao , l'orge & l'efficacité du sublimé dissous dans l'esprit de grain , qu'un auteur qui a écrit sur les maladies vénériennes dit qu'on peut prendre la solution de sublimé dans une tasse de chocolat ; mais personne avant moi ne s'est avisé de faire , avec les choses

que je viens de nommer, un seul corps dont l'usage fût de guérir. Au surplus, je prise peu le mérite d'être inventeur, je l'abandonne même à qui voudra me le disputer, & je me contente de la récompense qu'un homme honnête trouve dans son cœur lorsqu'il peut être utile à l'humanité; &, quelque petite que puisse être cette découverte, je suis sûr que si bien des gens s'en étoient avisés aussi-bien que moi, il n'eussent pas manqué de la tenir secrète, & d'en faire la base de leur fortune.

Je suis, &c.

LE T T R E

De M. LE MERCIER, maître en chirurgie à Craon en Anjou, à M. ROUX, &c. sur quelques Caries de la mâchoire inférieure.

Ce n'est que depuis très-peu de temps, Monsieur, qu'un médecin de mes amis me procure le Journal de Médecine. J'ai lu dans celui de 1770 un Mémoire de M. Jourdain, dentiste, sur le traitement des stases purulentes qui avoisinent les mâchoires, & de la carie de ces parties.

Sa méthode, dans ces circonstances, est d'opérer plutôt par l'intérieur de la bouche, qu'extérieurement, toutes les fois qu'il n'y a pas de contre-indications, ce dont il abandonne la connoissance aux lumières des

praticiens ; car il a bien senti qu'il n'étoit pas possible d'établir une règle générale sur la manière de dilater les dépôts, de quelque espèce qu'ils soient , & en quelque endroit qu'ils se fixent ; aussi s'est-il bien gardé de dire que sa manière de traiter n'admit aucune exception , comme l'en a accusé quelqu'un qui n'a point entendu son Mémoire , quoique très-clair & très-bien raisonné.

M. Jourdain devoit s'attendre à trouver des contradicteurs ; c'est le sort de tous les praticiens qui ont le mérite de perfectionner les méthodes anciennes, ou d'en inventer de nouvelles. Combien M. Louis n'a-t-il pas eu de peine à vaincre le préjugé qui s'élevoit contre sa méthode d'opérer le bec-de-lièvre ? par combien d'heureuses expériences n'a-t-il pas fallu qu'elle fût prouvée avant qu'on lui donnât la préférence sur la méthode ancienne ?

Les mêmes succès prouveront celle de M. Jourdain : tous les chirurgiens conviennent que les plaies qu'on fait dans la bouche se guérissent plus vite que celles qu'on pratique à l'extérieur.

Je ne connois M. Jourdain que par son Mémoire ; mais , comme j'avois moi-même opéré par l'intérieur de la bouche avant de connoître sa méthode , je sens tous les avantages qu'en peut retirer l'humanité ; & vous me permettrez, Monsieur, de rap-

porter deux opérations qui la justifient, moins pour faire valoir mes talents; que pour rendre hommage aux siens.

Au mois d'Aout 1765; le sieur Rezé, chirurgien de Loigné en Anjou, vint me consulter sur un léger gonflement qu'il avoit à la base de la mâchoire inférieure du côté gauche. Ce gonflement étoit peu de chose en apparence: il eût été plus considérable, s'il n'eût point été accompagné d'une effusion de pus très-abondante; il en sortoit au moins un verre dans l'espace de vingt-quatre heures. Cette effusion étoit occasionnée par l'extraction de la première des molaires qui avoisine la canine. Le sieur Rezé se l'étoit arrachée lui-même sans éprouver de douleur. Huit jours après l'extraction, un bruit que fit sa mâchoire au moment où il mangeoit, lui fit croire qu'elle se brisoit; & quoiqu'il ne pût s'en assurer parfaitement, ce soupçon l'inquiétant, il consulta avant d'avoir recours à moi, & ne reçut aucune décision. Cela n'étonnera point ceux qui savent combien les grandes maladies sont traitées superficiellement dans les petites villes de provinces.

Je l'avouerai, je fus surpris, en voyant le malade; de la quantité de pus qui lui sortoit par l'alvéole lorsqu'il faisoit mouvoir la mâchoire inférieure. Cette grande déperdition le jettoit dans l'épuisement. Je l'examinai, & l'interrogeai quelque temps sur sa

situation. Je craignois l'existence de quelque virus ; il m'assura qu'il n'y en avoit point, & qu'il avoit seulement eu autrefois des dartres. Je lui proposai de sonder l'alvéole ; il y consentit. Sur le champ je portai un stylet par cette plaie fistuleuse ; je le fis passer à plusieurs reprises sans lui causer de douleur ; la pointe de l'instrument traversoit l'os , & se rendoit sensible au toucher , extérieurement , sous la peau. La mauvaise qualité du pus , & le passage de la sonde , étoient des signes certains de la carie. Le malade persista à me dire que sa mâchoire étoit fracturée ; cependant il n'en étoit pas entièrement certain , parce qu'il croyoit qu'il n'y avoit que les causes extérieures qui pussent occasionner des fractures. J'y fus moi-même trompé , voyant la mâchoire dans son état naturel , & les dents de niveau. Enfin , après un sérieux examen , je m'assurai de la solution entière des deux tables & de celle de l'os , par la mobilité , quoique peu sensible , de ses deux pièces. Lorsque je fus convaincu du désordre de l'os , quoique je ne pusse déterminer jusqu'où il étoit vicié , je demandai au malade s'il vouloit que je l'opérasse ; il s'y résolut.

Boerhaave , dans ses Aphorismes , & tous les praticiens avec lui , conseillent , dans quelque espèce de carie que ce soit , de dilater le plutôt possible , afin d'extraire les pièces détachées du corps principal. Si l'on n'y réussit

pas sur le champ, ce qui est assez ordinaire; les incisions donnent plus de facilité pour porter les remèdes indiqués pour l'exfoliation des corps devenus étrangers; ou l'on s'oppose avec plus d'aisance aux progrès que la carie pourroit faire, en usant des moyens indiqués par les auteurs.

Je commençai par les remèdes généraux, que le malade refusa cependant de continuer le temps que je jugeois absolument nécessaire. Le troisième jour je l'opérai extérieurement, pensant qu'il étoit impossible de le faire par l'intérieur de la bouche; je fis l'incision à un travers de doigt de la symphise du menton: cette coupe alloit vers l'angle de la mâchoire. J'ignorois l'étendue de la carie. Mon dessein étoit de la poursuivre jusqu'où elle s'étendrait. Le cinquième jour, j'ôtai sans difficulté & sans causer de douleur au malade, une partie de la table extérieure, de l'étendue de deux travers de doigt. Cette pièce d'os alloit gagner en ligne directe l'angle de la mâchoire.

Par les dilatations convenablement faites, je pansois facilement la plaie; & j'étois à même d'observer ce qui se passoit dans l'intérieur. L'impatience que le sieur Rezé avoit de retourner à son village ne me permit de le traiter que quinze jours, & il ne me fut pas possible de le guérir dans ce court espace de temps. Un chirurgien de son voisinage suivit cette cure, & elle fut

fix mois à s'opérer. Il ne lui reste d'autres suites qu'une cicatrice profonde, qui le défigure peu aujourd'hui.

On s'étonnera peut-être, que dans une carie de cette nature, les deux tables ne se soient pas exfoliées, puisque j'ai dit que la mâchoire étoit mobile dans l'endroit fracturé par la carie, & que j'avois tiré une lame de la table externe, sans en enlever de la table interne. Mais il est possible que, pendant le traitement, il soit sorti plusieurs esquilles de l'une & de l'autre table. J'ajouterai à cette raison, que certainement le périoste qui couvre la mâchoire intérieurement, je veux dire du côté de la bouche, étoit encore dans son entier & sans altération, ce qui doit avoir facilité la cohésion des molécules du suc nourricier, propres à la formation du cal & à la soudure des pièces désunies. Par cette manœuvre naturelle, ce qui étoit vicié de la table interne est sorti avec la suppuration; à la fin la soudure des os, la cicatrisation des chairs & des téguments s'est faite. Ceux qui étoient présents lorsque je fis l'opération, sont M. La Vallée, médecin; MM. La Forge & Jamet, chirurgiens.

Au mois de Juillet 1770, la dame Bouilledé, femme du messager de Laval à Craon, demeurant au bourg de Coffé dans le Maine, vint me consulter sur une tumeur qui s'étoit formée depuis quatre mois dans l'angle de

la mâchoire inférieure du côté droit. Depuis l'existence de cette tumeur, la malade étoit sujette à un resserrement périodique des mâchoires; alors on ne pouvoit lui faire prendre que des liquides, qu'on lui couloit par le vuide que laissoient les dents qui lui manquoient. Cet état de contraction étoit fréquent, & duroit quelquefois huit jours. Il ne se faisoit sentir que lorsque le pus séjournoit & fusoit dans les interstices des muscles releveurs de la mâchoire inférieure. Le pus, par sa salure & son âcrimonie, occasionnoit l'éréthisme des fibres, qui mettoit les muscles dans une contraction forcée, qui subsistoit tant que le pus ne s'évacuoit pas par la voie de la salivation.

Au premier mal-aise qu'elle s'étoit sentie, elle s'étoit fait tirer quelques dents qui tenoient peu dans leurs alvéoles. Elle attribuoit mal-à-propos sa maladie à l'extraction de ces dents; elle auroit dû au contraire se déterminer plutôt à les faire arracher. Il y a lieu de croire que la carie des dents occasionna celle de la mâchoire; on le verra par ce que je vais dire.

La dame Bouilledé ne négligea point de se faire traiter. Tous les moyens dont on s'étoit servi jusqu'au moment où je me chargeai de l'opération, ne lui avoient procuré aucun soulagement; on lui avoit tiré quantité d'esquilles qui ne provenoient que des lames alvéolaires. Cet exposé

annonce que la maladie pouvoit remonter à plus de quatre mois. Ennuyée de faire des remèdes sans succès, elle s'abandonna quelque temps aux seules ressources de la nature, qui certainement lui auroit refusé les secours qu'elle en attendoit. Enfin M. Turcan, médecin à Laval, me l'envoya. Je l'examinai à plusieurs reprises, & l'interrogeai. Il n'y avoit aucun soupçon de virus. Je connus d'abord qu'il y avoit carie, mais j'en ignorois l'étendue, & j'étois incertain de la méthode que je devois tenir pour l'opérer. Je pris du temps pour préparer la malade. Dans ce délai, je réfléchis beaucoup sur la manœuvre que je devois tenir. Mes mesures prises, je fis l'opération par l'intérieur de la bouche. Je commençai par lui tirer une des molaires, très-saine. Je lui rasai les gencives avec un bistouri, afin de faciliter le passage de mes instruments, & d'ôter avec plus d'aisance les corps étrangers que je soupçonnois être à la base & à l'angle de la mâchoire inférieure.

On sçait que les gencives sont des corps mous, qui opposent peu de résistance dans de semblables opérations; néanmoins je crus devoir les raser, à dessein de faciliter l'extraction des pièces viciées. Je ne fus point trompé. Dès que l'entrée fut assez étendue, je trouvai une pièce d'os qui sembloit prêter aux mouvements que je faisois. Je ne me lassai point. La salive & le sang

formoient un obstacle dans l'attitude forcée où étoit la malade : ces humeurs avoient une pente facile du côté du pharynx ; la malade se refusoit à leur entrée. La toux, la situation pénible, & la répugnance qu'elle avoit à avaler ces humeurs corrompues, étoient les causes du mal-aise où elle se trouvoit, & de l'obstacle qu'il y avoit à terminer promptement l'opération.

Je fus au moins une demie-heure avant de pouvoir saisir le corps étranger. On n'en fera pas surpris, si l'on fait attention aux difficultés qui se rencontrèrent dans cette opération. Enfin je saisis la pièce d'os, & je l'amenai avec une pince légèrement courbée. Cette pièce d'os contenoit les deux lames ; elle étoit à peu près ronde, & large en tout sens comme un écu de trois livres. Elle étoit de plus hérissée sur les bords, & vermoulue en quelques endroits. Elle parut à toute l'assemblée être l'os de la mâchoire où se forme l'angle qui en faisoit partie ; en effet l'angle s'y trouvoit très-distinct. La pièce d'os extraite, je portai le doigt *index* dans le lieu d'où je l'avois tirée, pour m'assurer s'il n'y en avoit point d'autre. Je pansai la malade avec un tampon mollet de charpie, trempé dans une infusion de vulnéraire rendue détersive avec le vin & le miel blanc : par la suite, j'y ajoutai une dose suffisante d'eau vulnéraire. Je ne me

servis d'autres moyens que de ces lavages en injections que je faisois matin & soir ; ensuite j'y plaçois le tampon de charpie, imbibé de ce remède. Je purgeai la malade trois fois à la suite de l'opération. Elle jouit depuis d'une parfaite santé. La cure s'est faite en vingt-trois jours, le temps de la préparation compris. J'aurois eu moins de difficulté, & je me serois décidé plus vite à opérer par l'intérieur de la bouche, si le Mémoire de M. Jourdain m'eût été connu. Les témoins de cette opération sont MM. La Vallée & Turcan, docteurs en médecine ; MM. La Forge, Jamet & Dupâty, maîtres en chirurgie.

OBSERVATION

Sur une Plaie pénétrante dans le bas-ventre, avec lésion des intestins ; par M. BOURIENNE, chirurgien-major des armées du roi, &c. en Corse.

Au mois de Novembre 1772, un soldat d'artillerie reçut, dans un combat aussi cruel qu'inattendu, trois coups de stylet : deux furent donnés aux cuisses assez légèrement, le troisième fut porté dans la région iliaque gauche, & pénétra dans la capacité. Dans le premier moment, le blessé eut assez de force pour se rendre chez lui :

y étant arrivé , il éprouva des douleurs aiguës dans l'endroit du coup reçu ; le pouls devint petit & concentré , une sueur froide & un frisson général furent les premiers accidents. On envoya chercher M. Vau-bergue , chirurgien-major du régiment de Forêt , qui ne vint que le lendemain au matin , c'est-à-dire sept heures après la blessure faite ; il trouva le blessé dans l'état ci-dessus , la plaie étoit à deux travers de doigts de la ligne blanche , & à trois au-dessus de l'anneau des muscles du bas-ventre , & paroissoit avoir une direction oblique de gauche à droite ; la plaie ne saignoît point , & étoit en apparence des plus simples. Les premiers accidents continuèrent , le pouls devint plus fort , la chaleur se ranima ; ce qui détermina à faire deux saignées du bras au malade ; on employa les embrocations & les fomentations sur le ventre ; il reçut plusieurs lavements , & fut mis à une diète sévère. Dans les deux premiers jours les accidents n'augmentèrent point , le troisième ils parurent diminuer ; en levant l'appareil , qui étoit très-simple , on s'apperçut qu'une portion de l'épiploon étoit sortie par la plaie : on la fit rentrer , & dans le moment les matières fécales se firent appercevoir ; les pansements continuèrent à être simples , ainsi que les boissons dont le blessé faisoit usage. Du quatre

au cinquieme jour, il fut tourmenté de hoquets fréquents, de nausées, sans vomissements; il rendoit les lavements tels qu'il les recevoit; le ventre devint météorisé sans dureté. Les mêmes remedes furent continués; les excréments continuerent à sortir à chaque pansement; la quantité devint plus considérable, l'odeur & la couleur ne pouvoient en imposer. Il n'y eut point de changement aux pansements; les accidents devinrent moindres, quoique les matieres fécales fussent en plus grande quantité. M. Vaubergue jugea que la maladie seroit longue; il décida le blessé à entrer à l'hôpital de Bastia, c'étoit le douzieme jour de sa blessure; je trouvai le blessé assez tranquille, il n'éprouvoit de douleur que de temps à autre, & n'alloit à la selle qu'au moyen des lavements: les matieres sortoient toujours par la plaie. Les pansements furent les mêmes; je fis coucher le malade sur le même côté de sa blessure, ce qui favorisa un écoulement plus abondant d'excréments sans suppuration apparente; j'essayai de sonder la plaie; il ne me fut pas possible de pénétrer dans la capacité; je prévoyois qu'une dilatation deviendroit inutile, & peut-être même nuisible; & n'étant pas assez heureux de trouver la portion de l'intestin divisé, je pris le parti de laisser le malade tranquille, de continuer les panse-

iments simples, de le mettre à un régime convenable à son état ; j'abandonnai à la nature le soin de la guérison , espérant qu'il se feroit un recollement de l'intestin aux parties adjacentes. En effet, au bout de trois semaines de son entrée à l'hôpital , les matieres cessèrent de couler par la plaie ; le ventre devint dans son état naturel , sans douleur , libre ; au bout d'un mois de séjour à l'hôpital , le quarantieme jour de sa blessure , la plaie s'est trouvée cicatrisée solidement , & le malade est sorti pour retourner à sa compagnie.

Ne devoit-on pas craindre l'épanchement des matieres fécales dans le bas-ventre ? Etoit-il prudent de faire une dilatation ? Les recherches qu'on fait en pareils cas n'ont-elles pas des suites fâcheuses ? Je pense qu'il est plus prudent d'abandonner l'intestin aux soins de la nature , plutôt que de dilater la plaie & rapprocher l'intestin blessé de l'ouverture extérieure , ou d'y faire la suture ; une situation convenable , une diete sévère , des pansements méthodiques & simples ont souvent réussi : des observations à la suite des hernies incarcérées en fournissent des exemples ; & le chirurgien , dans pareilles circonstances , a été simple spectateur des ressources de la nature.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

A V R I L 1774.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. Crepuscu du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	7	12	9	27 9	27 8	27 6
2	5 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	8	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$
3	5 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
4	5 $\frac{1}{2}$	12	8 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
5	7 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
6	6	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
7	8	13	7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
8	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{3}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
9	5	8 $\frac{1}{2}$	6	27 8	27 7	27 8
10	5	11	6	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 11 $\frac{3}{4}$
11	6	13	8	28	28 1	28 1
12	6 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
13	8	16 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
14	8	16	8	28 1	28	28
15	6 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	10	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
16	10	15	9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
17	7	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	28	28
18	8	10	6	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
19	5 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
20	6 $\frac{1}{2}$	9	4	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
21	3	8 $\frac{1}{2}$	4	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
22	5 $\frac{1}{2}$	11	8	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
23	6	12	9	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
24	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	9	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
25	10	16 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1	28
26	9 $\frac{1}{2}$	12	6	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
27	7 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8
28	7	14	11	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 10
29	6	16 $\frac{3}{4}$	13	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
30	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	E. beau.	E. beau, nua.	Nuages.
2	E. pluie.	O. nuages.	Beau.
3	S. nuag. pluie.	S. nuag. pl.	Beau.
4	S-O. couv.	O-S-O. n. pl.	Couvert.
5	S. pluie.	O-S-O c. nua.	Nuages.
6	S. nuages.	S. nuag. vent, pluie.	Beau.
7	S-S-O. n. pl.	O. nuages.	Beau.
8	S-O. pl. couv.	S-O. nuages.	Beau.
9	N. couv. pl.	N. pluie.	Pluie.
10	O-N-O. pluie.	O-N-O. couv. nuages.	Beau.
11	S. nuages.	S. couv. nua.	Beau.
12	S. nuages.	S-E. nuages.	Beau.
13	E. nuages.	E. nuages.	Beau.
14	N. beau.	N-N-E. b. n.	Beau.
15	N-E. nuag.	E-N-E. c. pl.	Nuages.
16	S. nua. pluie.	S-O. couv. pl.	Couvert.
17	N. couv.	N. nuages.	Nuages.
18	N. couv. pl.	N. pluie. vent.	Pluie.
19	N. nuag. pl.	N. nua. neige.	Nuages.
20	N-O. pluie.	N. pluie.	Nuages.
21	N-N-E. nuag.	N. pl. nuages.	Beau.
22	O-S-O. pl. c.	O. couv. pl.	Couvert.
23	O. pet. pluie, couvert.	O. couvert.	Nuages.
24	O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
25	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
26	O. nuages.	N-O. couvert.	Couvert.
27	N. couv. pl.	N-E. pluie.	Pluie.
28	N-E. pluie, c.	N-E. pl. cou.	Nuages.
29	S-E. c. nuag.	E. nuag. beau.	Beau.
30	E. nuag. pl.	N. nuag. éch.	Nuages.

566 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $17\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur de 3 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{5}{8}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.
 2 fois du N-N-E.
 3 fois du N-E.
 1 fois de l'E-N-E.
 4 fois de l'E.
 2 fois du S-E.
 6 fois du S.
 1 fois du S-S-O.
 3 fois du S-O.
 3 fois de l'O-S-O.
 7 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 3 fois du N-O.

Il a fait 14 jours, beau.
 26 jours, des nuages.
 17 jours, couvert.
 20 jours, de la pluie.
 1 jour de neige.
 2 jours, du vent.
 1 jour, des éclairs.

*MALADIES qui ont régné à Paris ,
 pendant le mois d'Avril 1774.*

La petite-vérole a été beaucoup plus répandue

pendant ce mois que les précédents; quoiqu'en général elle ait été assez bénigne dans la capitale; on en a cependant observé d'un très-mauvais caractère dans les environs. On sçait que ce cruel fléau a enlevé à la France l'auguste monarque qui la gouvernoit depuis près de soixante ans.

Les affections catarrales ont aussi continué à régner. On a observé en outre un assez grand nombre de maladies foporeuses & de véritables apoplexies.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Mars 1774;
par M. BOUCHER, médecin.*

Il n'est pas ordinaire de voir, dans cette contrée & dans cette saison, le temps aussi serein & aussi calme que nous l'avons eu pendant ce mois: les dix premiers jours ont été à la vérité pluvieux; la pluie même a été assez forte trois ou quatre jours; mais, du 10 au 31, il n'y a eu de pluie considérable que le 18: ce jour, le tonnerre a grondé, & il y a eu quelques éclairs.

La liqueur du thermometre a été observée au terme de la congelation depuis le 11 jusqu'au 15; elle est même descendue, le 14, à un degré au-dessous de ce terme: le reste du mois, elle ne s'est pas éloignée du terme de la température.

Il y a eu des variations dans le barometre: le mercure n'a été observé que quatre à cinq jours à la hauteur du terme de 28 pouces: le 5, il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes.

Le vent a été presque constamment à l'est depuis le 9 jusqu'au 31 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus

568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mars 1774.

Nous avons vu ce mois beaucoup de rhumes, & des fièvres catarrheuses de deux espèces, fièvre inflammatoire, souvent accompagnée d'angine, & fièvre continue-putride avec des symptômes de malignité.

La fièvre putride, décidément maligne, a reparu dans nombre de familles du petit peuple; elle étoit plus vermineuse que jamais, jusques-là que l'on trouvoit dans le lit des malades des vers sortis du fondement sans aucune évacuation de matières stercoreuses. On conçoit que le traitement de ce genre de fièvre exigeoit des évacuans répétés par haut & par bas dans le commencement de la maladie, & des potions hui-

ieuses en tout temps. On s'est bien trouvé aussi des diverses préparations de quinquina, adaptées aux circonstances,

Les vents d'est ont amené, vers la fin du mois, des pleuropneumonies légitimes, funestes à plusieurs personnes du peuple, par l'omission ou le retardement des moyens de curation requis. Nous avons observé dans quelques-uns des signes de saburbe dans les premières voies, & même des symptômes de malignité dans le progrès de la maladie; circonstance qui a exigé beaucoup de circonspection dans la cure.

Nous avons vu quelques enfants atteints de la petite-vérole, qui n'a eu rien de fâcheux.

LIVRES NOUVEAUX.

Manuel anti-syphillitique, ou Essai sur les Maladies vénériennes, ouvrage fondé sur l'expérience & l'observation, & rédigé d'après les principes des plus grands médecins, avec un préservatif de ces maladies; par M. de Cezin, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris. A Londres, & se trouve à Paris, chez Desventes de la Doué, 1774, in-12.

Médecine pratique de Sydenham, avec des notes, ouvrage traduit en françois sur la dernière édition angloise, par feu M. A. F. Jault, docteur en médecine, & professeur au collège royal, avec cette épigraphe:

Opinionum commenta delet dies, natura judicia confirmat.

CIC. de Naturâ Deor.

Paris, chez Didot le jeune, 1774, in-8° prix relié, 7 liv.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Traité de l'Expérience en médecine, traduit de l'allemand de M. Zimmermann. Par M. Le Febvre, méd.</i>	Page 483
<i>Lettre de M. Balme, méd. contenant quelques observations de médecine pratique.</i>	504
<i>Observations sur la morsure d'un serpent à sonnettes. Par M. Laborde, méd.</i>	533
<i>Lettre de M. Terris pere, médecin, sur l'observation d'une maladie attribuée à une rétention d'urine.</i>	539
<i>Chocolat antivénérien. Par M. Le Febvre.</i>	547
<i>Observations sur quelques caries de la mâchoire inférieure. Par M. le Mercier, chir.</i>	551
<i>Observation sur une plaie pénétrante dans le bas-ventre. Par M. Bourienne, chir.</i>	560
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1774.</i>	564
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1774.</i>	566
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1774. Par M. Boucher, médecin.</i>	567
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars 1774. Par le même.</i>	568
<i>Livres nouveaux.</i>	569

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin 1774. A Paris, ce 24 Mai 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E
G É N É R A L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1774.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- T**RAITÉ de l'Expérience dans l'art de guérir ;
traduit de l'allemand de M. Zimmermann, mé-
decin. Par M. Le Febvre. Page 479
- L'Hygiène, ou l'Art de conserver la santé, poème
latin de M. Geoffroy, méd. traduit par M. de
Launay. 287
- Médecine pratique de Sydenham, avec des notes,
traduite par M. Jault, méd. 569
- Remarques & Observations sur les avis & préceptes
de Médecine du docteur Rich. Méad. Par M.
Clifton Winttingham. 287
- De la connoissance & du traitement des maladies,
principalement des aiguës, traduit du latin de
M. Eller. Par M. Le Roy, méd. 476
- Méthode de traiter les maladies dans l'hôpital pra-
tique de Vienne. Par M. de Haen, médecin,
Tome VIII & IX. 284
- Observations & Expériences sur le charbon malin.
Par M. Fournier, méd. 476

572 TABLE GENERALE

Manuel anti-syphillitique. Par M. de Cezan, *méd.*

569

Examen & Analyse de plusieurs remèdes que différents empiriques mettent en usage contre les maladies vénériennes. Par M. Marges, *chir.* 286

Remède nouveau contre les maladies vénériennes.
Par M. Peyrilhe, *chir.* *ibid.*

CHIRURGIE.

Essai sur l'usage de l'écorce du garou, ou Traité des effets des exutoires. Par M. Le Roy, *méd.* 285

Traité des Maladies chirurgicales, & des Opérations qui leur conviennent. Par M. J. L. Petit, *chir.* 93

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

Mémoires pour servir à l'histoire des insectes. Par M. de Réaumur. 477

Les Amusements innocents, contenant le Traité des oiseaux de voliere, ou le Parfait oiseau. 285

Histoire des plantes de la Guiane françoise. Par M. Fusée Aublet. 478

Minéralogie, ou Nouvelle exposition du regne minéral. Par M. Valmont de Bomare. 286

Dictionnaire de Matière médicale, par feu M. de la Beyrie, méd. publié par M. Goulin. 478

Formules de Médecine. Par M. Hartmann, *méd.* 287

Tableau de l'Analyse chymique. Par M. Rouelle, *apothicaire.* 477

Tableau du produit des affinités chymiques. Par M. de Fourcy, *apoth.* 479

Opuscules physiques & chymiques. Par M. de la Voisier. 191

EXTRAITS.

Traité de l'Expérience en médecine, traduit de l'allemand de M. Zimmermann. Par M. Le Febvre, *méd.* 483

DES MATIERES. 573

<i>Tableau chronologique des ouvrages & des principales découvertes d'anatomie & de chirurgie.</i> Par M. Portal, méd.	3
<i>Anatomie des parties de la génération de l'homme.</i> Par M. Gauthier d'Agoty pere.	15
<i>Exposition anatomique des maux vénériens.</i> Par le même.	19
<i>Observations de médecine des hôpitaux militaires.</i> Par M. Richard, méd. <i>Premier Extrait.</i>	99
<i>Second Extrait.</i>	195
<i>Traité des Maladies chirurgicales & des opérations qui leur conviennent.</i> Par M. Petit, chir.	291
<i>Remede contre les maladies vénériennes.</i> Par M. Peyrilhe, chir.	387

MÉMOIRES ET OBSERVATIONS.

M É D E C I N E.

<i>Dissertation sur la conduite d'une mere nourrice ; relativement à son enfant.</i> Par M. Allouel, chirurgien,	233
<i>Observation sur le Pouls intestinal.</i> Par M. Poma, médecin.	423
<i>Seconde Lettre de M. de la Brouffe, méd. sur le Pouls des grossesses.</i>	436
<i>Lettre de M. Balme, médecin, sur les Maladies chroniques.</i>	119
<i>Mémoire sur les Maladies chroniques.</i> Par le même. <i>Premiere Partie.</i>	122
<i>Seconde Partie.</i>	214
<i>Troisieme Partie.</i>	310
<i>Lettre du même, contenant quelques observations de pratique.</i>	504
<i>Observ. sur une Démence.</i> Par M. Landais, méd.	21
— <i>sur une Répercussion pédiculaire.</i> Par M. Rochard, chir.	26
— <i>sur une Pleurésie terminée le trentieme jour par une expectoration critique.</i> Par M. Bosc de la Roberdiere, méd.	418

574 TABLE GENERALE

<i>Lettre de M. Terris pere, méd. sur l'observ. d'une maladie qu'on attribuoit à une rétent. d'urine.</i>	539
<i>Mém. sur une maladie epid. Par M. Dupas, chir.</i>	136
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Novembre 1773.</i>	90
<i>Décembre 1773.</i>	184
<i>Janvier 1774.</i>	281
<i>Février 1774.</i>	381
<i>Mars 1774.</i>	473
<i>Avril 1774.</i>	564
<i>Maladies qui ont régné à Lille. Par M. Boucher, médecin.</i>	
<i>Octobre 1773.</i>	92
<i>Novembre 1773.</i>	186
<i>Décembre 1773.</i>	283
<i>Janvier 1774.</i>	382
<i>Février 1774.</i>	475
<i>Mars 1774.</i>	568
<i>Précis historique sur les remedes distribués dans les provinces par ordre du roi.</i>	405
<i>Observation sur l'usage des mêmes remedes. Par M. Larrouture, méd.</i>	408
<i>Observat. sur l'Usage de l'émétique dans les maladies des femmes grosses. Par M. Thomassin, chir.</i>	245
——— <i>sur l'Effet des purgatifs mercuriels & résineux contre les vers. Par M. Fretaud, chir.</i>	250
——— <i>sur les Effets de l'oxymel colchique, & des pilules de M. Baccher. Par M. Planchon, méd.</i>	331
<i>Lettre de M. Marret sur la Découverte d'un dissolvant pour les pierres bilieuses. Par M. Durande, médecin.</i>	340
<i>Observation sur la guérison de la morsure d'un serpent à sonnettes. Par M. Laborde, méd.</i>	533
<i>Chocolat antivénérien. Par M. Le Febvre, méd.</i>	547

CHIRURGIE.

<i>Observation sur une blessure à la tête, Par M. Majault, chir.</i>	82
--	----

DES MATIERES: 575

<i>Observation sur une maladie d'oreille, avec carie des os.</i> Par M. Bourienne, chir.	342
— <i>sur plusieurs coups de sabre qui ont intéressé les os.</i> Par le même.	259
<i>Observations sur quelques caries de la mâchoire inférieure.</i> Par M. le Mercier, chir.	551
<i>Observation sur un coup de bayonnette à la trachée-artère.</i> Par M. Bourienne, chir.	468
— <i>sur une plaie pénétrante dans le bas-ventre.</i> Par le même.	560
— <i>sur l'extraction de plusieurs pierres de la vessie d'un enfant.</i> Par M. Chemery, chir.	164
<i>Replique à la Réponse du Frere Côme à la question chirurgicale de M. Beaufrier.</i> Par M. Beaufrier de la Bouchardiere, méd.	351
<i>Observation sur l'extraction d'une pierre de la matrice.</i> Par M. Bouvet, chir.	32
<i>Lettre de M. d'Oignon, chir. sur une femme qui prétendoit être accouchée de grenouilles.</i>	36
<i>Observations en forme de Lettres sur quelques accouchements.</i> Par M. Laugier, méd.	150
<i>Observation sur un accouchement laborieux.</i> Par M. Mangin, chir.	174
— <i>sur un accouchement laborieux.</i> Par M. Noé, chir.	346
<i>Maniere de terminer l'accouchement dans lequel le bras de l'enfant est sorti.</i> Par M. Le Roy, méd.	265
<i>Lettre de M. Fiquet, chir. sur l'arrachement d'une matrice.</i>	40
<i>Dissertation sur l'opération de la fistule à l'anus.</i> Par M. Majault, chir.	65
<i>Observation sur une gangrene qui a fait des progrès surprenants.</i> Par M. Marque, chir.	255
— <i>sur une fracture compliquée.</i> Par M. Bourienne, chir.	170
<i>Description d'un tourniquet nouveau.</i> Par M. Lafauzée, chir.	57

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

*Lettre de M. Pietsch, méd. contenant des réflexions
sur une nouvelle méthode d'arrêter les hémorra-
gies dans les amputations.* 451

HISTOIRE NATURELLE.

*Observations météorologiques, faites à Paris, pendant
les mois de*

Novembre 1773. 90

Décembre 1773. 182

Janvier 1774. 279

Février 1774. 379

Mars 1774. 473

Avril 1774. 564

*Observations météorologiques, faites à Lille par
M. Boucher, médecin,*

Octobre 1773. 91

Novembre 1773. 185

Décembre 1773. 282

Janvier 1774. 382

Février 1774. 474

Mars 1774. 567

*Mémoire sur une dégénération des pannicules du
Maïs. Par M. Pujol, méd.* 145

AVIS DIVERS.

*Cours élémentaire de chymie à la Faculté de Mé-
decine.* 93

Cours public d'accouchements. 287

Concours à la Faculté de Méd. de Paris. 94-479

Prix proposés par l'Académie de Lyon. 187

Fin de la Table.